15.6.448

448

BIBLIO

D

CAMP

O

AMUSE

D

L'ESPRIT ET

Nouvelle Edition rec

TOM I

A LA H

Et se débite à (

Chez les Fr. Cramer

M. DCC.

# BLIOTHEQUE
## DE
# MPAGNE,
## OU
# MUSEMENS
## DE
# RIT ET DU COEUR.

*Edition rectifiée & augmentée.*

TOME VII.

LA HAYE,
*débite à GENEVE,*
R. CRAMER & CL. PHILIBERT.

*M. DCC. XLIX.*

Digitized by Google

HIST

FLEUR

C

PAR

D'H A

Tome VII.

Digitized by Google

# HISTOIRE
## DE
# LEUR D'EPINE,
## CONTE,
## PAR LE COMTE
## D'HAMILTON.

# HISTO

## DE

## FLEUR D

## CONT

### LA DERNIE

LA belle & mal
razade, par ce
la neuf cens q
neuviéme nuit
riage; & le Sultan fid
te habitude, étoit sorti
jour pour se rendre au
Ministres.

Dès qu'il fut sorti, Di
qu'un peu promte, étoi
le du monde, se mit à c
Vous avez beau dire,

# ISTOIRE
## DE
# EUR D'EPINE,
## CONTE.

## A DERNIERE NUIT.

A belle & malheureuſe Schehe-
razade, par ce récit, avoit fini
la neuf cens quatre-vingts-dix-
neuviéme nuit depuis ſon ma-
; & le Sultan fidéle à ſa pruden-
bitude, étoit ſorti du lit avant le
our ſe rendre au Conſeil avant ſes
tres.

s qu'il fut ſorti, Dinarzade, qui, quoi-
peu promte, étoit la meilleure fil-
monde, ſe mit à dire à la Sultane :
avez beau dire, ma ſœur, il faut

que vous ſoyez la plus ſotte bête de l'Univers, ſauf le reſpect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être aviſé de rechercher en mariage un animal d'Empereur, qui depuis deux ans que vous lui contiez des Fables, ne s'eſt aviſé d'autre choſe que de les écouter; & des Fables, qui ne ſeroient rien, ſans la maniére vive & légére dont vous les contez: cependant, je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conſéquent, bien-tôt à la fin de vos jours. L'Hiſtoire, que vous venez de lui conter, eſt ſi miſérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi auſſi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie, depuis ſi longtems, eſt une preuve ſuffiſante de ma tendreſſe; mais je n'en puis plus: & vous trouverez bon, s'il vous plait, que je m'abſente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête, pour avoir paſſé la nuit ſans lui faire un Conte; je vous conſeille donc d'amuſer votre benêt de Mari, par celui de la Pyramide & du Cheval d'Or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; & dès que le Sultan ſe ſera mis au lit, avant que de vous y mettre, jettez-



tez-vous à deux genoux, f
ſubite indiſpoſition, & conj
blement ce vilain bourrea
bon que je l'entretienne p
fois au lieu de vous. Dites
c'eſt pour la derniére fois,
ne demandez grace, qu'à c
l'Hiſtoire que je lui conter
extraordinaire que toutes c
lui avez faites, il n'aura qu'
gler dès le lendemain; ma
vous donnera la vie, en cas
rompe avant la fin de mon
qu'il ne refuſera pas ces co
vous ſçavez qu'il eſt teller
quelques pauvretés qu'on
ne vous a jamais interromp
de vos Contes.

Ces conventions auroier
te autre; mais la merveille
zade, à qui l'étude de la Phil
appris à ne point craindre la
ſentit.

Elle amuſa donc ſon Seig
la derniére des mille nuits,
du Cheval d'Or & de la Pyr
que la ſuivante fut venuë,
ſe fut mis au lit, & qu'ell
que ſa ſœur parleroit pour
ditions que nous venons d

us à deux genoux, feignez quelque
indiſpoſition, & conjurez bien hum-
it ce vilain bourreau, de trouver
ie je l'entretienne pour la derniére
lieu de vous. Dites-lui bien, que
our la derniére fois, puiſque vous
andez grace, qu'à condition que ſi
ire que je lui conterai, n'eſt plus
rdinaire que toutes celles que vous
z faites, il n'aura qu'à vous étran-
ès le lendemain; mais auſſi, qu'il
onnera la vie, en cas qu'il m'inter-
avant la fin de mon récit: je crois
e refuſera pas ces conditions; car
çavez qu'il eſt tellement attentif,
es pauvretés qu'on lui diſe, qu'il
is a jamais interrompuë dans aucun
Contes.

conventions auroient allarmé tou-
e; mais la merveilleuſe Schehera-
qui l'étude de la Philoſophie avoit
ne point craindre la mort, y con-

amuſa donc ſon Seigneur pendant
iére des mille nuits, par le Conte
val d'Or & de la Pyramide; & dès
ſuivante fut venuë, que le Sultan
mis au lit, & qu'elle eut obtenu
ſœur parleroit pour elle, aux con-
que nous venons de dire, la pru-
dente

dente Dinarzade les fit ſigner au Prince, & commença ſon récit de cette maniére.

Très Illuſtre, très Religieux, & très Clément Empereur, qui n'écoutant que les Loix de la Juſtice, & la bonté de vôtre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la premiére; & qui, noblement irrité de ce que tant de Negres & de Muletiers étoient au ſervice de cette Impératrice d'heureuſe mémoire, ſacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable; que diriez-vous, Seigneur, vous qui paſſez pour le plus ſecret de tous les Princes, & dont les Miniſtres ſont les plus impénétrables de tous les Miniſtres; que diriez-vous de votre Eſclave, ſi elle vous informoit de ce qui s'eſt aujourd'hui paſſé dans vôtre Conſeil? Tarare, dit le Sultan. C'eſt juſtement cela, pourſuivit Dinarzade, & vous l'allez voir par ce récit; écoutez-moi bien; & ſur-tout, ſouvenez-vous de votre promeſſe.

HIS-



HISTO

DE

FLEUR D'

A Deux mille quatre
trois lieuës d'ici,
qui s'appelle Cachemir
lence. Dans ce Païs ré
Calife avoit une fille,
ſage; mais on ſouha
qu'elle n'en eût jam
ſupportable juſqu'à q
âge, on ne pouvoit
la plus belle bouche
étoit un chef-d'œu
chemire, mille fois p
tres, paroiſſoient ſal
& la roſe nouvelle
te, lorſqu'elle paroi
nat de ſes jouës.

Son front étoit
l'égard de la forme
cheur étoit relevée
moient des cheveu

# HISTOIRE DE LEUR D'EPINE.

Deux mille quatre cens cinquante-
. trois lieuës d'ici, eſt un certain Païs
s'appelle Cachemire, beau par excel-
e. Dans ce Païs régnoit un Calife: ce
fe avoit une fille, & cette Fille un vi-
; mais on ſouhaita plus d'une fois,
lle n'en eût jamais eu: ſa beauté fut
ortable juſqu'à quinze ans, mais à cet
, on ne pouvoit plus y durer: c'étoit
us belle bouche du monde; ſon nez
t un chef-d'œuvre; les Lys de Ca-
nire, mille fois plus blancs que les nô-
, paroiſſoient ſales auprès de ſon teint;
a roſe nouvelle paroiſſoit impertinen-
orſqu'elle paroiſſoit auprès de l'incar-
de ſes jouës.

on front étoit unique en ſon eſpéce à
ard de la forme & de l'éclat; ſa blan-
ur étoit relevée par une pointe que for-
ent des cheveux plus noirs & plus bril-

lans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de Luiſante ; le tour de ſon viſage ſembloit fait pour l'aſſemblage de tant de merveilles ; mais ſes yeux gâtoient tout.

Perſonne n'avoit pû les regarder aſſez long-tems pour en démêler la couleur; car dès qu'on rencontroit ſes regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife ſon pére avoit coûtume de la faire venir, pour ſe mirer dans ſon ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ſes Courtiſans ſur ſes jeunes attraits : car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumiére que celle de ſes petits yeux ; mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ſes yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle

La floriſſante jeuneſſe de la Cour y périſſoit miſérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces Petits-Maîtres, qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux : ainſi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu paſſoit ſubitement des yeux juſqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit,



mouroit, prononçant
nom, & remerciant humb
yeux, de l'honneur qu'on
de leurs coups.

A l'égard du beau ſexe
trement; celles qui ne ren
gards que de loin, en éto
un éblouiſſement qui dur
mais celles, qui ſervoient
ſonne, payoient cet ho
cher; ſa Dame d'atour, q
neur, & leur vieille C
étoient tout-à-fait aveu

Les Grands du Roya
éteindre l'eſpoir de leu
feu que cet éclat fatal
rent le Calife de vou
*déſordre* qui privoit l
leurs filles de la lumi

Le Calife fit aſſembl
voir ce qu'il y avoit
chal y préſidoit, &
plus ſot homme qui
Calife n'avoit eu ga
re ſon premier Mini
celle-là.

Dès que l'affaire
ſeil fut partagé ſur

Les uns furent
te dans un Couv

, prononçant tendrement ſon
:merciant humblement ſes beaux
l'honneur qu'on avoit de mourir
oups.
rd du beau ſexe, il en alloit au-
elles qui ne rencontroient ſes re-
: de loin, en étoient quittes pour
ſſement qui duroit toute la vie ;
:s, qui ſervoient auprès de ſa per-
ayoient cet honneur un peu plus
)ame d'atour, quatre Fille d'hon-
: leur vieille Gouvernante, en
out-à-fait aveugles.
rands du Royaume, qui voyoient
l'eſpoir de leurs Familles, par le
cet éclat fatal allumoit, ſuppliè-
Calife de vouloir remédier à un
: qui privoit leurs fils du jour, &
es de la lumiére.
life fit aſſembler ſon Conſeil pour
qu'il y avoit à faire : ſon Séné-
préſidoit, & ce Sénéchal étoit le
homme qui eut jamais préſidé. Le
l'avoit eu garde de manquer à fai-
remier Miniſtre d'une tête comme

que l'affaire fut propoſée, le Con-
partagé ſur les expédiens.
uns furent d'avis de mettre Luiſan-
un Couvent, ſoutenant, qu'il n'y

auroit pas grand mal, quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuſes avec leur Abbeſſe perdroient la vûë pour le bien de l'Etat : d'autres dirent, qu'il falloit par Lettre de cachet lui fermer les yeux juſqu'à nouvel ordre ; quelques-uns propoſérent de les lui faire crever ſi adroitement qu'elle n'en ſentiroit aucun mal, & s'offrirent d'en donner le ſecret.

Le Calife, qui aimoit tendrement ſa fille, ne goûta aucun de ces conſeils : ſon Sénéchal s'en apperçut. Il y avoit une heure que le bon homme pleuroit, & commençant ſa Harangue avant que d'eſſuyer ſes yeux ; Je pleurois, Sire, dit-il, la mort de mon fils le Comte, Gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien ſervi contre les regards de la Princeſſe ; on le mit hier en terre, n'en parlons plus ; il eſt aujourd'hui queſtion du Service de Votre Majeſté ; il faut oublier que je ſuis Pére, pour me ſouvenir que je ſuis Sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conſeils qu'on vient de vous donner ; & n'en déplaiſe à la Compagnie, je les trouve tous impertinens : voici le mien.

J'ai depuis quelque tems un Ecuyer chez



chez moi : je ne ſçai, ni
ce qu'il eſt ; mais je ſçai
qu'il eſt avec moi, je ne
affaires de la Maiſon :
qui ſçait tout ; & quoiqu
d'être votre Sénéchal,
bête auprès de lui ; ma
tous les jours.

Or, ſi Votre Majeſ
le conſulter ſur une a
que celle-ci, je me p
auroit contentement.
Sénéchal, dit le Calife
rois bien aiſe de voir
plus d'eſprit que vous

On l'envoya cherch
venir, qu'on n'eût re
& ſes beaux yeux. L
Sénéchal, Que vou
ho, dit le Calife, j'
qu'on le faſſe venir
fille ; il ne fut pas
n'étoit ni bien ni m
avoit quelque cho
& d'aſſez fin dans

Parlez-lui hard
néchal, il entend
gues ; le Calife, q
ne, & même aſ
avoir quelque te

je ne ſçai, ni d'où il vient, ni
ſt ; mais je ſçai bien, que depuis
vec moi, je ne me mêle plus des
le la Maiſon : c'eſt un Démon
tout ; & quoique j'aye l'honneur
otre Sénéchal, je ne ſuis qu'une
rès de lui ; ma femme me le dit
jours.

i Votre Majeſté trouvoit bon de
lter ſur une affaire auſſi difficile
e-ci, je me perſuade qu'elle en
ontentement. Volontiers, mon
l, dit le Calife, d'autant que je ſe-
aiſe de voir un homme qui eût
ſprit que vous.

envoya chercher, mais il réfuſa de
ju'on n'eût renfermé la Princeſſe
eaux yeux. Et bien, Sire, dit le
l, Que vous avois-je dit ? Ho,
le Calife, il en ſçait beaucoup ;
faſſe venir, il ne verra point ma
ne fut pas long-tems à venir : il
ni bien ni mal fait ; cependant, il
uelque choſe d'agréable dans l'air,
ez fin dans la phiſionomie.

z-lui hardiment, Sire, dit le Sé-
il entend toutes ſortes de Lan-
e Calife, qui ne ſçavoit que la ſien-
même aſſez vulgairement, après
uelque tems rêvé, pour trouver

un tour ſpirituel ; Mon ami, lui dit-il, comment vous appellez-vous ? Tarare, répondit-il : Tarare, dit le Caliſe ; Tarare, dirent tous les Conſeillers ; Tarare, dit le Chancelier. Je vous demande, dit le Caliſe, comment vous vous appellez ? Je le ſçai bien, Sire, repliqua-t-il ; Eh bien ? dit le Caliſe ; Tarare, dit l'autre, en faiſant la revérence. Et pourquoi vous appellez-vous Tarare ? Parce que ce n'eſt pas mon nom. Et comment cela ? dit le Caliſe. C'eſt que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il : ainſi je m'appelle Tarare, quoique ce ne ſoit pas mon nom. Il n'y a rien de ſi clair, dit le Caliſe, & cependant j'aurois été plus d'un mois à le trouver. Et bien, Tarare, que ferons-nous à ma fille ? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, pourſuivit le Caliſe : Tout ce qu'il vous plaira, diſoit toujours Tarare.

Bref, dit le Caliſe, mon Sénéchal m'a dit, qu'il falloit vous conſulter ſur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare :

*La.*



*La faute en eſt aux*
*Qui la firent ſi belle,*
*Et non pas à ſes yeu*

Mais, ſi c'eſt un ma
de beaux yeux, voici
jugement, ce qu'il fau
remédier. La Magicien
les ſecrets de la nature
que bagatelle d'un mi
elle ne vous enſeigne
yeux de la Princeſſe, v
qu'il n'y en a point. E
d'avis qu'on imagin
d'un beau verd pou
veux de Luiſante ;
ſi leur éclat, joint
n'eſt en partie cau
ſi dangereux : &
ſtacles, ce ſera n
le trouve bon, qu
cienne de votre
demeure.

Le Caliſe le t
chargé d'une Bo
lans, & d'un
ſes Perlés pour S
min malgré les
néchale.

*:te en eſt aux Dieux,*
*i firent ſi belle,*
*n pas à ſes yeux.*

ſi c'eſt un malheur que d'avoir
: yeux, voici, ſelon mon petit
:, ce qu'il faudroit faire pour y
. La Magicienne Seréne ſçait tous
:s de la nature; envoyez-lui quel-
itelle d'un million ou deux, & ſi
ous enſeigne un remede pour les
laPrinceſſe, vous pouvez compter
en a point. En attendant, je ſerois
u'on imaginât quelque coeffure
ıu verd pour y enfermer les che-
Luiſante; car je me trompe fort,
éclat, joint à celui de ſes yeux,
partie cauſe que ſes regards ſont
ereux : & pour lever tous les ob-
, ce ſera moi, ſi Votre Majeſté
ye bon, qui conſulterai la Magi-
de votre part, puiſque je ſçai ſa
e.

Calife le trouva fort bon; il fut
d'une Bourſe de Diamans bril-
& d'un demi-boiſſeau de groſ-
lés pour Serene, & ſe mit en che-
algré les regrets de Madame la Sé-
e.

Son

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luiſante firent plus de mal que jamais : Elle ne s'étoit pas accommodée de la coeffure verte : ce n'eſt pas qu'elle n'eut un peu amorti l'éclat de ſes yeux ; mais en même tems, ſon teint en avoit pris une légére teinture, qui la mit dans une telle colére, qu'elle la jetta au nez de ſa Dame d'atour, après l'avoir arrachée ; & ſes yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faiſoit faire, & Proceſſions, & Priéres publiques, pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié ſon pauvre Peuple, ou d'empêcher que ſa Fille ne le regardât, quand Tarare revint : Et voici ce qu'il dit au Calife, ſéant en ſon Conſeil.

Sire, la Magicienne Seréne vous fait ſes complimens ; mais elle vous remercie de votre préſent, dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le ſecret de rendre les yeux de la Princeſſe auſſi traitables que ceux de Votre Majeſté, ſans leur rien ôter de leur éclat, pourvû que vous lui fourniſſiez quatre choſes. Quatre ? dit le Calife. Quatre cens, ſi elle veut, &.... Doucement, s'il vous plait, Sire, dit Tarare. La premiére de ces choſes, eſt le Portrait de Luiſante ; la ſeconde, Fleur d'Epine ; l'autre, le-



le Chapeau
Jument ſonn
tout cela ? *dit*
prendre, *Sire*
Séréne a u
tuë, preſqu'a
comme ſon ar
n'eſt que Sorc
une honnête
enleva la fille
toit qu'une en
le eſt grande, e
pour lui faire
fils qu'elle a.
le Fleur d'Epi
la Sorciére ; e
chargé de dia
*brillans, qu'ils*
*le Soleil.* Out
ment, qui à c
d'or, dont le ſo
entend une mu
remuë.
Voilà, Sire,
demande Serer
quiconque ſe
enlever à Dent
ſible qu'il ne t
que toutes les P
ſauveroient pas

e Chapeau lumineux ; & la derniére, la
ument ſonnante. Que Diable eſt-ce que
out cela ? dit le Calife. Je vai vous l'ap-
endre, Sire.

Séréne a une ſœur, qui s'appelle Den-
ë, preſqu'auſſi ſçavante qu'elle : mais
mme ſon art ne lui ſert qu'à nuire, elle
eſt que Sorciére, au lieu que l'autre eſt
e honnête Magicienne : or la Sorciére
eva la fille de Serene, quand elle n'é-
t qu'une enfant ; mais à préſent qu'el-
ſt grande, elle la tourmente nuit & jour
ir lui faire épouſer un petit monſtre de
qu'elle a. C'eſt cette fille, qui s'appel-
leur d'Epine, & qui eſt au pouvoir de
orciére ; elle a de plus un Chapeau ſi
gé de diamans, & ces diamans ſont ſi
ans, qu'ils jettent autant de rayons que
oleil. Outre tout cela, elle a une Ju-
, qui à chaque crin a une ſonnette
dont le ſon eſt ſi harmonieux, qu'on
d une muſique raviſſante dès qu'elle
ë.

ilà, Sire, les quatre choſes que vous
nde Serene, vous avertiſſant, que
nque ſe mettroit en devoir de les
er à Dentuë, il ſeroit comme impoſ-
u'il ne tombât entre ſes mains, &
utes les Puiſſances de la terre ne le
oient pas s'il y étoit une fois.

Les

Le Calife & ſon Conſeil ſe mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de reméde à leurs maux. Tarare en fut attendri, & s'adreſſant au Calife, Sire, dit-il, je connois un homme qui ſeroit capable de fournir la premiére demande s'il l'entreprenoit.

Quoi, dit le Calife, peindre ma fille ? & qui eſt le fou qui oſeroit entreprendre une choſe impoſſible ?

Tarare, répondit l'autre; Tarare ! dit le Calife : Tarare ! dit le Sénéchal, avec tout le Conſeil ; & Tarare, enfin, s'écriérent tous les galopins, qui jouoient dans la Cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout : & quand cela ſeroit, dit le Calife, qui entreprendra le reſte ? Moi, dit le téméraire Tarare ; mais à condition que lorſqu'on me nommera par hazard, on me laiſſera en repos, ſans ſe renvoyer mon nom les uns aux autres, comme autant d'échos, & que quand la Princeſſe ſera dans l'état que vous la ſouhaitez, il lui ſera permis de choiſir tel Epoux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna ſa parole ; & le Sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des Lettres Patentes.

On étoit en peine de la maniére dont

oit pour peindre un viſage
voit regarder ſans en mourir:
n-tôt éclairci.

homme, qui avoit beaucoup
qui trouva dans les curieuſes
lu'il avoit faites ſur chaque
dans celui des Eclipſes les
s ne faiſoient que teindre un
e verre de quelque couleur
our regarder impunément le

ſur cette idée des lunettes d'un
obſcur, & les ayant eſſayées
Soleil en plein midi, il ſe ren-
uiſante avec ce qu'il falloit pour

témérité la ſurprit, & pour l'en
lle ouvrit tant qu'elle put ſes
ux: mais ce fut en vain; car après
aminé toutes les merveilles de ſa
l'abri de ſes lunettes, il ſe mit à
e.

nme dans cet art ne le ſurpaſſoit;
l n'en fit pas profeſſion. Son goût
la derniére délicateſſe pour tout;
rſonne ne ſe connoiſſoit ſi bien en
; cependant, celle de Luiſante ne
t dans ſon cœur le progrès qu'il
xû; ſa taille étoit moins parfaite
n viſage, cela le garantit quelque
tems;

tems; mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en uſage tout l'agrément de ſon eſprit pour lui plaire; elle ne fut pas inſenſible aux loüanges qu'il donnoit à ſa beauté, tandis que ſous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'aſſoupit d'ordinaire, il lui faiſoit des récits ſi agréables de ſes voyages, qu'elle l'auroit écouté toute ſa vie. Le peu de brillant de ſa figure n'empêcha pas celui de ſon eſprit de faire le même effet, que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que ſon portrait fût ſi-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une avanture auſſi périlleuſe que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'expoſant pour elle; puiſque, s'il réuſſiſſoit, il lui ſeroit libre de ſe choiſir un Epoux, & s'il ne réuſſiſſoit pas, qu'elle n'en choiſiroit jamais.

En ces tems-là, dès qu'une beauté ſe ſentoit de la tendreſſe, elle ſe hâtoit de le dire, & les Princeſſes en étoient tout auſſi preſſées que les autres. Tarare ſe jetta dix ou douze fois à ſes pieds, pour lui marquer un tranſport qu'il ne ſentoit pas:

as : il s'étonna de trouver ſon cœur ſi eu rempli de ſon bonheur ; car il ſen- oit bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le ſoit.

Le Portrait de Luiſante fut l'admira- on de toute la Cour ; il étoit ſi vive- nt peint, qu'on avoit peine à ſoute- ſes regards, quoique ce ne fût qu'en nture. Tarare découvrit au Calife le et dont il s'étoit ſervi pour peindre ille, & lui laiſſa ſes lunettes pour la de tems en tems ; lui recomman- que ce fût rarement, de peur d'ac- nt ; mais le Calife ne profita pas de vis, & s'en trouva mal.

n lui offrit, pour faciliter ſon en- ſe, de l'argent, & même des Trou- mais il refuſa l'un & l'autre, ſe re- anda ſeulement à la fortune, & ſe n chemin ſans autre ſecours que le ſon courage, & de ſon induſ-

qu'il fut ſur les Terres de Ca- , ce ne fut que plaiſir ; les Fleurs nt ſous ſes pas ; les Pêches & les ui tomboient dans la bouche dès oit la tête ; les Melons les plus ffroient à lui de tous côtés ; un continuel rendoit l'air doux, & rein. Avoit-il beſoin de repos ?

un

un vaſte Oranger lui préſentoit, (le long d'un coulant Ruiſſeau,) ſon ombre fraîche & délicieuſe, tandis que les Oiſeaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres ; car il n'y avoit pas un Roſſignol dans tout le Royaume qui ne ſçût la Muſique, ni une Fauvette qui ne chantat à Livre ouvert ; mais dès qu'il eut paſſé les Montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant Pays, il ne trouva que des Déſerts, ou des Bois pleins de Bêtes ſi ſauvages, que les Tygres & les Léopards ne ſont que des Moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverſer ces Forêts pour arriver à la demeure de Dentuë.

On eût dit que ces maudites Bêtes ſçavoient ſon deſſein ; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche ; trois Hydres, dix Rynoceros, & quelques demi-douzaines de Griffons, ſe mirent ſur ſon paſſage.

Il ſçavoit aſſez bien la Guerre ; ainſi après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur deſſein ; & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au ſtratagême.

Il attendit que la nuit fût venue, faiſant bon guet autour de ſon camp ; & en-

environ vers la ſeconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus ſéches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fuſil, le mit au bout d'une longue perche, & marcha droit aux ennemis: il ſentoit bien qu'il n'aimoit pas aſſez, pour oſer invoquer la Luiſante; ainſi, ſans ſe recommander à ſa Divinité, le fier Tara-re donna tête baiſſée dans une des plus udes avantures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de Bêtes ſauvages qui bient à l'épreuve du feu; dès que cel-es-ci virent la lueur du fagot ardent, lles commencérent à s'ébranler; il s'en pperçut, pouſſa de grands cris, & les yant écartées, il ſe trouva hors du Bois la pointe du jour.

Il n'oſa ſe repoſer près d'un lieu ſi dan-reux, quoiqu'il en eût grand beſoin; Soleil ſe levoit, & ſes premiers rayons firent découvrir quelque choſe de llant au milieu d'un petit ſentier; il ſui-ce ſentier; mais après avoir long-ns marché pour arriver à ce qu'il voy-, cela lui parut toujours à la même diſ-ce; il fut contraint de s'aſſeoir de cha-& de laſſitude; & dès qu'il fut ſur rbe, ce qu'il avoit vû s'éleva dans & le plus bel Oiſeau du monde ſe poſer ſur un Buiſſon, à quatre pas de

de lui. Les plumes de ſes aîles étoient or & azur, le reſte couleur de feu & blanc ; ſon bec & ſes ongles étoient d'or ; il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroiſſoit un peu plus gros.

Tarare, qui le conſidéroit attentivement, fut charmé de ſa beauté : quelque choſe de plus que la curioſité le preſſoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolat.

Le Perroquet n'y ſongeoit pas ; car après avoir quelque tems cherché dans le Buiſſon, il en tira un petit ſac qu'il mit à terre ; & l'ayant délié fort adroitement, il en ſortit une pincée ou deux de ſel, qu'il ſe mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ſes pieds.

Perroquet, mon cœur (dit Tarare) n'en mangez pas : cela vous fera mal. Le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort ſérieuſement : Mon Dieu ! pourſuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet ! mais, que dis-je, un Perroquet ? c'eſt un Phénix..... Tarare, (dit le Perroquet,) & s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vûe ramaſſa le ſac de ſel, & ſe mit en chemin le long du ſentier où il étoit : il eſpéra que l'Oiſeau reviendroit à lui, puiſqu'il emportoit ſa nourriture. Je ne comprens pas, di-

diſoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché; mais d'où vient que juſqu'aux Oiſeaux tout répéte Tarare, dès qu'on l'entend prononcer; celui-ci l'a pourtant dit de ui-même: Mais pourquoi me ſuis-je avié de prendre ce nom en quittant le mien? Eſt-ce pour l'avanture des Pies? Mais erſonne ne m'en croira, quand je la onterois toute ma vie; & je ne ſçai ſi la dois croire moi-même qui l'ai vûe.

Il marcha la plus grande partie du jour r des lieux ſtériles & inhabités, s'enetenant de mille différentes penſées, xquelles Luiſante avoit ſouvent part; is elle n'occupoit point ſon ſouvenir ces longues & agréables rêveries où n aime paſſionnément; dans ces beaux âteaux en l'air, où les ſouhaits ſont mparablement mieux logés que le ſens.

a nuit approchoit; il n'en pouvoit de laſſitude & de faim, lorſque tourles yeux de toutes parts, il apperune méchante Chaumiére au milieu uelques Broſſailles: il y trouva un petit Vieillard & ſa Femme, du reſte s les apparences d'un triſte repas, & mauvais gîte; mais ayant bien aupoſe dans la tête que le faſte, ou la chére, il réſolut d'y paſſer la nuit:

il

il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la Maiſon : le Fils du Logis arriva bien-tôt après, jeune Gentilhomme auſſi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux miſérables Chévres, qui ſe mêlérent à la Compagnie, n'y ayant point d'autre apartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumiére pour l'entrepriſe qu'il méditoit. Dès que le jour parut, ayant changé d'habits avec le Fils, il s'en couvrit ; ſe mit une emplâtre ſur la moitié du viſage, acheta les Chévres, & ſans oublier ſon ſac de ſel, ſe mit en campagne ; il adreſſa ſes pas devers l'endroit qu'on lui dit, à peu près, qu'il verroit le Palais de la Sorciére ; mais ces Hôtes lui conſeillérent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché long-tems, qu'il entendit une eſpéce d'harmonie, qui devenoit plus mélodieuſe, à meſure qu'il en approchoit : il ſe douta de ce qui la cauſoit ; & chaſſant encore quelque tems ſes Chévres devant lui, tandis qu'il obſervoit tout ce qu'il y avoit aux environs, il s'arrêta dans un petit Bocage, au travers duquel couloit un agréable ruiſſeau.

Le

Le voiſinage d'un lieu dangereux, & pproche d'une avanture téméraire, lui uſérent quelques réfléxions; & ces réxions, quelque émotion; mais ni crain-, ni repentir.

Il ſe diſoit ſans ceſſe,

*Ce n'eſt rien qu'entreprendre à moins que l'on n'achéve.*
*Et, quand je devrois ſuccomber,*
*l eſt beau qu'un mortel à Luiſante s'éléve:*
*Il eſt beau même d'en tomber.*

un moment après,

*Si je l'entreprens en vain,*
*e ne ſçaurois périr, pour un plus beau deſſein.*

andis qu'il ſe fortifioit ainſi par tou-es magnanimités d'Opéra qui lui ve-nt en tête, il vit arriver une perſon-ui s'empara de toute ſon attention. fraîcheur, on l'eût priſe pour l'Au-d'un jour d'Eté; à ſa taille, pour eux faite des Déeſſes; & par ſa gra-pour toutes les Graces aſſemblées une perſonne.

e étoit très-ſimplement vêtue; mais rangement naturel, que ſoutenoit de propreté, la paroit tellement

en dépit de ſes habits, qu'elle lui parut une Princeſſe déguiſée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds juſqu'à la tête, à meſure qu'elle avançoit vers le ruiſſeau ; & trois fois il jura tout bas, qu'il n'avoit jamais vû de pieds ſi bien tournés, ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils ſoutenoient.

Il ſe détourna, faiſant ſemblant de ſuivre ſes chévres ; elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée, s'aſſit au bord du ruiſſeau, joignit les mains, & ſe mit à regarder triſtement le courant de ſes eaux.

Il ſe rapprocha dans le tems, qu'ayant pouſſé quelques ſoupirs, elle ſe mit à dire : Non, jamais créature ne fut ſi malheureuſe ; hélas ! pourſuivit-elle, puiſque je ſuis aſſurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me réſoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque tems après cette réflexion ; mais ce ne fut que pour pleurer : & un moment après, Heureux oiſeaux, diſoit-elle, qui n'avez à craindre que les Elémens, les hommes & d'autres oiſeaux, qui vous font une guerre continuelle, du moins jouïſſez-vous de la liberté, malgré toutes vos allarmes, & vous

vous n'êtes pas condamnés à la vûe éter-
nelle de ce qu'il y a de plus affreux au
nonde.

Elle répandit de nouvelles larmes en
chevant ; & après s'être lavé le viſage
c les mains, elle prit ſa cruche, & s'en
lla.

Tarare l'avoit attentivement examinée,
ns qu'elle eût pris garde à lui : il avoit
ouvé ſa perſonne toute charmante ; &
ſon air, il trouva qu'elle avoit l'eſprit
turel, l'humeur douce, le cœur ſin-
e, & cependant l'ame aſſez fiére. C'é-
t trouver bien des choſes en un mo-
nt ; cependant il ne s'étoit point trom-
. il n'eut pas de peine à deviner qui
étoit.

l paſſa la journée dans ce bocage,
me il lui plût ; & la nuit étant ve-
, il y laiſſa ſes chévres, & s'avança
la plaine pour y faire quelque dé-
erte.

as il alloit en avant, moins il ſça-
où il alloit : il eût erré long-tems
tte maniére, ſi un éclat ſoudain de
re ne lui eût fait découvrir une gran-
iſon platte, à deux cens pas de
ette lumiére étant diſparue, il ne
pas de parvenir, en tâtonnant, à
naiſon : il ne douta point que ce

ne fût celle de la Sorciére, & ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toît le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; & ayant prêté l'oreille quelque tems ſans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentuë, qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiére qui étoit ſur le feu; elle remuoit tout cela en rond, avec une dent qui lui ſortoit de la bouche & qui avoit deux aunes de long; après qu'elle eut quelque tems tourné toutes ſes drogues, elle y jetta trois crapaux & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire,

*Par mon Chapeau, par ma Jument,*
*Par ma fureur, par ma malice,*
*Achevons cet enchantement.*
*C'eſt pour déplumer mon amant,*
*Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.*

Son amant, grands Dieux! s'écria Tarare; il faut que ce ſoit quelqu'un de ces Monſtres qui m'ont voulu arrêter dans le Bois: cependant, la Sorciére mettoit de



de tems en tems
diére, qui avoit
long que ſa dent;
de cette belle con
toit, pour voir c
tilége.

Au coin du fe
tre, ſi laid & ſi bo
re plus peur que

La belle que T
petit Bois, étoit
Monſtre, & avec
ſes mains d'yvoire
les plus craſſeux,
jamais on ait lav

Tarare vit bie
roit, & n'en éto
Dentuë s'étant a
fille pleuroit, le
la regardant de
dit-elle, oſes-tu
vaiſe grace celui
ra ton mari, au li
d'être au fils de D
un tel époux?

Tarare ne put s'
à ces paroles: la
ce bruit, & lui de
de peur d'être ſur
bocage du mieux

le tems en tems un doigt dans la chau-
liére, qui avoit un ongle preſqu'auſſi
ong que ſa dent ; c'étoit pour prendre
e cette belle compoſition qu'elle goû-
oit, pour voir comment alloit le for-
ége.

Au coin du feu étoit un petit Monſ-
, ſi laid & ſi boſſu, qu'il faiſoit enco-
plus peur que ſa mére.

La belle que Tarare avoit vûe dans le
it Bois, étoit à genoux devant ce
nſtre, & avec ſes bras de neige, &
mains d'yvoire, elle lavoit les pieds
lus craſſeux, & les plus infames, que
is on ait lavés.

arare vit bien qu'elle s'en déſeſpé-
& n'en étoit pas moins déſeſpéré.
uë s'étant apperçûe que la pauvre
leuroit, leva ſa grande dent, &
ardant de travers ; Malheureuſe,
le, oſes-tu bien ſervir de ſi mau-
grace celui qui dans deux jours ſe-
mari, au lieu de remercier le Ciel
au fils de Dentuë, & de poſſéder
époux ?

re ne put s'empêcher de treſſaillir
aroles : la Sorciére leva la tête à
, & lui deſcendant au plus vîte
d'être ſurpris, regagna le petit
du mieux qu'il put ; il y paſſa le

reſte de la nuit à ſonger à ce qu'il venoit de voir, & à méditer ſon entrepriſe. Le matin ſuivant ramena la belle fille au bord du ruiſſeau.

Elle y revint avec tous ſes charmes, toute ſa douleur, & [ par-deſſus tout cela ] avec de vilains habits craſſeux, & du linge fort ſale, qu'elle ſe mit à laver, en pleurant de tout ſon cœur.

Cette ſeconde vûe, au bord du même ruiſſeau, augmenta la compaſſion qu'il avoit eue pour elle, & lui fit ſentir qu'il auroit bien-tôt beſoin de la ſienne. Elle étoit panchée vers le ruiſſeau, en lavant ces vilaines hardes; elle paroiſſoit d'un déſeſpoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La poſture où elle étoit, laiſſa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée : il en loua le Ciel, ſans oſer pourtant ſe flatter qu'elle lui ſeroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit tems de ſe découvrir à elle; mais avant que de lui parler, il voulut attirer ſon attention, & tirant une flûte de ſa poche, il ſe mit à jouer un air aſſez touchant : il ne peignoit pas la moitié ſi bien qu'il jouoit de la flûte, & c'eſt tout dire.

Elle tourna les yeux avec ſurpriſe vers lui : ſa figure, & ſa maniére de jouer, ne

e s'accordoient pas ; quand il s'aperçut
u'elle l'écoutoit, il fit ſemblant de ſui-
re ſes chévres qui s'éloignoient. Non,
t-elle quand il eut ceſſé de jouer, l'har-
onie de Sonante n'eſt pas ſi agréable ;
u'il eſt heureux, pourſuivit-elle, ce
uvre, qui paſſe ſa vie à garder des
évres ! Hélas, tout malautru qu'il eſt,
vaudrois de bon cœur être ce miſé-
ble! Mais que vient-il faire ſi près d'un
u déteſtable, puiſqu'il ne tient qu'à
ui de mener plus loin ſon chétif trou-
eau ? Que vient-il faire auprès de la de-
eure de Dentuë? ... Il vient vous en
arrer, belle Fleur-d'Epine, dit-il, en
approchant d'elle tout d'un coup.
Elle en fut ſi ſurpriſe, qu'elle penſa
vanouïr ; mais il ne lui en donna pas
e tems. Oui, dit-il, je vous délivrerai,
ais je perdrai la vie. Hélas ! dit-elle,
regardant avec attention, pauvre
ami que tu ès, tu peus mourir ; mais
e ne ſçaurois me ſauver, puiſqu'il fau-
roit pour cela me dégager de l'eſclava-
e où je ſuis, & que cela eſt impoſſible.
Je vois occupée du plus dégoûtant
ouvrage du monde ; cependant j'y paſſe-
ois de bon cœur ma vie, ſi je n'avois à
aire quelque choſe de plus effroya-
le. Mais on veut que j'épouſe le Fils de

Je ſçai tout cela, lui dit Tarare, & je vous en ſauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme, qui parloit avec tant de confiance, & qui paroiſſoit tout ſçavoir; il n'avoit eu que le plaiſir de la voir, & n'avoit pas encore ſenti celui d'en être regardé; il le préféra dans ſon ame à tous ceux qu'il eut jamais eu : il ôta ſon emplâtre pour paroître moins défiguré; je ne ſçai s'il fit bien, cependant ſi elle ne fu pas fort touchée de ſon viſage, elle s'accoûtumoit aſſez à ſa maniére de parler. I lui dit, que n'étant pas ce qu'il lui paroiſſoit, il avoit entrepris de l'enlever, Elle le Chapeau Lumineux, & la Jument ſonnante; qu'il avoit entrepris tout cela pour le ſervice d'une Princeſſe, qui paſoit pour la merveille du monde, & dont il commençoit à ne ſe plus ſouvenir. Quel moyen, diſoit-il, de s'en ſouvenir, quand on a vû la charmante Fleur d'Epine! c'eſt elle qui ſera déſormais l'objet de toutes mes entrepriſes.

Elle ne parut point offenſée de la déclaration, ni choquée du ſacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à reſter enſemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de ſon eſprit & de ſes ſentimens; il la conjura de ſe fier à lui en tout

out ce qui regardoit l'exécution de ſon
ntrepriſe : il ne lui demanda, que de
onſentir à ce que propoſeroit un hom-
ne, qui choiſiroit deux ou trois cens
ille morts, plutôt que de l'offenſer.

Il s'informa d'elle préciſément où étoit
écurie de Sonante ; il ſçut qu'on ne ſe
onnoit pas la peine de la fermer, n'y
ant pas d'apparence qu'on pût voler
e Jument, qui ne faiſoit pas le moin-
e mouvement ſans qu'on l'entendit, &
nt l'harmonie devenoit bien plus écla-
te, dès qu'on la ſortoit de l'écurie:
n'en demanda pas davantage : elle
a reſter plus long-tems ; & lorſqu'ils
éparérent, elle le regarda tout auſſi
r-tems qu'elle put.

ès qu'il l'eut perdue de vûe, il ſe re-
nanda ſérieuſement à une Fortune
e l'avoit pas encore abandonné, à
nduſtrie dont il avoit plus beſoin que
, & à toute la fermeté de ſon cou-
Il ſentoit bien qu'il étoit inſpiré
elque choſe au-deſſus de l'adreſſe
bon ſens ; il s'imagina que c'étoit
elle paſſion ; mais c'étoit toute au-
ſe : cependant, bien réſolu de ſui-
is ces mouvemens inconnus, il
nça par ſouffleter de méchans pe-
uins, qu'il vit venir avec de la

glu, pour prendre les pauvres petits oiſeaux ; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en ſerviſſent en ſon abſence, & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant ſon petit ſac de ſel, & la glu qu'il avoit priſe aux petits garçons. Bel équipage pour une entrepriſe comme la ſienne ! Belles armes pour ſe garantir du pouvoir redoutable d'une Sorciére, à laquelle il vouloit ravir tous ſes tréſors !

Un bruit mélodieux le conduiſoit droit à la Jument Sonante ; il arriva comme elle venoit de ſe coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce, & la meilleure bête du monde. Il la careſſa doucement de la main, en la ſaluant ; elle en fut ſi touchée, qu'elle lui auroit donné ſa vie ; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorciére, qui lui donnoit à manger, & qui ſouvent la maltraitoit ; outre qu'il étoit ſi horrible, que bien ſouvent elle eût mieux aimé jeûner, que de le voir.

Quand il la vit dans cette diſpoſition, il remplit toutes ſes ſonnettes l'une après l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée pour les empêcher de ſe déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante ſe leva

va d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitera ſes careſſes, la ſella, lui nit ſa bride, & la laiſſant à l'écurie s'achemina vers la demeure de Dentuë. Dès qu'il y fut, il ſe poſta ſur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant; il ne ſçavoit pas pourquoi ce ſac e ſel étoit entre ſes mains, quelque part u'il pût aller; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture, à peu rès les mêmes objets; hors que la pauvre leur-d'Epine lui parut encore plus malheureuſe; car la premiére fois elle ne faiit que laver les pieds de Dentillon; ais alors le petit monſtre, après lui oir voulu faire quelques amitiés, ſur pied du prochain mariage, ſe mit à ogner comme un cochon de ce qu'elle oit la hardieſſe de rebuter ſes familiaés.

La Sorciére la força de s'aſſeoir au coin feu, tandis que Dentillon étendu au- s d'elle, mit ſa tête ſur ſes genoux, s'endormit. L'infortunée Fleur-d'E- e n'oſa témoigner l'horreur qu'elle en it; mais elle ne put retenir des lar- s qu'il faiut encore cacher à la Sor- e.

Tarare ſentoit toutes ſes afflictions. Dentuë, toujours attentive à ſes ſortiléges, en remuoit la compoſition avec ſa grande dent juſques au fond de la chaudiére. Elle y jettoit de tems en tems quelque nouveau poiſon, en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque choſe du ſien; & de l'ouverture de la cheminée, il y vuida ſon ſac de ſel. La Sorciere ne s'en apperçut que lorſqu'elle voulut en gouter comme la premiére fois: elle treſſaillit, en goûta pour la ſeconde fois, & trouvant que le malefice étoit gâté, par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas, elle fit un cri ſi affreux, qu'on eût dit que quinze mille chatshuans avoient crié à la fois.

Elle ôta promtement ſon chauderon de deſſus le feu, & donna un ſoufflet à l'innocente Fleur d'Epine; elle en penſa tomber à la renverſe; en réveillant Dentillon, il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en étoit témoin, crut avoir reçu cinquante ſoufflets, & autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colére prit le deſſus de ſa prudence: il s'alloit perdre pour la venger, ſi Dentuë, après avoir loué ſon fils d'un ſi noble reſſenti-



ſentiment, ne lu
chercher de l'eau
mignon, diſoit-el
prendra mon chap
l'y enverrois bien
qu'il n'a aucune ve
ſur la tête d'une fill
que celle qui le po
ſe: va, mon fils, pr
point les eſprits,
cher quand le Cha
mets que tu épouſ
fait tant la difficile
retour.

Oui-dà, j'y conſe
cendant, pourvû q
retour: il ne s'avi
haut. Dès qu'il fu
toute diligence ſe
& le ruiſſeau; à pe
tous les lieux d'alen
en plein midi: la
pine fut le premier
yeux; elle lui parut
l'éclat de ce Chapeau
ce fût elle qui lui p
petit Monſtre, qui
trainoit à peine ſous
che vuide; le petit
toit pas d'être boſſu

ſentiment, ne lui eût ordonné d'aller
chercher de l'eau du ruiſſeau. Va, mon
nignon, diſoit-elle, cette vilaine bête
prendra mon chapeau pour t'éclairer; je
y enverrois bien toute ſeule, ſi ce n'eſt
u'il n'a aucune vertu, que quand il eſt
ur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas
ue celle qui le porte, porte autre cho-
e: va, mon fils, pren la cruche, ne crain
oint les eſprits, ils n'oſeroient appro-
her quand le Chapeau luit; & je te pro-
ets que tu épouſeras cette gueuſe qui
it tant la difficile, dès que tu ſeras de
tour.

Oui-dà, j'y conſens, dit Tarare en deſ-
ndant, pourvû que ce ne ſoit qu'à ſon
tour: il ne s'aviſa pas de dire cela tout
ut. Dès qu'il fut à terre, il courut en
ute diligence ſe poſter entre la maiſon
le ruiſſeau; à peine y fut-il, qu'il vît
us les lieux d'alentour éclairés comme
plein midi: la charmante Fleur-d'E-
ne fut le premier objet qui s'offrit à ſes
ux; elle lui parut ſi brillante, malgré
lat de ce Chapeau, qu'il ſembloit que
fût elle qui lui prêtât ſa lumiére. Le
t Monſtre, qui l'accompagnoit, ſe
oit à peine ſous le poids d'une cru-
vuide; le petit vilain ne ſe conten-
pas d'être boſſu pour faire horreur,
il

il étoit boiteux comme un chien, & ſi petit, qu'il avoit vainement eſſayé de prendre ſa belle Maîtreſſe ſous le bras, jamais il n'avoit pû atteindre qu'à la hauteur de ſa poche : il s'y étoit attaché, ſe trainant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car Dieu ſçait les enjambées qu'elle faiſoit pour s'en dépétrer ; ſon cœur battoit ſi fort de crainte & d'eſpérance, qu'elle n'en pouvoit plus lorſqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendoit ; ſa vûë la fit treſſaillir ; elle rougit, & pâlit un moment après: je ne ſçai s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en apperçût ; mais après l'avoir raſſûrée, ſe ſaiſiſſant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans ſon mouchoir, & après l'avoir chargé ſous ſon bras, comme on enleveroit un barbet, il donna la main à Fleur d'Epine, & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état qu'il l'avoit laiſſée. Il inſtruiſit Fleur d'Epine de ſon deſſein en peu de mots ; elle étoit ſi éperduë, qu'elle approuva le tout ſans rien entendre : J'ai une frayeur, diſoit-elle ; je ne crains plus pour moi ſeule, & c'eſt avoir trop à craindre : vous avez déja tant fait, que je devrois me raſſurer ſur ce que vous me dites ; pour cela.



la ſauvons-nous e
n'y a que cela qui n
que ferez-vous de
l'écorcherai tout vi
que vous avez eu
le ſouflet qu'il vous
que ſa mére ne ſero
te douce mort, qu'e
je lui prépare.

La généreuſe Fl
pouvoit conſentir
qu'à celles des beau
tendres amans, ſe
grace pour le miſer
rare, ne ſoyez poin
que nous lui feron
à ſon aiſe, tandis
ſés à la fatigue : je
laiſſer quelque fave
nous, puiſqu'il per
avoir pour femme :
votre coëffure, en
de vous revoir.

Fleur d'Epine n
vouloit dire : mais e
toit pas trop de faiſ
une telle conjoncture
tillon, dès qu'il en
ſage parut plus dét
tendu la menace

auvons-nous en diligence, puiſqu'il
a que cela qui nous puiſſe ſauver; mais
ferez-vous de ce petit Monſtre? Je
ɔrcherai tout vif, dit-il, pour la peur
vous avez eu de l'épouſer, & pour
ɔuflet qu'il vous a donné, ſi ce n'eſt
ſa mére ne ſeroit pas ſi affligée de cet-
louce mort, qu'elle le ſera de celle que
ui prépare.

La généreuſe Fleur d'Epine, qui ne
ıvoit conſentir à d'autres cruautés,
à celles des beautés ſévéres envers les
dres amans, ſe préparoit à demander
ce pour le miſerable. Non, lui dit Ta-
e, ne ſoyez point allarmée, tout le mal
e nous lui ferons, n'ira qu'à être bien
on aiſe, tandis que nous ſerons expo-
à la fatigue: je vous prie même de lui
ſſer quelque faveur pour ſe ſouvenir de
us, puiſqu'il perd l'eſpérance de vous
oir pour femme: permettez qu'il porte
ɔtre coëffure, en attendant l'honneur
vous revoir.

Fleur d'Epine ne ſçavoit ce que cela
ɔuloit dire: mais elle trouvoit qu'il n'é-
it pas trop de ſaiſon de plaiſanter dans
ıe telle conjoncture: pour le petit Den-
lon, dès qu'il en fut coeffé, ſon vi-
ge parut plus déteſtable; il avoit en-
ndu la menace de l'écorcherie, &

quand

quand il vit qu'elle n'aboutiſſoit qu'à porter la coeffe de ſa Maîtreſſe, il ſe crut ſauvé.

Mais Tarare lui ayant lié les pieds & les mains, & fouré aſſez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, il couvrit tout ſon corps de foin, de maniére qu'on ne lui voyoit que le derriére de la tête aſſez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée, après avoir careſſé Sonante, il monta deſſus, prit Fleur d'Epine devant lui, ſe mit en campagne, & tourna le dos au Palais de la Sorciére.

Quoique Sonante fût plus vîte que le vent, elle étoit plus douce qu'un bateau. Tarare voulant profiter de ſa viteſſe, lui mit la bride ſur le cou pendant une heure; mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieuës, il ſe crut aſſez loin pour laiſſer un peu prendre haleine à la Jument; il avoit raiſon d'être content, après avoir mis à fin une ſi terrible avanture, en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer; il reſpiroit ſans allarmes, & ce qu'il aimoit étoit entre ſes bras ſans pouvoir s'en offenſer: heureuſe ſituation pour un homme, qui ayant tenté l'entrepriſe pour la gloire, venoit de l'a-

ever pour l'amour. Il n'avoit plus
la crainte de ne pas plaire à ce
l aimoit, & c'étoit bien assez; il
t trop éclairé sur son mérite, pour
latter d'aucun espoir sur l'agrément
sa figure; il ne sçavoit que trop
sans le secours de son esprit & de
amour, il n'y avoit rien en lui de
: engageant; chaque vûë de Fleur
pine avoit redoublé sa passion; & ce
toit pas la diminuer, que de la tenir
re ses bras, quoique le plus respectueu-
ient du monde.

Belle Fleur d'Epine, lui disoit-il,
entant qu'elle trembloit encore) vous
vez plus rien à craindre de Dentuë,
vous n'avez sans doute rien qui vous
ive inquiéter auprès d'un homme dont
: sentimens pour vous sont tels qu'ils
ivent être. Je connois tout votre mé-
e, car jose dire que personne ne s'y
nnoit mieux, mais je n'ose vous dire
e je le sens jusques au fond du cœur;
seroit pourtant bien extraordinaire que
la fût autrement. Des raisons assez par-
ulières m'ont fait quitter mon Pays;
and j'en partis, je n'avois ni projet ni
ssein arrêté, je ne sçavois pas trop ce
e j'allois chercher par le monde; mais
ne connois que trop à présent que c'é-
toit

toit vous; ayez agréable que je vous amuſe pendant quelques momens par ce récit.

Fleur d'Epine ne ſçachant que répondre à tant de choſes qu'on lui diſoit à la fois, ſe pancha doucement contre lui, comme pour ſe repoſer; il aimoit bien cette maniére de répondre, & ſans en attendre d'autre, il continua de cette maniére.

Je ſuis fils d'un petit Prince, dont les Etats ſont des plus petits, mais en récompenſe les Sujets y ſont riches, contens, & fidéles.

J'avois un frére, Dieu ſçait ce qu'il eſt devenu. Nous n'avions pas plus de ſix ans, quand mon pére nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eu de la raiſon : Mes enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aineſſe ne ſçauroit décider de la ſucceſſion entre vous : cependant, comme mes Etats ſont trop petits pour être partagés, je prétens que l'un de vous deux céde ſes droits à l'autre; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs; & ces dons ſont l'eſprit & la beauté; mais comme il faut que ces avantages ſoient ſéparés,



ſéparés, que chacu
aime le mieux; nous
à la fois; je demand
re la beauté.

Mon pére nous a
dit que chacun auroi
avoit choiſi.

Mon frére s'appe
Pinçon; & ſi nous a
res, je ne doute pas
pellés, les uns Mer
ſonnets, Roſſignols
nombre; car une de
Prince étoit celle d
de vouloir que ſes
Monſieur mon pére
ce qu'il ne put jam
mais Phénix lui en d
demandoit; cela fut
lui tint mieux parc
l'âge de dix-huit a
n'avoit jamais vû d
tre ſexe; mais pou
flattât ſur les gentil
je regardois cela
de tous les enfans
les péres & les mér
les gens de leurs
mé ſentois qu'autan
loit, pour connoi
pas aſſez.

rés, que chacun choisisse celui qu'il
: le mieux; nous répondimes tous deux
fois; je demandai l'esprit, & mon fré-
i beauté.

Ion pére nous ayant embrassés, nous
que chacun auroit avec le tems ce qu'il
it choisi.

Mon frére s'appelloit Phénix, & moi
çon; & si nous avions eu d'autres fré-
, je ne doute pas qu'on ne les eût ap-
lés, les uns Merles, les autres San-
nets, Rossignols, ou Serins, selon le
mbre; car une des folies du bon petit
nce étoit celle des oiseaux; l'autre
vouloir que ses enfans l'appellassent
onsieur mon pére, en parlant de lui,
qu'il ne put jamais obtenir de moi;
ais Phénix lui en donnoit plus qu'il n'en
:mandoit; cela fut peut-être cause qu'on
i tint mieux parole qu'à moi; car à
ge de dix-huit ans, c'étoit ce qu'on
avoit jamais vû de plus beau dans no-
e sexe; mais pour moi, quoiqu'on me
ttât sur les gentillesses de mon esprit,
regardois cela comme ce qu'on dit
tous les enfans du monde, quand
s péres & les méres vont fatiguant tous
s gens de leurs bons mots; & je ne
e sentois qu'autant d'esprit qu'il en fal-
it, pour connoitre que je n'en avois
Quoi-
s assez.

Quoique nos inclinations fuſſent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frére & moi. Je paſſois mon tems à lire tous les livres que je pouvois attraper, bons ou mauvais; je diſtinguai bientôt les uns des autres, & me trouvant réduit à un aſſez petit nombre, je fus preſque fâché d'une délicateſſe qui retranchoit beaucoup de ma lecture. Phénix ne ſongeoit qu'à ſe parer pour éblouir par ſa figure.

Enfin notre pére mourut, & parut auſſi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laiſſoit dans une union ſi parfaite : dès qu'il fut en terre, nous commençames pour la premiére fois à être de différens avis, & à vouloir conteſter l'un contre l'autre : mais dans une diſpute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agiſſoit que de vouloir céder chacun ſon droit; Phénix ſe tuoit de me dire, que comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de ſuccéder; que pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raiſons pour ſe mettre en poſſeſſion de notre petite Principauté,



cipauté, je ne l
après un long
mes d'accord qu
me jour pour cl
de ſon côté, à
ſeroit établi le p
informer l'autre,
tre en poſſeſſion
ritage. Nous laiſ
dèles pour gouv
ce; & Phénix s'
avec tous les char
tis avec le peu d
tombé en partage

Nous primes
premiére avanture
le que j'avois pri
re, quoique ce n
nemens périlleux
lent les Héros. J'
coup de Province
me donnât la moi
lever à quelque fo
ne laiſſois pas de
où je trouvois qu
mon attention ; j
toutes les natures
chaque Pays avoit
de tout cela ne
ſité.

cipauté, je ne le perſuadai pas : ainſi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de ſon côté, à la charge que celui qui ſeroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revint ſe mettre en poſſeſſion de notre commun héritage. Nous laiſſâmes des Miniſtres fidèles pour gouverner en nôtre abſence; & Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je pars avec le peu de bon ſens qui m'étoit tombé en partage.

*Nous prîmes* différentes routes. La premiére avanture qui m'arriva dans celle que j'avois priſe, eſt aſſez ſingulière, quoique ce ne ſoit pas de ces événemens périlleux ou éclatans, qui ſignalent les Héros. J'avois parcouru beaucoup de Provinces ſans rien trouver qui me donnât la moindre eſpérance de m'élever à quelque fortune conſidérable. Je ne laiſſois pas de m'inſtruire par-tout où je trouvois quelque choſe digne de mon attention; j'appris des ſecrets de toutes les natures; je remarquai ce que chaque Pays avoit de ſingulier; mais rien de tout cela ne contentoit ma curioſité.

Parvenu

Parvenu enfin au Royaume de Circaſſie, qui eſt le Païs des Beautés, je m'étonnai de l'avoir preſque traverſé d'un bout à l'autre, ſans en trouver qui m'eût ſeulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cauſe au changement de gouvernement, qui étoit arrivé dans le Royaume; & je crus que les troubles avoient pû diſperſer ces Beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ, de la maniére qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaſte plaine; au delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut aſſez ſuperbe: la curioſité de le voir me prit; je la ſuivis, & en y arrivant, je vis les dehors d'un château, qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut aſſez ſombre, & les habitans triſtes; cependant, j'y vis plus de Beautés que dans le reſte de la Circaſſie; mais jamais il n'y en eut de plus ſauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient; & celles, qui ne pouvoient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur diſois, en les abordant, ne tournoient pas ſeulement la tête de mon côté: Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne

ıe manque que la parole, tant elles re-
ıréſentent naturellement de très belles
ėmmes. Je traverſai je ne ſçai combien
le galeries, ſans rencontrer dans ce vaſ-
e château, que des objets auſſi ennuyans
ıu'ils paroiſſoient ennuyés, lorſque j'en-
endis de grands éclats de rire dans un
ppartement ſéparé de ces galeries : je fus
ien aiſe que tout ne fût pas abimé dans
a triſteſſe que ce lieu commençoit à m'inſ-
irer. J'entrai dans cet appartement ; &
ans la chambre où ces éclats de rire con-
ınuoient encore, je vis quatre Pies aſ-
ſes autour d'une table, qui jouoient aux
artes ; elles ne furent point effarouchées
e ma préſence ; au contraire, après m'a-
oir fait quelques civilités, elles conti-
*uérent un* jeu où je ne comprenois rien,
*oi qui ſçai tous les jeux* du monde : il y
voit une Corneille de fort bonne mine
ſiſe auprès d'elles, qui faiſoit des nœuds
ı les voyant jouer.

J'avouë que je fus aſſez ſurpris d'un
ıectacle ſi nouveau : je ne pouvois com-
endre ce que c'étoit que cet enchante-
ent ; elles mêloient, coupoient & don-
ɔient comme ſi elles n'avoient fait autre
ıoſe de leur vie. Au fort de mon atten-
ɔn, une de ces Pies, après avoir long-
ms pilé une de ſes cartes, les jetta
toutes

toutes ſur la table avec tranſport, & ſe mit à crier, Tarare, de toute ſa force.

Les autres y répondirent; la Corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria Tarare; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais ſi perçans que je n'y pus tenir.

Je ſortis de l'appartement des Pies, du ſombre château, & trois jours après du Royaume. Ce fut environ en ce tems-là que le bruit de cette beauté de Luiſante commençoit à ſe répandre par-tout; j'en appris des choſes ſi merveilleuſes, que je ne les pus croire; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder; je réſolus de m'éclaircir par moi-même ſi ce qu'on en diſoit étoit véritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès long-tems inſpiré la curioſité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup; je ne ſçai ſi ce fut par l'uſage introduit parmi les Avanturiers, qui ſe déguiſent toûjours, ou ſi le nom de Pinçon ne me paroiſſoit pas aſſez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la premiére Beauté du monde; mais enfin, je changeai mon nom, &

& l'avanture des Pies m'étant reſtée dans a tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare, dit Fleur d'Epine : juſtement, pourſuivit-il ; & ce qu'il y a de ſingulier ce nom, c'eſt qu'il ſemble qu'on ne puiſe l'entendre, que l'envie de le répéter, omme vous venez de faire, ne prenne ur auſſi-tôt.

*A l'entrée du Royaume* de Cachemire par la route que j'avois priſe', ) la ſçaante Séréne a établi ſa demeure enchane. Le déſir de connoître une perſonne, ue des connoiſſances ſurnaturelles, acuiſes par une longue étude, rendoient plus illuſtre des mortelles, m'engageoit itant au voyage de Cachemire, que tout qu'on m'avoit dit de Luiſante ; mais la fficulté d'y parvenir penſa me rebuter : mille & mille gens qui avoient eu le ême deſſein que moi, un très petit nome avoit réuſſi. On ſçavoit à-peu-près le u de ſa réſidence ; mais c'étoit en vain 'on le cherchoit. Il étoit impoſſible de trouver, ſi la fortune, ou plutôt un eu favorable de la Magicienne, ne vous guidoit. Je fus aſſez heureux pour être nis à ſa préſence ; & apparemment je n fus digne, que par l'extrême paſn que j'avois de rendre mes hommaà ce génie ſupérieur à tous les autres. Je

Je ne veux point vous ennuyer par la deſcription particuliére d'un ſéjour, dont les beautés ſe peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'eſt que cet endroit de Cachemire eſt, à l'égard du reſte, ce que le délicieux Royaume de Cachemire eſt à l'égard du reſte de la Terre. Le peu de tems qu'il me fut permis de reſter auprès d'elle me valut aſſûrément beaucoup plus, que le don d'eſprit que mon pére croyoit m'avoir laiſſé en partage; je crus m'apercevoir que mon admiration & mes reſpects m'avoient attiré ſa protection; elle me la fit eſpérer en la quittant, & je la quittai dans la réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il me ſeroit poſſible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bien-tôt ce que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractére de ſon premier Miniſtre : comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire, ou que doivent avoir ceux qui gouvernent ſous leur Maitre, il n'avoit pas auſſi leur préſomtion, & moins encore leur rudeſſe; c'étoit le Miniſtre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme, qui n'étoit pas ſi ſimple, mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis



*mis* à ſon ſervice
je m'aperçûs bie
ſois pas à Madam
ſorte de beauté
pine en l'interrô
ſont comme il le
continuant ſon d
néchal ſon époux
ſiers, je n'eus pa
fort habile dans
*ſe ſervit* de moi p
aux maux que fa
yeux de la Princ

Tarare alors l
niére il étoit ver
Vous l'avez do
*Fleur d'Epine*: o
*j'ai voulu*, & ſan
me je viens de v
trouvée ſi merve
vous avoit dit, p
le mille fois, ré
*faire* de vous dem
*vous* en êtes d'ab
ment amoureux ?
rité ?

Tarare ne lui c
toit paſſé entre lu
même l'aſſurance q
de l'épouſer, en c
entrepriſe.

mis à ſon ſervice en qualité d'Ecuyer, & je m'aperçûs bien-tôt que je ne déplaiſois pas à Madame la Sénéchale. Quelle ſorte de beauté étoit-ce, dit Fleur d'Epine en l'interrompant ? De celles qui la font comme il leur plait, répondit-il : & continuant ſon diſcours, comme le Sénéchal ſon époux étoit tout des plus groſſiers, je n'eus pas de peine à paſſer pour fort habile dans ſon eſprit ; cela fit qu'on ſe ſervit de moi pour chercher un reméde aux maux que faiſoient chaque jour les yeux de la Princeſſe.

Tarare alors lui conta de quelle maniére il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc ſouvent regardée ? dit Fleur d'Epine : oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, & ſans aucun danger (comme je viens de vous dire.) L'avez-vous trouvée ſi merveilleuſement belle qu'on vous avoit dit, pourſuivit-elle ? Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajoûta-t-elle, ſi vous en êtes d'abord devenu paſſionnément amoureux ? mais dites m'en la vérité ?

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit paſſé entre lui & la Princeſſe, pas même l'aſſurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouſer, en cas qu'il réuſſit dans ſon entrepriſe.

Fleur d'Epine ne l'eut pas plutôt appris, que, repouſſant les mains dont il tenoit embraſſée, elle ſe redreſſa au lieu d'être panchée contre lui, comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela vouloit dire; & continuant ſon diſcours, ſans faire ſemblant de rien, Je ne ſçai, dit-il, quelle heureuſe influence avoit diſpoſé le premier panchant de la Princeſſe en ma faveur; mais je ſentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma perſonne, & que je méritois encore moins par les ſentimens de mon cœur; car je ne me ſuis que trop aperçu depuis, que l'amour, que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque inſtant, qui m'en éloignoit, effaçoit inſenſiblement ſon idée de mon ſouvenir; & dès le premier moment que je vous ai vûe, je ne m'en ſuis plus ſouvenu du tout.

Il ſe tut, & la belle Fleur d'Epine, au lieu de parler, ſe laiſſa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ſes mains ſur celles qu'il remit autour d'elle pour la ſoutenir.

Ils en étoient là, le jour commençoit à paroître, & Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en ſoulager Fleur d'Epine (qui ne l'avoit point quitté durant



rant l'obſcurité
rés que du foib
ſante. Sa fraîch
& les larmes pr
arroſant l'herbe
la pouſſiére ſur
Mais dans le
couriére du jou
l'Orient aux che
ment Sonante ſe
pine entreſſailli
ſon corps, Ah
perdus; la Sorc
garda derriére lu
tuë montée ſur
feu, qui menoi
dont le plus peti
Sonante.
Tarare tâcha
ne, en lui diſan
vîte, qu'ils aur
vûe la Sorciére
deſſus, il voulut
mais Sonante de
fut en vain qu'il
qu'il l'incita de to
étoit immobile.
Fleur d'Epine
bras, voyant la
d'eux. Tarare av

l'obſcurité ) ils ne furent plus éclai-
ue du foible éclat de l'Aurore naiſ-
. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs,
s larmes précieuſes qu'elle répandoit,
ant l'herbe des prairies, abattoient
uſſiére ſur les grands chemins.
ais dans le tems que la belle avant-
ére du jour ouvroit les portes de
ent aux chevaux du Soleil, la Ju-
Sonante ſe mit à hennir. Fleur d'E-
en treſſaillit ; & tremblant dans tout
:orps, Ah ! dit-elle, nous ſommes
is ; la Sorciére nous ſuit. Tarare re-
derriére lui, & vit la terrible Den-
ıontée ſur une Licorne couleur de
qui menoit en leſſe deux Tigres,
le plus petit étoit bien plus haut que
nte.
rare tâcha de raſſurer Fleur d'Epi-
en lui diſant que la Jument alloit ſi
qu'ils auroient bien-tôt perdu de
a Sorciére & ſon équipage ; & là-
s, il voulut pouſſer à toute bride ;
Sonante demeuroit tout court. Ce
vain qu'il lui appuya les talons, &
l'incita de toutes les maniéres ; elle
immobile.
ur d'Epine s'évanouïſſoit entre ſes
voyant la Sorciére à cinquante pas
Tarare avoit beau lui proteſter,

que tant qu'il auroit une goûte de ſang dans les veines, elle ne tomberoit, ni entre ſes mains, ni entre les griffes de ſes Tigres : tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentuë approchoit toujours, & Tarare ne ſçachant plus à quel Saint ſe vouer, s'aviſa d'eſſayer les voies de la douceur ; & careſſant la Jument, Quoi ! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtreſſe à cette vilaine Sorciére, qui la pourſuit ? N'as-tu donc commencé de ſi bonne grace, que pour nous trahir à la fin ? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la Sorciére n'étoit plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche ; il y mit vîtement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jetta par deſſus ſon épaule gauche : dans un inſtant, s'éleva de terre une muraille entre la Sorciére & lui. Cette muraille n'avoit que ſoixante pieds de haut ; mais elle étoit ſi longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine reſpira, Tarare remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déja perdu de vûe la nouvelle



velle muraille ;
d'Epine en ſure
que choſe de te
li, lorſque Son
au milieu de ſa c
tête, & vit la te
pourſuivoit tout
cria-t-il, n'y a-t-
qui ſoit à l'épreu
Tigres, de ſa lo
épouvantable gr
xions, toutes le
pine la reprirent,
encore que la
clouée à la ter
pas courage, ſe
te d'une maniére
voit fait aupara
il, vertueuſe So
la Sorciére a jett
& que lorſqu'ell
ne ſçauriez plus
ayant le cœur au
vez, je gage qu
mourir, que de
ne Maîtreſſe la be
comme je vois
vous n'avez plus
frir, je vous dem
de ſauver la ch

muraille ; & Tarare croyant Fleur
ine en ſureté, lui alloit dire quel-
choſe de tendre, & peut-être de jo-
orſque Sonante s'arrêta tout court
ilieu de ſa courſe. Tarare tourna la
& vit la terrible Dentuë, qui les
ſuivoit tout de nouveau : Quoi ! s'é-
t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille
oit à l'épreuve de ſa Licorne, de ſes
es, de ſa longue dent, & de ſon
vantable griffe ? Pendant ces réfle-
s, toutes les frayeurs de Fleur d'E-
la reprirent. La Jument, plus rétive
re que la premiére fois, ſembloit
ie à la terre : Tarare, ne perdant
ourage, ſe mit à haranguer Sonan-
ne maniére plus touchante qu'il n'a-
fait auparavant. Hélas ! lui diſoit-
ertueuſe Sonante, je vois bien que
rciére a jetté ſur vous quelque ſort,
e lorſqu'elle vous peut voir vous
auriez plus remuer. Si cela n'étoit,
le cœur auſſi bien fait que vous l'a-
je gage que vous aimeriez mieux
ir, que de ne pas ſauver votre jeu-
aîtreſſe la belle Fleur d'Epine ; mais
e je vois par votre triſteſſe, que
n'avez plus de ſecours à nous of-
e vous demande une grace, qui eſt
uver la charmante Fleur d'Epine.

Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vai au devant de la Sorciére & des Tigres ; peut-être que la fortune ſecondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chére Fleur d'Epine, tandis que Dentuë tiendra les yeux ſur moi : adieu, bonne Sonante, ſauvez Fleur d'Epine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure; & ſi vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois ſouvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre en achevant ; mais Fleur d'Epine lui ſerra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante, elle fut ſi attendrie, qu'elle ſe mit à pleurer comme une folle : elle ſanglotoit à fendre les rochers les plus durs, & des larmes plus groſſes que le pouce couloient de ſes beaux yeux juſqu'à terre ; pendant qu'elle menoit un deuil inutile, la Sorciére approchoit. Ce fut alors qu'elle remua ſix fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goute d'eau qui pendoit au bout de ſon doigt, il la jetta par deſſus ſon épaule droite : Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre que ce fut un fleuve, qui devint bien-tôt ſi large, qu'on l'eût pris pour un bras de Mer;

ler ; Ces eaux étoient plus rapides que elles d'un torrent, & s'étendirent du ôté que Dentuë les avoit pourſuivis; mais e fut avec tant d'impétuoſité, qu'elle, Licorne, & ſes Tigres, penſérent s'y oyer.

Ce fut un plaiſir pour Fleur d'Epine & arare, de voir comme l'eau la pourſuioit à meſure qu'elle preſſoit ſa Licorne our la fuïr.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonante fit n ſaut d'allegreſſe qui penſa faire tomer Fleur d'Epine ; cela donna occaſion Tarare de la ſerrer encore plus étroiment, comme pour la ſoutenir ; car oiqu'il ne ſe fût pas attendu à ce tranſrt ſoudain de la Jument, comme il étoit n homme de cheval, il n'en fut que diocrement ébranlé.

Les voilà donc une ſeconde fois déli- s des horreurs de la maudite Dentuë. are eſpéroit que ce ſeroit la derniére rme qu'elle leur donneroit. La bonne ante ſembloit prendre part à la tranlité qui ſuccédoit à toutes les inquiés qu'ils venoient d'avoir, & elle cou- d'une légéreté inconcevable. Tarare int qu'elle alloit toujours, s'aviſa rrêter au bout de quelque tems, pour

l'informer de ſon deſſein, ne ſçachant pas ſi la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller ; c'eſt pourquoi lui ayant remis la bride ſur le cou : Sonante, lui dit-il, je ſçai bien qu'on ne ſe peut égarer avec vous, nous voulons aller au païs de Cachemire ; il eſt tout environné de montagnes & de précipices d'un côté, & c'eſt celui qui eſt auprès de la demeure de Séréne ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au païs de Cachemire, lui dit Fleur d'Epine ? N'eſt-ce pas celui de Luiſante ? C'eſt le Royaume de ſon pére, dit-il ; & c'eſt à ſon pére que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorciére, telles que les demande Sérene.

Et quoi ! lui dit-elle, un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que quoique vous euſſiez entrepris ce dangereux exploit pour Luiſante, vous n'aviez ſongé qu'au plaiſir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle, pourſuivit-elle, de me flatter un moment, qu'on pût oublier la plus belle perſonne du monde, pour ſonger à une créature comme Fleur d'Epine ? Pourquoi me le diſiez-vous, puiſque vous ne le penſiez pas ? Ah ! Tarare, dit-elle, en laiſſant tomber quelques larmes, je vois bien

bien que votre ſeul empreſſement eſt de
paroître devant les beaux yeux qui vous
charment encore, chargé des dépouilles
que vous lui avez promiſes, en lui me-
nant Fleur d'Epine en triomphe. Si vous
ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez
pas chercher après avoir trouvé ce que
vous ſembliez craindre ſi fort de perdre.
Qui vous empêcheroit de me conduire
en votre païs? Pourquoi me faites-vous
prouver qu'il y a des maux plus grands
que ceux dont vous m'avez délivrée? Si
vous ne m'aviez point flatée, mon cœur
toujours tranquille, ne me feroit point
envisager comme le plus grand des mal-
heurs celui d'être ſacrifiée à Luiſante;
je ne vous aimera que trop ſans ce nou-
veau témoignage de votre tendreſſe.

Tarare ſe déſeſpéroit de ſon affliction;
mais il étoit charmé de ſes allarmes, &
voyant qu'elle ne ceſſoit de pleurer: Non,
charmante Fleur d'Epine, lui dit-il avec
tranſport, je ne vous ai point trompée,
en vous diſant que je ne m'expoſois que
pour vous, & que vous me verriez plu-
tôt mourir à vos yeux, que de ſonger à
vous ſacrifier à Luiſante; votre premié-
re flâme l'a chaſſée de mon cœur; chaque
moment vous y établit de plus en plus.
Ces paroles, qui marquent ſi bien la dé-

licateſſe & la ſincérité de vos ſentimens ; ont pénétré juſqu'au fond de mon ame ; je voulois mourir pour vous ſauver, jugez ſi c'eſt pour une autre que je veux vivre ; ayez donc l'eſprit en repos ſur mon deſſein, ſouffrez que je tienne ma parole, puiſque je ſerois indigne de vous, ſi j'y manquois. Sçachez que nous ne ſçaurions être en ſureté que ſur les terres de Cachemire ; & comptez, que s'il en eſt queſtion, ce ſera Luiſante que je ſacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine, au péril de mille vies.

Ce qu'on aime perſuade, & l'on croit facilement ce qu'on ſouhaite. Tarare avoit ouvert ſon cœur avec un empreſſement trop ſincére & trop naturel pour laiſſer aucune inquiétude à Fleur d'Epine ſur ſes intentions ; & dès qu'il la vit raſſurée, il rendit la bride à Sonante, qui tourna tout d'un coup ſur la droite, & ſe mit à galoper comme ce qu'il y a de plus vîte ſur la terre. Ils arrivérent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroiſſoit inacceſſible, ſi quelque choſe pouvoit l'être à la légéreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonante



nante y grimpa c
ché en raſe camp
plus ceux qu'elle p
fait dans la plaine
ſommet, l'air leur
les parfums d'Ara
té que leur vûe s'é
tinuel ſembloit s'
tous les agrémen
ſe. Fleur d'Epin
rêter un moment
doit dans la con
merveilles, le D
ſe fourre par-to
tention.

Quoi! dit-el
de tout ce que
précieuſe enco
plus brillante q
la Nature étale
lui qu'elle choiſ
roit y avoir qu
pour Fleur d'I
eſt vrai que
votre aveugle
preuve de ce q
s'il eſt poſſibl
dions dans ce
ſez-moi cher
ces d'où nou

ıante y grimpa comme ſi elle eût mar-
:hé en raſe campagne, & ne fatigua pas
)lus ceux qu'elle portoit, qu'elle n'avoit
ait dans la plaine. Dès qu'ils furent au
ommet, l'air leur parut embaumé de tous
es parfums d'Arabie; & de quelque cô-
é que leur vûe s'étendit, un parterre con-
inuel ſembloit s'offrir à leurs yeux, avec
)us les agrémens d'une variété délicieu-
:. Fleur d'Epine fut bien aiſe de s'y ar-
:ter un moment; & tandis qu'elle ſe per-
)it dans la contemplation de tant de
erveilles, le Démon de la jalouſie, qui
fourre par-tout, vint troubler ſon at-
ıtion.

Quoi! dit-elle, Luiſante eſt héritiére
tout ce que je vois? Luiſante, plus
cieuſe encore que tous ces tréſors, &
s brillante que toutes les beautés que
Nature étale ici, les doit porter à ce-
lu'elle choiſira pour époux; & il pour-
y avoir quelqu'un qui refuſât ſa main
r Fleur d'Epine? Ah! Tarare, s'il
rrai que votre conſtance, ou plutôt
e aveuglement pour moi, ſoient à l'é-
ve de ce que je crains, raſſurez-moi,
ſt poſſible, avant que nous deſcen-
dans ces lieux enchantés, ou laiſ-
oi chercher, au travers des précipi-
où nous venons, une deſtinée plus

ſup-

ſupportable, que celle de vous voir à Luiſante.

Un autre ſe ſeroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas ſi-tôt la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire ; mais Fleur d'Epine étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & Tarare l'aimoit paſſionnément. Il étoit ſi éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joie de ſon cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit ; & pour tâcher de l'en guérir, Belle Fleur d'Epine, dit-il, je ne ſçai que deux moyens de vous donner l'aſſurance de ma ſincérité que vous ſouhaitez ; l'une eſt de recevoir ici votre main en préſence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au votre pour jamais ; je prens à témoin les Puiſſances inviſibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de paſſer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous ſommes montés, que de régner avec Luiſante dans ces climats fortunés où nous allons deſcendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, ſans aller plus loin, & vai vous conduire au petit Etat où mon frére eſt peut-être de retour ; mais je vous ai déja dit, que, par-



par-tout hors du
re, nous ſerions
la pourſuite de la
quand nous pourr
pourrions nous
timent de Séréne
remettre ſa fille a
ment.

Fleur d'Epine
un petit treſſaille
d'Epine, dit-il,
gicienne Sérene
que ſon art, re
que ſi elle tenoi
ce ſeroit chez el
nous allaſſions
pieds les tréſor
que j'ai heureu
ciére, je ſois
le plus précieu
penſe de ce qu

Fleur d'Epi
jalouſie qu'elle
lança point ſu
Ils deſcendire
tiles & riantes
veaux charme
choient. Pour
ſuis point fâc
quitteroient

ar-tout hors du Royaume de Cachemi-
e ; nous ſerions expoſés à la fureur &
a pourſuite de la cruelle Dentuë ; mais
uand nous pourrions l'éviter, nous ne
ourrions nous ſauver du juſte reſſen-
iment de Séréne, à qui j'ai promis de
emettre ſa fille avec le chapeau & la Ju-
nent.

Fleur d'Epine témoigna ſa ſurpriſe par
n petit treſſaillement ; Oui, belle Fleur
l'Epine, dit-il, vous êtes fille de la Ma-
ſicienne Séréne, que ſa vertu, autant
ue ſon art rendent plus reſpectable,
ue ſi elle tenoit le rang le plus élevé :
e ſeroit chez elle que je ſerois d'avis que
ous allaſſions, afin que mettant à ſes
ieds les tréſors qu'elle a demandés, &
ue j'ai heureuſement enlevés à la Sor-
iére, je fuſſois en droit de lui demander
e plus précieux de tous, pour récom-
enſe de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine, un peu confuſe de la
louſie qu'elle avoit témoignée, ne ba-
nça point ſur cette derniére propoſition.
ls deſcendirent donc dans ces plaines fer-
les & riantes, qui leur offroient de nou-
eaux charmes à meſure qu'ils en appro-
oient. Pour moi, j'avoue que je n'en
uis point fâché ; car je croyois qu'ils ne
uitteroient jamais le ſommet de cette mon-

montagne, où leurs ſentimens, auſſi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyé, comme ils auront fait Votre Majeſté Séréniſſime.

Nos Amans ſe trouvérent au bas de la montagne dans le tems que le Soleil étoit encore dans toute ſon ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût ſi aiſée, qu'on n'en pouvoit être fatigué, les allarmes & les frayeurs que Fleur d'Epine avoit eu pendant une nuit où elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abbatue. Tarare, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruiſſeau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. Fleur d'Epine ne fut pas plutôt aſſiſe, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pû faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laiſſer prendre quelque rafraichiſſement; mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignat trop, & qu'il lui vouloit pourtant laiſſer la liberté de paître où bon lui ſembleroit, il débouchа toutes ſes ſonnettes pour l'entendre, en quelqu'endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle ſentit que ſes ſonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu de s'amuſer à paître, elle faiſoit des mouvemens ſi graçieux & ſi meſurés, que rien n'é-



n'égaloit l'harmo
dre autour d'elle.

Tarare après l
tems, ſe mit à c
Fleur d'Epine. C
parfaite qu'on ver
dans le doux ſomm
piéres, brilloit de
la fraicheur, la je
pouvoient répandr
re ne ſe laſſoit po
& ſe laiſſoit entrai
imaginations du m
de beautés en déta
dans un fidéle reſpe
cette contemplatio
ſortir.

Les Amans de ce
ce que c'étoit que
voler, des faveurs
à leur bonne foi. I
repaitre ſes yeux de
oit, & de promen
celles qu'il ne voy

Sonante cepend
ſenſiblement, faiſ
harmonieuſes d'une
qu'il choiſit quelq
veaux qui les comp
couplets tendres

l'égaloit l'harmonie qu'elle faiſoit entendre autour d'elle.

Tarare après l'avoir écoutée quelque ems, ſe mit à conſidérer ſa charmante fleur d'Epine. C'étoit la taille la plus arfaite qu'on verra jamais : ſon viſage, ans le doux ſommeil qui fermoit ſes paupiéres, brilloit de tous les agrémens que a fraicheur, la jeuneſſe, & les graces y ouvoient répandre. Le paſſionné Tarare ne ſe laſſoit point de la conſidérer, ſe laiſſoit entrainer aux plus tendres nagination du monde, examinant tant e beautés en détail ; mais il demeura ans un fidéle reſpect, quelque envie que ette contemplation pût inſpirer d'en ortir.

*Les Ama*

ns de ces tems-là ne ſçavoient e que c'ét oit que de ſurprendre, ou de oler, des faveurs, quand on s'en fioit leur bon e foi. Il ſe contenta donc de paitre ſes yeux des merveilles qu'il voyit, & de romener ſon imagination ſur elles qu'il ne voyoit pas.

Sonante Cependant, qui s'éloignoit inſiblemen , faiſoit aller ſes ſonnettes armonieu ſes d'une maniére ſi raviſſante, a'il choiſit quelques-uns des airs nouveaux qui les compoſoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange

de

de Fleur d'Epine endormie. Non, diſoit-il dans ſes vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté ſelon ma fantaiſie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois : & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier Fleur d'Epine.

Avec de telles imaginations, le Seigneur Tarare n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouïſſoit ſa Divinité ; mais il crut, qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir beſoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que de quoi fournir le plus beau deſſert du monde ; chaque arbre & chaque buiſſon en offroit de reſte ; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laiſſa ſes tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de Fleur d'Epine, & s'en alla trouver Sonante, dont la muſique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vit plus. Il ne ſçavoit pas trop bien ce qu'il y alloit faire ; mais il ſe mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un ſi grand ſecours ne pouvoit manquer de reſſource pour tous leurs beſoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes ſortes de bêtes & d'oiſeaux,



ſeaux, que la douc
avoit raſſemblés au
ta la vie à une ge
rouges, & un faiſ
un peu trop attenti
commoder pour le
pine ; car, quoique
Tarare étoit cuiſinie
tout des meilleurs
mander s'il fit de ſo
occaſion.

A ſon retour, Fl
la ; & à ſon réveil,
ne parut pas inſenſib
empreſſement dans
fut pas indifférent.
le hazard lui avoit
re ce petit repas. L
vres oiſeaux que l'a
avoit trahis ; mais el
manger en les plaig
voir ce qu'il avoit
le avoit dormi. Se
core auprès d'elle,
vrir. Elle les prit
git, elle relut deux
le y trouva : elle
louer, autant qu'i
vers qui la louoie
de proteſter qu'ils

aux, que la douceur de ſon harmonie
voit raſſemblés autour d'elle ; il en coû-
la vie à une gelinote, deux perdrix
ouges, & un faiſan, qui ſe trouvérent
n peu trop attentifs : il ſe mit à les ac-
ommoder pour le ſouper de Fleur d'E-
ne ; car, quoique Pinçon fût Prince,
arare étoit cuiſinier quand il vouloit, &
ut des meilleurs : il ne faut pas de-
ander s'il fit de ſon mieux dans cette
:caſion.

A ſon retour, Fleur d'Epine s'éveil-
; & à ſon réveil, elle fut ſervie. Elle
parut pas inſenſible à ſes ſoins ; & ſon
npreſſement dans cette rencontre ne lui
t pas indifférent. Il lui conta comment
hazard lui avoit fourni de quoi lui fai-
ce petit repas. Elle eut pitié des pau-
es oiſeaux que l'amour de la Muſique
oit trahis ; mais elle ne laiſſoit pas d'en
inger en es plaignant. Elle voulut ſça-
ir ce qu'il avoit fait tout le tems qu'el-
avoit dormi. Ses tablettes étoient en-
re auprès d'elle, il ne fit que les ou-
ir. Elle les prit ; & quoiqu'elle rou-
, elle relut deux ou trois fois ce qu'el-
y trouva : elle lui dit qu'elle n'oſoit
ier, autant qu'ils le méritoient, des
rs qui la louoient beaucoup trop ; lui
proteſter qu'ils ne la louoient pas aſ-
ſez,

ſez, & de prendre ſes charmes à témoins qu'il en ſentoit mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en proſe, ni en vers.

Tarare (dit la modeſte Fleur d'Epine) ſi je voulois me chagriner par de juſtes réflexions, je vous dirois que votre ſincérité m'eſt un peu ſuſpecte : je me connois, & je ſçai que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir, pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'aſſurez que vous penſez.

Il ſe dit pluſieurs choſes fort tendres de part & d'autre ſur cette conteſtation, dont ſe paſſera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire ſaute autant de ces converſations qu'il en trouve, pour arriver promtement à la fin du Conte.

La nuit arriva bien-tôt après leur repas. Fleur d'Epine, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dinée, auroit bien voulu ſe remettre en chemin.

L'innocence de ſes ſentimens, le reſpect de celui qui l'accompagnoit, & la coûtume, ſembloit ſuffire pour lui mettre

repos. Cependant, comme
ate ſur la bienſéance, elle
auroit plus à voyager tête
eſter enſemble toute la nuit.
embarraſſée pour Tarare,
ablement avoit beſoin de
nut ſa penſée, entra dans
& l'ayant fort aſſurée qu'il
ez lâche pour dormir au-
ſe remirent en chemin,
e d'arriver chez l'illuſtre
inte du jour.
de Sonante ſurprit & char-
ſe trouva ſur leur paſſa-
ois qu'ils traverſoient, les
és par l'éclat du chapeau
luer le jour naiſſant, lorſ-
oient au ſon agréable des
r.
des villages croyoient de
r pour l'aube du jour, &
es pauvres laboureurs qui
s'endormir, pour retourner
ur travail.
d'Epine n'avoit qu'à ôter
deſſus ſa tête, la nuit re-
bonnes gens ſe rendor-

le jour vint enfin, & Tarare
ſa belle Maitreſſe qu'elle ſa-
lue-

e l'eſprit en
le étoit déli
ut qu'il y en
tête, qu'à
ais elle étoi
ii vraiſemb
pos : il con
s ſentimens
étoit pas a
ès d'elle, il
ns l'eſpéran
réne à la p
L'harmoni
tout ce qui
Dans les
eaux trom
yoient ſa
ils répond
nettes d'
Les coqs
ne chant
eilloient
oient, de
ment à l
Mais Fleu
hapeau
oit, & les
ent.
e véritab
nettoit à

lueroit bien-tôt ſon illuſtre Mére : mais il ne put tenir ſa promeſſe. Comme il avoit été déja deux fois chez la Magicienne, il crut qu'il y parviendroit facilement la troiſiéme. Mais ce fut en vain qu'il s'obſtina deux jours entiers à la chercher : il ſçavoit bien qu'il avoit cent fois paſſé tout auprès ; il ne pouvoit comprendre pourquoi Séréne lui devenoit plus inacceſſible cette fois que les autres, puiſqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reſte des tréſors qu'elle avoit demandés ; il eut peur que Fleur d'Epine ne le ſoupçonnat de l'avoir trompée ſur cet article ; mais les derniéres preuves qu'il lui avoit données de la ſincérité de ſa tendreſſe l'avoient entiérement guérie de toutes ſes jalouſies ; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la diſgrace d'une Méré qu'elle n'avoit jamais vûe, & qui ſembloit refuſer de la voir. Ils ne ſe rebutérent pas, & le troiſiéme jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, ſans s'aviſer, comme Tarare avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mener chez la Magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui diſoit d'aller, ſans qu'aucun



cun enchanteme
rare ne ſçavoit
s'il avoit été in
le mener à Cac
tandis qu'il che
meure de Séré
Ce fut pendar
politique de ca
d'entretenir de
Cour, y manda l'
le Calife lui ayar
rier, avec ordi
ment à la Cour
quelque légére
d'Epine, & de
menaçoient ſo
heur ; elle fit
primer devant
un médiocre ef
quille en appro
ſante n'attend
cevoir le remé
être pour lui
Ils arrivérent
me en triomph
mations, & ce
gloire de Tara
ne douta point
ſi glorieuſeme
ſe commencée

un enchantement pût l'en empêcher. Ta-
are ne ſçavoit pourtant pas cela ; mais
'il avoit été inſpiré quand il lui dit de
e mener à Cachemire, il ne le fut pas
andis qu'il cherchoit inutilement la de-
ieure de Séréne.

Ce fut pendant ce tems-là, que certain
olitique de campagne, qui ſe mêloit
entretenir des correſpondances à la
our, y manda l'arrivée de Tarare, ſur quoi
Calife lui ayant dépêché courier ſur cou-
er, avec ordre de ſe rendre inceſſam-
ent à la Cour ; il fallut obéïr malgré
uelque légére allarme qui reprit à Fleur
Epine, & des preſſentimens ſecrets qui
naçoient ſon cœur de quelque mal-
ur ; elle fit ce qu'elle put pour les ſup-
imer devant Tarare, & ce ne fut pas
médiocre effort, que de paroitre tran-
ille en approchant d'une Ville où Lui-
te n'attendoit que Tarare pour en re-
voir le remédé à tant de maux, & peut-
re pour lui en offrir la récompenſe.
arrivérent enfin, & furent reçus com-
en triomphe : tout retentiſſoit d'accla-
tions, & ces acclamations élevoient la
ire de Tarare juſques aux Cieux. On
douta point qu'un homme, qui venoit
glorieuſement d'achever une entrepri-
ommencée pour le bien public & pour

le

le ſervice de la Princeſſe, n'apportât le reméde à tous leurs maux, & il en étoit tems. Le bon Calife, depuis ſon départ, s'étant amuſé trop long-tems un jour auprès de ſa fille, avoit laiſſé tomber ſes lunettes; & les beaux yeux, qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumiére. Le Sénéchal, de tous les Miniſtres le plus loyal, en étoit mort d'affliction: ſa femme s'en étoit conſolée par ſa nouvelle faveur auprès de la Princeſſe; elle étoit ſi grande qu'elle ne tuoit plus perſonne de ſes regards que par ſon conſeil. Voilà bien du changement à la Cour; mais ce n'étoit pas tout; il étoit arrivé par malheur une certaine More depuis peu, qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes inſinuans de ſon eſprit, comme la Sénéchale gouvernoit la Princeſſe par les charmes d'un perroquet, qui garantiſſoit ceux qui le tenoient du danger de ſes yeux.

Le Conſeil fut aſſemblé ſur l'arrivée de Tarare; & le Calife, qui n'avoit jamais vû bien clair dans ſes affaires, étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embraſſer celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns propoſérent de lui élever des ſtatuës, d'autres opinérent pour le grand & le petit triomphe. Le Cali-



Calife conſentoit
tant de mérite;
fendant avec mo
cria-t-il, quels
auſſi-bien que vo
une conjoncture
j'ai fait pour vou
mande point de
eſt-il tems d'en p
vice ait produit
dire, qu'il y a
prudence dans l
couriers m'ont f
mettre entre le
que je n'ai enlev
aurois apporté l
lieu qu'il faud
qu'on attende n
Le Calife lu
blement pardo
à ſon Conſeil.
ſur les ordres
vernoit depuis
re, & que la
ſolument.
Il fut réſol
le lendemain
ciére.
Le Calife vo
d'Epine fût lo

Calife consentoit à tout, pour honorer
ant de mérite ; mais Tarare s'en dé-
endant avec modestie, Ah ! Sire, s'é-
ria-t-il, quels soins vous occupent,
ussi-bien que votre sage Conseil ? Dans
ne conjoncture comme celle-ci, ce que
ai fait pour vous & pour l'Etat ne de-
iande point de pareilles récompenses ;
st-il tems d'en parler, avant que ce ser-
ice ait produit son effet ? Je n'ose vous
ire, qu'il y a eu quelque peu d'im-
rudence dans l'empressement dont vos
ouriers m'ont fait venir ici : j'allois re-
ettre entre les mains de Séréne ce
ue je n'ai enlevé que pour elle. Je vous
irois apporté le remède tant désiré, au
eu qu'il faudra que j'y retourne, &
'on attende mon retour.

*Le Calife* lui en demanda bien humblement pardon, & en attribua la faute son Conseil. Son Conseil la rejetta r les ordres de la Princesse, qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son pére, & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que Tarare partiroit dès lendemain avec les trésors de la Sorére.

Le Calife voulut absolument que Fleur Epine fût logée cette nuit chez la Sé-

néchale, comme dans le lieu le plus honorable après ſon Palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de Luiſante. Tarare l'y conduiſit, & la femme More étoit ſi empreſſée à la ſervir, & le faiſoit avec tant d'adreſſe, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas ſeulement aller au Palais, de peur de renouveller ſes allarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur d'Epine, & mettre ordre à ſon départ pour le jour ſuivant. Son impatience lui fit bien-tôt dépêcher tout cela.

A ſon retour, il trouva Fleur d'Epine occupée à conſidérer le portrait de Luiſante, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'apperçut, que ſon admiration pour cette beauté merveilleuſe étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la raſſurer ; & elle compta pour beaucoup l'aſſurance qu'il lui donna de partir ſans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bien-tôt démêlé les ſentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point ſa penſée à la Sénéchale, qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de ſa bonne volonté pour Tarare. Mais

Mais avant qu'elle put parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que ſon cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendreſſe, & de l'autre par la gloire = que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poſte où ſon élévation attiroit les yeux de tout le monde, elle avoit du de la peine à ſe déterminer; mais qu'après y avoir bien ſongé, elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit ſans honte pouſer ſon Ecuyer, principalement quand revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue, que ſa onfidente lui dit qu'elle trouveroit un eu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire; & elle lui apprit enſuite tout le détail de ſes ſoupons, au ſujet de cette jeune perſonne.

Voilà d'abord la jalouſie qui s'empare e la veuve: elle étoit de toutes les veues la plus violente dans ſes paſſions, de toutes les Mores ſa confidente étoit plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on oit mis la pauvre Fleur d'Epine; il y arut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné

du'changement dont il la vit : elle ſentoit des maux effroyables, qu'elle s'efforçoit en vain de lui cacher; elle connut par les tranſports de ſa douleur qu'il en ſentoit toute la violence; adieu ſon voyage, adieu le bien de l'Etat : il ne ſongea plus qu'à ſecourir Fleur d'Epine ; & voyant par le redoublement de ſes maux, que tous ſes ſoins étoient inutiles, il ne ſongea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale, dans le deſeſpoir de ſon Amant, & les tourmens de ſa rivale, goûtoit à longs traits le plaiſir de ſa vengeance.

Le Conſeil du Calife fut terriblement allarmé de ce que Tarare ne vouloit plus partir. La More enfin, qui avoit fait le mal, s'aviſa de le faire ceſſer, afin que Tarare partit. Les douleurs de Fleur d'Epine la quittérent tout-à-coup comme elles l'avoient priſe ; mais il lui en reſta tant de foibleſſe & d'abattement, qu'elle conjura Tarare de ceder aux importunités de toute la Cour, & de partir ſans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit, mais ce fut de tout ſon cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luiſante avant ſon retour ; il l'aſſura qu'il ſeroit très - prompt, & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais

Mais ce fut en vain que Fleur d'Epine ſe flatta de ſe remettre après ſon départ. Elle tomba (malgré qu'elle en eût) dans une langueur dont elle ſe ſentoit miner à vûë d'œil. Elle n'avoit pas douleurs l'ayant quittée, ſon mbonpoint ne revint; mais au lieu de ette fraicheur dont elle ſouhaitoit aremment le retour avant celui de ſon Amant, une défaillance preſque inſenſile la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triſte pâleur, laquelle on vit ſuccéder un jaune mêlé e verd qui la rendoit méconnoiſſable à s propres yeux; une maigreur univerſelle effaçant la plus belle gorge du monde, taille la plus parfaite qui fut jamais fut angée en ſquelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Epine voyoit dans un état ſi déplorable, la néchale triomphoit. Sa confidente i avoit fait concevoir, que le plaiſir de voir mépriſée pour ſa figure, ſeroit plus ux que de la voir pleurée au retour de amant; & c'étoit ce ſupplice (qu'ils rérent plus grand pour elle) qui lui oit ſauvé la vie.

Cependant au Palais on ne voyoit s la Princeſſe; car on ne la pouvoit re-

regarder ſans être muni de ſon perroquet ; mais elle en étoit devenue ſi folle, qu'elle ne vouloit plus que perſonne le tint : on diſoit des merveilles de la beauté de cet oiſeau, peu de choſe de ſon eſprit ; car il ne parloit guéres ; & quand cela lui arrivoit, il répondoit tout de travers ; mais il avoit de la grace dans l'action, & de la politeſſe dans les maniéres.

L'impatience de Tarare racourcit ſon voyage ; il revint, qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin, & il rapportoit le remède aux maux que cauſoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le ſuivit en foule juſqu'à l'apartement de Luiſante ; mais perſonne ne le ſuivit lorſqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un ſeul diamant, & contenoit une liqueur ſi brillante, que les yeux éblouiſſans de la Princeſſe en furent eux-mêmes ſi éblouïs, qu'elle les ferma.

Tarare prit ce tems pour lui en mouiller les temples & les paupiéres. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit ; & Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le Peuple fut témoin du miracle, & le célébra par mille acclamations. On voyoit ſes

ſes yeux auſſi
on les voyoit
qu'un enfant
tout un jour
ſir.

Tarare baiſa
en faire le pre
tira, ſous préte
le au Calife ; r
mens de ſon
ſa charmante

La nouvel
racle qu'il av
bien-tôt par
néceſſité de
treſſe.

Le bon F
joie, quand
fille n'étoien
fuſſent auſſi
Tarare, après
lui eût rend
ſi aiſe de re
parut recon
lui rendoit.
lui, voulut
quelques au
noient moi
connoiſſanc
le remener

eux auſſi brillans que jamais; mais
es voyoit avec ſi peu de danger;
n enfant d'un an l'auroit lorgnée
un jour ſans en ſenrir que du plai-

arare baiſa le bas de ſa robe, pour lui
faire le premier compliment, & ſe re-
, ſous prétexte d'en porter la nouvel-
u Calife mais il ſuivoit les mouve-
s de ſon cœur, qui l'entrainoit vers
charmante Fleur d'Epine.
La nouvelle de ſon retour, & du mi-
le qu'il avoit produit, ſe répandant
n-tôt par-tout, il falut céder à la
ceſſité de voir le Calife avant ſa maî-
ſe.

*Le bon* Prince penſa devenir fou de
*e, quan* il ſçut que les yeux de ſa
*e n'étoi*ent plus méchans, quoiqu'ils
*ſent auſſ*i beaux que jamais; mais quand
arare, ap*rès* lui avoir mouillé les yeux,
*eût re*du la vûë, il ne parut pas
aiſe de voir la clarté du jour, qu'il
*rut rec*onnoiſſant envers celui qui la
i rendoi*t*. Il ſe mit à genoux devant
*i*, voul*ut* lui baiſer les pieds; & après
elques autres tranſports, qui conve-
oient moins à Sa Majeſté qu'à ſa re-
onnoiſſance, il vouloit ſur le champ
remener à ſa fille, afin qu'elle le choi-

ſit pour époux, & que le mariage ſe fit dès ce jour ; proteſtant devant ſon Conſeil, qu'il ne ſeroit jamais content, qu'il ne vît ſon Palais tout plein de petits Tarares.

Oh ! pour les petits Tarares, dit le Sultan, je m'y rens ; j'avois eu toutes les peines du monde à reſiſter à l'autre ; mais je n'y puis plus tenir ; vous avez vaincu, Dinarzade, je vous dois la vie de votre ſœur, je vous la donne, & je lui donne toute ma tendreſſe, qu'elle mérite par ſes attraits & ſon érudition, mais dont elle eſt encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis ſi long-tems, Allez, Dinarzade, allez chercher le Viſir votre pére, qu'il m'apporte au plus vite mon Sceptre & le Sceau de l'Empire, afin de confirmer par les ſolemnités requiſes la promeſſe que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne ſe le fit pas dire deux fois ; elle revint avec le Grand-Viſir, qui pleuroit à chaudes larmes en ſcêlant la grace de ſa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit Impérial, dont il leva reſpectueuſement la couverture : la Sultane ſe jetta du lit à terre, & s'étant proſternée devant

evant ſon Seigneur, elle lui baiſa le
etit doigt du pied gauche qu'il lui
endit le plus tendrement du monde;
: s'étant relevée, il lui mit trois fois
on Sceptre Royal ſur le bout du nez,
elon l'uſage du Païs, en ſigne de grace.

Ces cérémonies achevées, le Viſir &
a ſage Dinarzade, après avoir recou-
hé l'Impératrice, tirérent les rideaux,
: s'imaginant que leur préſence étoit dé-
ormais inutile, ouvroient la porte pour
en aller, lorſque le Sultan les ayant
appellés, Je ne me repens point, dit-
, de la grace que je fais à la Sulta-
e; mais comme je prétens que la juſ-
ice ſoit inſéparable de la clémence dans
outes mes actions, demain, dès la poin-
e du jour, je ferai pendre le traitre
ui revèle mes conſeils. Dinarzade n'a
û ſçavoir ce qui s'y eſt paſſé au ſujet
e Tarare, que par ſon pére, ou par
on amant: ainſi mon Viſir, & le Prin-
e de Trébizonde, tireront au ſort, &
e coupable ou le malheureux ſera juſ-
ement ſacrifié ſelon les Ordonnances de
et Etat. Le Viſir, qui connoiſſoit le
aturel inhumain de ſon Maître, devint
lus pâle qu'un mort à cet arrêt, &
étant mis à deux genoux, il prenoit
e Ciel, la Terre, le Grand Prophête,

& ſon Alcoran à témoins de ſon innocence ; mais la courageuſe Dinarzade, loin de s'allarmer de ces menaces, Vous êtes bien bien plus promt, Seigneur, à prendre des réſolutions de cruauté, que vous n'êtes à donner des marques de tendreſſe. Je devrois être intéreſſée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il eſt vrai que le Prince de Trébizonde ou le Viſir mon pére ſoient coupables ; cependant, je les abandonne tous deux à votre colére, en cas que je ne vous faſſe convenir avant la fin de mon récit, que c'eſt vous-même, qui m'avez révelé ce beau ſecret de votre Conſeil ; & que, ſi c'eſt un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majeſté mérite mieux d'être penduë que votre Viſir, ou le Prince que vous appellez mon amant. Le Viſir s'évanouiſſoit de frayeur à ce diſcours téméraire de ſa fille ; mais l'équitable Sultan, revenant comme d'un profond ſonge, joignit d'abord les mains, ôta ſon bonnet de nuit, demanda pardon à Mahomet, & ayant froté trois fois le nez à Dinarzade de ſon Sceptre Royal, trois fois au Viſir, & trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde : & les cérémonies de cette amniſtie générale achevées, il

il conjura la
jamais réveler
le & lui au
il n'étoit en
quarts, il lui
toire, ce qu'e
Le Conſei
de repéter les
avoient fait le
rent qu'il l'av
de ſon premie
Tandis que
le, Tarare ne
tous ceux qu'
bre en étoit
fet du remé
bien-tôt exp
clamations
dans une joi
que la ſeule
reuſe.
Le bruit d
parvenu che
d'en inform
nouvelle, q
mis le combl
pérer : elle cr
le rivale & ſa
de ſon malhe
devant elles,

ra la prudente Dinarzade de ne
éveler ce qui s'étoit paſſé entr'el-
i au ſujet de Tarare; & comme
it encore que minuit & trois
il lui ordonna d'en achever l'hiſ-
:e qu'elle fit de cette maniére.
Conſeil du Calife fut ſur le point
ter les petits Tarares, comme ils
t fait le grand; mais ils ſe ſouvin-
'il l'avoit défendu dans un article
premier Traité.
dis que le Calife courut chez ſa fil-
rare ne put ſe diſpenſer de guérir
eux qu'elle avoit bleſſés: le nom-
n étoit grand; mais comme l'ef-
ı reméde étoit promt, il les eut
ôt expédiés: tout retentiſſoit d'ac-
tions & de cris d'allegreſſe; &
ıne joie ſi univerſelle, il n'y avoit
a ſeule Fleur d'Epine de malheu-

bruit de l'arrivée de Tarare étant
:nu chez la Sénéchale, elle ſe hâta
informer Fleur d'Epine; & cette
'elle, qui dans un autre tems auroit
e comble à ſa joie, penſa la deſeſ-
r: elle croyoit toujours, que ſa cruel-
vale & ſa confidente étoient touchées
on malheur; & elle ſe mit à genoux
ant elles, pour les conjurer que Ta-

rare ne la vit point dans l'état où elle étoit : elles lui en donnérent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit ſe défendre de recevoir la viſite du Calife, qui dès qu'il avoit recouvert la vûe, avoit voulu contenter ſa curioſité ſur une perſonne qu'on lui avoit peinte auſſi belle que Luiſante; & en diſant cela, les maudites bêtes ſe mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut poſſible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre Créature n'avoit que la peau & les os; un bleu pâle avoit pris la place du vif incarnat de ſon teint & de ſes lévres; ſes yeux étoient éteints, & ſes joues décharnées paroiſſoient plus ternies dans la coeffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elles l'étendirent ſur un riche canapé dans cet étalage, où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter ſon amant. On l'aſſura que c'étoit le Calife & les cruelles ſe retirérent.

Fleur d'Epine fit un effort pour ſe redreſſer, afin de le recevoir avec plus de reſpect; mais quand, au lieu du Calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, & demeura panchée ſur le dos du canapé: s'il fut ſurpris de cette action, il le fut bien

lus d'une figure ſi extraordinaire ;
ıiſſa pas d'en approcher, & dans le
ıu'elle reprenoit ſes eſprits, il lui
ıda où étoit Fleur d'Epine ; ce fut
p mortel pour ſon cœur, ſes forces
donnérent, & au lieu de lui répon-
achant ſon viſage dans un des coins
ıapé, elle s'abima dans le deſeſpoir
larmes.

ırare ne comprenant rien, ni à ſa
ur, ni à ſa figure, ſortit pour cher-
Fleur d'Epine par toute la maiſon :
ıéchale & la More ſe tuoient de lui
ɜn riant, qu'il en venoit : il fut im-
ıté d'une plaiſanterie ſi hors de ſai-
mais il fut encore plus choqué de
agréable & content dont elles ſem-
nt ſe moquer de lui ; il les quit-
uſquement, & s'étant rendu au Pa-
il y trouva bien une autre ſcéne.
beau perroquet s'étoit ſauvé pendant
Tarare accommodoit les yeux de
ıante ; il la vit à terre qui s'arrachoit
heveux.

e Calife & tous ſes Courtiſans, mon-
ur des échelles, cherchoient au-deſ-
des lits, & au haut des planchers,
les endroits où il pouvoit s'être
ré.

'arare, qui n'y comprenoit rien, de-
man-

mandoit à chacun des nouvelles de Fleur d'Epine ; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princeſſe ; il les crut tous fous, & penſa le devenir. Dès que le Caliſe l'aperçut, il courut vers lui ; & ſe perſuadant que tout lui étoit poſſible, il le conjura de calmer le deſeſpoir de Luiſante, en lui rendant ſon Perroquet.

Tarare, ſurpris de l'inquiétude du pére, & de l'entêtement de la fille, ne pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la ſienne ; & au lieu de faire attention à ce que diſoit le Caliſe, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Epine à la Magicienne Seréne, il n'en avoit obtenu le reméde à tant de maux, qu'à cette condition ; qu'il falloit avant toutes choſes revoir Fleur d'Epine, & qu'après cela, il ſe faiſoit fort de retrouver le perroquet.

Luiſante entendit ces paroles de conſolation, & les crut, dans la bouche d'un homme qui ne ſe vantoit de rien, dont il ne pût venir à bout ; le calme, qui revint dans ſon cœur, lui rendit ſes attraits que la douleur avoit troublés ; elle commença de ſe ſouvenir de Tarare, de ce qu'il avoit fait pour elle, & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque tems ; & le ſouvenir de ſon premier panchant,

ſa

:, & ſa reconnoiſſance s'étant of-
i fois pour la déterminer, elle ſe
noux devant le Caliſe ſon pére,
lemanda permiſſion de s'acquit-
nt d'engagemens envers un hom-
voit tout hazardé pour ſon ſer-

l le Caliſe l'entendit, il fit un ſaut
qui étonna toute la Cour; & au
répondre à ſa fille, il penſa l'é-
i force de la baiſer, lui jura qu'el-
iroit fait moins de plaiſir par un
ii eût ajoûté à ſes Etats quinze
es comme Cachemire; & ſe re-
t vers ſon nouveau Gendre pour
ſer, en lui préſentant la main de
belle Princeſſe du monde, il ne
ra plus : ce fut inutilement qu'on
ercher par tout le Palais. Il n'a-
: plutôt imaginé la concluſion des
ns que Luiſante, après quelques
, s'étoit miſe à faire, que s'étant
lans la foule, il étoit retourné
Sénéchale : c'étoit là qu'il avoit
a chére Fleur d'Epine, en par-
ur aller chez Séréne; & c'étoit
l étoit réſolu de la retrouver,
ſçavoir ce qu'elle étoit devenue :
rouva; mais Dieux! dans quel

Les

Les réflexions, qui avoient ſuſpendu ſes pleurs après qu'il l'eut quittée, n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit Fleur d'Epine; de quel affreux changement l'a-t-il trouvée, la malheureuſe Fleur d'Epine? diſoit-elle; mais hélas! s'il m'avoit jamais aimée, ſon cœur m'auroit-il méconnue? Il ne m'a que trop connuë, pourſuivit-elle, je lui ait fait horreur, & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant ſaiſie dans ce moment, elle avoit eſpéré que ce ſeroit le dernier de ſa vie; & comme elle avoit gardé ſur elle les tablettes où Tarare avoit écrit des choſes ſi tendres & ſi paſſionnées, elle y avoit voulu laiſſer le portrait de ſon cœur, en lui diſant les derniers adieux; il n'y eut jamais rien de ſi touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeſte attendrit d'ordinaire; & la pauvre Fleur d'Epine, qui ſuivoit les mouvemens d'un cœur ſincére qui croit expirer, s'évanouït au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Il les reconnut; mais ce ne fut qu'après avoit lû ce qu'elle venoit d'écrire, qu'il la reconnut elle-même. Tout ſon ſang ſe glaça dans ſes veines à cette vûë: il l'examina depuis la tête juſqu'aux pieds

ns pouvoir trouver rien d'elle
:e étrange figure : il la crut mor-
la voir, on eut pû croire qu'il
plus de quinze jours qu'elle l'é-

ıdreſſe prit la place de ſon éton-
, la compaſſion s'y joignit, en at-
le déſeſpoir, & portant ſa bou-
c tranſport ſur la main froide &
ée de ſa Maîtreſſe, il l'arroſa d'un
de larmes.
action retint une vie prête à s'é-
:lle ouvrit foiblement les yeux, &
pieds l'homme du monde qu'elle
ıit le plus ardemment, & qu'el-
noit le plus de voir; celui ſeul qui
lui faire regretter la vie, ou ſou-
a mort.
:hoſes qu'ils ſe dirent auroient at-
e qu'il y a de plus ſauvage : il
ıit de tout ſon cœur, qu'il ne l'ai-
s moins qu'il avoit fait dans tout
.e ſa premiére fraicheur; que ſi ſa
oute charmante avoit été le pre-
jet de ſon engagement, ſon eſ-
douceur, & toutes ſes maniéres,
fait une impreſſion plus vive &
rable dans ſon cœur, que toutes
les attraits les plus brillans, tel-
que la mort ſeule pouvoit l'ef-

Elle

Elle pleura de tendreſſe & de joie, ſui ſerra la main pour la premiére fois de ſa vie, parce qu'elle crut que ce ſeroit la derniére ; & ſi ce fut facilement, ce fut au moins de tout ſon cœur: elle lui témoigna, qu'après tant de marques ſincéres d'une conſtance ſi rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le diſoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une converſation ſi touchante : toute ſa jalouſie ſe réveilla, lorſqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur ; elle revenoit de la Cour, elle y avoit été informée du deſſein de la Princeſſe pour Tarare, & des tranſports du Calife en publiant ce mariage ; elle ne manqua pas de lui en faire ſon compliment en préſence de la mourante Fleur d'Epine.

C'étoit bien pour l'achever ; cependant, ce mouvement ſoudain de jalouſie, qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui reſtoit de forces, mais ce fut pour la livrer à de nouveaux ſupplices.

La Princeſſe, accompagnée du Calife ſon pére, & de toute la Cour, arriva dans ce moment ; ſa ſurpriſe fut extrême à l'aſpect d'une figure comme celle auprès

aquelle Tarare étoit à genoux ;
onnement de Fleur d'Epine fut
lus grand à la vûe d'une Beauté
arut ſurpaſſer tout ce qu'on lui
dit : ce fut alors, que ſa conſ-
& ce qui lui reſtoit de forces,
nnérent à la fois ; elle tint quel-
ns les yeux attachés ſur Luiſan-
les tourna enſuite vers ſon amant,
ioment après elle les ferma pour

fit un cri, qui fit treſſaillir l'a-
, & donna quelque émotion à la
e.
alife s'en apperçut, & pour la
, Ce n'eſt rien, ma fille, que ce
douleur, vous verrez que cette
qu'il regrette étoit quelque vieil-
nte, & il faut bien donner quel-
ſe au ſang ; puis s'adreſſant à lui,
, Tarare, dit-il, qu'on ſe léve,
n s'eſſuye les yeux ; c'eſt ſe mo-
faire ici l'enfant pour une Mo-
uand on vient vous offrir le Roy-
e Cachemire avec la main de Lui-

e ſçai quelle réponſe un autre au-
t à une harangue comme celle-là;
arare n'y répondant d'aucune ma-
l'aſſemblée le crut mort auſſi-bien
que

que Fleur d'Epine. On en étoit là, quand la More arriva : elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Epine, & entra dans la douleur de Tarare ; mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conſeilla de faire enlever le corps, & de le faire inceſſamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raiſon de Tarare. Les conſeils de cette femme avoient été ſuivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale ; on n'eut garde de rejetter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la réſiſtance de Tarare s'oppoſérent à cette ſéparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que ſa vie ; on éleva dans la cour du Palais un bucher où l'on étendit Fleur d'Epine, tandis qu'on entrainoit de force le déſeſpéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres ; le Calife voulant honorer une perſonne pour qui ſon gendre prétendu s'étoit intéreſſé, fit diſtribuer des flambeaux compoſés de gommes précieuſes, premiérement à ſa fille & à ſon Conſeil, enſuite aux Officiers de ſa Couronne & à ſes courtiſans : enſuite, levant un moment celui qu'il tenoit par-deſſus ſa tête : Plût aux Dieux, dit-il, que mon fils Tarare

fût

n de la maniére honorable dont
rûler le corps de celle qu'il re-
nt ; je m'aſſure que cela lui fe-
ir.

mots, il alloit mettre le feu aux
ins du bucher, quand tout-à-
entendit retentir l'air d'un bruit
eux ; & quelques momens après,
table Séréne parut ſur la Jument

éſence cauſa dans l'aſſemblée des
ens fort différens, elle ſuſpendit
ſement du Roi, elle frapa ſes
ns de reſpect pour une perſonne
ir avoit quelque choſe d'auguſ-
ſante en pouſſoit des cris de joie,
perroquet étoit ſur le poing de
icienne ; mais la Sénéchale en fut
olée, qu'on lui eût vû changer de
, ſi celles de ſon viſage euſſent
urelles. Pour ſa confidente, ce fut
qu'elle tourna les yeux de tous
our ſe ſauver : elle ſentit bien-
ue cette eſpérance lui étoit inter-

ſçavante Séréne, mettant pied à
s'avança vers le bucher ; elle te-
ans ſa main droite la baguette de
: cette baguette étoit d'un or ſi bril-
qu'elle éblouïſſoit la vûe.

El-

Elle fit ſemblant d'ignorer le ſujet du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux : & l'ayant demandé au Calife, C'eſt, dit-il, la carcaſſe d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait ? lui dit-elle d'un ton ſévère, que vous avoit-elle fait, cette Fleur d'Epine, pour la brûler toute vive ?

L'aſſemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles : le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit ſa fille, ne laiſſoit pas de ſoutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela, qu'il avoit été ſur le point de la brûler.

Séréne, ſans daigner lui répondre, ordonna qu'on deſcendit Fleur d'Epine du bucher, & l'ayant fait étendre ſur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'aprocha d'elle, & ſe retournant vers le Calife, Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'eſt pas morte: il y en a parmi vous, qui ne le ſçavent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Epine au front du bout de ſa baguette, & dans un inſtant on la vit ranimée, & ſes yeux s'ouvrirent ; mais on lui vit l'étonnement d'une perſonne, qui, ſortant d'un long ſommeil, ſe trouve dans des lieux inconnus. L'au-

ſte Seréne parut ſurpriſe de l'af-
ngement de ſa figure : elle de-
arare, on le fit venir ; car tout
dès qu'elle avoit parlé. Il ne
lutôt arrivé, que le beau Perro-
un grand cri, & battit des aîles.
e reconnut pour cet oiſeau qu'il
ncontré en allant chercher la Sor-
ntuë ; mais dans la douleur où il
core abimé, il n'y fit pas grande
n : il ignoroit ce qui venoit de ſe
ce fut alors que Seréne le regar-
ec indignation ! Malheureux, lui
, comment oſes-tu paroitre devant
ux, toi qui m'avois, au péril de ta
pondu de celle de ma chére Fleur
e ? C'étoit donc peu pour ta perfi-
onſentir au venin cruel, qui, après
gueur mortelle, l'avoit renduë eſ-
e ; tu l'abandonnes lâchement à
oyables ennemis, & aux flammes
prêtes à dévorer ce qui reſtoit de
ente Fleur d'Epine ; & tu ne l'a-
nes d'une manière ſi barbare, que
gnaler ta perfidie aux yeux de cel-
qui tu l'as trahie.

are fut auſſi peu émû de cette lon-
ade de reproches, que ſi on les eût
és à quelqu'autre : il n'étoit rempli
la mort de Fleur d'Epine, & ſon

eſprit

eſprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver ſon ombre ; mais la Magicienne, qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher, lui adreſſant encore la parole, Va, dit-elle, va recevoir le prix que les Deſtinées te reſervent, malgré la noirceur de ton infidélité : c'eſt une récompenſe, que ton courage & ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entrepriſes ; & vous, Princeſſe, dit-elle à Luiſante, Choiſiſſez, ou plutôt prenez maintenant votre Epoux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant oſé entreprendre pour votre ſervice ; tout parle pour lui : je vous ordonne, de la part des Deſtinées, de nommer votre Epoux.

Luiſante regarda le beau perroquet, Tarare, & Fleur d'Epine, deux ou trois fois l'un après l'autre ; & après quelques momens de rêverie, Qu'il choiſiſſe lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Epine & Luiſante.

Tarare treſſaillit à ces paroles ; & comme s'il fût ſorti de quelque ſonge, s'adreſſant à elle, Belle Luiſante, lui dit-il, je ne ſuis pas digne d'une gloire où je n'aſpire plus, & à laquelle je n'ai ſeulement pas ſongé depuis la premiére vûe de l'infortunée



fortunée Fleu
& mon cœur
mens que je
vois que pou
me reſte eſt d
voit ? dit Ser
un peu reven
pérance s'inſi
noiſſoit le po
tant à ſes pie
il : qu'elle vi
pour rachete
re, & que la
la lumiére du
Quelque
rencontres c
quand on ai
de la bienfé
dans un ſuj
qu'il croyoi
dans cette
juſqu'à la fi
réne, atten
treſſe, ſan
morte.
La tendr
doit pas la
verſation,
vanouiſſan
de joie.

*Tome*

leur d'Epine. Elle n'eſt plus,
ur me reproche tous les mo-
e ſurvis à cette perte : je ne vi-
our elle, & le ſeul choix qui
t de la ſuivre.... Et ſi elle vi-
eréne. Ces trois mots le firent
enir à lui; quelque ombre d'eſ-
inua dans ſon cœur; il con-
ouvoir de Seréne, & ſe jet-
ieds, Si elle vivoit? s'écria-t-
ive! & s'il ne faut que ma vie
er la ſienne, que Tarare meu-
a belle Fleur d'Epine revoye
lu jour.
eſprit qu'on ait, il eſt cent
où l'on ne ſçait ce qu'on fait,
me paſſionnément; mais il eſt
ance d'avoir la raiſon égarée
jet d'affliction pareil à celui
it avoir. Il étoit donc ſi ſot
occaſion, qu'il ſeroit reſté
du monde aux pieds de Se-
lant la réſurrection de ſa Maî-
deviner qu'elle n'étoit pas

Fleur d'Epine, qui ne per-
noindre parole de cette con-
toit ſur ſon lit de repos, s'é-
preſque de reconnoiſſance &

ne crut qu'il étoit tems de donner
e ſoulagement à la douleur d'un
ſi tendre. Elle le releva malgré
r il s'obſtinoit à demeurer à ge-
omme un criminel qui demande ſa
& banniſſant cette feinte ſévérité,
le avoit armé d'abord ſes regards :
, lui dit-elle, venez revoir votre
'Epine ; & ſi votre conſtance eſt à
ve du changement affreux de ſa fi-
vivez pour elle, comme elle vivra
ous.

re, dans les premiers tranſports de
dit & fit mille choſes en la voyant,
oient fait mourir de rire des gens
connoiſſent point l'Amour. Enſui-
proteſta devant toute la Cour, &
le Ciel avec la Terre à té-
qu'il n'auroit jamais d'autre fem-
e Fleur d'Epine. Ce fut à elle à
tre cette réſolution par des ſenti-
e généroſité capables de la vain-
le ſe mit donc à proteſter qu'elle
ant de tendreſſe & de reconnoiſ-
our lui, qu'elle n'en vouloit point;
ſe feroit conſcience de lui faire
la plus brillante fortune & la plus
rinceſſe de l'Univers, pour ſe don-
le, quand même elle ſe verroit les
appas qu'elle avoit perdus ; mais
que



que dans l'affreuſ
elle aimoit mille
d'y conſentir.

La divine Lui
re, jouoient un
dant cette génér
apperçut, & s'a
dit-il, qui ſeroit
de part & d'autr
téreſſée : préte
*belle* & grand
*ſans Epoux ?*
muſe toute ſa
lui venez de r
belle reſſourc
ſe, qu'un Pe

*Le bon P*
*bien d'autres*
impoſant ſile
manda l'atte
de ſon Conſ
quelque cho
elle avoit p
*ſilence reſp*
ſe mit à trer
pieds.

Séréne p
Princeſſe,
tance d'ell
haut de la

'affreuſe laideur dont elle étoit,
t mille fois mieux mourir que
ntir.

ne Luiſante, & le Calife ſon pé-
nt un rôle aſſez médiocre pen-
généreuſe conteſtation : il s'en
& s'adreſſa à Séréne ; Voilà,
ſeroit le plus beau du monde,
d'autre, ſi ma fille n'y étoit in-
rétend-on, s'il vous plaît, que
rande comme elle eſt, elle ſoit
x ? Ou faudra-t-il qu'elle s'a-
ſa vie de cet oiſeau que vous
de rendre ? C'eſt vraîment une
urce, pour une jeune Princeſ-
Perroquet.

Prince étoit en train d'en dire
es, lorſque l'illuſtre Séréne,
lence à toute l'Aſſemblée, de-
ention particuliére du Calife,
nſeil, & de ſa Cour. Il parut
oſe de ſi grand dans l'air dont
parlé, que tout reſta dans un
eſtueux ; mais la femme More
mbler depuis la tête juſqu'aux

rit le Perroquet que tenoit la
& le mit à terre à quelque diſ-
: enſuite elle lui toucha le
tête du bout de ſa baguette,

ant un cercle aſſez ſpacieux autour
, on vit dans un inſtant une va-
baiſſe qui en déroboit la vûe. El-
ſit de même autour du lit de re-
t toucha Fleur d'Epine au front ;
n on la vit envelopée d'un ſem-
nuage.

ndis qu'on étoit attentif à ce ſpec-
Sonante faiſoit le manége au-
les ſpectateurs , & l'agitation de
nettes rendoit une harmonie tel-
au-deſſus de ce qu'elle avoit en-
ait, qu'on en perdoit la reſpira-

que les enchantemens ſont d'un
ſecours pour le dénouement d'une
e & la fin d'un Conte. Tant que
te galopa, les nuages qui envelo-
Fleur d'Epine & le Perroquet,
rent. La Magicienne, qui tenoit
aguette éclatante, en frappa trois
Terre. Sonante s'arrêta, les nua-
diſſipérent, & à la place où l'on
oſé le perroquet, on vit l'homme
charmant & le plus beau.

are le reconnut d'abord pour le
Phénix ſon frére ; il en fit un cri
nement ; mais au moment que l'au-
noit ſe jetter dans ſes bras, s'étant
né vers l'endroit où il avoit vû
Fleur



Fleur d'Epine, el
le fois plus fraîch
lui avoit ſemblé
rée avec tant de
moit.

Le Peuple tér
par des cris re
Courtiſans par
Calife par des

Luiſante con
métamorphoſe
plaire ; & Ph
chés ſur les ſi

Mais le
tranſports d'
loit donner
Fleur d'Epi
dans le mo
prenant par
de ſon frére
férent le plu
il fallut int
pour Luiſa
vis-à-vis d
lui dit-elle
conſultez
ſur-tout ,
déciſion q
cable : lec
preniez p

pine, elle s'offrit à ſes yeux mil-
is fraîche & plus belle qu'elle ne
ſemblé lorſqu'il l'avoit conſidé-
ant de plaiſir tandis qu'elle dor-

ple témoignoit ſon étonnement
cris redoublés & confus, les
s par des exagérations, & le
r des larmes de joie.
e conſidéroit avec attention une
hoſe qui ſembloit ne lui pas dé-
t Phénix tenoit les yeux atta-
es ſiens.
le paſſionné Tarare, dans les
d'une joie immodérée, en al-
er mille marques aux pieds de
pine, ſi Séréne ne l'eût arrêté
oment qu'il s'y jettoit; & le
ar la main, elle le plaça auprès
re: ce fut alors qu'ils s'embraſ-
us tendrement du monde; mais
terrompre toutes ces amitiés
ante, que la Magicienne plaça
eux: Regardez bien ces Fréres,
, conſultez les ſervices de l'un,
les charmes de l'autre; mais
conſultez votre cœur ſur une
ie votre deſtinée rend irrévo-
uel de ces Princes que vous
ur époux, vous ne ſçauriez fai-

choix indigne, ni celui que vous
ez ne peut refuſer d'être à vous.
, que la préſence de Phénix raſſu-
peu, ne laiſſa pas de trembler,
r que le Diable ne la tentât de le
er. Mais comme il n'y avoit aucu-
nparaiſon de lui à Phénix pour la
Luiſante ne balança point à choi-
donna la main au plus beau.
ne joignit celles de Fleur d'Epine
'arare. C'étoit toute la cérémonie
riages de ces tems-là ; & depuis
a eu des mariages au monde, ja-
rinces ne furent ſi bien mariés,
is mariées ne parurent ſi conten-

Calife, qui ne l'étoit guéres moins,
a qu'on tirât tout le canon, qu'on
feux de joie à chaque coin de rue,
x d'artifice ſur la riviére & dans
es publiques, qu'on fit des largeſ-
peuple, & que le vin coulât de
les fontaines au lieu d'eau : à l'é-
es magnifiques réjouiſſances de ſa
il voulut s'en charger lui-même ;
le prémier Prince du monde pour
ner un feſtin ; mais avant que de
er au Palais pour ces ſoins impor-
Séréne lui dit que la ſcéne, qu'elle
de commencer, n'étoit encore fi-
nie



nie que par la r
la vertu, qu'elle
quelque choſe à
vérité.

On avoit pen
ſa confidente, t
rempliſſoit tou
table Séréne,
toucha au front
te : toute la m
frit la Sénéch
de fard qui lui
autant du fron
ſa gorge; ce
ridée qui faiſ
coeffure pr
laiſſée.

Mais la fi
re étant diſp
tuë, qui s'
ment, anim
ce. Fleur d
tir les fray
Séréne fini
re, dit-ell
ſort de
mains, c
Sentence.

Eh bien
ne les t

par la récompenſe que méritoit
qu'elle ſentoit bien qu'il y avoit
choſe à faire pour la Baguette de

oit penſé oublier la Sénéchale &
ente, tant l'allégreſſe publique
oit tous les cœurs; mais l'équi-
réne, qui n'oublioit rien, les
front de ſon infaillible Baguet-
e la métamorphoſe, qu'en ſouf-
énéchale, fut de quatre doigts
ui lui tombérent de chaque joue,
front, & deux fois autant de
; ce ne fut plus qu'une vieille
faiſoit mourir de rire dans la
printaniére qu'on lui avoit

figure entiére de la femme Mo-
iſparue, on vit l'horrible Den-
s'étoit cachée ſous ce déguiſe-
imée par l'amour & la vengean-
d'Epine commençoit à reſſen-
eurs qu'elle en avoit euës; mais
iſſant bien-tôt ſes allarmes; Si-
le, s'adreſſant au Calife, le
ces miſérables eſt entre vos
c'eſt à vous à prononcer leur

, dit-il, puiſque cela eſt, je
ai point languir: qu'on faſſe

mon grand Prévôt, qu'on allume
cher, qu'on y mette la Sorciére, &
échale aux petites Maiſons.
douceur de Fleur d'Epine eut beau
er vers la pitié, Tarare, qui ſe
noit des cruautés qu'elle avoit eues
elle, & qui ſentoit encore le ſouf-
n'elle lui avoit injuſtement donné,
nfirmer la Sentence de la maudite
ë, & perſonne n'eut regret à celle
Sénéchale.
te illuſtre & charmante troupe ſe
au Palais pendant qu'on en faiſoit
ution.
Calife donna d'abord tous les or-
néceſſaires pour l'appareil d'une fê-
ui devoit être la plus magnifique
ût jamais donnée, quoiqu'il en eût
oir de merveilleuſes; & tandis que
toit en mouvement pour l'exécu-
e ſes volontés, voulant lui-même
es honneurs de ſa Cour à la reſpe-
Séréne, il lui faiſoit voir les beau-
un ſuperbe ſalon, achevé peu de
après la naiſſance de Luiſante. Il
uvoit ſans doute occuper plus di-
ent l'attention de la ſçavante Ma-
ne; car à peine avoit-elle rien vû
merveilleux, ou de plus éclatant
cette demeure inacceſſible qu'elle
s'é-



s'étoit faite. Le
en témoignoit d
pas croire, lui
aye imaginé tou
pendant la gro
j'eus un ſonge,
qu'elle accouc
Dragon, qui ſe
des yeux dès q
ſultai les ſçav
donnoit beau
dirent que j'
ſéderoit aprè
yeux; d'autr
qu'obſcurcir
mes, ſoit p
devoit effa
ne fus en p
plication;
tre le plus
naçoit la t
mon Etat,
ver ce bâ
m'en donn
voyez, &
diligence
épouſe acc
pût être
ceſſérent
Dragon

aite. Le Calife, voyant qu'elle
oignoit de l'admiration, N'allez
re, lui dit-il, que ce ſoit moi qui
giné tout cela. Vous ſçaurez que,
la groſſeſſe de la feue Reine,
ſonge, dans lequel il me parut
accouchoit d'un méchant petit
, qui ſe mit à me manger le blanc
dès qu'il fut au monde; je con-
s ſçavans ſur un ſonge qui me
beaucoup d'inquiétude; les uns
ue j'aurois un fils qui me dépoſ-
après m'avoir fait crever les
autres aſſurérent qu'il ne feroit
rcir ma gloire, ſoit par les ar-
it par la vivacité d'un eſprit qui
ffacer les lumiéres du mien; je
peine que de la premiére ex-
; enfin celui qui ſe vantoit d'ê-
s habile, m'aſſura que ce fils me-
tranquillité de mes jours ou de
, à moins que je ne puſſe éle-
âtiment avant ſa naiſſance; il
na le deſſein tel que vous le
& il l'entreprit; mais quelque
qu'il pût faire, la Calife mon
coucha de Luiſante avant qu'il
achevé; toutes mes allarmes
, quand au lieu de ce maudit
le fils que m'annonçoient leurs

édictions, je me vis la plus jolie fille
i vint jamais au monde : la vérité eſt
'elle n'y vint que trop belle, comme
us avons éprouvé depuis ; car ſi vous
Tarare n'y euſſiez mis la main, à l'heu-
que je vous parle, on ne verroit que
s quinze-vingts dans ma Cour. Mais
us qui ſçavez tout, pourſuivit-il, que
uloit dire cette interprétation d'un fils,
lieu d'une fille? à quelle fin ce ſalon
ec tous ces ornemens ? & enfin que
uloit dire mon ſonge ? Car il faut bien
'il ait quelque rapport à Luiſante, puiſ-
'il étoit queſtion d'yeux.

Le voulez-vous ſçavoir ? dit Séréne :
voici l'éclairciſſement. Votre ſonge
oit purement un ſonge ; vos interpré-
des impoſteurs ou des ignorans ; &
lui qui vous a conſeillé ce ſalon, un
rchitecte qui vouloit profiter de l'avis
'il vous donnoit. Mais allons rejoin-
e nos Amans, ce ſera-là que vous ap-
endrez quelque choſe de plus particu-
r ſur ce que les yeux de Luiſante ont
de fatal pendant un tems.

Les deux fréres ne s'étoient point en-
yés pendant tout ceci ; ils étoient paſ-
nnément amoureux, & favorablement
outés des deux plus charmantes per-
nnes du monde : il eſt vrai que c'étoit
des



des beautés diffe
te ſurprenoit d
Fleur d'Epine
éblouïſſoit, &
au fond du c
minoit mille c
nom, & qu'o
peut exprime

Le beau F
vellé ſes ca
tendrement
faire au déſi
avantures d
le Calife les
réne.

Tarare
bon que
Phénix le

lutés différentes ; celle de Luiſan-
renoit davantage ; mais celle de
l'Epine étoit plus touchante ; l'une
ſoit, & l'autre s'inſinuoit juſques
d du cœur à meſure que l'on exa-
mille charmes qui n'ont point de
& qu'on ſent bien mieux qu'on ne
:primer.
)eau Phénix, après avoir renou-
:s careſſes à un frére qu'il aimoit
nent, étoit ſur le point de ſatis-
déſir qu'il avoit d'apprendre ſes
es depuis leur ſéparation, quand
e les rejoignit avec l'illuſtre Sé-

re les ayant ſuppliés de trouver
e ce récit ſe fit en leur préſence ;
le commença de cette maniére.

# HISTOIRE
## DE
# HENIX.

N nous ſéparant, le Prince Pinçon,
& moi, pour chercher les avantu-
... Et qui eſt, s'il vous plaît, le
e Pinçon? dit le Calife. Moi, Sire,
'arare, & ce fut ſans ſçavoir pour-
, que j'ai quitté ce nom pour pren-
celui que je porte, & que je ſuis
de porter toute ma vie, puiſque
ce nom je me ſuis fait connoître à
le Fleur d'Epine.

ur apprit alors ce qu'ils ne ſçavoient
e ſes avantures juſques à cette ſépa-
n dont ſon frére venoit de parler;
énix reprenant la parole, Nous étions
enus, dit-il (comme il vient de
dire,) que celui, qui n'auroit pas
dans le projet de s'établir, revien-
ſe mettre en poſſeſſion de nos Etats,
as que l'autre eût fait fortune ail-
Pour moi, j'y renonçai dès ce mo-
, & ſier des avantages que je croy-
voir, je ne ſongeai qu'à promener
ma



ma figure par le
mirer; mais les
d'abord, n'ayant
ni du côté des c
fortune, je crus
mon compte en
tems fameux po

Une Reine
mort du Roi
laiſſé quatre fi
régner quand

Ce fut ſur c
de mon établi
qui me reſerv
précieux, diſ
avant que d'
tre de la fam
lution toute

Un certai
lu de quelq
pour émouv
geant, aprè
des Grands
moyen de s
ſoudaineme
ne eu le te
les.

Je traver
ne voulant
Nation ſi

par le monde pour la faire ad-
is les cœurs qui ſe rendirent
'ayant pas de quoi m'engager,
des charmes, ni de celui de la
: crus que je trouverois mieux
te en Circaſſie, pays de tout
ix pour les beautés.
ine le gouvernoit depuis la
Roi ſon époux, qui lui avoit
e filles, dont l'aînée devoit
nd elle en auroit atteint l'âge.
ur cela que je formai le projet
ibliſſement ; mais la fortune,
rvoit un bien infiniment plus
liſpoſa tout autrement ; car,
d'y arriver, j'appris le déſaſ-
mille Royale, par une révo-
e ſurprenante.
ain petit Prince s'étant préva-
ques prétentions mal fondées,
voir un Peuple inquiet & chan-
ès avoir corrompu la fidélité
du Royaume, avoit trouvé
'emparer de la Souveraineté ſi
nt, que la Reine avoit à pei-
ms de ſe ſauver avec ſes fil-

ſois ce Royaume à la hâte;
point faire de ſéjour chez une
erfide ; lorſqu'on m'arrêta par
or-

du Tyran, à qui tous les étrangers
nt ſuſpects, comme il arrive d'ordi-
dans une uſurpation mal affermie.
rſque je fus en ſa préſence, je ne
chai, ni mon nom, ni ma qualité;
eçus un accueil auquel je ne m'at-
ois pas: je ne ſçai ce qui prévint en
aveur un Prince, qui ne devoit pas
profeſſion de généroſité, ni de cour-
; mais enfin, après m'avoir retenu
ong-tems que je n'euſſe voulu, dans
Cour où l'on me rendoit les mêmes
eurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour
ête par celui de ſon alliance, en
rant ſa fille unique: Princeſſe, qui
ſſoit avoir autant de panchant pour
riage, que ſa figure en donnoit d'é-
ement. Sa perſonne étoit toute con-
te, & ſes petits yeux m'avoient an-
é ſa bonne volonté long-tems avant
opoſition de ſon pére: mais j'eus
orreur l'alliance d'un Uſurpateur; &
s me vanter) ce fut avec aſſez de
eur que j'envoyai promener ſa petite
ue.

ſortois de la Circaſſie, lorſque le
rd me conduiſit dans un vieux châ-
, ſuperbe à la vérité, mais que je
d'abord inhabité; car je fus long-
ſans y rencontrer perſonne. Ceux
qui



qui demeuroien
ſe renfermoient
culier, & ſemb
lorſqu'ils en ſor
ne coûtume ſi
qu'il n'auroit te
nuyer, en s'hu
autres.

Je cherchois
dre raiſon, lor
tement aſſez
une ame; cep
des cartes, des
gées autour.

Un momen
Pies, ſuivies
qui lui porto
ſérieuſe les a

Les Pies,
lement, ſe r
le à travaill

Fleur d'E
ceſſé de ſe
pouſſérent
te, qui n'a
le beau Phé
mencé ſon
loit ſérieuſ
avanture q
mais le Ca

ıroient dans ce ſombre ſéjour
ıoient chacun dans ſon parti-
ſembloient m'éviter avec ſoin
en ſortoient : je fus ſurpris d'u-
ne ſi ſauvage ; car il me parut
oit tenu qu'à eux de ſe deſen-
ı s'humaniſant les uns avec les

:hois à qui parler pour m'en ren-
, lorſque j'entrai dans un apar-
ſez propre : il n'y avoit pas
cependant j'y vis une table ,
, des jettons , & des chaiſes ran-
ır.
ment après , arrivérent quatre
vies chacune d'un Sanſonnet
rtoit la queue ; une Corneille
s accompagnoit.
s , après m'avoir ſalué fort civi-
e mirent à jouer , & la Corneil-
ller.
Epine & Tarare , qui n'avoient
e regarder pendant ce récit , ſe
à l'endroit des Pies. Luiſan-
avoit pas ôté les yeux de deſſus
ıénix depuis qu'il avoit com-
ı récit , parut douter s'il par-
ſement. Séréne ſourit d'une
qui ne lui étoit pas inconnue ;
life ſe tenoit les côtés de rire.
Oh !

! pour celui-là, disoit-il, mon gen-
, vous êtes un peu voyageur : pour
à qui l'on porte la queue, & qui font
evérence, passe; mais des Pies qui
ent aux cartes, on n'en a guéres vû.
Phénix, après avoir protesté de la vé-
de son récit, Je fus long-tems, pour-
it-il, à regarder un jeu où apparem-
nt il n'y a jamais eu que des Pies qui
nt joué : pour moi, je les aurois re-
dées jusqu'à ce moment, sans y rien
nprendre. Enfin, je vis tout-à-coup
petite Pie assez éveillée, qui, après
ir dit un certain mot, dont je ne me
viens plus, sauta sur la table : je ne
comment j'ai pû oublier ce mot; car
autres Pies s'égosillérent à force de le
éter : la sérieuse Corneille le pronon-
gravement, & jusqu'aux petits San-
nets qui mouchoient les bougies; tout
nêloit de le repéter en concert : j'en
tellement étourdi, que je les quittai
squement, ne sçachant pas trop bien
rêvois, ou si tout ce que je venois de
r étoit réel.

Au sortir de ce Royaume, j'entendis
ler de Cachemire. J'appris, que dans
plus beau séjour de l'Univers, étoit
plus belle Princesse du monde.

e ne songeai plus qu'à m'y rendre en
di-



diligence : on
dangers où on
yeux : Quel da
d'en être épris
rant, si on ne
vant eux : ca
son mortel de
dont on me fa
veilleuse, &
venemens tra
nix, disois-j
*cule*, ] ce
clat excessif
Allons la c
périls chim
si ses char
*ble*, qu'el
*lité en* vo
*ici*, *belle*
si ridicule,
honte que

L'intér
vous, m
que dema
me menaç
vaisse rout
qu'on me
tuë avoit
temens;
j'em'y en
repentis

e : on eut beau m'étaler tous les
où on s'expoſoit auprès de ſes
Quel danger, diſois-je, que celui
e épris, & de mourir en les ado-
i on ne peut trouver grace de-
ux : car je traitois de fable le poi-
rtel de ces regards éblouïſſans,
n me faiſoit une deſcription ſi mer-
ſe, & dont on comptoit tant d'é-
ens tragiques. Ce n'eſt point à Phé-
liſois-je, [ flatté d'une vanité ridi-
] ce n'eſt point à Phénix, que l'é-
xceſſif de la beauté doit être fatal.
s la chercher au travers de tous les
chimériques qui l'environnent; &
charmes ont un poiſon ſi redouta-
qu'elle en partage au moins la fata-
n voyant Phénix. Je ne vous fais
pelle Luiſante, l'aveu d'une vanité
ıcule, que pour m'en punir par la
e que j'en ai.
intérêt ſecret, qui m'entrainoit vers
, me fit négliger les précautions
demandoient tous les périls dont on
nenaça ſi je faiſois choix d'une mau-
e route. Je me moquai de tout ce
n me dit de celle où la ſorciére Den-
avoit établi la ſcéne de ſes enchan-
ens ; & comme c'étoit la plus courte,
'y embarquai téméraírement, & m'en
Je
entis bien-tôt.

ne vous parlerai point des avis qu'on
onnoit à meſure que j'avançois dans
hemin ; je traverſai des campagnes
rtes, des rochers affreux ; & après
incommodités, je m'enfournai dans
ois, où mille monſtres s'offrirent à
paſſage pour me boucher le che-

voulus faire le brave contre des Grif-
qui voltigeoient au-deſſus de ma
, tandis que des Hydres & des Léo-
s m'environnoient de tous côtés. Je
l'épée à la main, je crus avoir bleſſé
ques-uns de mes ennemis ; mais après
ong combat où mes forces s'épuiſé-
, & où je m'apperçus qu'on aimoit
x me prendre priſonnier que de me
, je me ſentis enlever ſans ſçavoir
ment, & l'on me deſcendit au milieu
aſſez beau jardin, où la Sorciére
loit quelques herbes.
e ces herbes elle avoit deſſein de com-
r quelque horrible ſortilége ; car il
it mêler le ſang tout chaud d'un
me nouvellement égorgé. C'eſt ce
j'ai ſçû depuis pendant ma métamor-
e ; & c'eſt pour cela que ces griffons
nirent tout en vie à ſes pieds. Sa
e me parut horrible ; mais la mien-
rouva grace dans le cœur le plus im-
pi-



pitoyable qui fut
çûs, & je ſçus
je pouvois me r
ſi je voulois l'ép
maître d'un tréſo
de ſa perſonne
pas en vie qua
Soleil éclairer
donner le tem
me quitta ſans
Je n'avois
cependant, c
nête, & moi
l'autre.
Si je refuſ
je, je vais
ſi je l'accep
bliſſement
être venu
ſerai flaté d
divine Luiſ
tel n'a pû
aſpiré mêm
pour me v
tre le mari
de mourir
te affreuſe,
giner que
Ces réfl
de quelqu

e qui fut jamais. Je m'en apper-
je ſçus bien-tôt à quel prix
ois me racheter. Elle me dit, que
ılois l'épouſer, elle me rendroit
l'un tréſor ineſtimable, outre ceux
:rſonne; ſinon, que je ne ſerois
vie quand les premiers rayons du
éclaireroient la terre: & pour me
le tems de rêver à ce choix, elle
tta ſans attendre de réponſe.
'avois pas trop d'envie de mourir:
lant, ce parti me parut plus hon-
& moins difficile à prendre, que

e refuſe ſa déteſtable main, diſois-
vais ici faire une illuſtre fin; &
'accepte, ce ſera un glorieux éta-
ment que je me ſerai fait, après
:enu de ſi loin le chercher: je me
flaté du vain eſpoir de plaire à la
e Luiſante, elle, dont aucun mor-
n'a pû ſoutenir les regards; j'aurai
é même à la gloire d'être à elle,
me voir à la fin réduit au choix d'ê-
e mari d'une Sorciére effroyable, ou
nourir obſcurément dans une retrai-
freuſe, où perſonne ne pourra s'ima-
:r que je ſois venu.
:es réflexions étoient déſagréables,
quelque maniére qu'on les pût tour-
ner;

; cependant, l'endroit où je les fai-
, me parut enchanté. J'y vis les plus
x fruits du monde, & ſur-tout des
es qui me parurent délicieuſes; c'é-
le fruit qui étoit alors le plus à mon
: j'en choiſis une parmi les plus bel-
je ne l'eus pas plutôt cueillie, que
oliai mon inquiétude; & dès que je
mangée, je m'endormis.
mon réveil, je me trouvai changé
oiſeau; la Sorciére, dont les cris m'a-
nt éveillé, étoit auprès de moi, qui
éſeſpéroit d'une métamorphoſe qui ne
venoit pas à ſes deſſeins.
le ſoupçonna Fleur d'Epine d'y avoir
ribué, ſans imaginer pourtant de
le maniére, & elle jura qu'elle l'en
roit: j'entendois toutes ſes plaintes
utes ſes menaces; mais la vérité eſt,
cette avanture me paroiſſoit ſi ſur-
ante, que je me flatois que c'étoit
onge, & j'attendois avec impatience
n favorable réveil me délivrat de ſes
eurs: je l'attendis en vain.
a Sorciére me prit ſur le poing, me
outes les careſſes qu'on peut faire à
iſeau, & me dit qu'il falloit avoir
ence, que dans huit ou dix jours elle
it achevé certaine compoſition qui
endroit ma premiére forme; mais
que



que je me gardaſſ
fel, ſi par hazar
laiſſa dans ce be
cours, & après
d'herbes qui m'é
Jugez du déſ
tion où cette a
voulus déplore
lieu de m'écrie
mis à dire, Pe
toutes les plai
j'avois au bout
les impertinen
roquets, & q
importuns diſ
ſi confus, q
dire.
Comme i
par tout le j
haut de que
Sorciére; r
lus voler d
ſérent de m
étoit inutile
A l'égar
environs,
ce fut dan
je vis un j
d'une méc
le: elle a

ıe gardaſſe bien de manger du
ɔar hazard j'en voyois; elle me
ıs ce beau jardin après ce diſ-
& après y avoir cueilli beaucoup
qui m'étoient inconnues.
du déſordre & de la conſterna-
cette avanture m'avoit mis; je
déplorer mon malheur; mais au
m'écrier, Infortuné Phénix, je me
ire, Perroquet mignon; & pour
ɛs plaintes & les exclamations que
ɹ bout de la langue, je dis toutes
rtinences qu'on apprend aux Per-
, & que les Perroquets les plus
ns diſent tout de ſuite; j'en fus
s, que je réſolus de ne plus rien

ne il m'étoit permis de voltiger
: le jardin, je voyois ſouvent du
: quelque arbre la maiſon de la
ɛ; mais toutes les fois que je vou-
ɛr de ce côté là, mes aîles refu-
e me ſoutenir, & je jugeai qu'il
utile de tenter ce voyage à pied.
gard de tous les autres lieux aux
ıs, il m'étoit permis d'y voler;
dans une de ces promenades que
ın jour une femme qui ſortoit
néchante cabane couverte de pail-
ɛ avoit un petit ſac ſous ſon bras;
elle

'aſſit au bord d'un petit ruiſſeau, y
quelques poiſſons qu'elle avoit dans
nier, & ſe mit à les ſaler; je me
ns de la défenſe qu'on m'avoit fai-
e m'imaginai qu'on ne m'avoit dé-
le ſel, que de peur que ſa vertu ne
endit ma premiére forme.

me mis à terre auprès de cette fem-
ma beauté la charma; & comme je
arus fort apprivoiſé, quand elle eut
quelque tems après moi, je m'éle-
udainement en l'air, & ayant en-
e ſac de cette pauvre femme, je fus
her dans un buiſſon détourné; je
nai promtement le jardin de la Sor-
après cet exploit, n'oſant reſter
ong-tems dehors pour l'épreuve que
ditois; mais le lendemain le Soleil
t pas encore levé, que j'étois en
gne.

fut ce jour, que je vis mon cher
: ma ſurpriſe à cette rencontre fut
à ma joie; je mourois d'envie qu'il
rit; mais au lieu de cela, il s'amu-
ne conſidérer; je me hâtai d'eſſayer
du ſel que j'avois caché; mais il
eur qu'il ne me fît mal; je voulus
tir du danger où il étoit ſi près de
rciére, & je fis un éclat de rire au
le parler: ce fut alors que dans l'a-

dmi-



dmiration de ma
mage, il pronon
en voulant me fla
Oui, mon cher fr
au lieu de cela,
Tarare, & je me
veloper, quoiqu
Deux jours a
quiétudes ou j'é
Pinçon, j'enten
mens effroyabl
C'étoit vous
mon cher frére
poir: vous ve
& de déſarmer
de ſes enchan
Jument & le
en poſſeſſion
permis de vo
pus y parveni
revenoit de
moin de ſa r
un vieux ch
m'étois cach
ai-je le plaiſi
la trahiſon d
voleur qui l'a
l'avoir abuſé
nante preſq
où elle s'eſ

n de ma figure & de mon plu-
l prononça par hazard mon nom
ant me flatter. Je voulus lui dire,
n cher frére, je ſuis Phénix; mais
le cela, je ne pus prononcer que
& je me ſentis contraint de m'en-
, quoique j'en fuſſe au déſeſpoir.
jours après, au milieu des in-
:s ou j'étois pour la deſtinée de
j'entendis du jardin les hurle-
froyables de la Sorciére.
it vous pour qui je craignois tant,
er frére, qui cauſez ſon déſeſ-
ous veniez d'enlever ſes tréſors
éſarmer ſa fureur; car la force
enchantemens conſiſtoit dans la
& le chapeau, dont vous étiez
eſſion : ce fut alors, qu'il me fut
de voler vers ſa demeure, je ne
arvenir que dans le tems qu'elle
t de vous pourſuivre, je fus té-
e ſa rage & de ſes regrets dans
ux chêne auprès de l'écurie où je
caché. Au moins, s'écria-t-elle,
plaiſir d'être à moitié vengée de
ſon de l'infame Fleur d'Epine : le
qui l'a ſéduite pour me trahir, après
abuſée, l'a laiſſée au lieu de So-
preſque étouffée ſans ce même ſoin
s'eſt abandonnée. Achevons-en
la

vengeance. A ces mots, elle entra
ns l'écurie où elle avoit été trompée
· la coeffure de Fleur d'Epine, que
miſérable Dentillon portoit, ſans pou-
ir avertir ſa mére que c'étoit lui. Den-
ē, ſans y regarder de plus près, mit le
au foin, & ferma la porte de l'écu-
en ſortant, tant elle avoit peur que
miſérable victime n'échapât.

Elle courut enſuite chez elle pour re-
ir ſes ſeules conſolations qui lui reſ-
ent dans ſon malheur; mais elle n'a-
it garde de les y trouver; car j'étois
ns le chêne où je me tenois clos &
uvert, tandis que j'entendois les hur-
nens de ſon fils unique, à qui les flam-
s avoient rendu l'uſage de la voix, en
ûlant le foin dont on lui avoit rempli
bouche.

Cependant, la Sorciére, qui n'avoit
n trouvé chez elle, ſe doutant de
elque nouveau malheur, revint à l'é-
ie, qu'elle trouva toute en feu: elle ne
ſa pas d'en ouvrir la porte, & vit au
vers des flammes, & de la fumée, ſes
éres eſpérances qui finiſſoient leurs jours
· le même genre de mort que le Ciel
oit réſervé pour la mére.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y
nquoit rien.

Le



Le cri qu'elle
ble, que j'en f
chêne où j'étois
violent, que cet
ſortoit de la bo
quante pas loin
morceaux; un a
cette perte; ma
augmenta; C'e
tous mes char
courons à l'ar
ces mots, qu'
& que je ſorti
ver pendant
que je pus;
contrai le bu
ſac de ſel:
la Sorciére
au Ciel, di
la cruelle né
& cette ra
me voila P
jours.

Je ne v
j'eus à ſou
climat heu
ſéres: je
lieux déſer
fruits: d'a
accoûtum

i qu'elle en pouſſa, fut ſi terri-
e j'en frémis d'horreur, & le
à j'étois en fut ébranlé; il fut ſi
que cette longue dent, qui lui
le la bouche, ſauta plus de cin-
bas loin d'elle, briſée en mille
x; un autre n'auroit pas regretté
te; mais pour elle, ſa furie en
a; C'en eſt fait, s'écria-t-elle,
s charmes m'abandonnent, re-
à l'artifice; ce fut en achevant
, qu'elle courut à ſa demeure,
e ſortis de mon trou pour me ſau-
lant ſon abſence; je volai tant
us; à l'entrée de la nuit je ren-
le buiſſon où j'avois caché mon
el: je commençai d'eſpérer que
ére ne me trouveroit pas; graces
, diſois-je, me voilà délivré de
e néceſſité de choiſir entre la mort
ragoutante épouſe; mais auſſi
a Perroquet pour le reſte de mes

e vous dirai point tout ce que
ſouffrir avant que de parvenir au
eureux qui devoit finir mes mi-
e penſai mourir de faim dans des
ſerts où je ne trouvois point de
d'ailleurs, comme je n'étois point
mé à voler, je ne faiſois que de

très-petites traites ; tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre : je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en ſureté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierre, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce ſéjour enchanté : l'infernale Dentuë m'avoit ſuivi ſans que je m'en fuſſe apperçu ; je n'avois garde de la reconnoître ſous la figure qu'elle avoit priſe ; elle arriva bien-tôt après moi ſur les confins de Cachemire ; elle me cotoyoit par-tout ſans faire ſemblant de rien ; j'étois aſſez accoûtumé à me voir admiré de tous ceux qui me voyoient ; ainſi je ne fus point ſurpris de ſon attention ; je ſçavois me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois aſſez embarraſſé de ce que je deviendrois, quoique je fuſſe dans un pays où cent millions de Perroquets euſſent pu vivre en Rois, j'étois de tems en tems fort rêveur ; elle s'en apperçut, & me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois ; Quel dommage, dit-elle, qu'un ſi beau Perroquet ſoit égaré ; ſans doute c'eſt à quelque Roi, ou

à

ıe beauté qui ſe déſeſpére à l'heu-
eſt de l'avoir perdu; que ſçai-je
pas à la plus belle; mais s'il avoit
ſante, jamais il n'auroit préféré ſa
u plaiſir de la voir: s'il n'étoit
ſauvage, continua-t-elle [voy-
e deſcendois de branche en bran-
: l'écouter ] s'il n'étoit pas trop
, il ſe laiſſeroit prendre, & il ſe-
belle Luiſante, le plus beau pré-
: puiſſe fournir le Royaume de
:, en lui donnant le plus bel oi-
monde. Qu'il ſeroit heureux,
ı la flateuſe Sorciére, de faire les
ıe ce qu'il y a de plus beau dans
·s; & parmi les mortels, qui ne
oit de condition avec un Perro-
ıi ſeroit chaque jour à portée de
ş tréſors, que des belles ne ca-
ɔint à des oiſeaux.
le ſçavoit bien à qui elle parloit;
nte Dentuë; j'en étois ſi tranſ-
qu'elle n'eut qu'à me tendre le
en achevant de parler, j'y ſautai
légérement que je pus.
s'en fallut de rien que cet em-
ent ne me fût auſſi funeſte qu'il
and; je vis ſes regards changés
moment qu'elle m'eut en ſa puiſ-
ſes yeux parurent étinceller; elle

me ſerra les pattes d'une main ; & me porta deux fois l'autre au col, pour me le tordre: je ne comprenois rien à ce tranſport, mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Séréne nous a fait voir l'horrible Dentuë cachée ſous cette figure.

Elle réſiſta donc, heureuſement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoient inſpirés; il convenoit à ſes deſſeins de m'épargner ; cependant elle mit bon ordre que je ne puſſe échaper juſqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur ; mes yeux de Perroquet ſoutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luiſante : & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens, qui n'auroient oſé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aiſe. Je ne veux point ici parler des tranſports de joie que je ſentois aux innocentes careſſes qu'elle me faiſoit. Mille occaſions, dont je tairai les circonſtances, me tinrent ce que la Sorciére m'avoit promis. Ce fut ſous ma figure de Perroquet, que je fus trop payé, auprès de Luiſante, des horreurs que la tendreſſe de la Sorciére m'avoit inſpirées. Enfin j'ai commen-

ſous cette figure à plaire aux plus
yeux du monde ; trop heureux ſi
lue j'ai repriſe lui pouvoit être
le.

beau Phénix ceſſa de parler ; &
ie Luiſante eut rougi plus d'une
r la fin de ſon diſcours, ſes beaux
ne laiſſérent pas de l'aſſurer qu'il
rdroit rien à n'être plus Perro-

Calife trouva les avantures de ſon
e aſſez divertiſſantes ; il lui ſçut
ré de n'avoir point voulu de la
ſſe boſſue qu'on lui avoit offerte en
ſie. Mais, Seigneur Phénix, lui
mettez la main à la conſcience ;
bonheur on ne vous eût changé
rroquet, n'euſſiez-vous pas plutôt
ſ la Sorciére, ſa mére, ſa grand'
& toutes les Dentuës du mon-
ue de vous laiſſer égorger com-
ı ſot ? Pour moi, je ſuis peut-être
délicat qu'un autre, mais après tout
t que de vivre. Ne parlons plus
que vous euſſiez fait ; j'eſpére au
que le Royaume de Cachemire,
ous aurez quand je n'en voudrai
& la main de Luiſante que vous
dès-à-préſent, vous dédommage-
ın peu du refus que vous avez fait

de l'Infante de Circaſſie.

A l'égard de votre frére Pinçon, quoiqu'il ne ſoit pas richement marié, il me paroît ſi content de ſa femme & de ſa belle-mére Séréne, qu'il ne vous portera point d'envie ; car avec ſon ſçavoir faire, ſes petits Etats, & ce que Séréne lui pourra laiſſer un jour, il ne laiſſera pas d'être à ſon aiſe.

La modeſte Fleur d'Epine, qui, ſans ambition, eût ſouhaité d'être héritiére de l'Univers, rougit de ce que le Calife venoit de dire : elle n'eut point de honte, qu'une perſonne auſſi merveilleuſe que Séréne lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas ſans confuſion pour elle, qu'on venoit de marquer tous les avantages dont Luiſante faiſoit le bonheur de ſon époux, & que Tarare avoit tous refuſés pour elle.

L'équitable Séréne vit ſon embarras, & connut ſa penſée ; ce fut alors, que demandant un peu d'audience à ſon tour :

Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui ſans doute avez quelques obligations à Tarare, ſçachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établiſſement de ſon frére. Vous avez vû la préférence qu'il a faite de Fleur d'Epine mourante, de Fleur d'Epine effroyable, &, pour

pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Epine, à la poſſeſſion de Luiſante dans tout l'éclat de ſa gloire. Jugez, ſi dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de ſa fortune; mais ſçachez que Séréne n'eſt point ſœur de l'infame Denruë, ni Fleur d'Epine fille de Sérene. Voici ſon Hiſtoire & la mienne.

# HISTOIRE DE SERENE.

ENtre le Tygre & l'Euphrate ſe trouve une vaſte étendue de plaines, dont rien n'égale l'heureuſe fertilité, ſi ce n'eſt le Royaume de Cachemire : mon pére en étoit Souverain ; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les ſecrets les moins pénétrables de la nature ; mais comme il ſe livroit tout entier à la ſpéculation, il négligea le gouvernement de ſes Etats, pour s'informer comment les étoiles ſe gouvernent là-haut.

Son pays, arroſé par les deux plus grands Fleuves de l'Univers, étoit ſi

riche, que ſes ſujets le devinrent trop : les plus puiſſans ſentirent leur force, & connurent ſa foibleſſe. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarraſſé d'un pays ſans montagne : il lui en falloit pour ſe perfectionner dans des connoiſſances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc ſes Etats pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux, on ſe mit paiſiblement en poſſeſſion de ce qu'il abandonnoit ſur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point, l'Amour ſeul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de ſa puiſſance, que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abſtraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne ſçai par quel hazard il quitta le ſommet de ces montagnes pour deſcendre en Circaſſie ; mais ce fut là, qu'un panchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné juſqu'alors, lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle des Circaſſiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ſes Etats.

Je

Je ne ſçai ſi elle ne s'en repentit point ; car au lieu de ſonger à ſon établiſſement, il ſe hâta de regrimper ſur ſes montagnes : quelque choquée que fût ſon épouſe d'un empreſſement qui ne devoit pas ſe mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le ſuivre ; & ce fut ſur cette montagne que Tarare & Fleur d'Epine ont paſſé pour venir ici, que mon pére fixa ſes ſpéculations errantes.

Il choiſit pour ſa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuſe : ce fut là, qu'il ſe mit à fouiller dans les régions céleſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bien-tôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter ; il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or : & les puiſſances inviſibles répandues dans les airs, obéiſſoient à ſes commandemens ; il ſe fit, par leur miniſtere, un

Palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes même du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde ; l'année d'après, ma mére y mit une ſeconde fille ; j'eus l'inclination de mon pére pour les ſciences ; ma ſœur eut celle de ma mére avec ſa beauté ; mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma mére auſſi-bien que ma ſœur, s'ennuyérent de la ſolitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour, l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tygre & l'Euphrate, que ſon pére avoit abandonnées pour le déſert, où elle ſéchoit d'ennui.

Il s'en aperçut ; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mére partit pour la Circaſſie, où ma ſœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſſédoit le ſecret dont il étoit maître ; & l'équipage magnifique, avec lequel elles arrivérent dans le païs de ma mé-

mére, étoit digne de la premiére fortune de ſon époux.

Le Roi de Circaſſie n'eut pas plutôt vû ma ſœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuſe ſur toutes les Circaſſiennes; les plus belles furent au déſeſpoir de voir qu'une étrangére venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement diſputées; les unes en ſéchérent d'envie, les autres en crevérent de dépit; mais ma pauvre mére en mourut de joie.

Mon pére apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai Philoſophe; pour moi j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de la douleur de l'autre; je ne ſongeai plus qu'à me perfectionner dans les ſciences, où je faiſois aſſez de progrès, & dont je ſentois augmenter le goût, à meſure que je me ſentois acquérir de nouvelles lumiéres.

Enfin mon pére, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon eſprit étoit capable, voulut bien ſe laiſſer mourir, pour chercher dans l'autre monde, ce qu'il n'avoit pû découvrir dans celui-ci: il ſe laiſſa, dis-je, mourir; car avec les ſecrets qu'il avoit, il n'auroit tenu

qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ſes tréſors & d'une partie de ſes connoiſſances ; mais de tous ſes dons, cette Baguette que vous voyez eſt infiniment le plus précieux ; elle eſt compoſée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecrettes des Mineraux & des Taliſmans ; par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout ; une partie de l'avenir m'eſt préſente ; & je rappelle tout le paſſé : mon pére m'avoit défendu de monter juſques au haut de la montagne que nous habitions ; cette curioſité, que je n'avois jamais eue devant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu, & dès qu'il eut les yeux fermés, je la ſatisfis.

Ce fut de-là, que contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis tranſporter ce que je voulus des tréſors immenſes, dont mon pére avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me conſulter n'interrompit les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtreſſe, je rendis ma demeure inacceſſible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'eſprit a de plus aimable pour les mortels ; & loin d'envier l'établiſſement de ma ſœur ſur le trône de Circaſſie, rien ne troubla l'heureuſe paix dont mon cœur jouïſſoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de ſuite, je conſultai mes livres ſur leur deſtinée & la ſienne ; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roi ſon époux la laiſſeroit bien-tôt veuve & Régente de ſes Etats ; je trouvai dans l'horoſcope de l'aînée de ſes filles, qu'elle étoit menacée de quelque déſaſtre ; mais ce fut en vain que je mis tout en uſage pour en ſçavoir les particularités ; je connus ſeulement, qu'une puiſſance ennemie, preſque égale à la mienne, la devoit perſécuter ; j'eus recours à ma Baguette, & en ayant paſſé le bout ſur une peau de parchemin que j'ouvris ſur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de Dentuë ; elle décrivit la ſituation de ſa demeure, ſes ſortiléges & ſes inclinations ; j'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de panchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que ſon art n'é-

n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ſes piéges, & que la mort étoit la ſeule reſſource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaiſance encore plus funeſte : cependant, je découvris avec douleur, que tant qu'elle ſeroit maîtreſſe de la Jument ſonante & du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les ſiens.

J'appris par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'ainée des filles de ma ſœur, & je ne doutai point que ſon deſſein ne fût d'enlever l'héritiére de Circaſſie pour la donner à ce fils ; c'eſt pourquoi je voulus la prendre ſous ma prendre ſous ma protection : ma ſœur me l'envoya ſecrétement, mais cette précaution penſa la perdre ; la Sorciére trouva le moyen de l'enlever preſque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remiſe ; j'avois eu beau la faire paſſer pour ma fille, la cruelle Dentuë ne s'y laiſſa pas tromper, & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Epine, contre l'inhumaine Sorciére. Oui, Caliſe de Cachemire, cette même Fleur d'Epine, que vous

voyez,

voyez, & que vous aviez ſi hâte de brûler, eſt héritiére du Royaume de Circaſſie : elle me fut donc enlevée, ſans que je ſçuſſe de quelle maniére ; mais ni mon art, ni toutes les puiſſances du monde, ne l'auroient pû délivrer de celle de la Sorciére, ſi Tarare ne l'avoit entrepris ; cette gloire étoit réſervée par les deſtins à l'Amant le plus ingénieux, auſſi-bien qu'au plus fidéle ; je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enleveroit la Jument & le Chapeau de la Sorciére ; mais je ne ſçavois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce tems-là, Luiſante vint au monde ; & mes livres, que je conſultois ſur ſa naiſſance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion ſecréte ſur l'éclat naiſſant de ſes yeux, bien aſſurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort réſolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livreroit Fleur d'Epine, avec les tréſors de la Sorciére.

La curioſité de Tarare l'avoit heureuſement conduit chez moi, avant que de ſe rendre à la Cour ; & ce que je découvrez

découvris de ſon eſprit & de ſes ſentimens, me fit eſpérer, que s'il oſoit tenter l'avanture, il ne ſeroit pas indigne d'y réuſſir. J'en eus encore meilleure opinion, lorſque je le vis revenir à quelque tems de-là pour me conſulter ; je ne le vis point embarraſſé des choſes que je propoſai pour prix du ſecours qu'on me demandoit, quoique j'en euſſe étalé tout le danger ; & lui ayant demandé s'il connoiſſoit quelqu'un aſſez téméraire à votre Cour, pour rendre ſervice à la belle Luiſante à ce prix ; Il ne faut dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre ; & l'eſpérance ſeule d'en être avoué de vous, ſuffit pour tout oſer, ſans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponſe d'un homme que je commençois à beaucoup eſtimer ; je ne doutai point que ce ne fût lui que les deſtinées avoient marqué pour le libérateur de Fleur d'Epine.

Je lui fis eſpérer, que je ne lui ſerois pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait ; il n'en fut point ébranlé ; je lui tins parole, & quoiqu'il ne

me

me fût pas permis de l'aſſiſter toujours ; mon génie à ſouvent inſpiré le ſien dans l'exécution ; mais après tout, c'eſt à ſon eſprit, à ſa fermeté, mais plus que tout à ſa conſtance, que la gloire en eſt dûe.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorciére, j'employai ma baguette pour ſatisfaire la curioſité que j'avois ſur Fleur d'Epine : elle m'en traça la figure & les ſouffrances dans les triſtes occupations de ſa vie ; je trouvai ſa figure digne de récompenſer ce qu'on entreprenoit pour elle ; je ne crus pas qu'il fût néceſſaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, ſi ſon eſprit & ſes ſentimens répondoient aux charmes de ſa perſonne ; mais j'avoue que j'inſpirai des mouvemens favorables pour lui à Fleur d'Epine, qu'une premiére vûe n'auroit pas attirés ; mais qu'il n'auroit que trop mérités ſans mon ſecours, avec un peu de tems.

Ma joie fut extrême quand je les ſçus arrivés dans ce Royaume ; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inacceſſible lorſqu'il y voulut mener Fleur d'Epine, je le fis pour éprouver ſa conſtance pour elle, juſques au

bout,

bout, & pour connoitre s'il en étoit digne. Vous avez vû triompher cette conſtance par des épreuves qui méritent qu'il régne ſur le Trône d'une Princeſſe qui régne ſi parfaitement dans ſon cœur.

J'avois dès long-tems prévû la révolution qui devoit arriver en Circaſſie; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire, fut de ſauver la Reine ma ſœur & les trois filles qui lui reſtoient, dans l'extrémité qui les expoſoit à la fureur du Tyran; & pour les dérober à ſa pourſuite, je leur choiſis une retraite preſque inconnue vers les confins du Royaume.

Ce fut là, que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroiſſoit changée en corneille, dès que le hazard y conduiſoit quelque étranger, & ſes filles avec leurs compagnes, paroiſſoient changées en pies, ſans qu'elles paruſſent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illuſion qui vous a cauſé tant de ſurpriſe, lorſque le hazard vous a conduit l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis

Tandis que Tarare me cherchoit inutilement avec Fleur d'Epine, je ſçavois ſous quel déguiſement Dentuë étoit arrivée ici; je ſçavois ſes deſſeins; mais je ſçavois que ſa puiſſance étoit ſi bornée depuis qu'elle n'avoit plus la Jument & le Chapeau, qu'il me ſeroit facile de prévenir tous ſes attentats contre ſa vie.

Je livrai donc Fleur d'Epine pour un tems aux cruautés qui l'attendoient à ſon arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale, & de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Epine ne devoit être qu'au plus fidèle des Amans. Quelle plus grande épreuve de ſa conſtance, que de l'expoſer à ſes yeux dans la laideur affreuſe où les maléfices de la Sociére l'avoient réduite, dans le tems que la main de Luiſante avec le Trône de Cachemire lui ſeroient offerts!

Je ne le retins pas long-tems lorſqu'il revint avec le Chapeau lumineux & la Jument : je tins pourtant parole dans le reméde que j'avois promis pour les beaux yeux qui cauſoient tant de ravages; mais quoique Tarare retournât auprès de ſa chére Fleur d'Epine, je ſçavois bien que dans l'état où il la trouveroit,

roit, elle auroit beſoin d'un ſecours plus puiſſant que le ſien.

J'employai tous les Génies que mon art ſoûmet à mes volontés, pour veiller à la ſureté de ſa vie juſqu'à mon arrivée, réſoluë de le ſuivre de bien près; je differai mon départ juſqu'à la derniére extrémité, & je penſai m'en repentir; car dans le moment que je venois de monter ſur Sonante, le plus agréable & le plus déſiré des obſtacles vint s'oppoſer à mon départ.

Trois Couriers de Circaſſie arrivérent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportérent les nouvelles ſuprenantes du rétabliſſement de ma ſœur. Le premier m'apprit que l'Uſurpateur avoit péri par un ſoulévement auſſi ſoudain, que la révolution qui l'avoit placé ſur le Trône. L'autre confirma cette nouvelle, & ajoûta que la populace émue n'avoit pas même épargné ſa pauvre boſſue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégreſſe, & des tranſports d'impatience dont la Reine & ſes filles étoient attendues dans la Capitale de Circaſſie; & ce dernier Courier m'étoit dépêché par elle-même,

me ; au-devant de laquelle le Conſeil & les Grands du Royaume étoient allés.

Ainſi, Seigneur, Tarare n'eſt pas ſi mal marié que vous l'avez cru ; car quelque empreſſement que Fleur d'Epine ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ſes Etats paiſibles à ſon arrivée, ſa mére & ſes ſœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue; & tout le peuple, à ſon ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de ſouhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur d'Epine.

Le récit de Séréne ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embarraſſé dans quelques complimens à Séréne, & quelques excuſes à Fleur d'Epine, on vint l'en dégager, en lui diſant qu'on avoit ſervi.

Le feſtin fut le plus ſuperbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuſe longueur à deux Princes qui ne ſe repaiſſoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant ſouhaitée arriva; le Dieu de l'hymen alluma tous ſes flambeaux

beaux pour éclairer Phénix à l'aparte-ment de Luiſante, où le Calife leur donna le bon ſoir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur d'Epine, il ne tint qu'au plus fidéle de tous les Amans, d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-tems avant la fin de ce Conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de ſon éclat naiſſant, & le Sultan moins preſſé cette fois de prendre ſa place au Conſeil, avoit trouvé bon que le Soleil ſe levât avant lui. La Sultane étoit, comme on a vû dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais; il tournoit paſſionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Viſir s'en alloit avec ſon ſceptre; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vûe, tant il paroiſſoit éperdu, en examinant tous les charmes de ſon viſage, & conſiderant qu'avec toutes ſes beautés elle avoit l'eſprit orné de Contes Arabes; il ſe leva d'auprès d'elle, & prit ſa robe de chambre pour lui marquer ſa tendreſſe & ſes empreſſemens.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes, qui peuvent

peuvent ſans contrainte paſſer les jours à ſoupirer auprès de leurs Bergéres ! quel plaiſir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent ! Dinarzade, qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une Déeſſe à qui vous venez de faire baiſer l'ongle de votre pied gauche; & à ces mots elle voulut lui ôter ſa robe de chambre ; mais il n'y voulut jamais conſentir, qu'elle ne lui eût apporté ſon lut, dont il joua ſi longtems, que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui, & ſa ſœur d'impatience. Après ce galant exploit, il paſſa dans ſon appartement, & de ſon apartement au Conſeil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuſe nuit qui devoit mettre en ſa poſſeſſion la plus parfaite des beautés : il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire ; & dès qu'elle fut venue, il ſe rendit à l'apartement de la Sultane, ſuivi des Officiers de la Couronne ; mais au lieu de leur donner

donner le bon ſoir, après être deshabillé, il ſe tourna vers le Prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les Avantures qui lui étoient arrivées depuis celle de la piramide & du cheval d'or, juſques à celle, où pour la premiére fois il avoit vû les beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux Prince auroit bien voulu ſe diſpenſer d'un récit qui devoit durer tout le reſte de la nuit; mais comme il ſçavoit que le Sultan ſon Maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit queſtion de Contes, il commença le ſien comme on verra dans la ſuite de ce Recueil.

LES

# LES QUATRE FACARDINS,

## CONTE,

PAR M. LE COMTE

## ANTOINE HAMILTON.

# LES QUATRE FACARDINS,

## CONTE.

### *A M. L. C. D. F....*

*A QUOI m'engagez-vous, adorable Sylvie? ...*
*Ce Vers eſt pris d'une Chanſon,*
*Où, ſur le ton de l'Elégie,*
*Certain Eléve d'Apollon*
*Demandoit autrefois la vie*
*A la Sapho de Pelliſſon.*
*Quant à moi, c'eſt avec raiſon,*
*Que devant vous je m'humilie,*
*Et que je viens, en Jérémie,*
*Vous dire ſous un autre nom,*
*A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?....*

*Faut-il, après le Renard blanc,*

*Après Fleur d'Epine la blonde,*
*Après Tarare ſon Amant,*
*Par un nouveau déchainement,*
*Faire encor trotter à la ronde,*
*Et l'Héritiére d'Aſtracan,*
*Et le Prince de Trébizonde ?*

*Puiſqu'il ne dépend que de vous*
*De me diſpenſer d'en écrire,*
*Je vous demande à deux genoux*
*De me ſauver de la ſatyre,*
*Et de m'épargner le courroux*
*Des gens ſenſés, & las de lire*
*Des fables qui ne font plus rire.*

*Les Contes ont eu pour un tems*
*Des lecteurs & des partiſans :*
*La Cour même en devient avide ;*
*Et les plus célébres Romans*
*Pour les mœurs & les ſentimens,*
*Depuis Cyrus juſqu'à Zaïde,*
*Ont vû languir leurs ornemens,*
*Et cette lecture inſipide*
*L'emporter ſur leurs agrémens.*

*En*

*En vain des bords fameux d'Ithaque*
*Le ſage & renommé Mentor*
*Vint nous enrichir du Tréſor,*
*Que renferme ſon Télémaque ;*
*En vain l'art de ſon Précepteur*
*Etale avec délicateſſe,*
*Dans ce Roman de rare eſpéce,*
*Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,*
*La Politique & la Tendreſſe,*
*Et cette fatale douceur,*
*( Tendre fille de la Molleſſe, )*
*Dont s'enyvre un Héros vainqueur*
*Aux pieds d'une jeune Maîtreſſe,*
*Ou d'une habile Enchantereſſe,*
*Telles que les peint ce Docteur,*
*Inſtruit de l'humaine foibleſſe,*
*Et curieux imitateur*
*Du ſtile, & des Fables de Grèce.*
*La vogue qu'il eut dura peu :*
*Et, las de ne pouvoir comprendre*
*Les myſtéres qu'il met en jeu,*
*On courut au Palais les rendre ;*
*Et l'on s'empreſſa d'y reprendre*
*Le Rameau d'Or, & l'Oiſeau bleu.*

*Enſuite vinrent de Syrie*
*Volumes de Contes ſans fin,*
*Où l'on avoit mis à deſſein*
*L'Orientale Allégorie,*
*Les Enigmes, & le Génie,*
*Du Talmudiſte, & du Rabbin,*
*Et ce bon goût de leur patrie,*
*Qui, loin de ſe perdre en chemin,*
*Parut, ſortant de chez Barbin,*
*Plus Arabe qu'en Arabie.*

*Mais, enfin, graces au bon-ſens,*
*Cette inondation ſubite*
*De Califes & de Sultans,*
*Qui formoit ſa nombreuſe ſuite,*
*Déſormais en tous lieux proſcrite,*
*N'endort que les petits enfans.*

*Ce fut dans cette paix profonde,*
*Que moi, miſérable pécheur,*
*Je m'aviſai d'être l'Auteur*
*D'un Fatras qu'on lut par le monde.*
*Je l'entrepris en badinant,*
*Et je fourai dans cet Ouvrage*
*Ce qu'a de plus impertinent*

*Des Contes le vain Etalage ;*
*Mais je ne fus pas aſſez ſage,*
*Pour m'en tenir à ce fragment :*
*J'y joignis un ſecond étage.*

*Pour marquer les abſurdités*
*De ces récits mal inventés,*
*Un eſſai peut être excuſable ;*
*Mais dans ces eſſais repétés,*
*L'Ecrivain lui-même eſt la Fable*
*Des Contes qu'il a critiqués.*

*Vous, qui diſpoſez de ma vie,*
*Qui la rendez heureuſe, ou la comblez d'ennuis,*
*Souffrez de grace, que j'oublie*
*Les engagemens où je ſuis.*
*En vain je fais l'Apologie*
*Du Conte de la Nymphe Alie,*
*Et de la derniére des Nuits ;*
*S'il faut me ſignaler par une autre folie,*
*Et faire un nouveau Suplément*
*Au dernier Tome de Gallant.* *

Je

* *Auteur des Mille-&-une-Nuits.*

*Je ne connois que trop la honte*
*De mettre au jour Conte ſur Conte.*
*Cependant, ſi vous l'ordonnez,*
*Je vais, en dépit du ſcrupule,*
*Suivre les loix que vous donnez,*
*Et me livrer au ridicule*
*Des Fatras que j'ai condamnés.*

NOus avons laiſſé le Prince de Trébizonde ſur le point de conter ſes Avantures, par ordre du Sultan ſon Seigneur. Ce Prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, & quelque peu Gaſcon, comme on verra par la ſuite d'un récit qu'il commença de cette maniére.

Ce n'eſt point à Votre Majeſté ſublime, & toujours auguſte, qu'il faut conter des Fables. Pour moi, qui fais profeſſion d'une vérité ſcrupuleuſe, je vai, à l'exemple de la Sultane votre épouſe, vous conter des Avantures auſſi véritables qu'elles paroîtroient fabuleuſes, ſi tout autre que moi ſe vantoit de les avoir miſes à ſa fin.

Je

Je ne parlerai de ma naiſſance, que pour vous dire que ma mére, la plus ſuperſtitieuſe Princeſſe de ſon tems, s'étoit miſe en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; & ne voulant point de ceux que mes Ancêtres avoient portés, elle étoit ſur le point d'envoyer à l'Oracle, pour en demander un à ſa fantaiſie, lorſqu'un certain Perroquet dont elle faiſoit grand cas, s'aviſa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en falut pas davantage pour la déterminer, & pour m'honorer de ce beau nom. Paſſons aux tems de ma vie, qui ſont marqués par les événemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre Cour quelques jours avant la révolution qui ſurvint au ſujet de la premiére Impératrice votre épouſe: j'en appris la nouvelle à deux journées de mes Etats; & je prendrai la liberté de vous dire, que j'y déſapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre Hauteſſe depuis ſon retour; car encore vaut-il mieux ne ſe point remarier, que de ſe précautionner contre les infidélités futures d'une épouſe, en ne lui donnant pas le loiſir d'être infidéle, c'eſt-à-dire, en lui faiſant couper la

la tête dès le lendemain de ſes nôces.

Je ne fis de ſéjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes Vaſſaux, vos Sujets, dans leur obéiſſance; car tout étoit prêt à ſe ſoulever contre la cruauté d'un Edit, ſur lequel les Peuples s'imaginoient que les autres Souverains alloient ſe régler. J'aſſurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode; & m'étant fait donner la liſte des Tournois publiés par le monde pour la préſente année, avec un état des Avantures les plus impraticables qui fuſſent dans l'Univers; je partis dans le deſſein de rendre le nom bizarre, qu'on m'avoit donné, auſſi célébre qu'il me paroiſſoit inouï: & certes je puis dire ſans me flater, que je n'y ai pas mal réuſſi.

Je pris des meſures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres Avanturiers; car au lieu d'un Ecuyer pour porter mes armes, & pour conter mes Exploits, je pris un Secretaire pour les écrire; & jamais pauvre Secretaire n'eut tant à travailler.

La fortune ſecondoit par-tout mon audace; les Beautés cédoient à mon mérite, & leurs Héros à ma valeur; cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé, ſans jamais pouvoir être amoureux; &

ſi

ſi je n'avois trouvé chaque jour quelque Monſtre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuſer, je ne ſçai ce que je ſerois devenu.

Mon Secretaire avoit naturellement du bon-ſens, & comme il s'étoit beaucoup formé l'eſprit depuis qu'il étoit à mon ſervice, il tâchoit de me conſoler, en me faiſant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie, que celui dont je me plaignois. Faſſe le Ciel, diſoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, & que la fortune lui ſoit aſſez favorable, pour l'éloigner du climat dangereux, & des campagnes fertiles du Royaume d'Aſtracan. Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une Forêt ſombre & délicieuſe, & j'étois ſur le point de choiſir l'arbre le plus épais pour m'aſſeoir ſous ſon ombre, & pour apprendre de mon Secretaire ce que c'étoit que cet Aſtracan, lorſque je vis avancer vers nous deux hommes montés ſur de ſuperbes Chameaux. Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par ſon air, & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aiſée qu'on pût voir, & ſon viſage étoit ſi charmant, que mon Secretaire même

accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la ſurpriſe & l'admiration que lui cauſoit une figure ſi gracieuſe. Nous eumes tout le tems qu'il nous falut pour l'examiner; car s'étant arrêté vis-à-vis de nous, ſans nous voir, il prit ſon Caſque des mains de celui qui le ſuivoit; & au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il alloit faire, il pouſſa quelques ſoupirs, regarda tendrement un Oiſeau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un Aigle, & qui de ſes aîles étendues ombrageoit ce caſque. Après avoir quelque tems contemplé cette figure, il la baiſa reſpectueuſement, & remettant le caſque à ſon Ecuyer, il paſſa fort près de nous, toujours enſeveli dans cette profonde réverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors, que je fis réflexion à ce que mon Secretaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne ſeroit pas ſans inquiétude, s'il trouvoit en ſon chemin un rival fait comme cet Etranger. Je ne pus vaincre la curioſité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon Secretaire ayant civilement arrêté ſon Ecuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'apelloit *Facardin.*

Fa-

Facardin ! grands Dieux ! m
avec étonnement. A cette exc
le beau Chevalier, qui crut que
pellois, tourna la tête de ſon C
pour m'aborder, & me demand
je ſouhaitois de lui. Rien, lui d
ce n'eſt de ſçavoir de vous, s'il eſt
que vous vous appelliez Facardin.
que trop vrai, me répondit-il : &
Ciel qu'on ne m'eût pas été che
maudit nom ſi loin, pour me ren
heureux ; puiſque je puis attrib
partie des diſgraces qui me ſont
à la fatalité ſecrette qui ſemble a
à ce nom. Oſeroit-on, lui dis-je
demander quelles ſont ces diſgrac

Les voici, me dit-il le plus ho
ment du monde. Je ſerois le plus
tant de tous les hommes, ſi je
auſſi malheureux en amour, que
ſenſible depuis quelque tems : cep
je ne puis me plaindre d'avoir ét
dans aucun commerce, puiſque
jamais été aimé. Il eſt vrai, que l
adorable des mortelles, & la ſeu
m'ait jamais regardé ſans averſion,
ſe radoucir en ma faveur ; mais hél
fut en me mettant à une épreuve
le ſouvenir me tranſit d'horreur.
parlons plus, ajoûta-t-il, & pour

nir à ce que je vous diſois, il eſt impoſſible que mes ſoins, ma complaiſance, & mes aſſiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, puſſent être partout rebutés, ſi ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi, dis-je, il ſeroit poſſible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de ſon cœur; & qu'un homme d'autant d'eſprit puiſſe s'imaginer que le nom que vous avez reçu en ſoit la cauſe! Il n'eſt que trop vral, reprit-il; & pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'Avanture qui m'eſt arrivée en Dannemarck; mais un homme comme vous doit avoir bien autre choſe à faire, qu'à donner ſon attention au récit des affronts que l'Amour m'a fait. Je l'aſſurai fort, que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; & pour lui donner quelque petite eſpérance de changement dans ſa fortune, Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête, qu'un nom eſt heureux ou malheureux, ſelon qu'il eſt bien ou mal porté. Je ne ſçai de quelles régions du monde vous venez; mais il faut que les beautés qui les habitent, ſoient des chats ſauvages, aux merveilles que vous me dites de leurs fiertés & de leurs rigueurs.

Je

Je m'appelle Facardin comm
& pour vous montrer, que le
fait rien, j'ai trouvé cent beautés
chemin; & quoiqu'il y en eût
rares dans ce nombre, pas une de
bre ne m'a coûté plus d'un ſoupi
Secretaire vous en fera voir la
vous en donnera l'adreſſe. Allez
& m'en dites des nouvelles qua
nous reverrons. Hélas! répondi
inconnu, quand vous les auriez t
plus douces que des agneaux, e
viendroient de vrayes tigreſſes po
moi, qui n'ai jamais inſpiré que
verſion à toutes celles que j'ai vû
cepté la vieille du Mont Atlas,
roit elle-même inſpiré de l'averſ
moins délicats, & aux plus ſuſcep
c'eſt ce que je vai vous faire voi
que vous voulez bien me donner
ques momens d'audience.

Nous mimes pied à terre à ces
& tandis que nos gens cueilloie
grenades & quelques azeroles po
fraichir nos Chameaux, ayant choiſ
l'épaiſſeur de la Forêt un endroit
mode pour nous aſſeoir, l'étrange
cardin me tint ce diſcours.

Comme j'ai fait vœu de ne me
découvrir, tant que je me verrai le

indignement ſuſceptible des premiéres impreſſions, & que je ſerai le miſérable rebut des beautés les plus ſuſceptibles, diſpenſez-moi de vous parler de ma naiſſance, & de vous dire les lieux d'où je ſuis parti pour me ſignaler par quelque renommée dans le monde : il ſuffira de vous dire, que le premier objet de mes projets errans fut celui qui, ſelon les apparences, vous met en campagne, auſſi-bien que tant d'autres Avanturiers, je veux dire le deſſein de me rendre digne d'aſpirer à la conquête de Mouſſeline la ſérieuſe, Princeſſe d'Aſtracan ; mais quoique ce ſoit, comme vous ſçavez, ou comme la Renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curioſité de la voir, ou l'eſpoir de la poſſéder, qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impoſſibilité de l'Avanture. Mon cœur, dans cet heureux tems, ne reſpiroit que la gloire, & j'étois de la derniére indolence pour l'amour.

Mes voyages juſques-ici n'ont eu que deux événemens qui ſoient dignes de votre attention. Le premier eſt l'Avanture de l'Iſle des Lions, qui fit naître celle du Mont Atlas : & voici ce que c'eſt que l'une & l'autre.

A

A deux journées de cette montagne fameuſe, ſur le ſommet de laquelle les Poétes aſſurent que le Ciel & tout l'attirail de ſes étoiles ſe repoſe, une vaſte Forêt s'étend juſques au rivage de la mer. Cette Forêt eſt ſi peuplée de bêtes fauves, que c'eſt une merveille ; on les y trouve par troupeaux ; & ces troupeaux ſont ſi nombreux, qu'on a de la peine en pluſieurs endroits à ſe frayer un paſſage au travers de leur multitude. Au ſortir de cette Forêt, les habitans du pied de la montagne nous apprirent, que les Lions venoient autrefois de tous les déſerts à la ronde, chaſſer dans cette Forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de Cerfs, de Daims, & de Chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voiſines d'hommes, de femmes, & de petits enfans ; que le peuple dans cette extrême miſére, ayant eu recours à l'Enchanteur Caramouſſal, qui habitoit le haut de la Montagne, il avoit, par ſes enchantemens, relégué tous les Lions dans une Iſle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du Mont ; que, pendant l'exil des Lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la déſolation étoit preſque auſſi grande que du tems des Lions, parce que

ces vaſtes troupeaux, que j'avois pû remarquer en paſſant la Forêt, ſe répandoient par-tout, & ravageoient les bleds de la campagne; que pour remédier à ce déſordre, on faiſoit tous les ans trois ou quatre chaſſes dans l'Iſle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la Forêt pour faire diverſion. Ils ajoûtérent, que le tems de la premiére de ces chaſſes arrivant dans deux jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertiſſement.

Pour tout autre que pour un Avanturier, ce n'auroit pas été propoſer une partie de plaiſir, que d'inviter à la chaſſe aux Lions; mais pour moi, j'y conſentis avec joie.

Le rivage oppoſé à l'Iſle des Lions étoit le rendez-vous des Chaſſeurs. Cette Iſle me parut d'une aſſez grande étenduë, fort ſauvage, & toute couverte de bois extrémement épais. Je fus ſurpris de l'appareil de cette chaſſe: je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de Chaſſeurs armés de dards, de javelots, de fléches, & de pieux; mais au lieu de tout cela, je ne trouvai ſur le rivage, que vingt hommes, & vingt jeunes filles aſſez bien faites: les hommes

ne-

menoient chacun un Cerf ou un Daim en leſſe, & chaque fille portoit un Coq ſur le poing ; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A meſure que nous approchions de l'Iſle, nous entendions des rugiſſemens effroyables, & des hurlemens ſi affreux, que mon Ecuyer (qui du reſte eſt brave ſoldat) en parut un peu décontenancé, ſans qu'aucune de nos Nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes Lions, qui nous attendoient à la deſcente. J'étois en peine comment cette deſcente ſe feroit en préſence d'un détachement ſi redoutable ; mais trois de nos chaloupes, abordant avant les autres, lâchérent trois Cerfs, après leſquels tous les Lions s'étant débandés, ils nous laiſſérent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fumes, nous entrames dans le plus épais de la Forêt, où, pendant que les Chaſſeurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs Coqs, ſemblables à ceux qu'on met aux Faucons.

A peine les filets furent-ils tendus ; derriére leſquels on avoit poſé les bêtes fauves, que nos Lions revinrent tête baiſſée ſur nous : ils étoient deux douzaines, tous Lions de grand appetit, à

ce qu'il me ſembloit ; mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des Nymphes ôta vîtement le chaperon de ſon Coq, & lui tira deux ou trois fois une plume de la queuë : l'endroit de cette Forêt où nous étions paroiſſoit ſi ſombre, que le Coq s'imagina voir la petite pointe du jour, & ſe mit à chanter de toute ſa force pour le ſaluer. Les Lions en furent tellement effrayés, qu'ils diſparurent tous dans un inſtant, excepté celui qui s'étoit embarraſſé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des Chaſſeurs, & avec cette même fille dont le Coq venoit de chanter. Quoique ce Lion fût empêtré dans le filet, de maniére qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fit aucun mal, on ne laiſſa pas d'embarquer un Chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuſer pendant le trajet.

Que vous dirai-je ? Seigneur : cette chaſſe, qui me paroiſſoit auſſi nouvelle qu'elle étoit divertiſſante, dura juſqu'à ce que chaque Chaſſeur eût ramené ſon Lion, ſa Demoiſelle, & ſon Coq. Je voulus reſter le dernier, & me charger du poſte d'honneur, parce que c'étoit le plus périlleux, & je me mis à l'arriére-garde. Je fis embarquer mon Ecuyer dans la der-

derniére chaloupe qui partit ; e
celle qu'on m'avoit laiſſée.

Comme j'étois étranger ; on n
auſſi laiſſé le Coq le plus fier , &
la plus aſſurée , de peur d'accident
fille commençoit à me donner d
tructions ſur notre retraite ; mai
qui n'en pouvoit plus de honte, c
que les Coqs remportoient toute l
re de cette expédition , je la prioi
point faire chanter ſon Coq , qu
me fuſſe éprouvé contre quelques
ces Lions ; que s'ils venoient pl
ſur moi pendant que je ſerois aux
avec un de leurs compagnons, je
qu'elle viendroit aſſez à tems à m
cours pour me dégager d'un comb
gal. Elle ne m'y parut pas fort diſ
je le vis à ſon air ; & ſur le point
m'alloit répondre , les Lions vinr
re leur derniére charge.

Je m'avançai l'épée à la main,
quelques pas pour aller à leur r
tre.

Ils avoient à leur tête le plus
dable de tous les Lions. Ses yeux
étincelans , ſa criniére toute hériſſ
par hazard, ce Lion ſe trouva ſour
me un pot ; car la jeune fille effray
ſon énorme grandeur , fit d'abord

ſon Coq, & le cri de ce Coq étoit d'un enrouement ſi hideux & tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les Lions, à la réſerve de celui dont je parle, ſaiſis de terreur panique, ſe culbutoient l'un par deſſus l'autre en fuyant.

Ma Nymphe & ſon Coq s'égoſilloient à force de chanter & de ſe déſeſpérer; & le vacarme qu'ils faiſoient me parut encore plus importun que la préſence du Lion. Le commencement de notre combat méritoit, ſans vanité, des ſpectateurs plus tranquilles & plus illuſtres que ceux que nous avions. Je lui avois déja tiré du ſang de pluſieurs endroits; mais en revanche, il m'avoit fait, dès la ſeconde paſſade, une égratignure, qui commençant auprès de l'oreille droite, deſcendoit en écharpe juſques à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adverſaire; mais il avoit une queuë qui ſe faiſoit encore plus ſentir que ſes griffes: comme il ſe faiſoit tard, je pris mon épée à deux mains, pour mettre fin à la diſpute avant la nuit. Mon ennemi, qui, ſelon toutes les apparences, avoit le même deſſein; ſe dreſſa ſur ſes pieds de derriére, & ou-

ouvrit une gueule hors de toute meſure, de toute régle, de toute vraiſemblance. La fille en fut ſi troublée, qu'elle lâcha ſon Coq : le Lion me quitta, pour courir après ; & je quittai la fille, pour courir après le Lion. Je l'eus bien-tôt atteint ; mais ce ne fut pas aſſez tôt pour ſauver le pauvre Coq, qu'il avoit déja pris, & qu'il avala en notre préſence ; comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un reſſentiment nouveau : j'en fus ſi tranſporté de colére, que ſans m'apercevoir de l'état où le Lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite dont il ſe tuoit de me faire ſigne qu'il vouloit parlementer : la terre fut arroſée d'un ruiſſeau de ſang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que ſa fureur ne lui fît redoubler ſes efforts contre moi ; mais il ne ſongeoit à rien moins qu'à la vengeance : au contraire, s'appuyant contre un arbre pour ſe ſoutenir, il me regarda triſtement, & me dit : Ah ! Facardin !

Je commençois à m'attendrir, & j'étois ſur le point de m'en approcher pour tâcher de le ſécourir, lorſque les cris de la fille m'appellérent à ſon ſecours. Elle retenoit de toute ſa force le bateau qu'on nous avoit laiſſé ; la corde s'en étoit déta-

tachée pendant notre combat, & s'en étant aperçûe, comme c'étoit notre unique reſſource, elle faiſoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échaper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je ratachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle penſa ſe déſeſpérer: je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre Lion qui m'avoit parlé, dans l'état où je l'avois laiſſé; que je l'allois chercher pour le paſſer en terre ferme, & pour lui donner tout le ſecours dont il pourroit avoir beſoin. Elle ſe déſeſpéroit d'une propoſition qui lui parut extravagante, & me conjuroit à deux genoux, de ne la pas expoſer avec moi, pour un vieux Lion mort, à la fureur de tous les Lions vivans de cette Iſle: elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laiſſé; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, aſſez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un Lion; mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne ſe peut exprimer: elle me dit qu'elle étoit deshonorée par la perte de ſon Coq; que c'étoit un opprobre éternel pour toute ſa famille; & qu'elle ne prétendoit pas ſurvivre à cette infamie. Tan-

Tandis que je faiſois mon poſſible pour la conſoler d'un déſeſpoir qui me parut aſſez bizarre, nous abordames au rivage du Mont Atlas.

La nuit étoit preſque fermée; je perdois beaucoup de ſang, & je mourois de ſoif. Je m'étois attendu que mon Ecuyer, dont j'avois pris quelque ſoin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à ſon tour quelque attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver au pied du Mont, ou ſur le rivage, pour me recevoir; mais je n'y trouvai perſonne: la fille, que j'avois ramenée, ſe déſeſpérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la Montagne, pour implorer le ſecours de Caramouſſal, ou pour ſe précipiter, diſoit-elle, du lieu le plus convenable à ſon déſeſpoir, en cas que le Magicien ne lui fût pas favorable. Je la ſuivis le plus long-tems que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet; mais l'ayant perdue dans l'obſcurité qui m'en déroba la vûë dans les ſentiers détournés qu'elle ſuivit, après avoir long-tems erré parmi les pointes du rocher, toujours en montant, je m'aſſis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, réſolu d'y paſſer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je

je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruiſſeau, qui ſe précipitoit en caſcade le long des rochers de cette ſolitude. Je me ſentois une ſoif ſi preſſante, que ſans égard à ma foibleſſe, & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je ſentois bien que j'en approchois; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, ſi à force de me tourmenter, & de regarder de tous côtés, je n'euſſe vû au-deſſus de l'endroit où j'étois, un foible rayon de lumiére: je le pris pour guide, & à meſure que j'en approchois, cette lumiére ſembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes ſe ſervent pour filer. Je ne me trompois pas, & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens, placés à chaque côté d'une miſérable chaumiére, je vis deux bras ſecs & décharnés, avec deux mains aſſortiſſantes, qui par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumiére, faiſoient tourner la roue de cette machine, & filoient avec plus de grace qu'il ne leur apartenoit; après avoir quelque tems conſidéré cette diſcrette & miſtérieuſe façon de filer, je pouſſai la porte ſans y fraper, dans le beſoin extrême où j'étois de

de trouver quelque ſecours. La porte s'ouvrit ſans effort, & je vis la fileuſe, dont toute la perſonne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vû : ſon viſage n'étoit qu'un vieux parchemin qui ſembloit collé ſur une tête de mort ; elle étoit nue juſques à la ceinture, & la plus ſéche de toutes les carcaſſes ne l'étoit pas tant que cette miſérable nudité ; j'en détournai la vûe pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvû que la patience ne vous manque pas, & que vous puiſſiez réſiſter à votre envie, & vaincre votre averſion. A ces mots, m'embraſſant avant que je puſſe m'en apercevoir, elle me fit aſſeoir auprès d'elle ; & voyant mes habits tous ſanglans, elle en treſſaillit ; & toute allarmée d'un péril où je ne croyois pas être, Vous étiez mort, dit-elle, ſi le ſecours que je vai vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me deshabilloit en me tenant ce diſcours, & viſitant ma bleſſure depuis le haut juſques au bas, elle me ſerroit le plus affectueuſement du monde entre ſes vilains bras, & me baiſoit de tems en tems les endroits qu'elle eſſuyoit. Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avois de ſes tendreſſes & de ſes fa-

faveurs ; & malgré ces marques d'averſion, n'ayant pas laiſſé de me frotter d'une eſſence qui parfumoit toute la cabane : Inſenſé, me diſoit-elle, ſi tu ſçavois le tréſor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels ſeroient tes empreſſemens & ta reconnoiſſance !

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement ſoulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne ſeroit pas néceſſaire d'en attendre un ſecond pour être en parfaite ſanté. Il ne manquoit plus à mon bonheur, que de pouvoir étancher ma ſoif, & de m'éloigner d'une telle hôteſſe ; je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus preſſant de mes beſoins, puiſque le ſecours qu'elle venoit de me donner ſeroit inutile, ſi elle me laiſſoit miſérablement mourir de ſoif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous ſerez incapable de ſoutenir : ſuivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à ſe lever, tant elle étoit décrépite : & ſa figure me donnoit tant d'averſion, que je n'eus pas le courage de la toucher, pour lui aider à ſe ſoutenir. Elle étoit toute courbée ; & malgré le bâton qui lui ſervoit d'apui, je crus qu'elle ne pourroit jamais

mais ſe trainer hors de cette premiére chambre (la plus piétre, & la plus délabrée qui ſoit au monde;) la ſeconde me parut un peu plus raiſonnable; la troiſiéme plus grande encore & fort ornée; mais la derniére chambre où je la ſuivis, étoit la plus ſuperbe, la plus magnifique, & la mieux meublée qui ſoit dans l'Univers; c'étoit plutôt la demeure fabuleuſe de quelque Fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que glaces, que peintures exquiſes, & meubles précieux; une toilette galante, & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre un lit en broderie de perles Orientales & d'or de la Chine, ſembloit n'attendre que la Déeſſe qui devoit ſe préſenter à l'une & à l'autre; car auprès de la toilette, je vis un deshabillé qui me parut celui d'une Impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été longtems à nous rendre à cet apartement; car outre que la malheureuſe Vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laiſſer entrer; & paſſant ſes deux mains aux travers de chaque porte, elle ſe mettoit à filer pendant quelques momens, comme elle avoit fait la premiére fois: ce retardement n'avoit fait qu'in-

qu'irriter ma ſoif; cependant j'en ſuſpendis la violence, pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette derniére chambre.

La Vieille interrompit cette attention, & me prenant par la main : Allons, dit-elle, allons à la fontaine; ce que vous regardez eſt fait pour allumer des feux, & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre ; ſuivez-moi ; je vai vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage; cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel apartement, & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, & que j'avois inutilement cherché.

Dès que je me vis à portée de me ſatisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui ſortoit des rochers : mais l'importune Vieille, me retenant par le bras, Ecoute-moi, dit-elle, pour la derniére fois : ſi ſans céder au déſir preſſant d'étancher ta ſoif, tu peux te réſoudre à me tenir une heure toute entiere dans tes bras, ſans toucher à la fontaine, je te raménerai dans le lieu d'où nous venons, & tu ſeras le maitre de me voir auprès de toi le reſte de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette propoſition, voulant me regarder tendre-

ment,

ment, elle tournoit ſur moi de petits yeux éteints, qui reſſembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une ſoif déme-ſurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Graces. C'eſt pourquoi, repouſſant aſſez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma ſoif.

La Vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de ſacrifier ce plaiſir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bû; & ſelon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine; je me trouvois dans une douce tranquillité, le ſommeil s'offrit, & je l'acceptai ſans aller plus loin.

Il étoit grand jour, quand je m'éveillai : je fus ſurpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fut dans l'Univers; je tournois de tous côtés les yeux ſans pouvoir comprendre comment j'avois pû parvenir à ce déſert, ni comment j'en pourrois ſortir; la fontaine où j'avois bû ſortoit

ſortoit de la pointe d'un rocher qui ſembloit détaché du reſte de la Montagne, & je me trouvois juſtement ſur cette pointe : je vis le haut de la chaumiére, & de ce Palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit ; mais un précipice ſi profond le ſéparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dreſſoient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers eſcarpés, qui loin de m'offrir un paſſage, ſembloient ſe pancher en avant pour tomber ſur moi. Comme j'étois fort aſſuré, que ce n'étoit point en me tranſportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obſtinai dans la recherche périlleuſe de quelque iſſuë ; j'en trouvaî donc une, après en avoir déſeſpéré. C'étoit l'entrée d'une caverne, qui me parût fort obſcure, fort profonde, & qui paroiſſoit plutôt la retraite de quelques Ours, que le paſſage heureux de cette ſolitude, à des lieux moins épouvantables : je tentai pourtant l'avanture ; & mettant l'épée à la main, je deſcendis longtems dans cette caverne ténébreuſe, ſans eſpérance d'y trouver d'autre ſortie que celle qui lui ſervoit d'entrée ; mais aprês mille difficultés, je ſentis enfin que le terrain s'élevoit : j'aperçus un foible rayon de lumié-

lumiére, qui me conduiſit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme ſoûterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré. C'étoit une grotte aſſez ſpacieuſe, embellie de coquillages, & de quelques buſtes de marbre: un arc d'acier luiſant & poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries, avec toutes ſes fléches; une grande cage d'ébéne garnie d'yvoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte. J'étois ſi preſſé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amuſai point à faire des refléxions ſur ce que je voyois; je ſortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à paſſer par-deſſus quelque choſe de brillant qu'on avoit laiſſé tomber à deux pas de la porte: c'étoit un ſoulier, dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits & les plus brillans que j'euſſe jamais vûs; mais ce ſoulier étoit ſi bien fait, & ſembloit ſi petit, que je ne ſongeai pas au prix ineſtimable de ſa boucle. Comme j'avois lû dans nos Poëtes, que Pallas faiſoit trembler la terre, & qu'elle agitoit les forêts, en marchant, & que l'immortelle Junon ne faiſoit qu'une enjambée du Mont Ida

juſques

juſques à l'ſle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le ſoulier d'une Déeſſe ; mais je réſolus, s'il étoit poſſible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel ſoulier.

Je l'emportai, ſans eſpoir d'en être longtems en poſſeſſion, ne doutant pas qu'il n'apartint à celle dont je venois de voir l'équipage de chaſſe dans la grotte, ou bien à cette autre Nymphe inviſible dont j'avois vû la toilette dans un des apartemens de la Vieille. J'étois en doute ſi je devois m'y rendre pour la chercher, ou ſi je devois reſter auprès de cetre grotte, juſqu'à ce qu'on y vint chercher ce que je venois de trouver, lorſque je fus entrainé loin de l'une & l'autre par des gémiſſemens & des lamentations, qui ſembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé : comme c'étoient des cris de femme, j'y grimpai le plus promtement qu'il me fut poſſible ; car depuis la rencontre de ce ſoulier, je me ſentois le le cœur merveilleuſement attendri pour un ſexe que je n'avois juſques alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui ſe deſeſpéroit n'étoit autre que la Nymphe au Coq : dès qu'elle me vit, elle ſe mit à genoux devant moi, pour me prier de lui

lui paſſer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grace; car je me ſentois déja quelque panchant pour elle. Je la relevai reſpectueuſement; & voulant m'aſſeoir à ſes pieds pour l'écouter, après l'avoir aſſurée que j'étois prêt de hazarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds juſqu'à la tête, comme ſi jamais elle ne m'eût vû, & ſe tournant de côté : Mettez-vous donc plus loin, dit-elle, car vous me paroiſſez ſi déſagréable, que je ne ſçaurois vous ſouffrir auprès de moi. J'obéïs avec ſoûmiſſion ; & l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le ſujet d'un deſeſpoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut que vous ſachiez, que les Coqs, que vous avez vûs, ne ſont confiés qu'aux filles d'entre nous, qui comme moi ſont diſtinguées par la naiſſance, ou par le mérite : il ſe fait dans notre Province trois chaſſes ſolemnelles chaque année, ſemblables à cette malheureuſe chaſſe que vous vîtes hier ; & les filles, qui par le chant de leurs Coqs, ont ramené douze Lions en quatre an-

nées, ont pour époux l'amant qui les a ſervies pendant ces quatre années. Elles voyent leurs Amans jour & nuit pendant ce tems; mais il y va de la vie de les favoriſer avant la priſe des douze Lions: ſi le Coq s'échape, c'eſt ſigne qu'il y a eu quelque petite foibleſſe dans notre conduite; ce qui n'eſt pourtant pas capital, en cas que le Coq ſe retrouve: mais s'il ne ſe retrouve au bout de trois jours, c'eſt la preuve convaincante d'un commerce criminel; & ſur cette preuve, la fille eſt enterrée toute vive. Voilà le ſujet de mon deſeſpoir: mon Coq ne reviendra plus, puiſque ce maudit Lion l'a dévoré devant mes yeux. Miſérable que je ſuis! que ne m'a-t-il auſſi dévorée? Que ne ſuis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes? Ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas auſſi haïſſables que vous? Un autre ſe ſeroit revolté contre les duretés qu'elle me diſoit en face; mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuſe; & je cherchois des termes pour lui marquer mon deſeſpoir, & ma tendreſſe naiſſante, lorſque ſon Amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chaſſeurs du jour précédent: elle le reconnut auſſi; car elle

elle courut à lui les bras ouverts; ravie, lui diſoit-elle, de revoir encore une fois la lumiére de ſes chers yeux, avant qu'elle fût privée de celle du jour. Cet Amant étoit fort camard; ſon teint étoit couleur d'ardoiſe; & les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux Chinois qui ne ſçavoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embraſſés le plus tendrement du monde en ma préſence, il lui dit, que s'étant douté de ſon malheur, il avoit fait proviſion d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la Montagne, & qu'il l'enleveroit ſans obſtacle, pourvû que je vouluſſe bien (moi qui l'avois reduite à cette extrémité) les garantir, pour une heure ſeulement, du Sauvage de la Vieille. Et qui eſt le Sauvage de la Vieille? lui dis-je. Vous ne le ſçaurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le ſoulier de ſa Dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit ſa bien-aimée ſous le bras, & ſe mit à deſcendre vers la mer d'une extrême viteſſe. J'en eus d'abord quelque eſpéce de jalouſie; mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y ſongeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choſes en ſi peu de tems ſur cette montagne, que je croyois rêver: cependant, je n'étois pas encore

au bout ; car... C'eſt bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade en l'interrompant : on vous demande le recit de vos avantures particuliéres, que vous auriez dû conter très-ſuccintement, dans la conjoncture où nous ſommes ; & au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonſtances auſſi frivoles, qu'elles ſont ennuyeuſes... Et que t'importe, malheureuſe que tu ès ? s'écria le Sultan, quelles avantures il nous conte, pourvû qu'elles me plaiſent, & que le recit en dure autant que la nuit ? Avons-nous quelque choſe de mieux à faire, que de leur donner audience ? Pourſuivez, Facardin, ajoûta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuyent toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade hauſſa les épaules : la belle Sultane, qui s'étoit miſe entre deux draps mille nuits de ſuite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au Ciel ; & Facardin de Trébizonde reprit ainſi ſon diſcours. J'ai, s'il m'en ſouvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'Etranger, où il m'aſſura qu'il avoit cru rêver, en ſongeant à la diverſité des évenemens, qu'un ſi petit eſpace de tems avoit fait naitre. Je redeſcendis, pourſuivit-il,

ſuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois ſorti le matin; mais au lieu de prendre le ſentier par où j'étois monté, j'en ſuivis un autre, qui me conduiſit, par un pénible détour, à la cabane de la Vieille; la porte en étoit ouverte; j'y vis les roüets; mais ils ne tournoient plus: je ne me ſentois plus tant d'averſion pour une Vieille dont la figure m'avoit ſi fort dégoûté; je réſolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel apartement; je tenois ce beau ſoulier dans ma main, & je ne ceſſois de le regarder, ou de le baiſer comme j'aurois fait le portrait d'une Maîtreſſe paſſionnément aimée.

Comme j'étois ſur le point d'entrer dans la cabane, il en ſortit une eſpéce de Géant, armé d'une puiſſante maſſuë, & velu depuis les pieds juſqu'à la tête: ſon abord me ſurprit; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geſte, & moins d'affabilité dans les regards, que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La premiére choſe, qu'il fit en me voyant, fut de prendre ſa maſſuë à deux mains, & de grincer les dens comme un Ours. La ſeconde fut de louer le Ciel de ce que le voleur des deux ſouliers de ſa Dame tomboit entre ſes mains; qu'il faloit bien

que j'euſſe volé le premier, puiſque j'étois encore ſaiſi de l'autre, & m'aſſura qu'il auroit déja arroſé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, ſi la Vieille, ſa Souveraine, ne s'étoit reſervée la punition de mes crimes par des tourmens tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faiſoit ce compliment, & du même ton il m'ordonna de lui livrer le ſoulier, & de le ſuivre. Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande ; mais il faut, ſelon les Ordonnances de ma Souveraine, que ce ſoit la frayeur que tu as de moi qui te le faſſe rendre, en te mettant à deux genoux en ma préſence.

Si c'eſt là l'ordre de ta Souveraine, lui dis-je, va-t'en l'aſſurer de ma part, que ni toi, ni tous les loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un ſoulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce Dromadaire de Sauvage levoit la maſſuë pour m'aſſommer.

Il étoit d'une force prodigieuſe ; mais comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le tranſportoit, j'évitois des coups, dont les moindres briſoient les rochers, & renverſoient les chênes qui ſe trou-

trouvoient auprès de moi ; cependant je lui tirois du ſang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je ſerois ſorti de ce combat ſans en perdre, ſi ma deſtinée n'eût été ſoûmiſe aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçû que le Monſtre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit paſſer pour une des défenſes du Sanglier d'Erimante ; mais je le ſentis à la fin ; car m'étant baiſſé pour éviter un coup de maſſuë qu'il fit ſemblant de me porter, il prit ſon tems pour me faire une eſtafilade, qui ne cédoit guére à celle du Lion. Cet affront me mit dans une telle colére, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle playe : il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par ſa chute ; je me jettai ſur lui, dans le deſſein de lui couper cette vilaine hure, qui m'avoit tant déplu, lorſqu'une voix, qui ſortoit de la cabane, me cria, Vaillant Chevalier, ne tuez pas mon Sauvage. J'obéis, & le laiſſant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit ſortie, réſolu de préſenter à la Vieille le ſoulier qu'on n'avoit pû m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur : je m'imaginai qu'il étoit

à ſa fille, ou à quelque niéce dont j'avois vû l'apartement & les habits la nuit précédente.

Mais, j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai perſonne; & dans cette belle chambre où j'avois vû la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vûs la premiére fois; je revins ſur mes pas pour tirer quelque éclairciſſement du Sauvage ſur cet enchantement; mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdiſſe beaucoup de ſang, je n'en étois preſque point affoibli; je me ſentois ſeulement preſſé d'une faim égale à la ſoif qui m'avoit attiré ſur cette montagne: je voulus chercher de quoi la ſatisfaire où j'avois trouvé de quoi ſatisfaire ma ſoif; mais la porte ſe ferma ſur moi, ſans que tous mes efforts puſſent l'ouvrir; mon unique reſſource étoit la grotte; je la cherchai par mille ſentiers rudes & détournés, ſans pouvoir la découvrir; & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, ſi l'odeur de quelques mets qu'on ſembloit y préparer, ne m'y eût conduit. Je ne pouvois ſuivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois: j'y parvins donc à la faveur de ce ſecours, & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus, que j'étois au milieu d'un ſonge.

Je

Je fus ébloui de la figure céleſte que je vis dans cette grotte ; c'étoit une Nymphe en habit de chaſſe : elle étoit à moitié couchée ſur un riche canapé ; & dans cette poſture, je crus que la Déeſſe des Amours avoit emprunté les habits de Diane pour ſuivre quelque nouvel Adonis ; ſa gorge étoit découverte d'un côté, & ce côté découvert valoit à mon gré tous les tréſors que la Terre, la Mer, & toutes les beautés de l'Univers peuvent cacher : ſa jupe étoit ouverte & rattachée au-deſſus du genouil par une agrafe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau ſoulier : la jambe, que cette ouverture laiſſoit voir, n'étoit pas la jambe d'une mortelle ; elle me la préſenta, cette belle jambe, & tournant les yeux ſur moi : Quoique mon cœur ſoit partagé, dit-elle, entre l'averſion que je me ſens pour votre perſonne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur : Vous tenez mon ſoulier, pourſuivit-elle ; & la témérité d'avoir oſé le toucher eſt en quelque ſorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu ; ſi vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos eſpérances, & des miennes ; chauſ-

ſez-moi, afin que vous ſoyez convaincu que ce ſoulier m'apartient. J'obéïs avec un certain reſpect mêlé d'empreſſement; & pendant ce ſervice que je lui rendois, j'étois ſi tranſporté, que je ne ſçavois plus ce que je faiſois. Après lui avoir mis ce ſoulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors, que je m'en ſouvins; & je lui dis d'un air tendre & paſſionné, que je mourois de faim, comme ſi je lui euſſe dit que je mourois d'amour. Et quoi! dit-elle, toujours des beſoins ignobles! Vous entrez hier chez la Vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger? Il n'importe: mais voyons, avant que de paſſer outre, ſi vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire, & ſi vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin ſi vous êtes digne de la fortune que vos deſtins ſemblent vous promettre. Prenez cet Arc, & voyons de quelle maniére vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinſſe à bout auſſi facilement que j'avois fait de la chauſſer; mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent ſuer à groſſes

Fs, que je réuſſis.
groſſes gout corde de cet arc
j'eus fait, la eux, que rien n
ſon harmon ſon que fit enten
égaler, que l lle cage en s'ouv
moment la b gros oiſeau qu
ſortit quelqu n ſortit d'un vol
pas; mais il aillis. La Nimph
que j'en tre que j'avois miſe
de l'avantur is la tête juſqu'a
regarda de ant auſſi-tôt les ye
mais détour objet d'horreur : I
de quelque de ce carquois, m
des fléches a grotte, levez les
ſortez de l ercer de cette flé
tâchez de en l'air. Je ſortis
vous verre ouche bien loin au
voir une omme après avoir l
ma tête ; voyois autre choſe
dé, je n'y he de toute ma fo
chai la flé croyois dans la mo
perdis bie airs, tant elle fut l
que je la re, je la vis tomber à
gion des ros Coq qu'elle perç
redeſcend
avec un
en part.

La Ny nphe accourut, retir
& lâcha l Coq, qui prenant l'
me ſi de ien n'étoit, ſe reperd
airs.

Après cet exploit, la belle chaſſeuſe me regardant avec quelque ſorte de reſpect, quoiqu'avec la même averſion; Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du ſoin de ma délivrance; mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me réſoudre à paſſer mes jours avec un homme ſi peu aimable, & ſi digne d'être aimé; Prenez mon ſoulier, gardez-le bien; parcourez toute la terre, & ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puiſſiez le chauſſer, une femme qui veuille de vous, ou bien un Coq qui vole auſſi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous reſtera plus que d'avoir les bonnes graces de la Vieille, pour avoir les miennes: ſans cette derniére condition, & l'une ou l'autre des premiéres, je ſerai toujours malheureuſe, & vous ne ſerez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces avantures, il faut tenter la premiére. Il vous ſouvient, je crois, que quelque priére qu'on vous ait pû faire, la nuit paſſée, de ne point boire, vous n'avez pas laiſſé de le faire. C'eſt pourquoi, quelque horreur que vous puiſſiez avoir de ce qu'on va ſervir devant

devant vous, mangez-en sans q
l'ordonne.

Je ne dema dois pas mieux, n
pas qu'avec la faim extrême qui
roit, on pût en servir chez un
ne si délicate si propre, & si cl
qui pût me d goûter; mais je pe
vanouïr lorsque je vis le plat
présenta : vous ne devineriez
Seigneur Ch valier, le déteſtab
que c'étoit; c'eſt pourquoi je fera
vous dire, qu'on me ſervit la j
Sauvage, sans oublier le pied, &
ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dreſſérent
le cœur me ſouleva, & j'allois ſo
ne plus voir cet objet odieux.
la Nymphe, ſans me parler, fit
ſoupir, & me jetta quelques re
pitié, mêlés d'indignation; cela
termina; je fermai les yeux; j
à belles mains un morceau de ce
que je mangeai à belles dents :
Jus me retirer après cet effort,
teſtant que je n'aurois plus beſoin
ger de plus de quatre jours; elle
rut toute radoucie; ſes regards
rent ſur les miens; & j'en fus ſi
té, que je mangeai encore un m
elle s'approcha de moi, & me di

puyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever; mais que je n'avois rien fait ſans cela. Le charme fait ſon effet, diſoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va ſe diſſiper, je le ſens par mon cœur; ſi vous perſevérez juſqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une perſonne qui vous aime; mais ſi vous quittez ce lieu, ſi votre repas eſt interrompu avant que d'être achevé, vous ſerez plus déſagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, & me montoient à la tête, que c'étoit une merveille: elles animoient mon courage; mais elles n'augmentoient point mon appetit: cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix perſonnes affamées, je réſolus de n'y rien laiſſer, puiſque telle étoit la condition de cette épreuve, & je me mis en devoir de tout avaler ou de crever noblement aux yeux de ma Divinité. Ce fut au fort de cette magnanime réſolution, que mon maudit Ecuyer, qui ſelon les apparences me cherchoit depuis long-tems, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La Nimphe en pâlit; & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle ſe jetta dans le paſſage ſoûterrain de la grotte, & me laiſſa plus con-

confondu, plus ſurpris, & plus déſolé, que je ne puis vous le dire; je l'avois vûë ſe radoucir pour moi; la bleſſure que le Sauvage m'avoit faite s'étoit guérie pendant que je mangeois ſa jambe. La préſence de la plus belle créature de l'Univers, appuyée contre moi, m'avoit ſoutenu contre le dégoût de cette épreuve: les choſes qu'elle m'avoit dites me rempliſſoient de force & d'eſpérance; & je ne comprenois pas trop comment ſa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout à coup, pour avoir ſeulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commençé; je courus à l'entrée du paſſage ſoûterrain, par lequel elle venoit de ſe ſauver; mais dès que je m'y préſentai pour la ſuivre, un vent impétueux non ſeulement m'en défendit l'accès, mais il m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, & me porta hors de la grotte; la porte ſe forma d'elle-même dès que j'en fus dehors; cette porte avoit deux trous, comme la porte de la Vieille; deux bras plus beaux que le jour, & plus blancs que la neige, paſſérent par ces deux trous; un rouet d'ébéne garni d'or ſe plaça vis à vis, & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la Divinité que je venois de voir ne fût la fille de la Vieille,

Vieille, & que l'amuſement de filer ne fût extrémement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la Nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miſericorde, lorſque mon Ecuyer, m'ayant enfin découvert, ſe remit à brailler plus fort que jamais en m'appellant par mon nom; les belles mains ſe retirérent auſſi-tôt; le rouet diſparut; & de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent ſortit, & nous pouſſa tous deux en roulant juſqu'à cet endroit de la montagne, d'où j'avois vû, pendant la nuit, la premiére lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la Vieille.

Ce fut là, qu'après être un peu revenus de notre étourdiſſement, mon Ecuyer me dit que je l'avois échapé belle, & me conjura de deſcendre au plus vîte, & de me ſauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous aviſé, pourſuivit-il, de grimper ſur cette maudite montagne, toute farcie de Sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la pourſuite de tout un peuple? Je vous attendis ſur le rivage juſques bien avant dans la nuit, & croyant que vous auriez pû débarquer en quelqu'autre endroit, pendant

dant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on ne dit que vous aviez ſéduit ou forcé la ille qu'on vous avoit laiſſé; que ſon Coq toit perdu; qu'on vous avoit vû débarquer enſemble, & que vous aviez tous eux gagné le haut de la Montagne, our vous dérober aux pourſuites de la ſtice; mais que tous les habitans de la mpagne ſe mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un & l'autre, que vous n'échaperiez pas à leur vengeance. En effet, toute la populace des ix circonvoiſins s'eſt aſſemblée dès la nte du jour; le Conſeil s'eſt tenu; les ipes ſe ſont miſes en marche, & ſe ndant de tous côtés, une partie de e multitude s'eſt miſe à inveſtir le pied a Montagne pour vous boucher le ge; tandis que l'autre montoit en ſe rſant par tous les ſentiers pour vous lre. Je vous ai cru perdu, mon cher e. On m'avoit ſaiſi, de peur que je ous fuſſe donner l'allarme, & l'on roit fort, qu'on me feroit l'honde partager avec vous le ſupplice vous deſtinoit. Je ne pouvois me er de voir, qu'un homme auſſi ſage

ge & auſſi retenu que vous aviez toujours été ſur ces ſortes de foibleſſes, ſe fût miſérablement perdu pour une maudite Guenon de campagne, & ſon Coq de paillier. Au milieu de ces douloureuſes réflexions, des cris ſoudains qui s'élevérent au pied de la Montagne du côté de la Mer, achevérent de me déſeſpérer. Car le bruit ſe répandit par-tout, qu'on vous avoit ſurpris juſtement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle Maîtreſſe pour vous ſauver; mais quelle fut ma joie, lorſque je vis la priſonniére! C'étoit un de nos chaſſeurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille; leur ſentence fut prononcée ſans autre forme de procès; & quoiqu'ils niaſſent le fait, l'Amant qui devoit être l'Exécuteur, fit une foſſe, dans laquelle il mit ſa Maîtreſſe juſqu'au col: après s'être tendrement embraſſés, cette foſſe fut comblée de terre autour d'elle; & comme on ne lui voyoit plus que la tête (que bientôt on ne devoit plus voir) on entendit chanter un Coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux: on entendit un ſecond cri; mais on ne vit rien: à la fin pourtant, un des plus apparens de cette aſſemblée tira de ſa poche une Lunette Aſtronomique, & ſoutint que

que c'étoit un Moucheron qui contrefaiſoit le Coq : l'Amant ſoutint, que c'étoit le Coq de ſa Maîtreſſe, & jura par le grand Caramouſſal, qu'il le reconnoiſſoit à ſa voix. Pendant cette diſpute, un véritable Coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiſeau de ſon eſpéce n'avoit fait, deſcendit des Cieux, & vint ſe poſer ſur la tête qu'on alloit enſevelir ſous terre : les cris redoublés, que pouſſoit toute l'Aſſemblée, ne l'effrayérent pas ; il garda ſon poſte tandis que tout le peuple ne faiſoit de dire que cet eſpéce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accuſée ; mais comme on s'aprocha d'elle, pour la déterrer, le Coq allongea le col, battit des aîles, chanta trois fois, & s'étant élevé comme auroit fait un Faucon, dans un inſtant on le perdit de vûe. Cela fit juger aux plus clairvoyaux des ſpectateurs, qu'il y avoit quelque choſe à redire à la bonté que l'on avoit eue pour ſon Amant ; mais comme le Coq, en battant des aîles ſur le bois, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques fautes indulgences, & on la déclara pleinement juſtifiée du crime capital. On fut délivrée ſur le champ, & de la priſon & de toutes ſes appréhenſions ; le peu-

peuple l'eſt allé conduire chez ſes parens ; & tandis qu'on met le premier appareil à ſon œil, je viens ici vous conjurer de vous ſauver, & de vous éloigner d'un pays où les Montagnes ſont pleines d'enchantemens, les Iſles de Lions, & le Continent de Coqs & d'habitans qui ne valent guéres mieux.

Je connus la vérité de ſon récit par les choſes qui m'étoient arrivées au haut de la Montagne : je ſuivis donc ſon conſeil, & nous ſortimes ſans obſtacle de ce lieu de prodiges & d'évenemens incompréhenſibles. Plus je repaſſois dans mon eſprit ce que j'y avois vû, moins je pouvois me perſuader que tout cela fût réel : ce Lion qui m'avoit parlé, cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en averſion, la divinité qui m'avoit preſcrit des choſes impoſſibles, l'eau que j'avois bûe ſi avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroiſſoient autant d'illuſions : cependant, je me trouvois en poſſeſſion du précieux ſoulier, & c'étoit aſſez pour m'aſſurer que tout le reſte étoit véritable. A la premiére Ville de conſéquence qui s'offrit ſur mon chemin, je fis faire le caſque que vous voyez, & ſur ce caſque le Coq

Coq enrichi de pierreries qui bât des aîes & qui paroît chanter, renferme le oulier merveilleux que je vai vous mon-er.

A ces mots, le courtois Etranger ayant ıvert le Coq, en tira cette merveille, ı'il m'avoit tant vantée, & que renfer-oit la figure d'un Coq que j'avois d'a-rd pris pour un Aigle. Je vous avoue-, très-illuſtre Empereur, que j'en fus ī d'étonnement: c'eſt un chef-d'œu-que ce ſoulier, pour ſa forme, pour race, & pour ſa petiteſſe; ſa vûe ſeu-ıe donna de l'émotion, quoique je perſuadé que c'étoit plutôt un ou-ge fait à plaiſir, que pour l'uſage de ue ce pût être. Le bel Etranger eut proteſter qu'il l'avoit chauſſé à la chaſſeuſe, je n'en crus rien: enfin l'avoir tenu long-tems entre mes , après l'avoir tourné de tous les , & après l'avoir baiſé, avec la per-n de celui qui me le montroit, il nis dans le cimier du caſque; & Fa-de la Montagne reprenant ſon e; Je ne veux point, Seigneur, vous amuſer par le récit frivole ıntures qui me ſont arrivées de-e ſeroit vous faire un détail en-des mépris, des inſultes, & des af-

affronts que j'ai eſſuyés par-tout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne cruſſe dignes de ma tendreſſe, & pas une de ces femmes ne me voyoit ſans croire ma tendreſſe indigne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la premiére jeuneſſe, me préféroient leurs Ecuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne refuſa l'épreuve du ſoulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me reſtoit donc aucune eſpérance que dans la rencontre d'un Coq qui s'élevât auſſi haut que celui de la belle chaſſeuſe, c'eſt-à-dire d'un Coq qui volat comme un Aigle, & c'eſt ce qui me paroiſſoit auſſi difficile à trouver, qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convint au béau ſoulier.

J'avois déja parcouru les Provinces de l'Afrique & de l'Aſie dans ces recherches inutiles, & j'étois ſur le point de m'embarquer au port de Sydon pour paſſer en Europe, lorſque les Ambaſſadeurs de Fortimbras à la grand' bouche, Roi de Danemarc, y débarquérent : ils me dirent, qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du Roi leur Maître ; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile,

le, quelque aſſurance qu'on leur donnat du contraire; & pour m'en convaincre ils ouvrirent une caſſette d'or, dont ils tirérent la meſure de cette bouche royale, & cette meſure étoit la meſure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, ſans avoir vû de bouche dans tous mes voyages, qui pût en approcher; mais je les ſuppliai de me dire ce que le Roi leur Maître prétendoit faire d'une autre bouche auſſi énorme que la ſienne, quand même il ſeroit poſſible d'en trouver? Ils me dirent, que cette curioſité lui étoit venue par une avanture fort bizarre qu'ils n'avoient pas le tems de me conter; & ſur cela le Chef de l'Ambaſſade, qui me parut un homme de conſéquence, pouſſa deux ou trois grands ſoupirs, & ſe mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, & j'avois déja les larmes aux yeux auſſi-bien que mon Ecuyer (ſans ſçavoir pourtant de quoi ces vénérables Ambaſſadeurs pleuroient) lorſque le premier ſe mit à dire: Ah, ma chére patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puiſque l'eſpérance de te revoir nous eſt interdite, à moins que nous ne puiſſions retourner vers tes heureux rivages avec deux choſes qu'on nous envoye chercher, & que toute la terre

terre ne ſçauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point, que la grande bouche ne fût une de ces deux choſes, je le priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent, que l'invincible Fortimbras leur Maître avoit une fille, qui s'apelloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle Princeſſe qui fût dans l'Univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue preſque folle; que le Roi ſon Pére, qui ne lui refuſoit rien, avoit à ſa priére fait pendre tous les Cordonniers de Danemarc, parce que pas un de ces Cordonniers n'avoit pû lui faire des ſouliers aſſez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvûe; que les Cordonniers des païs étrangers, informés de ſa méchante humeur, & du ſort de leurs Confréres, avoient tous refuſé de travailler pour elle; qu'à la fin le Roi ſon Pére, cédant à la tendreſſe qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ſes Etats, que quiconque chauſſeroit la belle Sapinelle ſa fille, l'auroit pour ſa peine, à condition, toutefois, qu'il ſeroit pendu comme les autres Cordonniers, s'il l'entreprenoit ſans en venir à bout; & nous, miſérables Miniſtres d'un Maître abſolu,

&

& d'une Maîtreſſe viſionnaire, nous avons dans nos inſtructions de trouver ce petit ſoulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bien-heureuſe patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commiſſions dont nous ſommes chargés; jugez ſi c'eſt avec raiſon que nous renonçons à l'eſpoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambaſſadeur pleuroit comme un enfant en faiſant cette réflexion: ſon récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour; je rêvai quelque tems aux conditions de l'Edit dont il venoit de parler; je lui demandai, ſi, par hazard, on préſentoit à cette Sapinelle, un ſoulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit? Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'eſt une Marionette pour la taille, on peut aiſément faire un ſoulier ſi petit, qu'une Marionette n'y mettroit pas le pied. Le Chef de l'Ambaſſade parut indigné de la comparaiſon, & me regardant d'un air de mépris; Jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vû le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de Marionette, des beautés dont la réputation n'eſt ignorée que de vous, & de vos pareils. Si jamais

la fortune vous conduit aux pieds de la Princeſſe de Danemarc, vous verrez quels pieds ce ſont, & vous avouerez que ſa taille ne céde au monde, qu'à celle de Mouſſeline la Sérieuſe; ce n'eſt donc pas tant la petiteſſe d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuſe, que le tour, la grace, & la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, juſqu'à préſent, de ſoulier qui pût y convenir. Mais ſuppoſé, Seigneur Ambaſſadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chauſſure à la forme, à la figure, aux graces, & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouſer votre Infante, ſelon l'Edit du Roi ſon Pére, qu'en arriveroit-il encore? Si par un cas impoſſible, répondit mon Danois, il ſe trouvoit quelqu'un d'aſſez ſtupide, d'aſſez bête, d aſſez imbécille d'entendement, & d'aſſez dénué de goût, pour renoncer à la poſſeſſion légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'eſt obligée par ſerment (ſon honneur ſauf, & toutes ſes dépendances) d'accorder à celui qui l'aura chauſſée à ſa fantaiſie, ce qu'il lui demandera. Vous jugez bien pourquoi je faiſois tant de queſtions: cette derniére réponſe me détermina; car mon eſprit s'étoit rempli de difficultés d'abord: la

belle chaſſeuſe régnoit toujours dans mon
cœur; cependant il ne laiſſoit pas d'être
pris de tous les objets qui ſe préſentoient
n chemin faiſant; mais je les oubliois au
remier moment d'abſence, pour me ren-
re tout entier au ſouvenir de ſes char-
es; la Princeſſe dont on venoit de par-
r offroit ſa main en récompenſe d'un
ccès dont elle déſeſpéroit; d'un autre
té la mort étoit la récompenſe du té-
raire qui ne réuſſiroit pas. J'avois cher-
é par-tout un pied digne du plus beau
lier du monde; la Princeſſe de Dane-
c ſoupiroit après un ſoulier digne du
beau pied de l'Univers qu'elle croyoit
ir: ſi d'un côté je craignois que la facili-
e mon panchant ne me fît tout oublier
ès d'une Princeſſe qu'on me peignoit
lle; de l'autre, l'averſion, que tout
ce ſembloit avoir pour ma préſence,
ſſuroit contre ma propre foibleſſe.
is erré par le monde ſans trouver
emme qui voulût de ma tendreſſe,
s rencontrer que des Coqs de baſ-
r, qui ne ſçavoient ce que c'étoit
e s'élever d'un vol rapide au mi-
s airs; je réſolus donc ſur le champ
nbarquer dans un des vaiſſeaux de
ſſade, de chauſſer l'Infante Sapi-
& de la mener en triomphe aux

pieds de la Nymphe à l'Arc d'Acier. Les Ambaſſadeurs, qui étoient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une réſolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impoſſibilité de l'Avanture, & tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, ſi je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du ſoulier ; & le Chef de l'Ambaſſade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut ſi favorable, que le ſeptiéme mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traverſai ces Provinces immenſes & ſtériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la Cour de Fortimbras à la grand' Bouche : ce fut là, que m'arrivérent des Avantures beaucoup plus dignes de votre attention, que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit ſuivant.

Le bel Etranger en étoit à cet endroit de ſon Hiſtoire, lorſque la ſuite en fut interrompue par un bruit ſoudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuſes,

& de flageolets, dont la Forêt r
inopinément : nous tournames les
de toutes parts, & nous les arr
long-tems ſur l'endroit d'où ce brui
bloit venir ; mais ce fut inutilement
ce concert extraordinaire approcho
notre ſurpriſe augmenta, ne voyan
par-tout à la ronde qui pût le cauſe
non Secretaire & l'Ecuyer de l'I
u, qui dans l'étonnement de ce p
e étoient montés ſur des arbres
oir de plus loin, accoururent tout
és, & nous dirent qu'un gros d'Ara
ue quelques collines nous avoient
ord cachés, ſembloit s'étendre de
s parts pour nous enveloper. En ac
nt de nous donner cet avis, nous m
nes ſur nos Chameaux qu'ils nous p
térent, & nous marchames aſſez
nent vers les premiers de cette tr
, que nous commencions à apperc
r ; mais nous ne fûmes pas long te
écouvrir que ce n'étoient point d
bes, & que ceux que nous voyio
ongeoient à rien moins qu'à nous er
per. Cependant le ſpectacle nou
it ; car autant que notre vûe pu
ndre du côté d'où ces avant-coureur
nt venus, nous vîmes un nombreux
ge de Chevaux, d'Eléphans, & de

Chameaux, chargés de litiéres, de palanquins, & de bagage. Cet attirail étoit eſcorté de Soldats & d'un grand nombre d'Eſclaves tous couverts de toile peinte; & les couleurs de cette toile étoient ſi vives, & ſi variées, que nous crumes voir un parterre mouvant émaillé de toutes les fleurs du Printems le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir paſſer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin brillant d'or, & des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés : quatre Eſclaves, d'une taille beaucoup au-deſſus de la taille ordinaire, le portoient ſur leurs épaules ; & quatre Satrapes à Cheval portoient chacun un paraſol pour le garantir de l'ardeur du Soleil : ces quatre Satrapes, les Eſclaves, & les paraſols étoient ornés de toile peinte; mais de toile ſi fine, ſi magnifiquement peinte, & ſi richement brodée, que mon Secretaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré pluſieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu ſi longtems avant que de rien voir. Ce concert

cert recommença par malheur dès
palanquin fut vis-à-vis de nous,
connûmes dès qu'il commença, qu
loit être accoûtumé à l'entendre d
pour y pouvoir durer ; cette muſiqu
daine nous fit treſſaillir l'un & l'a
nais elle parût ſi effroyable à nos
neaux, qu'ils nous emportérent,
outes les extravagances qu'une te
udaine fait faire à leurs ſemblables
s occaſions ; tous les efforts que
nes pour les retenir, ne ſervoient
doubler leurs inquiétudes, & l'i
ſité dont ils nous emportoient : le
celui de mon Secretaire, qui n'avo
voulu ſe quitter, tournant le do
cert, ſe jettérent comme des force
t au travers de l'arriére-garde qui
t en biaiſant, & paſſérent ſur le v
à tout ce qui ſe trouvoit en leur c
. Le déſordre & les cris de ceux
oyoient aſſaillis à l'improviſte au
toient encore la fureur de ces ma
animaux, qui ne ralentirent jamais
nce de leur courſe juſqu'à la pr
rivière ; ils s'y arrêtérent un mo
pour prendre haleine ; mais le ſou
de leur allarme étant revenu dan
me inſtant, ils ſe précipitérent a
de l'eau, ſans nous donner la moin

dre connoiſſance de leur projet ; & tout ce que nous pûmes faire dans cette ſurpriſe, fut de nous tenir fermes, & de gagner le rivage oppoſé d'une riviére fort rapide & fort profonde. Nous étions à plus de quinze ſtades de la Forêt où nous venions de cauſer tant de déſordre : j'aurois bien voulu retourner ſur mes pas, tant pour ſatisfaire la curioſité que m'avoit donné le commencement de cette Avanture, que pour ſçavoir ce qu'étoit devenu le beau Facardin, qui ne paroiſſoit point, de quelque côté que nous puſſions tourner la vûe pour le chercher ; mais mon Secretaire m'ayant repréſenté le péril & la difficulté du paſſage de la riviére, l'approche de la nuit, la diſtance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos Chameaux, encore tout éperdus, ſi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée ; il falut céder, & me laiſſant conduire vers une habitation ruſtique qui paroiſſoit en éloignement, j'y paſſai la nuit avec impatience ; & dès que le jour parut, je me mis en campagne, pour ſçavoir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & ſur-tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & ſon ſoulier, afin d'être in-

inſtruit du reſte de leurs Avantu
un Orage épouvantable, qui a
pendant toute la nuit, groſſiſſa
coup tous les torrens qui tomb
Montagnes voiſines, avoit telle
déborder la riviére, que nous av
verſée, qu'il fut inutile d'en
paſſage, ou d'attendre que les
fuſſent retirées. Les gens, chez
avions logé, nous aſſurérent qu
les plaines d'alentour ſeroient
plus d'un mois durant. Voilà l'A
qui me ſépara du charmant E
dont je n'ai jamais pû, depuis
avoir la moindre nouvelle, quel
ne que je me ſois donné par-tout
apprendre.

Dinarzade, après un ſoupir de
gement tel qu'on fait d'ordinaire
tir d'une grande oppreſſion, ou d'
ennui, joignant ſes deux mains pa
ſa tête, Mille graces, s'écria-t-el
Satrapes couverts de toile peinte
lanquin doré, aux Gens qui le po
aux Paraſols qui le défendoient
leil, & ſur-tout aux cornemuſe
fifres, aux timbales, & aux flag
qui, donnant l'épouvante à vo
meaux, vous ſéparérent de cet au
cardin: & que bien ſoit à jamais

bordement de la riviére qui vous empêcha de le rejoindre : car ſans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ſes Avantures, en nous contant encore celles qui lui ſont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne-foi, Seigneur Facardin, dites à peu près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre Secretaire, puiſque depuis le tems que vous abuſez de la patience du Sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre ?

Le Sultan, qui, par habitude, ſe faiſoit frotter la plante des pieds par ſon Grand-Chambellan, pendant tout le commencement de cette Hiſtoire, par bonheur n'entendit pas ce que ſa belle-ſœur venoit de dire, à cauſe d'un léger aſſoupiſſement : il eſt à croire, qu'elle n'en eût pas été quitte pour une ſimple reprimande ; & Facardin, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette maniére : Comme Votre Majeſté, toujours auguſte, & victorieuſe, ſembloit être diſtraite par quelques réflexions ſérieuſes & politiques pendant certains endroits de mon récit, je

vais

vais répéter ce que j'ai dit pe
momens de réverie, pour vous
au fil de l'Hiſtoire. Il n'eſt pas
re, dit le Sultan; il ne m'en eſt
pé le moindre mot: & pour v
re voir, pendant que je médit
repos de mes peuples, & ſur
rité de mon Etat, vous contie
les Eléphans, les brancards,
ſols, & toute la toile peinte,
le frein aux dents, & s'étoien
tés dans la Mer, d'abord que v
Ecuyers, & vos Chameaux,
çâtes à jouer de la flute & de
nemuſes.

Juſtement, reprit Dinarzade,
ce de Trébizonde n'a qu'à pourſ
Hiſtoire; & s'il prend un jour
Votre Hauteſſe de la raconter
goût de cet échantillon, ce ſer
curieuſe Hiſtoire du monde. Tai
donc, lui dit le Sultan, afin que
ne toute mon attention; & vo
cardin, pourſuivez. J'avois un re
trême, dit Facardin, de n'avoir
dre congé de l'Etranger, tant p
time que j'avois pour lui, que
deſſein que j'avois eu de le prier
ger de nom, afin que les exploit
je prétendois rendre le mien célé

fuſſent pas confondus entre les deux ſeuls Facardins qui fuſſent dans l'Univers; mais je ne fus pas long-tems à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des eſprits indolens & ſpéculatifs, qui paſſeroient des heures entiéres ſans parler, principalement quand ils ſont ſeuls; mais pour moi, qui n'ai jamais ſçû ce que c'étoit que cette ridicule oiſiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui ſe préſentent en voyageant, ſans ouvrir la bouche pour en raiſonner, je me parlois à moi-même quand je n'avois perſonne à qui parler; je répétois quelques ſcénes de comédie, je chantois, je ſiflois; enfin je mettois en uſage tout ce que l'eſprit, & les avantages de la naiſſance, fourniſſent pour ſe deſennuyer, plutôt que de m'amuſer à bâtir des châteaux en l'air, comme font les miſerables ſonge-creux dont je parle : mon Secretaire n'étoit pas, à la vérité, de cette eſpéce de rêveur; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guéres mieux; & tirant une grande pancarte, toute grifonnée de ſes obſervations, il alloit crayonnant les Fleuves, les Montagnes, les Rivages, les Châteaux, les Moulins, & juſques aux Colom-

Colombiers qui ſe trouvoient
route. Un jour que j'en étois
tienté qu'à l'ordinaire, Jaſmin
eſt-il poſſible qu'avec cette barb
pend juſqu'à la ceinture, vous
nellement à lanterner avec vo
de journal, au lieu de vous te
de moi pour répondre à mes q
Serrez-moi ce fatras, pour me
dans l'état que vous avez des
périlleuſes, l'avanture la plus à
nous, afin que je l'aille cherch
ſuis las d'errer au hazard com
depuis trois ſemaines : nous étio
d'un pont (qu'il commençoit à
dans le tems que je lui tenois ce
il eut de la peine à quitter ſon
pour m'obéïr ; il s'y diſpoſoit
avant que de paſſer la riviére, q
Chameaux ſe mirent à renifler &
bler de frayeur ; un moment apr
entendimes accorder quelques inſ
& auſſi-tôt nous vîmes paroitre
bout du pont une demi douzaine
ſonnages habillés de toile peinte, c
ayant vûs les premiers, accordoien
ſtrumens de différentes eſpéces pe
faire honneur : dès que nous co
que c'étoient des Muſiciens pareil
de la Forêt, nous leur fimes ſign

point commencer la ſerenade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faiſions cette priére ; & paſſant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étoient tous yvres, l'embarras de nos chameaux leur parut ſi divertiſſant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude : dès les premiers accords de ce prélude, le Chameau de mon Secretaire ſe ſouvenant de la manière dont il s'étoit ſauvé la premiére fois, ſe précipita dans la riviére ſans marchander, & tandis que ſon maître lui tenoit le col étroitement embraſſé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loiſir de ſerrer, flottérent au milieu de l'eau. Pour mon Chameau, que le chef de ces Muſiciens avoit ſaiſi par la bride, & que les autres environnérent de tous côtés de peur qu'il ne ſuivit ſon compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échaper, il ſe mit à deux genoux tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant ſe boucher les oreilles, & pouſſa des cris ſi douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre Chameau, qui par amitié pour ſon compagnon, lui répondit de l'autre côté de la riviére.

Je

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon Chameau par la bride, ayant fait partir ſes compagnons, de peur de quelque nouvelle allarme, conduiſit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuſes de l'inſolence de ces yvrognes. Il me dit, qu'ils étoient de la bande de pluſieurs autres Muſiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit os Chameaux, ils ſeroient morts d'anoiſſe s'ils avoient entendu l'autre conrt, ayant ordre de jouer de tous leurs ſtrumens, dès qu'ils verroient quelque ranger : il ajoûta, qu'il étoit reſté derre, pour ramaſſer ces coquins qui s'éent écartés pour boire à tous les cats de la route, & qu'il alloit regar le convoi de la Princeſſe. Et quelle ceſſe, lui dis-je ? C'eſt Mouſſeline la euſe, me dit-il, qui s'en retourne au aume de ſon pére pour rire. Compour rire, lui dis-je ? C'eſt, dit-il, y a trois mois qu'elle voyage pour & c'eſt pour rire qu'elle retour-Royaume d'Aſtracan : mais je ſuis impie, pourſuivit-il, de vous rendre d'une choſe que vous ſçavez mieux oi. A ces mots, il partit à toutes, pour rejoindre ſes compagnons : j'eus

j'eus beau l'appeller, pour ſatisfaire ma curioſité, jamais il ne tourna la tête, & jamais mon Secretaire ne voulut conſentir que je montaſſe ſur mon chameau pour courir après ; proteſtant, qu'il aimoit mieux mourir, que de ſe trouver à la merci de cette implacable muſique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence ; lui regrettant la perte de ſes remarques, & moi, celle d'un éclairciſſement que je ſouhaitois ſur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'Infante d'Aſtracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver juſqu'à la nuit ; car mon Secretaire étoit reſté bien loin derriére moi, pour faire le bel-eſprit, ou pour repaſſer dans ſa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu ; mais ne pouvant ſouffrir le ſilence où ſa rêverie me réduiſoit, je l'attendis, & dès qu'il fut auprès de moi, Jaſmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liſte des lieux où l'enchantement & les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déja dit, à ceux qui ſont les plus près d'ici. Cherchez-les vous même, me dit-il d'un air aſſez chagrin, puiſque toutes mes liſtes, tous mes journaux, & tous mes papiers ſuivent le courant de la riviére, tandis que je ſuis votre Alteſſe ſur un ſorcier de Chameau, qui me

me fera deſeſpérer de ma vie, & ſi
quel il m'eſt du tout impoſſible de
mon ſalut, tant il me donne occaſio
le maudire, & notre grand Prophêt
l'a mis au monde : ſuivez donc, Seig
ces papiers, qui ne ſont, à propre
parler, que des commentaires de nos
les actions ; pour moi, je ne ſuis pas
ot, pour me noyer en les repêchant.
quoi bon courir après les avantures
équipage où vous êtes ? Ne voyez-
as, que quelque brave que vous ſo
ne faudroit qu'une vielle pour vou
fuir juſques au bout du monde ſu
maudite monture. Laiſſez donc là
us plait, la démangeaiſon de gloir
us tourmente, juſqu'à ce que vous
en état d'en acquerir : nous ſomm
s journées du golfe Perſique ; c'eſt
e Ville enrichie du commerce de
Mer, que l'on trouve les plus b
aux du monde, & c'eſt là que je
à votre Alteſſe, de vous défair
eſaſtreux chameaux, pour nous r
la façon des Héros errans, au
tter par le monde comme des
's Arméniens, ou des Pelerins
e.
ſuivis ſon conſeil, & le troiſi
ans avoir fait aucune mauvaiſe
con

contre, c'eſt-à-dire ſans avoir trouvé de muſique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer rouge: le Soleil étoit ſur le point de ſe coucher, & je regardois avec plaiſir la varieté brillante dont ſes rayons peignoient la ſurface des flots: on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre, qu'on avoit étendu deſſus; car la couleur de cette mer, & celle de la lumiére qui s'y répandoit, faiſoient un mélange éclatant. Mon Secretaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda ſi je ſçavois pourquoi ce que je regardois s'apelloit la Mer rouge? Je lui dis que c'étoit à cauſe de ſa couleur: au contraire, me dit-il, c'eſt qu'elle n'eſt non plus rouge que vous. Au reſte, il ne faut pas vous imaginer qu'elle ſoit venue au monde faite comme elle eſt; & puiſque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Floriſpahan, capitale de l'Arabie pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous ſçaurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, & de l'autre le Royaume d'Ophir: les premiers Rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers Rois de la Bactriane, & cela

# FACAR

r un ſujet aſſez
rdinaire à des
ceux-ci, qui ne
trajet de cinq o
r. Or, après que
nt bien déſolés, d
de pére en fils, par
les, ceux qui régne
, ſe ſont aviſés de
ance de leurs enfan
e Roi d'Ophir n'av
ui de Bactriane n'av
tte fille étoit ce qu'or
même, & le Prince d
ef-d'œuvre d'agrémen
ine, mais froid comm
u beau ſexe. Cependant
iaires de part & d'autre
devoir, le traité fut bien
lui de Bactriane, grand
leurs, n'avoit preſque po
en récompenſe, il avoit l
table bouche qu'on verra
d'Ophir.... Non; attend
je me remette cette circo
d'Ophir, oui juſtement,
phir; car celui de Bactria
re, avoit une bouche da
enfant d'un an eût à pein
du doigt, lors même qu'il

récompense, son nés étoit le plus am-
& le plus fertile en bourgeons, que
mais Plénipotentiaire ait porté. Le Mi-
iſtre Bactrian porta les articles de la paix
avec le portrait de l'Infante ſa Maitreſſe
à la Cour d'Ophir; mais ce fut inutile-
ment: le Prince ne voulut pas ſeulement
regarder le portrait, & partit ſecrette-
ment de la Cour, environ à minuit &
trois quarts; mais ce qui arriva dans l'au-
tre Cour, vous fera dreſſer les cheveux à
la tête. Or, avant que d'en venir à cette
cataſtrophe, il eſt bon que vous ſçachiez,
qu'à deux ſtades & demie de Fourchimé-
ne, Capitale de toute la Bactriane, on voit
un petit bois fort obſcur; que dans ce
bois eſt un temple encore plus obſcur;
écoutez bien ceci, s'il vous plaît; qu'au
haut de ce temple eſt un pinacle qui s'é-
léve juſques aux nues; & que tout au
aut de ce pinacle eſt une cage; & dans
ette cage, un Coq qui rend des Ora-
es; ſouvenez-vous, s'il vous plaît, de
utes ces circonſtances. Comme le Mi-
tre du Roi d'Ophir n'étoit pas encore
vé, & que toute la Cour de Bactria-
'attendoit avec impatience à cauſe des
d'artifice qu'on avoit préparés pour
blication du mariage, la belle Prin-
ſe, qui, comme une Princeſſe jeu-

ne

en élevée, aimo
nmes jeunes & bi
nt la Reine ſa m
outes deux *incogni*
du Coq, pour ſç
e heure le Prince
ne doutant pas (com
s par les nouvelles à
ivat galamment lui-
i de Plénipotentiaire
pour rendre l'Ambaſ
chante. La Princeſſe
tre toute coëffée, tou
parfumée, comme ell
ois nuits pour n'être pa
oit rendue à la petite é
rée de la nuit, ſans fille
ans Dames du Palais,
avertir la Reine, que l'Am
phir étoit arrivé dans un
te. Cette particularité d'im
reuſe les confirma dans l'o
toit le beau Prince en per
chariot qu'on avoit prépa
l'Oracle, les ramena au Pa
ceſſe, qui, par l'excès de
tendoit remercier le Princ
ſon empreſſement, ne ceſ
dre les lévres, d'aiguiſer
de tarabuſter ſes cheveux,

qu'on le menat à l'audience ; mais elle penſa s'évanouïr, lorſque le véritable Ambaſſadeur y parut. Elle avoit ſi fortement dans la tête, que c'étoit le Prince déguiſé ſous le caractére du Miniſtre, que, quand au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nés de Pélican au-deſſus d'une bouche qui ſembloit faite par un vilbrequin, elle dit tout haut, que le Prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, que la Princeſſe des Bactriens n'étoit pas pour ſon nés. Elle ne ſe contenta pas de ce tranſport d'indignation : elle ſe mit à genoux devant toute l'Aſſemblée, & levant les yeux au Ciel, Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que ſon Alcoran me ſerve de poiſon, ſi jamais j'épouſe le Prince d'Ophir, juſqu'à ce que je ſois aſſez vieille & aſſez effroyable, pour lui donner autant d'averſion que j'en ai pour ſa figure. Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baiſa la terre (ce qui chez les Bactriens eſt la confirmation d'un ſerment ſolemnel.) Le pauvre Ambaſſadeur, qui n'avoit pas encore commencé ſa harangue, fut tellement ſurpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau Prince du monde, qu'il remit dans ſa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris

pris pour mettre dans ſa bouche, & pour faire ſon compliment, & ſortit de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en ſortit ſi tranſporté de colére, qu'en montant dans ſon palanquin, on crut que ſon nés ne ſortiroit jamais de la Ville ſans y mettre le feu, tant il paroiſſoit enflammé. La Princeſſe de ſon côté, s'étant échapée des bras du Roi ſon pére & de la Reine ſa mére, donna un ſoufflet à tour de bras à ſa Gouvernante, qui lui faiſoit des remontrances ; monta, jambe deçà, jambe delà, ſur le Cheval d'un Officier des Gardes ; & ne ceſſa de galoper, qu'elle ne ſe fût rendue dans le bois : elle y mit pied à terre ; mais comme elle s'alloit jetter dans le Temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon Secretaire, lorſqu'il fut interrompu par quelque choſe de brillant qui parut ſur la Mer aſſez loin de nous. Le Soleil ſe plongeoit au ſein des ondes, & ſes derniers rayons ſe répandant ſur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions ; mais à meſure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis

puis le haut de ſon mât juſques à la ſurface de l'eau : deux Nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une eſpéce de Nymphe plus parée que le Ciel, & plus laide que l'Enfer, en ſortit : tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être ſi jeune & ſi déteſtable, elle vint ſe jetter à mes pieds, & m'ayant embraſſé les genoux avant que je puſſe m'en défendre, Invincible Chevalier, me dit-elle, venez ſauver la plus précieuſe vie qui fut jamais ; & ſans vous arrêter à la difficulté de l'entrepriſe, jurez-moi, que, quelles que puiſſent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y expoſer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui ſoit dans l'Univers : elle fit ſemblant de pleurer à ces mots ; je la relevai, pour me ſauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorſque le prudent Secretaire mettant ſa main deſſus ; Attendez, Seigneur, me dit-il, que je la queſtionne un peu avant que de vous engager. Alors, ôtant ſa calotte, & ſecouant ſa longue barbe, Ou je ne m'appelle pas Jaſmin, pourſuivit-il, ou vous venez de la roche de criſtal : n'eſt-il pas vrai, Demoiſelle ma mie ?

Tai-

Taiſez-vous, petit Amour, lui dit-elle; ce n'eſt pas vers vous qu'on m'envoye, c'eſt vers votre Maître: Oui, beau Chevalier, c'eſt vers vous, pourſuivit-elle en me regardant: la plus charmante des mortelles vient de ſe mettre au bain, & ce ſera pour la derniére fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir ſortir; jurez-moi donc que vous le ferez, en dépit de votre Page Jaſmin; jurez-le moi, & qu'ainſi la roſée du matin vous ſoit toujours en aide, que celle du ſoir vous flatte tendrement les joues, & que les paroles de votre bien-aimée ſoient auſſi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'eſt à l'oreille qui ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refuſer les proſpérités que me promettoient tant d'agréables ſouhaits.

Ainſi, je prêtai le ſerment qu'on me propoſoit, & je jurai, quoi qu'il en pût arriver: premiérement, de voir ſortir la Dame dont on parloit de ſon bain, & de faire mon poſſible enſuite pour la délivrer. Mon Secretaire n'eut pas plutôt entendu le ſerment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, ſe chiffonna la barbe, & pouſſant des cris douloureux: Miſérable Prince! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux;

pour un engagement qui va vous perdre, ou vous deshonorer pour jamais. Sçachez qu'il n'y a qu'un Satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui oſât ſeulement regarder l'Avanture que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettrez jamais à fin ; mais je ſçai le moyen de vous dégager du ſerment que vous venez de faire. A ces mots, il tira ſon poignard, & courut à l'Ambaſſadrice, dans le deſſein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de ſon emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce tranſport indigne : tout cela ne l'en fit point repentir ; & voyant que je m'embarquois ſans lui, (car telle étoit la loi de cette entrepriſe;) voyant, dis-je, que je lui défendois abſolument de m'accompagner ; Que la Mer, s'écria-t-il, puiſſe engloutir le bateau doré, les deux Nains qui le gouvernent, la Guenon pertintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la ſuit !

La Nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fuſſe Facardin ? Pourquoi non ? lui dis-

je.

je. A cette réponſe, ſe tournant vers mon Secretaire qui pleuroit encore ſur le rivage, Vénérable Jaſmin, lui dit-elle, ne mentez point : eſt-ce véritablement Facardin ? Il le jura, dans l'eſpérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puiſque nous avons l'invincible Facardin ; mais ſi c'eſt lui, qu'a-t-il fait de la moitié de ſa perſonne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponſe ; & la chaloupe dorée voguant d'une viteſſe incroyable, nous perdîmes de vûe le rivage, où l'inconſolable Jaſmin ſe déſeſpéroit, & quinze minutes après, nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaſte étendue, qui s'élevoit au milieu de la Mer : il me parut tranſparent ; dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de criſtal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée, & beaucoup plus laide que celle du Bateau, nous vint recevoir ; dès que notre Demoiſelle la vit, Réjouïſſez-vous, s'écria-t-elle, je vous améne ce que notre divine Maîtreſſe cherche depuis long-tems, je vous améne le grand Facardin. Le grand Diable ! répondit l'autre. Il faut que tu ſois

folle, ma pauvre Harpieane, pour croire que ce marmouſet ſoit l'indomtable Facardin ; mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire eſt capable ; & puiſqu'il n'a pas l'air de ſuffire aux ſeules approches de l'Avanture, nous aurons la conſolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Criſtalline. A-t-il juré ? Oui, lui dit la premiére Chouette, & même de ſi bonne grace, que j'ai quelque regret à ſa deſtinée. Qu'on le déſarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Criſtalline. Doucement, s'il vous plaît, Meſdames les laiderons, leur dis-je : ſçachez que je vous aurai plutôt fendu les grouins à toutes deux, que vous n'aurez le tems de prononcer encore une fois le mot de déſarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots, & les voyant toutes éperduës d'un procédé ſi bruſque ; Qu'on me conduiſe, leur dis-je, vers cette Criſtalline que j'ai ſottement juré de ſecourir, afin que je ne perde point de tems à la délivrer d'un péril qui paroît ſi preſſant : il ſeroit vraiment fort à propos de me laiſſer déſarmer, dans le tems qu'on m'envoye chercher pour combattre.

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous

nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit ; auſſi-bien ſeroit-il inutile de réſiſter : laiſſez ici vos armes ; & je vous jure par le Grand Haly, fondateur des Turbans verds, que s'il ſe préſente un ſeul ennemi qui ſoit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laiſſai perſuader ; & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je ſuivis ces deux créatures. Nous rencontrames en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes. C'étoient des hommes habillés & coëffés en Demoiſelles, qui, portant chacun une quenouille avec ſon fuſeau, filoient de toute leur force en nous voyant paſſer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne maſcarade de tant de viſages guerriers traveſtis en Fileuſes ; elles me dirent, que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus eſpérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'Avanturiers, qui, ayant juré comme moi de tenter la même Avanture, avoient mieux aimé paſſer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hazard d'être écorchés tout vifs s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donné pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir

uré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur Souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il la refusat, ou qu'il ne pût la mettre à fin après l'avoir acceptée.

Ne peut-on pas sçavoir, leur dis-je, de quelle nature est cette Avanture périlleuse? C'est à notre Maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous la présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher dans une Isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamans sur toutes les routes; & comme la nuit étoit entiérement fermée, je n'aurois pû distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes Chandeliers de cristal, & un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la Zone-Torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne Equinoctiale. Le Soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal; l'air en étoit échauffé comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous couchés

chés avec le crépuſcule ; ainſi je n'eus pas grande peine de me trouver tout en eau, lorſque nous parvînmes à l'extrémité du rocher : ſur le panchant de cette extrémité, je vis un pavillon quarré ; mes deux guides me conviérent de m'y repoſer ; je le trouvai garni de toutes ſortes de rafraîchiſſemens ; je pris celui du bain le premier, à la ſollicitation de ces conductrices, qui m'aidérent à me deshabiller, mais qui ne purent me perſuader de leur confier mon épée comme je fis mes habits. Elles ſe tuoient de me dire, qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main ; tout cela ne ſervit de rien : non-ſeulement je m'y mis, mais j'en ſortis dans cette poſture. On me jetta ſur les épaules une robe de chambre magnifique ; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit ſervi devant moi, & que je bûvois d'un vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain Cimeterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver ; & ſans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit tems de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, & un peignoir

ſur les épaules, pour être dans l'équipage des miſérables que je viens de rencontrer : enfin, voyant que je n'entendois pas raiſon ſur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduiſirent dans l'état où j'étois juſques au bout d'un pont, ſur lequel on traverſoit de la roche de criſtal à la plus délicieuſe prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux Demoiſelles me quittérent : dès que j'eus paſſé le pont, deux petits Mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermérent d'une barriére de bronze ; & m'ayant fait la revérence, me demandérent mon épée : je leur dis que j'étois tellement importuné de cette propoſition, que je les pourfendrois depuis la tête juſques au nombril s'ils m'en parloient encore : ils furent ſi troublés de cette menace, qu'ils ſe mirent à courir comme des chévres au travers de la prairie ; je les ſuivis au petit pas, juſques auprès d'un Palais qui ne pouvoit manquer d'être tranſparent, puiſqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui ſoient dans le reſte du monde. A côté de ce Palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre, le plus ſuperbe

des

des Pavillons; car j'ai ſçu depuis, que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de deſcendre en droite ligne.

Ce Pavillon, ouvert par devant, me laiſſa voir un lit plus magnifique & plus galant, s'il eſt poſſible, que celui dans lequel repoſent à préſent les appas de la divine Scheherazade votre épouſe. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une Avanture périlleuſe, ſi je ne les avois pas trouvés vilainement ſitués; car à la droite du Palais tranſparent, ſe préſentoit un bucher, auquel il ne manquoit que d'être allumé, pour y brûler quelque criminel; & l'on voyoit à la gauche du Pavillon une eſpéce d'Autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des couteaux pour l'égorger. Quoique je ne me ſois jamais ſeulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légére idée d'inquiétude me paſſa par la tête comme une vapeur, lorſque je me ſouvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de criſtal: cependant, comme je ne voyois perſonne dans le Pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit Palais; & ce fut là que j'eus la premiére connoiſ-

ſance de la bizarre entrepriſe où je m'étois engagé. L'endroit, où le hazard me conduiſit d'abord, étoit juſtement l'apartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte; je vis auſſi diſtinctement ce qui s'y paſſoit: & quatre Moreſſes, plus noires, plus camardes, & plus deshabillées qu'elles ne le ſont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve, où, ſelon toutes les apparences, leur Maîtreſſe n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'Avanture; car, dès qu'on m'eut apperçû, ces quatre Dames d'atour ſe mirent en haye du côté où j'étois, & la merveilleuſe Criſtalline ſortit du bain preſque auſſi nue qu'on peut l'être, ſans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque tems dans cet état, au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi ſe couvrir: je connus l'artifice; mais quoique je fuſſe perſuadé de l'avantage que ſon éclat recevoit par l'oppoſition de ces figures affreuſes, j'avoue que je fus frapé de la blancheur dont toute ſa perſonne m'éblouit, & je ne comptai pour rien le péril de l'entrepriſe, dans l'eſpoir qu'une beauté ſi rare auroit quelque reconnoiſſance pour le ſervice que je prétendois lui rendre.

Je

Je ne ſçai de quelle maniére elle & ſes ſuivantes diſparurent, pendant que je faiſois ce beau raiſonnement ; mais quelques momens après, une de ces Moreſſes vint me dire, que la céleſte Criſtalline ſa Maîtreſſe, cette Divinité que j'avois eu le bonheur de voir au ſortir de ſon bain, m'attendoit dans ſon lit, où elle venoit de ſe mettre, dans l'eſpérance que je voudrois bien lui ſauver la vie par cette généreuſe complaiſance. Je ne ſçavois comment me perſuader qu'on ne ſe moquoit pas de moi par une propoſition ſi cavaliére & ſi flateuſe en même tems : Finiſſe l'Avanture comme elle pourra, diſois-je en moi-même, pourvû qu'elle commence comme cette honnête Meſſagére veut me le faire entendre. Je la ſuivis avec empreſſement ; car elle marchoit à grands pas : je me doutai bien qu'on me menoit au Pavillon de Darius ; & dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés, qui ſe poſtérent tout autour. Cela fait, la Nymphe Criſtalline me pria de m'aſſeoir un moment au chevet de ſon lit : dès que j'y fus, elle prit une ſonnette d'or ; & dès qu'elle eut ſonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon Secretaire :

dans ſa gauche, il tenoit une faulx, & dans ſa droite une pendule qu'il poſa ſur une table de l'autre côté du chevet, & ſe retira. Dès qu'il fut ſorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une eſpéce de Grand-Prêtre, vénérable par ſon habillement, mais de l'aſpect le plus féroce qu'on ait jamais vû, & qui parmi ſes vêtemens Sacerdotaux avoit un grand couteau de boucher paſſé dans ſa ceinture, ſans compter une barbe plus longue encore que la premiére : l'autre étoit un Serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous, & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une ſorte de clavier, qui au lieu de clefs étoit tout farci de bagues de différentes eſpéces; il paſſa ce clavier dans un anneau qui ſortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La Déeſſe du lit, que je n'avois pas eu le tems de regarder à cauſe de toute cette momerie, me pria de faire la premiére épreuve, c'eſt-à-dire de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'Avanture étoit finie, elle libre, & moi maître de ſa perſonne & de tous ſes tréſors. Ce fut à ces mots que je tournai les yeux ſur elle; mais j'en étois trop près pour la trouver auſſi merveilleuſe

que

que la premiére fois : malgré tout l'art qui ſoutenoit quelques reſtes de beauté, ſon viſage me parut fort flétri. Je ne ſçai ſi elle crut que ma ſurpriſe venoit de ce que je la croyois fardée ; car elle affecta de ſe laiſſer voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas : & ce fut juſtement ce qui me perſuada qu'elle l'étoit depuis la tête juſqu'aux pieds ; & dès ce moment je fus auſſi dégoûté de ſes charmes, que j'en avois été ſurpris en la voyant ſortir du bain : cependant, comme il étoit queſtion de tenter l'Avanture, & qu'elle ne conſiſtoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorſque cet Archiprêtre à longue barbe me voyant armé, Mon petit ami, me dit-il en langue Arabeſque, où avez-vous appris à paroître devant des Dames couchées l'épée à la main ? Qu'on ſe mette tout à l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il ſeroit impoſſible, magnanime Empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette inſolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer de peur de quelque indécence : Monſieur l'Abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire ſoit le refrein de toute la canaille dont ces lieux ſont ha-

habités, je vous avertis, que s'il ſort du buiſſon qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne ſervira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment, je lui fis ſiffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles; & je vis bien, que tout ce qui me parloit dans ces Iſles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorſque j'y répondois; car mon Grand-Prêtre s'enfuit après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui paſſoit par-deſſus la tête, & le Serrurier le ſuivit de fort près.

Dès que je me vis ſeul, je voulus finir l'Avanture en portant une bague à la Fée Criſtalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à ſe baiſſer, comme on dit, pour en prendre: mais j'eus beau m'évertuer, & les tirer l'une après l'autre d'une force que les Dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une ſeule: le dépit d'une réſiſtance, où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à pluſieurs repriſes, mais toujours inutilement.

Cette Avanture me fit ſouvenir d'Alexandre au ſujet du Nœud Gordien, & je ſortois pour ramener le Serrurier, ou

pour

pour lui prendre une de ſes limes, lorſque la Nymphe me pria de me remettre auprès d'elle ; & dès que j'y fus, Ce ne ſont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon ſalut & le vôtre. Vous voyez que toute la puiſſance de l'Univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la maniére que vous l'avez voulu faire : cependant, il en eſt une, qui les fera ſortir l'une après l'autre avec autant de facilité, que ſi le clavier étoit ouvert : reprenez haleine, avant que je vous en inſtruiſe ; & tandis que vous reſpirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce Pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier ; une armoire de criſtal & deux rouets à filer : alors, la Dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette maniére.

Je ſuis née avec tous les ſentimens de ſageſſe & de vertu qu'on a beſoin d'inſpirer aux autres ; mais avec une curioſité qu'il ne m'a jamais été poſſible de vaincre. Une mére, qui me vouloit conſerver dans toute la pureté de mon innocence, ne laiſſoit point approcher d hommes des lieux où j'étois élevée ; ma curioſité naturelle n'eut plus pour objet que la

la préſence d'une créature dont je ne connoiſſois que le nom : on eut beau me peindre cette créature comme un monſtre affreux qui me dévoreroit dès la premiére vûe, ma curioſité n'en fit qu'augmenter ; & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint ſi vive, que je réſolus de m'échaper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût : je ſortis du lit, lorſque je crus toute la maiſon enſevelie dans un profond ſommeil ; je ſautai de la fenêtre dans le jardin ; du jardin je grimpai ſur la muraille ; je la franchis au hazard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer : je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courut après moi pour me ramener ; & dès que je me crus aſſez loin, je m'aſſis auprès d'un buiſſon pour m'y repoſer en attendant le jour.

Deſſous ce même buiſſon un jeune Pelerin, que la nuit avoit apparemment ſurpris, s'étoit auſſi refugié.

Je ne m'en apperçus que quand l'aube du jour me fit diſtinguer les objets : il s'éveilla dans le même tems, & parut auſſi ſurpris, que je le fus d'abord de voir quelqu'un ſi près de moi ; j'étois alors d'une innocence ſi parfaite, malgré toute ma curio-

riosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque païs étranger, à cauſe qu'elle étoit coeffée tout différemment, & que ſes habits étoient beaucoup plus courts que les miens : du reſte, quoique je fuſſe alors toute auſſi belle que vous me voyez, ſon viſage me parut encore plus beau que le mien : nous fûmes quelque tems à nous regarder ſans rien dire ; à la fin, prenant la parole, Bel Etranger, me dit-il, ſi vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enſeigner où je pourrai trouver une femme ; mon pére, qui demeure dans le lieu de toute la Province le plus deſert, & le plus rempli de bêtes ſauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chaſſe, me permettoit de les pourſuivre toutes, & de combatre les Loups, les Sangliers, & les Ours ; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuſe de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'aſſuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impoſſible de ſe défendre : je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter ; il ne voulut pas me le dire : je le priai d'en faire venir une toute jeune pour tâcher de l'apprivoiſer dans la maiſon ; mais il n'en voulut rien faire :

& tant de refus ayant augmenté le déſir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me ſuis dérobé de chez mon pére, & que je parcours en vain les bois les plus ſombres, & les déſerts les plus affreux, pour trouver une de ces bêtes; ainſi comme je vois par votré habillement que vous êtes d'un autre païs, ſi par hazard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous-même, lui dis-je toute étonnée? Non, dit-il, n'ayez point peur; & quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces fléches, je ſçais ſi bien m'en ſervir, que je vous en garantirois. Mais ſi vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous donc être? Je ſuis un homme comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, Seigneur Chevalier? Après beaucoup d'étonnement & de queſtions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premiéres allarmes ceſſérent, nous trouvâmes ce que nous cherchions; & ſans qu'il me dévorât, ou que je l'empoiſonnaſſe de mon venin, nôtre curioſité fut ſatisfaite.

Nous fumes ſi contens de cette découverte, & ſi choqués de la ſupercherie de nos

nos parens, que nous réſolumes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaiſſeur des forêts, perſuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher par-tout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être ſéparés; & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chaſſe de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres & les rochers.

Mais, comme mon panchant à la curioſité n'étoit point éteint, pour avoir ſatisfait la premiére, elle ſe réveilla dans cette ſolitude; l'ennui me prit, je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui ſeroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans la tête, je réſolus d'en avoir le cœur net: je lui propoſai donc de ſortir des bois, pour voir un peu ce qui ſe paſſoit ailleurs; il ne demandoit pas mieux, & nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la Mer; il n'avoit jamais vû ce vaſte élément non plus que moi: vous ſçavez que c'eſt un objet qui ſurprend toujours

la

la premiére fois qu'il s'offre, & nous étions tous deux fort attentifs à le conſiderer, lorſque la ſurface en fut troublée par une eſpéce de bouillonnement qui parut auſſi loin que la vûë pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions ; il en ſortit une vapeur épaiſſe, qui s'élevant d'abord juſques au Ciel, s'épaiſſit en redeſcendant, & formant un nuage obſcur, fut pouſſée par un vent ſubit droit à l'endroit d'où nous le regardions ; j'en fut envelopée comme d'un manteau, qui me ſerrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon Amant qu'on laiſſa là. Je ſentis qu'on me tranſportoit d'un mouvement rapide ; mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je ſuis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit ( à ce que je croyois ) mille choſes dignes de ma curioſité : dans ce moment il ſe diſſipa ; la mer s'entr'ouvrit, & j'en fus engloutie, ſans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte ſpacieuſe, ornée de tous les différens coquillages que la Mer produit, & qui paroiſſoit enrichie de tout le corail & des plus belles perles qui ſoient dans ſon ſein. A peine eus-je le tems de me reconnoître & de revenir de ma ſurpriſe, que je vis auprès de moi la fidelle Harpieane, qui

eſt

eſt cette fille qui vous eſt allée chercher dans la chaloupe d'or, & qui des rives de Floriſpahan vous a conduite au rocher de criſtal.

Elle étoit à-peu-près vêtue comme les ſuivantes de Thetis, c'eſt-à-dire, preſque point; cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à préſent; elle me dit, après une grande reverence, que j'étois la bien venue, & que le Souverain de cet Empire l'avoit envoyée pour me ſervir, pour me faire voir les merveilles de l'abime, & pour me conduire enſuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduiſit, en diſant cela, par une grande galerie de criſtal, dont la voûte étoit ſoutenue d'un rang de colomnes, revêtues de nacre de perles & de branches de corail. Quand nous fumes au bout, elle me demanda ſi je ne voulois pas voir le magazin des naufrages avant que de monter. Je ne ſçavois ce que cela vouloit dire; elle s'en apperçut, & me dit que nous étions ſur la Mer rouge; que cette mer étant le canal par où les tréſors des Indes ſe communiquent par une navigation continuelle au reſte de l'Univers, il arrivoit ſouvent que ceux qui par de longs travaux s'é-

s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la Mer, où l'on recueilloit avec ſoin (en rangeant avec ordre) les divers préſens que les tempêtes faiſoient au plus avide de tous les élemens.

Je n'eus garde de refuſer cette propoſition, moi qui ne pouvois rien refuſer à ma curioſité : nous entrâmes donc dans une Salle, où je ne vis que monceaux d'or, d'argent, & de pierreries ; mais cette Salle me parût d'une ſi vaſte étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pû fournir les tréſors immenſes dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choſes, on me conduiſit dans un magazin encore plus digne de ma curioſité. C'étoit une ſalle moins large, mais plus longue que la premiére ; on y voyoit d'un côté des ſtatues d'or, d'argent, de bronze, & de marbre, avec des emmeublemens de toutes façons & des armes de toutes les eſpéces, toutes enrichies ou précieuſes par leur ouvrage : de l'autre côté de cette Salle, on voyoit une rangée d'armoires à perte de vûe ; ſur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inſcription au deſſous. Les coeffures, les habillemens, & les draperies de ces portraits étoient

étoient de différentes nations. J'examinois les premiers avec tant d'attention, que la Nimphe Harpieane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs, ne me permettoit pas de faire là autant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajoûta que dedans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits & l'hiſtoire au dehors ; que c'étoient tous les perſonnages illuſtres de l'un & l'autre ſexe, que différens naufrages avoient fait périr ; qu'on avoit fait peindre les plus diſtingués de tant de malheureux ; qu'on en avoit ranimé les uns, & pris le portrait des autres après leur mort ; par exemple, ajoûta-t-elle, il il y a vingt-deux ans que je me noyai à la ſuite de la Sultane Fatime, favorite du Grand-Seigneur, qui portoit de riches offrandes à la Mecque ; qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux, elle pour ſon extrême beauté, moi pour la ſervir. Le Souverain de ces lieux en étoit paſſionnément amoureux ; cependant, tout ſon art & toute ſa puiſſance ne la purent ſauver ; elle mourut au bout de ſix mois de la petite vérole ( qui eſt le ſeul mal dont on ne guérit point à ſa Cour. ) Tenez, voilà ſon portrait, ajouta-t-elle, & dans cette même armoire ſont ſes habits:

elle

elle l'ouvrit pour me les montrer ; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant, & tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à ſon tour, C'eſt juſtement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne ſont pas dignes d'une taille comme la votre, ceux de la Sultane y conviendront beaucoup mieux ; on diroit même qu'il ſont faits pour vous: je viens de prendre la meſure de votre perſonne d'un ſeul regard, & je ne m'y trompe jamais.

Je conſentis à la propſition ; & dès que je fus traveſtie, ma nouvelle Dame d'atour me trouva ſi charmante, qu'elle me preſſa de monter dans des lieux dont je me verrois bien-tôt après la Maîtreſſe, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le Génie des Génies ; pourſuivit-elle ; & vous l'y verrez à vos pieds : N'y verrai-je point quelque homme ? lui dis-je en l'interrompant : Cette queſtion la ſurprit ; mais elle n'eut pas le tems d'y répondre : celui dont elle venoit de me parler, ce Génie des Génies vint lui-même y ſatisfaire ; l'impatience qu'il avoit de voir ſa nouvelle proie, le tranſporta, je ne ſçai de quelle maniére, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à

ſa

ſa dignité ; ſa préſence me ſurprit ſans m'effrayer ; quoiqu'il fût tout autrement fait que le Pélerin du buiſſon, je connus que c'étoit un homme ; il s'en falloit bien qu'il ne fût auſſi beau que le premier ; mais en récompenſe il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût auſſi grand ; ainſi conſidérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait ſi peur, étant un animal ſi excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux ; après les premiers complimens, je conſentis à la propoſition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois ſimple comme je vous ai dit, ſur l'apparence des choſes.

Après cette cérémonie, (l'unique de notre mariage,) il me donna la main, ou plutôt la patte, car elle étoit velue juſques au bout des doigts ; nous montames par un magnifique degré, & nous montames tant que nous nous trouvames au milieu du rocher de criſtal, ce même rocher que vous avez traverſé pour venir ici ; de ce rocher je fus conduite à cette Iſle, & ce fut ſous le pavillon où nous ſommes que notre mariage s'accomplit : j'en fus bien-tôt dégoûtée ; car la nation des Génies eſt ſotte, bizarre, cruelle, & mal-bâtie, du reſte ſorciére à tou-

te outrance ; quoique le mien fût auſſi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint ſi conſtant pour moi, que j'en penſai mourir de chagrin : à cette conſtance ſe joignit une jalouſie démeſurée ; mais en même tems, d'une eſpéce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardat pour m'admirer ; mais il étoit furieux lorſqu'il ſoupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi. J'étois un tréſor qu'il vouloit garder pour lui ſeul ; cependant, il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui ſeul qui connût combien le tréſor qu'il poſſédoit étoit rare. Je paſſai fort triſtement pluſieurs années avec un animal qui me contraignoit par ſes viſions, & qui me dégoûtoit par ſes empreſſemens. Harpieane étoit ma ſeule conſolation ; elle me conſeilla de bien cacher une averſion dont ſon Seigneur & le mien pourroit s'appercevoir, tout groſſier qu'il étoit, & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaiſance, lui laiſſer croire que j'étois folle de ſa perſonne & de ſes agrémens, pour le mieux tromper quand l'occaſion s'en préſenteroit. Je ſuivis ſon conſeil, & je m'établis ſi parfaitement dans la confiance du Génie mon époux, qu'il me révéloit inſenſiblement tous ſes ſe-

ſecrets ; entre leſquels il me dit qu'il n'y avoit que trois Génies dans l'Univers qui fuſſent auſſi puiſſans que lui, qu'ils étoient tous trois ſes ennemis, & qu'ils avoient chacun un rouët qu'il faloit mettre entre les mains des trois plus belles Princeſſes du monde, pour les rendre ſes eſclaves; & que les ayant en ſa puiſſance, d'abord qu'elles auroient aſſez longtems filé, pour faire une corde qui pût atteindre du ſommet de la Montagne la plus haute juſques à la Mer, il auroit gagné ſon procès ; mais que juſqu'alors il couroit riſque de perdre ce qui faiſoit la force de tous ſes enchantemens, quoique ce miſtére fût ſi bien caché, que perſonne au monde n'en avoit la moindre connoiſſance. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flatai tant, & lui fis tant de careſſes, que je fus maîtreſſe d'un ſecret qu'il avoit ſi bien caché juſqu'alors. Il fit ſortir du petit doigt d'un de ſes pieds un ongle effroyable qu'il ſçavoit cacher quand il vouloit, comme font les Lions, & me dit que tant que cet ongle ne ſeroit pas ſéparé de ſon corps, il ſeroit invincible; & que quand même on pourroit l'en ſéparer, il ſçauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalat la partie ſéparée juſqu'à cet ongle, avant qu'il y

pût mettre ordre : il me dit de plus ; car il étoit en train de dire, tant il fut charmé de mes careſſes ; il me dit donc, qu'il avoit l'art de ſe rendre ſi néceſſaire, que ceux, chez qui il s'inſinuoit, ne pouvoient ſe paſſer de ſes ſervices ; que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouëts dont il étoit queſtion ; mais que ce n'étoit rien faire à moins que de ſe mettre en poſſeſſion du troiſiéme, qui étoit le plus difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoiſſance après cette découverte, qu'il ne ſçavoit quelle fête me faire ; mais voyant que l'air ſe troubloit & que les vens commençoient à ſiffler, il me fit tranſporter avec lui tout au haut de la roche de criſtal, pour me donner le divertiſſement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit cauſer. Il me dit que c'étoit de ce poſte élevé qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer ; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit guéres plus longue que le doigt, & cependant elle étoit ſi merveilleuſe, qu'on voyoit à cinquante lieuës les moindres objets comme s'ils étoient préſens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un Navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroiſſoit effrayé de la tempête qui le menaçoit, à la réſerve d'un

ſeul

ſeul homme ; le viſage de cet homme étoit auſſi beau que celui de mon petit Pélerin, & ſa taille preſque auſſi avantageuſe que celle de mon grand benêt de Génie. L'orage devint tout à coup ſi violent, que le Vaiſſeau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, ſans qu'un ſeul homme s'en ſauvat, excepté celui que j'avois remarqué, qui par des efforts incroyables diſputoit ſa vie contre la fureur des vagues ennemies ; j'en ſentis je ne ſçai quelle compaſſion qui me mit toute hors de moi : le Génie crut que c'étoit l'excès du divertiſſement que j'avois eu qui me tranſportoit, & m'en ſçut bon gré ; il me dit que je n'avois encore rien vû, & qu'il m'alloit bien autrement réjouïr ; cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une Roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas ſans inquiétude, que je vis ébranler cette machine pour ſe précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'oſois regarder. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions ; car dans un inſtant je me trouvai dans la galerie de criſtal, où nous entrames par l'endroit qu'il m'y avoit jettée la premiére fois. De cette galerie on voyoit diſtinctement tout ce qui ſe paſſoit juſ-

ques à la ſurface de la mer lorſqu'elle n'étoit point agitée ; mais il me fut impoſſible d'y rien démêler alors : quelque tems après, on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un Vaiſſeau de tranſport avec dix ou douze Matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le Génie mon époux, ayant vû ces miſérables, dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un ſpectacle ſi chétif, & pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avois vû qu'en gros la premiére fois. C'étoit ce qu'il faloit à ma curioſité naturelle, & je pris un plaiſir extrême à lire les hiſtoires, après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le Génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choſes, eût voulu multiplier ſes tréſors & ſes raretés pour mon amuſement ; car quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'étoit point contraignant : au contraire, c'étoit le Génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéreſſoit point ſa tendreſſe.

Il m'avoit laiſſé la fidéle Harpieane pour m'expliquer les faits qui pourroient en

en avoir beſoin, & j'étois bien aiſe de prolonger la revûe des armoires & de leur friperie pendant ſon abſence ; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vûe, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertiſſement de galanterie, qui me ſurprenoit quelquefois, mais qui ne me plaiſoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyat mort ou vif ce malheureux, qui ſeul s'étoit ſauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un déſir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru ſi charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je ſuis curieuſe ; mais c'étoit inutilement que je levois à chaque inſtant la vûe vers la ſurface des ondes ; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laiſſa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvérent rien que les miſérables débris du Vaiſſeau qui venoit de périr.

La fête que le Génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain, il me donna le divertiſſement d'une pêche aux Dauphins, ſur les bords de l'Iſle de Criſtal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la Chaloupe dorée

le plus excellent Concert de voix & d'inſtrumens qui ſoit peut-être dans l'Univers : dès que tout cela fut en pleine mer, ce Concert harmonieux ſe fit entendre ; les Dauphins, qui ſont les poiſſons du monde les plus curieux, s'aſſemblérent de toutes parts autour de la brillante Chaloupe, pour la conſidérer de près ; & comme ils ont encore plus de goût pour la muſique que pour les objets d'éclat, ils ſuivoient le Concert dans un merveilleux ſilence, ſans s'apercevoir, tant ils étoient attentifs, que la Chaloupe les conduiſoit inſenſiblement dans une vaſte enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant, l'Avanture ne leur fut pas extrêmement fatale, puiſqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le Génie faiſoit mettre dans de ſuperbes réſervoirs, dans leſquels il ſe plaiſoit à faire élever ces illuſtres poiſſons.

Au troiſiéme voyage que fit la Chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire, qu'il croyoit qu'on avoit pris le Roi des Dauphins ( de la peſanteur dont ils ſentoient les filets, & de l'agréable variété dont ſes écailles brilloient au travers des flots ; ) mais quelle fut ma ſurpriſe, quand au lieu de ce magnifique poiſſon, je vis ti-

tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vû dans le Navire avant la tempête, & que j'avois vû nager ſi long-tems après ! les armes, dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le Génie mon époux, qui ne ſçavoit ce que c'étoit que la généroſité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ſes belles armes, & de le rejetter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente Harpieane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit du Génie ; mais je ne la vis point, & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques reſtes de vie ; & le Génie, qui vouloit apprendre ſon hiſtoire pour la faire écrire ſur l'armoire, dans laquelle on mettroit ſon équipage, ordonna de le ſecourir : c'étoit me donner la vie que de lui ſauver la ſienne, tant la pitié m'intéreſſoit pour lui. Le ſecours qu'on lui donna fut ſi prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ſes eſprits, & fut de bout en moins d'une heure.

Il parut ſurpris de la figure du Génie ; mais il n'en parut point effrayé : il com-

prit d'abord, que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure : il tourna les yeux ſur moi ; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puiſſance de celui qui nous éclairoit de ſi près : je ne ſçai comment il ſe trouva de ce regard ; mais je m'en retournai tout-à-fait gâtée : il fit un compliment à mon époux ſur le ſecours qu'il en avoit reçû, qui ſans avoir rien de bas ou de ſervile, étoit plein de reconnoiſſance & d'inſinuation. Il en parut tout radouci ; pour moi j'y trouvai tant d'eſprit, que j'en penſai tomber à la renverſe. Après cela, ſans attendre qu'on l'interrogeat, il nous dit, que le déſir de s'éprouver dans une avanture fameuſe, que perſonne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au Port de Floriſpahan, pour ſe rendre auprès de Mouſſeline la Sérieuſe, moins pour ſes beaux yeux, que pour la gloire que cette avanture offroit au milieu de tant de périls ; que le quatriéme jour de ſa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr ſon Navire avec tous ſes gens, ſans pouvoir s'imaginer de quelle maniére les flots l'avoient mis aſſez près de ces rives hoſpitaliéres pour y pouvoir être ſecouru ; qu'au

qu'au reſte, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puiſque ce petit malheur l'avoit jetté dans les Etats du Prince le plus magnifique & le mieux fait de l'Univers, ſi ce n'étoit qu'il y voyoit une femme (qui étoit la choſe du monde pour laquelle il avoit le plus d'averſion.) Ce diſcours & ſes maniéres ne pouvoient manquer de plaire à mon Génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus ſuſceptible de jalouſie; & dès ce moment il prit tant de goût à ſa converſation, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout; & bien loin de me regarder lorſque le Génie, qui ne me quittoit que rarement, le faiſoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, ſans jamais m'adreſſer la parole. Cela me mettoit au déſeſpoir; car plus je m'étois imaginée par toutes ces impoliteſſes qu'il me haïſſoit, plus je voulois lui plaire. Le Génie mouroit de rire voyant la contrainte où ma préſence le mettoit; il lui faiſoit même la guerre de ſon averſion pour un ſexe qui faiſoit tout le bonheur des hommes, & ſe tuoit de lui dire, que s'il vouloit ſeulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit perſuadé que ſon averſion s'aprivoiſeroit. Il n'en faloit

pas davantage pour le faire ſortir des lieux où j'étois, comme ſi on lui eût propoſé quelque choſe d'horrible. A la fin on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faiſois des façons auſſi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicateſſe en préſence de mon époux, ſi bien qu'il fut obligé de ſe mettre derriére moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitaſſe les regards de ſon nouveau favori. O que j'y aurois perdu, ſi je les avois évités! car tandis que ce baudet de Génie ſe tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner ſa femme, les yeux du charmant étranger faiſoient leur devoir: ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, & que toutes ces marques d'averſion n'étoient qu'un jeu joué. Cette premiére ſcéne finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, & demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit? Si mal, dit-il, que ſi cela m'arrivoit plus ſouvent, j'en deviendrois fou, & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la Déeſſe votre épouſe dans ces premiers tranſports. Je crus entendre ces menaces, & dès ce moment je me

ſen-

ſentis un déſir violent de me voir la proye des emportemens dont on m'avoit menacée, & tout cela par curioſité; cependant le Génie fort étonné que l'inſenſibilité de ſon cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que ſe changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti; qu'il étoit réſolu de lui faire voir, qu'une femme, comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de ſe gendarmer; & que, puiſque les charmes de mon viſage n'y avoient rien fait, il faloit que ceux de ma perſonne depuis les pieds juſques à la tête en vinſſent à bout. Jugez, Seigneur, ſi l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin? Notre charmant hôte fit ſemblant de changer de couleur à cette propoſition, & ne manqua pas de demander ſon congé, plutôt que de ſe voir expoſé chaque jour à des complaiſances dont il ſe connoiſſoit incapable; le ſot Génie, dans le deſſein de le tromper, l'aſſura qu'on le laiſſeroit en repos, & qu'il ne ſeroit plus queſtion de moi ni de mes appas, puiſque ſa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une choſe dont il n'auroit prié que lui ſeul dans l'Univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement,

ment, & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de criſtal ſemblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magazin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas verd en broderie d'or; cela fait, il me communiqua ſon deſſein, qui étoit de m'y renfermer toute nuë, de maniére pourtant qu'il n'y eût que lui ſeul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger; mais jamais je n'en pus venir à bout, toujours obſédée comme j'étois par mon éternel Génie; mais comme l'étranger avoit plus d'eſprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque choſe de ce qu'on avoit prémédité pour le ſurprendre; & vous l'allez voir.

Tout étant diſpoſé pour cette nouvelle ſcéne, le Génie s'aviſa (pour l'amener plus naturellement) de demander à ſon illuſtre hôte, s'il n'avoit point fait proviſion d'armes pour ſon expédition, ſelon l'uſage des autres Avanturiers: l'autre lui dit qu'il ſe ſouvenoit bien qu'il étoit armé le jour de ſon naufrage; mais qu'il ne ſçavoit ce que ſes armes étoient devenues, à la réſerve de ſon épée qu'on

avoit

avoit eu la bonté de lui laiſſer. Eh bien, dit le Génie, je vous ferai demain voir le ſeul endroit que vous n'avez pas encore vû depuis que vous êtes ici : peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque choſe d'aſſez digne de votre attention ; je vous y laiſſerai ſeul, de peur que ma préſence ne vous obligeat à précipiter l'examen de pluſieurs raretés qu'il eſt bon de viſiter à loiſir ; car je gage que vous n'avez jamais rien vû de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui ſoit ſi curieux que le mien ; & qu'a-t-il, dit mon Génie, pour être ſi curieux ? La grace de la nouveauté, répondit-il, puiſque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette eſpéce dans l'Univers. Oh ! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le Génie ; mais, mon ami Facardin, puiſque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reſte.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de criſtal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la ſurpriſe où ſeroit l'étranger

&

& le plaiſir que j'aurois de voir ſon étonnement. Mais je fus au déſeſpoir de voir que cette armoire étoit inutilement tranſparente, puiſqu'elle ne ſe pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors ; le rideau fut tiré par-deſſus, & le Génie ſe preſſa de faire conduire ſon hôte dans la ſalle où j'étois renfermée, après en être fidélement ſorti lui-même ſelon ſa promeſſe.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée ſans reſſource, principalement quand je ſongeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne ſe pas aviſer de tirer le rideau qui la cachoit ; mais je ne fus pas trop long-tems dans cette inquiétude. Il y vint tout d'abord, & pour ne pas perdre le tems que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la viſite du reſte, il tira mon rideau, & parut ſi charmé de la maniére dont on m'expoſoit à ſes yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paiſiblement, il mit cette priſon fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce ſervice en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoiſ-

ſan-

ſance, toute ſa curioſité ſe borna à la viſite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoiſſance ; & la mienne en fut ſi ſatisfaite, que je crus que le mérite de tous les Pélerins, & de tous les Génies de la terre, étoit renfermé dans le ſeul Facardin qui fut au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raiſon de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir enſuite ; mais cette derniére précaution fut bien inutile, comme vous allez voir. Le charmant Etranger tira ſes belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, & s'en étant couvert, je crus voir le Dieu Mars, qui, ſortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de ſon fils ; il étoit preſque auſſi grand que le Génie, comme je vous ai dit ; mais cette taille avantageuſe ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuſe. Il ſortit de la Salle des armoires l'épée à la main : le Génie qui revenoit fut ſurpris de le voir tout armé ; mais il le fut encore plus, lorſque ſe plaignant à lui de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau verd, il avoit été tellement indigné de voir une ſtatue de femme ſans habits, que dans les premiers mouvemens.

mens de ſa colére il avoit mis ſa niche en piéces, & qu'il croyoit même cette ſtatue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en falut pas davantage pour allarmer mon amoureux Génie, qui ſans lui répondre courut à mon ſecours. J'étois toute platte à terre, où je faiſois ſemblant d'être évanouie lorſqu'il arriva; mais voyant que je n'avois aucune bleſſure, ſes allarmes ceſſérent; & lorſque j'eus la bonté de revenir de mon évanouïſſement, il ſe tenoit les côtés de rire, au recit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'Etranger, & de l'horrible frayeur où m'avoit mis un emportement ſi brutal; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvûe avant que de caſſer mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit, que tout le monde connût le prix d'un tréſor dont lui ſeul étoit en poſſeſſion, & je connus à ſa mine qu'il étoit réſolu de nous remettre enſemble par quelque nouveau ſtratagême; mais la fortune en diſpoſa tout autrement: le charmant Facardin ne ſe trouva plus depuis ce jour, ni dans l'Iſle où nous ſommes, ni dans le Rocher de criſtal, quoiqu'on les parcourût un mois durant l'un & l'autre pour le chercher. J'en

J'en tombai dans un chagrin ſi violent, que je n'en étois pas connoiſſable ; le mérite de celui, dont je regrettois l'abſence, étoit bien capable de produire cet effet ; cependant la curioſité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me conſoler de n'avoir pû ſatisfaire l'envie que j'avois de ſçavoir ſi cet Etranger ſeroit auſſi charmant dans une ſeconde entrevûe qu'il m'avoit paru dans la premiére. Comme la complaiſance de mon Génie ne s'épuiſoit point pour moi, l'ennui où j'étois lui fit de la peine ; il ſe mit donc en tête qu'il faloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir ; je fus charmée du projet ; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter ; car il fit faire une armoire de criſtal ſemblable à la premiére, & c'eſt juſtement celle que vous voyez ; il m'y renferma toute habillée ſur ſon dos, & commença ſes voyages par le fond de la Mer : nous en ſortions pour nous repoſer & pour nous rafraichir dans les endroits les plus délicieux de ſon rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occaſions, & de s'endormir la tête ſur mes genoux d'un ſommeil ſi profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller quand il étoit queſ-

tion

tion de partir. J'avois eſpéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin; mais comme rien ne l'offroit à mon impatience, & que j'étois outrée de ſervir partout de chevet à ce mâtin de Génie qui ne faiſoit que ronfler, ma curioſité naturelle vint à mon ſecours; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit ſur ſon dos bien empaquetée, quand il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que ſur moi? Je lui répondis qu'il faloit voir; pour cet effet je m'exerçai d'abord à me tirer de deſſous lui ſans l'éveiller, & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entiéres ſans qu'il ſongeât à remuer de l'endroit où je poſois ſa vilaine tête; je fis l'autre épreuve à la premiére occaſion qui s'en préſenta; je trouvai cela ſi plaiſant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curioſité toujours fertile en nouvelles idées, me perſuada de ne point ceſſer que je n'euſſe porté ces innocentes épreuves juſqu'à la centiéme infidélité; m'aſſurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuſes, & aux indignes frayeurs de tous ceux que la préſence du Génie épouvanteroit. J'avois ſur moi ce clavier

clavier que vous voyez ſi chargé de bagues, & ce ſont celles des perſonnes qui m'ont aſſiſtée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y eſt porté que de la plus mauvaiſe grace du monde; mais ſur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches, & les plus effrayés qui fuſſent dans l'Univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami? dit le Sultan en l'interrompant; Seigneur, pourſuivit l'autre, je diſois que la vertueuſe Criſtalline ayant mené ſes avantures juſqu'à la quatre-vingts dix-huitiéme, me conta que les deux qui fournirent les deux derniéres bagues, étoient des miſérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le Sultan; mais pourſuivez votre Hiſtoire, nous en parlerons une autre fois.

Le Prince de Trébizonde, pour obéir à ſon Souverain, dit que la Nymphe du Rocher pourſuivit ainſi:

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois réſolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux ſi ſtupide, & je réſolus de donner quelqu'autre amuſement à ma curioſité; mais la fortune qui m'avoit favoriſée juſqu'alors, me tourna le dos lorſque j'y ſongeois le moins.

Nous

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une priſon moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous ſommes, & le Palais des naufrages, étoient des lieux, qui dans leur varieté m'offroient par-tout des agrémens ſinguliers; mais, de toutes ces habitations, la ſalle des Armoires étoit celle que le ſouvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpieane pour en parler; cette fille ne l'avoit jamais vû; mais comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, & de ſa taille, & de la gentilleſſe de ſon procedé.

Nous ne ſçavions comment faire pour en avoir des nouvelles; car quelque eſprit qu'elle eût, & quelques expédiens que me fournît ma curioſité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la Mer.

Si vous aviez une épée, me diſoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée? lui dis-je. C'eſt, me répondit-elle, que la chaloupe dorée eſt le ſeul bâtiment qui ſoit en ces lieux,

lieux, & que cette chaloupe eſt immobile, excepté lorſque le Génie la touche lui-même, ou lorſqu'on y peut entrer l'épée à la main; comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y ſongeames plus.

Je ne ſçai ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un ſi beau recueil; mais je les avois toujours ſur moi ſans avoir jamais ſongé à les examiner. Cette malheureuſe curioſité me prit un jour, & le Génie me ſurprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée : cet embarras lui fut ſuſpect; il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois priſes. Comme je le vis tout changé en me faiſant cette queſtion, je vis bien que c'étoit la jalouſie en propre perſonne qui m'interrogeoit par ſa bouche; & comme il n'y a pas au monde de bête ſi vilaine & ſi terrible en même tems, qu'un jaloux quand il interroge, je me jettai toute platte à ſes genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ſes ſoupçons; car il avoit lui même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit

avoit renfermées ailleurs; & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, ſans trouver celle qu'il ſembloit chercher; & voyant que je ne ſçavois plus ce que je diſois pour m'excuſer après ce premier menſonge, il devina ſi bien toutes les circonſtances de mes tranſgreſſions, qu'il prononça ma ſentence ſur le champ; il me condamna donc à être brulée toute vive au bout d'un an, ſi je ne trouvois avant ce terme quelque Avanturier qui pût dans une ſeule nuit retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois miſes pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire ſortir que l'une après l'autre, & que ce n'étoit que la maniére dont je les avois acquiſes, qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit ſoin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'Arrêt du Monſtre; ſes Miniſtres furent chargés de l'exécution: il diſparut depuis ce jour pour je ne ſçai quelle expédition dont il ne me ſouvient plus; & depuis ce jour, la plûpart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement

chement refuſé de tenter une Avanture, où par un léger ſervice, il eſt queſtion de me ſauver la vie. J'avois toujours eſpéré que parmi ceux dont Harpieane alloit partout implorer le ſecours, l'invincible Facardin pourroit s'y trouver, perſuadée qu'il mettroit à fin cette Avanture; mais c'eſt inutilement que je m'en ſuis flattée; la fortune le refuſe à tous mes vœux; elle ne m'a juſqu'à ce jour préſenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choiſir l'habillement & l'occupation où vous les avez vûs pour le reſte de leur vie, que de regarder ſeulement l'Avanture dont il eſt queſtion, après m'avoir vûe ſortir du bain. On vous a ſans doute inſtruit du reſte des conditions, & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le tems preſſe, vous ſçavez en quoi conſiſte cette Avanture, il ne reſte plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule ſur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne, ſont autant qu'il en faut pour me ſauver la vie, à un tel homme fait comme vous. Tel fut le récit des avantures de la modeſte Criſtalline: telle fut la propoſition qu'elle me fit en finiſſant ſon Hiſtoire; & voici ma réponſe mot pour mot. J'ai juré de faire mon poſſible, pour vous ſecourir; mais

je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre: il me ſeroit auſſi facile, ſans vanité, de mettre fin à l'Avanture de la manière qu'on propoſe, que par la voie des armes; mais comme la gloire m'invite à l'une, & que votre perſonne, toute merveilleuſe que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vai me frayer un paſſage, les armes à la main, au travers de votre Ecorcheur, de votre Horlogeur, de votre Serrurier, & de vos femmes Mores, de votre entremetteuſe Harpieane, de ſon autre compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre; ſi c'eſt celui de me ſuivre, je vous garantirai du ſupplice qu'on vous prépare au péril de ma vie; ſi c'eſt au contraire celui de reſter ici, pour me trahir, je vous déclare que vous ſerez la premiére à qui je couperai la tête ſi l'on m'attaque. La Dame couchée parut plus morte que vive à cette menace; elle ſauta de ſon lit à terre, m'embraſſa les genoux, & me dit qu'elle ne demandoit pas mieux que de me ſuivre par tout le monde; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entrepriſe. A ces mots, elle prit une robe de chambre,

ſe

ſe remit au lit, & me dit qu'elle alloit ſonner trois fois, à trois différentes repriſes; qu'à la premiére, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre ſur l'heure où devoit commencer l'épreuve; qu'à la ſeconde fois qu'elle ſonneroit, le Serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; & qu'à la troiſiéme je verrois accourir le Sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, ſi je m'en étois rendu digne par l'accompliſſement des épreuves, ou pour me tirer entre les mains de ſes Miniſtres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'euſſe entrepris l'Avanture ſans l'achever; que ces trois perſonnages étoient les principaux, les plus dangereux, & les plus cruels de tous ceux que le Génie ſon époux avoit laiſſés pour la garder & pour exécuter ſes ordres; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en diſpoſerois à ma volonté: cependant, pourſuivit-elle, comme vous avez ſuffiſamment éprouvé que le clavier enchanté ne ſe peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur; c'eſt pourquoi votre curioſité peut ſe ſatisfaire ſur ce point avant que d'en venir à l'autre

extrémité. Sonnez, ſonnez, Madame Criſtaline, lui dis-je: je ne ſuis pas né ſi curieux que vous.

O! que c'étoit bien parler! dit le Sultan. Je crois que j'aurois fait tout comme vous; car plus les femmes ſont curieuſes, plus il leur faut faire voir qu'on eſt exempt de cette foibleſſe: mais pourſuivez; car ce récit me paroit ſi divertiſſant, que je paſſerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre, en bonnet de nuit, en mules, & l'épée à la main au chevet de la Nymphe de Criſtal, quand vous lui dites de ſonner; car vous voyez que je me ſouviens de tout. Et bien, après? Après, dit le Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente Alteſſe vient de dire, & m'étant poſté juſtement auprès de la porte du pavillon, de maniére que ces Meſſieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fuſſent entrés, la Dame curieuſe ſonna, l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, & je ne manquai pas de lui couper la tête: j'en fis autant au Serrurier; & comme je faiſois ſigne à la Nymphe de ſonner le Sacrificateur, elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux Officiers, que je venois d'expédier, devoient, ſelon les fonctions

tions de leurs charges, entrer l'un après l'autre pour compter les bagues qui ſortiroient du clavier, & qu'ils avoient le privilége de reſter dans le pavillon depuis le commencement de l'épreuve juſqu'à la fin ; mais que c'étoit une moquerie de ſonner le troiſiéme ſi-tôt, puiſqu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'Avanture en ſi peu de tems, & encore moins, qu'on ſe preſſât de le faire venir ne l'ayant pas achevée ; qu'elle me conſeilloit donc d attendre encore trois ou quatre heures, pendant leſquelles nous aurions tout le tems qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derriére du pavillon, par laquelle il nous ſeroit moins difficile de nous ſauver pendant l'obſcurité de la nuit que par la porte toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce diſcours, elle baiſſa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponſe de la gauche, (car je parle auſſi facilement de l'une que de l'autre :) je lui répondis donc, que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coûtume de ſortir par la porte de derriére, pour éviter le péril ; que je n'avois que faire de ſon ouverture pour me tirer d'affaire,

faire ; & que ſi elle n'avoit la bonté de ſonner tout à l'heure pour faire venir ſon bourreau de Pontiſe, j'étois réſolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ſes deux compagnons. Je n'eus pas plutôt ceſſé de parler, c'eſt-à-dire de remuer les doigts, que les ſiens reprirent la parole pour me dire, que puiſque telle étoit ma réſolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouëts,& de le mettre à mon bras gauche pour me ſervir de bouclier, d'autant que les Satellites qui s'oppoſeroient à mon paſſage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de ſe hazarder à les briſer, tant elles étoient précieuſes au Génie leur ſouverain Maître. Ce conſeil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus ſaiſi du premier rouët, la vertueuſe Criſtalline ſauta du lit à terre, prit l'autre, & me conſeilla de ſortir, au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvû, ne ſongeant à rien moins qu'à cette témeraire ſortie.

Elle n'en fut pas dédite ; nous ſortimes à l'improviſte du pavillon de Darius : l'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou ſix avant qu'ils euſſent le tems de ſe reconnoître ;

noître ; le reſte ſe mit en fuite avec des hurlemers épouvantables ; je les pourſuivis un peu trop chaudement ; car le Sacrificateur que j'avois laiſſé derriére, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'Autel qu'il m'avoit fait préparer, & me ſuivit avec une douzaine de ſes Miniſtres, qui portoient chacun une groſſe chaine pour m'enchainer. Criſtalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner: on n'oſoit approcher d'elle à cauſe qu'elle ſe couvroit du reſpectable rouet, & que par ceſſus cette protection elle filoit lorſqu'ele étoit trop preſſée ; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'oſoient regarder ſans ſe proſterner le viſage contre terre; ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand-Prêtre, ans reſpecter, ni ſa longue barbe, ni ſon caractére. Après cet exploit, le reſte fut plutôt une déroute qu'un combat ; je tuaitout ce que je pus joindre, ſans m'amuſer à faire des priſonniers ; & traverſant lerocher de criſtal ſans le moindre obſtacle, je fis entrer l'épouſe du Génie dans la haloupe dorée ; je m'y mis après elle, & ès que j'y fus, la chaloupe ſe mit à vogue comme une folle ſans nous demander où nous voulions aller. Je ne célerai point à votre Hauteſſe, que ma joie

fut ſi grande d'avoir mis fin à cette Avanture, que je ne me ſouvins de mes armes, que lorſque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une eſpéce de reproche de les laiſſer dans ce lieu par une retraite précipitée; & ne voulant pas que le Génie, à ſon retour, les érigeât en Trophée, je voulus faire retourner la chaloupe d'où nous étions partis; mais la chaloupe n'en voulut rien faire; & malgré tous mes efforts nous abordames à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la ſuite de ce récit.

Je vous ai dit le deſeſpoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de criſtal pour y reprendre mes armes: ce fut toute autre choſe lorſque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage; il étoit bordé d'un nombre infini de peuple; des gens à cheval ſuperbement armés s'y promenoient, & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres, dont le feuillage ſembloit y former une ombre délicieuſe.

Ce peuple & ces Chevaliers ſurpris du ſpectacle que nous leur offrion, étoient accourus juſques au bord de la mer, d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement

à meſure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette aſſemblée, avec une Demoiſelle preſque en chemiſe, moi l'épée à la main en robe de chambre, en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaiſſeau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jetter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il falut pourtant aborder; j'étois dans une confuſion à faire pitié; j'avois la tête baiſſée, je n'oſois lever les yeux, & je ne ſçavois où me cacher; mais la Dame Criſtalline n'étoit pas ſi décontenancée : elle ne fut pas plutôt débarquée avec ſon rouet, qu'elle ſe mit à filer; & quoiqu'on ne portât pas le même reſpect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'Iſle du pavillon, tout ce qui nous avoit vû débarquer, ne laiſſa pas de s'aſſembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire, & force huées de moquerie; mais voyant tout le contraire, je pris courage; je levai les yeux, & je fus ſurpris de voir que tous les hommes de diſtinction étoient dans un équipage pour le moins auſſi ridicule, & tout auſſi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vûs à cheval mirent pied à terre pour me recevoir; & deux de ces trois firent pouſſer un cri d'étonnement à Criſtalline, & bien-tôt après, la jettérent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie: celui qui m'aborda le premier, me dit civilement, que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'euſſe jamais vû. Il portoit une marmite de cuiſine ſur la tête au lieu de caſque, & une grande broche lui pendoit au côté en guiſe d'épée; du reſte ſes armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur, & de pierreries. Cet habillement, & le ſérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel ſur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée, la Princeſſe que voilà, & vôtre épée teinte encore du ſang d'un ennemi redoutable, me font aſſez connoître qu'il faut que vous ſoyez un des plus vaillans hommes du monde en guerre comme en amour: je vous en fais mon compliment; mais dans l'Avanture que vous venez tenter, ce n'eſt pas aſſez d'être Héros, il faut être plaiſant. Ainſi, je vous conſeille de prendre le rouet des mains de vôtre compagne, & de filer un peu vous-même

même devant nous. Je ne ſçavois de quelle maniére prendre cette raillerie, lorſque celle qu'il appelloit ma compagne, courut à lui les bras ouverts, en lui diſant : Ah ! mon cher & bien aimé Facardin ! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma premiére curioſité. Criſtalline la curieuſe, dit-il en la repouſſant, d'autres tems, d'autres ſoins ; il n'eſt pas à préſent queſtion de vous : quel climat du monde n'eſt pas inſtruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable Chevalier vient de rompre, & quelle curioſité dans l'Univers n'en ſeroit pas ſatisfaite ?

La bonne Criſtalline parut un peu mortifiée de cette reception ; mais elle n'en perdit pas courage ; elle courut avec le même empreſſement vers l'autre ; mais ce fut avec le même ſuccès ; il ne daigna pas ſeulement la regarder, & la repouſſant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il ſe tourna vers moi pour me parler ; il étoit plus beau que le jour, & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une liſiére de cuir en forme de diadéme ; de cette liſiére s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes ; il portoit une cuiraſſe d'acier luiſant, deſſous cette cuiraſſe un tablier de

cuir aſſez craſſeux; il tenoit d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un ſoulier, & au bout d'une eſpéce de chaine, compoſée d'un petit cordon tout poiſſé, pendoit un chauſſe-pied tout des plus vulgaires. Dans le tems qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troiſiéme vint me faire la reverence: je vis bien que ce troiſiéme n'étoit pas de la connoiſſance de la Nymphe Criſtalline; car ſa curioſité n'eut rien à lui dire; cependant, ſa figure & ſon habillement étoient aſſez dignes de la curioſité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite; il portoit un caſque qui repréſentoit parfaitement la tête d'un Coq, dont la crête lui ſervoit de cimier; à chaque bras il avoit une eſpéce de bouclier couvert de plumes; & croiſant ces deux boucliers ſur ſon dos, on eût juré que c'étoient les ailes d'un Coq; ſa cuiraſſe couverte auſſi des mêmes plumes, formoit l'eſtomac de l'oiſeau; une touffe épaiſſe de longues plumes retrouſſées ſembloit s'élever de ſon échigne; & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-deſſus de la cheville du pied; & pour que rien ne manquât à la reſſemblance de ce qu'il vouloit repréſenter, il battit trois fois de ces boucliers déguiſés en aîles, &

trois

trois fois imita ſi parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a pas de poule au monde qui ne s'y fût mépriſe.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les queſtions qu'ils étoient ſur le point de me faire, pour les ſupplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions ? ce que tant de figures ſi différemment traveſties pouvoient ſignifier ? & pourquoi il leur avoir pris fantaiſie, à eux trois particuliérement, de s'habiller en emblêmes.

Il n'eſt pas vraiſemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le ſujet, puiſque, de la maniére que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même deſſein ; nous étions les derniers venus avant votre arrivée, c'eſt à nous à vous demander ſi vous voulez vous engager dans l'Avanture, ſoit que vous la ſçachiez ou qu'elle vous ſoit inconnuë ; ſi vous y conſentez vous ſerez des notres, ſinon, vous aurez tout ce qui peut vous être néceſſaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis, que je ne demandois pas mieux que de me ſignaler avec eux dans quelque entrepriſe que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puiſque cela eſt, dit

dit celui qui portoit le chauſſepied en medaille, c'eſt à moi comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il eſt queſtion dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des avantures qui m'ont conduit ici: mais ce ne ſera, s'il vous plait, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez ſous ces arbres pour vous rafraichir & pour vous repoſer : peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de criſtal; vous avez mis à fin l'Avanture du Clavier, en délivrant Madame que voilà ; venez vous remettre de vos fatigues ; & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du Génie ſon époux, qui ne laiſſeront pas de la ſurprendre.

Ce compliment fini, Meſſieurs les trois Chevaliers demandérent leurs chevaux, & m'en firent préſenter un richement enharnaché. Le Coq monta le premier, & je penſai mourir de rire quand je le vis à cheval ſous cette figure, & qu'après avoir batu des ailes il ſe remit à chanter; car ſon cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des ſauts, des bonds, & des trepignemens ſi merveilleux, que la Nymphe Criſtalline qu'on avoit miſe en croupe derrière moi, ſuivant la rubrique de ces lieux,

lieux, en eut des vapeurs ſi conſidérables à force de rire, que nous eumes toutes les peines du monde à la faire revenir : dès qu'elle eut reprit connoiſſance, Belle Dame, lui dit le Coq, je vous ſuis infiniment obligé; mais j'ai bien peur que tout cela ne réuſſiſſe pas quand il en ſera queſtion. Pour vous, valeureux Chevalier, me dit-il, je vous conſeille de prendre le rouet de ſes mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire ? lui dis-je. Tenez-moi pour un traitre & pour un infame, ſi de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies & qui portoit le tablier de cuir, il eſt bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fit venir le reſte de mon équipage, c'eſt-à-dire, l'autre rouet, & que l'on conduiſit la Chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, juſques aux bords où l'on avoit tendu les Pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner les étrangers & moi, depuis les pieds juſques à la tête; j'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hazard ils portoient encore leur déguiſement du dernier Carnaval, lorſque le Chevalier de l'alêne, devinant ma penſée,

ſée, Je vois bien, dit-il, que ce n'eſt point un deſſein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes : il n'en eſt pas de même à notre égard ; & puiſque vous paroiſſez ſurpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'Avanture à laquelle vous venez de vous engager ; je vai vous en informer, vous inſtruire de toutes ſes particularités, & mettre devant vos yeux les perils & la récompenſe qu'elle promet.

Le Roi d'Aſtracan, un des plus puiſſans Princes de l'Aſie, ſoit pour l'étendue de ſes Etats, ſoit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, ſoit enfin pour les Manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de proſpérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La Reine ſa femme étoit belle, jeune, & bien faite, d'une taille avantageuſe, & d'une ſanté ſi vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cauſe de l'affliction du Roi. Comme elle en étoit éperduement aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenſer de ce qu'elle rioit depuis le matin juſques au ſoir de ſon inquiétude,

le, & de toutes les peines qu'il prenoit pour ſe donner un ſucceſſeur; car tous es Temples & tous leurs Miniſtres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux & des ſacrifices pour une bénédiction ſi ardemment deſirée. Le Roi même, qui ſe croyoit ſeul coupable de ſon malheur, ne ceſſoit de ſe baigner, de ſe purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on preſcrit aux femmes pour attirer la fécondité; la Reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes, & des ſacrifices que l'on prodiguoit par-tout inutilement: cependant, on ne trouvoit point mauvais que dans une conſternation ſi générale, elle fût la ſeule qui parût inſulter à la douleur publique. La pauvre Princeſſe ne le faiſoit point par malice; & le ſeul défaut qu'elle eut, étoit d'être la plus grande ricaneuſe du ſiécle; tout la faiſoit rire, & rien ne la divertiſſoit; le Roi ſon époux avoit eu pluſieurs guerres avec les Princes voiſins ſur ce ſujet; car dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeſte, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux Ambaſſadeurs avec leurs manteaux trainans, par des éclats de rire, dont ils étoient ſi ſcandaliſés, qu'ils ſortoient de l'audience pour faire de grandes

dépê-

dépêches à leurs Maîtres, toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majeſté des Souverains étoient violés en leurs perſonnes. Cette maladie ne faiſant que croître & embellir, le Roi réſolut, par l'avis de ſon Conſeil, qu'elle iroit en pélérinage à l'Oracle fameux du Coq, mais qu'elle partiroit comme on fait dans ces occaſions, avec une ſuite très médiocre ; & d'autant que le Temple de cet Oracle eſt aux portes de Fourchimene, capitale du Royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguiſant ſon nom & ſa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le Roi, qui la ſuivoit *incognito*, voulut lui-même expoſer le ſujet du voyage à la Prêtreſſe du Temple ; & tandis qu'il la conſultoit ſur les néceſſités de la Reine, elle ſe tenoit les côtés de rire : la Prêtreſſe en fut indignée ; cependant, après quelques gambades & quelques contorſions, voici l'Oracle qu'elle prononça de la part du Coq.

*Ce que le Pelerin déſire,*
*Au Pelerin arrivera.*
*La Pelerine accouchera ;*
*Mais rira bien, dans la ſaiſon de rire,*
*Celui pour qui l'enfant rira.*

Le commencement de cette réponſe
'étoit point obſcur ; mais la fin embar-
aſſoit un peu les conjectures & les rai-
onnemens. des ſpéculatifs. Cependant ,
Oracle tint parole , & la tint ſi bien, que
a Reine, au bout de neuf mois , mit au
ionde un fils & une fille plus beaux l'un
ue l'autre , & tous deux plus beaux que
ous les enfans du monde ne le ſont en
aiſſant ; mais il en coûta la vie à la
auvre Reine, qui mourut de rire en ac-
ouchant. Le Roi ne s'en conſola que
ar les enfans qu'elle lui laiſſoit, & par
a douceur de pouvoir reſpirer dans ſon
'alais ſans être éternellement étourdi par
les éclats de rire immodérés. Mais ſon
eſtin n'étoit pas de jouïr long-tems d'un
onheur tranquille ; au bout de ſix mois,
e feu prit au milieu de la nuit à l'apar-
ement de ſes chéres eſpérances ; il y cou-
ut à la premiére allarme ; & quoique tout
'empreſſat à ſon exemple , & que l'on
ourût au travers des flammes pour ſauver
es enfans , l'embraſement fut ſi promt &
i terrible , qu'on ne put jamais en retirer
ue ſa fille ; la plûpart des Officiers de
a maiſon , qui , pour marquer leur zéle
toient reſtés juſques à l'extrémité dans
e feu & la fumée , revinrent à moitié
grillés , ſans avoir pû ſauver le petit
Prince.

Cette

Cette perte mit tout l'Etat dans une déſolation extrême, & le Roi refuſoit abſolument de s'en conſoler ; mais le tems qui conſole de tout, effaçoit inſenſiblement ſa douleur, en augmentant les attraits de la Princeſſe ſa fille : c'étoit la vivante image de la Reine ſa mére, hors qu'elle étoit plus grande, mieux priſe dans ſa taille, plus blanche, & plus blonde ; que ſes yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle eſt à préſent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vûe, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'Univers : mais hélas ! pourſuivit-il avec un grand ſoupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette maniére, n'ayent vû toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion, il reſta quelques momens enſeveli dans une profonde rêverie, dont il ſortit enfin pour reprendre ainſi ſon diſcours.

Le Roi, plus ébloui de ſes charmes, que tout ſon peuple & toute ſa Cour, ne ceſſoit de ſe mirer dans ſon ouvrage ; & la jugeant digne de toutes les Couronnes du monde, n'eut garde de ſonger à de ſecondes nôces pour lui ôter la ſienne : mais comme ſon étoile ne permettoit pas qu'il jouït d'un bonheur parfait dans ſa famille, cette Princeſſe ſi mer-

merveilleuſe, dont les regards étoient armés de traits & de feu, dont toute la perſonne & les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grace toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; & ce n'étoit que lorſqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles, & les dents les plus blanches, qu'on verra jamais. Le bon Roi, qui, pendant l'enfance de ſa fille, n'avoit ceſſé de louer le Ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de ſa mére, eût donné la moitié de ſon Royaume, lorſqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un ſérieux qui lui paroiſſoit encore plus inſupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un ſilence qui déſoloit tout le monde, & pour la tirer d'un ſérieux qui ſembloit la déſeſpérer elle-même; car on voyoit bien par ſes maniéres, qu'elle ſe divertiſſoit de tout, ſans que rien la fît rire: tous les Chimiſtes, tous les Siffleurs de Sanſonnets, tous les Maîtres de langue, & les Précepteurs de tous les Perroquets à qui l'on enſeignoit à parler, perdoient leur tems auprès d'elle; il en étoit de même à l'égard

gard de ſon ſérieux ; on avoit raſſemblé tous les bouffons & tous les plaiſans, tant bons que mauvais du Royaume ; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des Comédiens de la Chine, qui ſont les meilleurs de l'Univers pour la farce, ſans que tout cela l'eût ſeulement fait ſoûrire.

Cependant, comme les malheurs qui paroiſſent ſans reméde ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre encore plus funeſte, il ſurvint un accident, qui rendit bientôt le Roi, la Cour, & toute la Province, du moins auſſi ſérieux qu'étoit la belle Princeſſe : elle aimoit toutes ſortes de divertiſſemens, & ſur-tout celui de la chaſſe ; une ſuperbe maiſon, ſituée dans le milieu d'une forêt délicieuſe, & diſtante d'une petite journée de la capitale, étoit le ſéjour qu'elle avoit choiſi pour cet exercice ; elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chaſſe que Diane elle-même, & ſans comparaiſon plus adroite.

Un jour, que l'ardeur de la chaſſe l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de pourſuivre les hôtes des bois, elle ſe trouva ſur le bord d'un fleuve qui paſſe au travers de la forêt, & juſtement le mê-

même, par l'embouchure duquel vo
Chaloupe doit nous joindre au rivage
nous allons : les eaux de ce fleuve ſo
pour le moins auſſi claires que celles
la riviére où le Grand Alexandre pe
perdre la vie ; mais il s'en faut bien qu'
les ſoient auſſi dangereuſes : comme
en connoiſſoit les qualités, on ne s'o
poſa point à l'envie que la Princeſſe e
de ſe rafraîchir ; elle s'y jetta donc e
core toute couverte de ſueur & de pou
ſiére, ſans attendre qu'on y eût ten
le magnifique Pavillon de toile pein
brodée d'or & d'argent, qu'on avoit co
tume d'y dreſſer dans ces occaſions ; to
les hommes de ſa ſuite s'étoient retir
bien loin avant qu'elle fût deshabillée
nais deux Dames & quatre filles d'ho
neur, qui par ordre du Roi ſon pére n
a quittoient point, les plus éternelle
arleuſes du Royaume, s'étant jettée
lans le fleuve, & s'étant rangées aupr
'elle, les bords de la riviére, les bois
les rochers d'alentour, furent bien
ot étourdis du caquet le plus immodér
ui fut jamais : pour moi, je ſuis perſua
é, qu'au lieu d'apprendre à parler,
rce de les entendre, ſelon l'intentio
Roi, la pauvre Princeſſe excédée d
ur flux de bouche, avoit fait vœu d'é
tr

tre muette toute ſa vie, pour ne leur pas reſſembler : quoi qu'il en ſoit, il falut bientôt lui refaire un nouveau train : car tandis que la divine Princeſſe rafraîchiſſoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuſe qui fut jamais, ces babillardes ſe mirent à la louer en parlant toutes à la fois ; l'une diſoit qu'il faloit que le Dieu de ce fleuve fût le plus ſot poiſſon du monde, de voir la beauté la plus parfaite de l'Univers dans ſon lit, ſans donner le moindre ſigne de vie ; une autre s'écrioit, que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puiſqu'il ne ſe ſervoit d'aucune métamorphoſe pour rendre ſes hommages à une mortelle plus charmante que toutes les Déeſſes ; lui qui s'étoit tranformé en Cigne & en Taureau, pour des créatures qui n'auroient paru que comme des Servantes de cuiſine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas, au travers de la ſimple mouſſeline dont elle étoit couverte. On ne ſçait ſi ce fut le Dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe indignés de leur inſolence, qui voulurent les en punir ; mais quoi qu'il en ſoit, elles virent que les flots ſe ſoulevoient tout à coup, & comme elles tâchoient

à

à gagner le rivage de peur de ſe noyer, elles virent derriére elles un monſtre, dont l'énorme grandeur rempliſſoit tout l'eſpace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive; ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper ſur les bords de la riviére, quoique l'eau commençât à les égaler, elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bien-tôt englouties, comme des grenouilles, dans la vaſte gueule du Crocodile qui les ſuivoit de près.

La Princeſſe, qui avoit vû la fin tragique de ſes Dames & de ſes filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le Monſtre, après s'être amuſé à ſe faire curer les dents par un certain poiſſon qui le ſuit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle; ſon premier deſſein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déja franchis, & de prendre ſon arc & ſes fléches pour ſe défendre, & pour attaquer le Crocodile; mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par reſpect avant qu'elle ſe mît dans l'eau, s'étoient raſſemblés aux cris des malheureuſes; quand elle en voulut ſortir, ſa pudeur ne jugea pas à propos de s'expoſer à leurs regards, couverte d'u-

ne gaze mouillée : dans cette extrémité ; s'étant défaite de cette chemiſe qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ſes efforts pour ſe ſauver du Crocodile ; mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'eſpéroit pas lui pouvoir échaper, lorſqu'ayant apperçû ſa chemiſe qui flottoit ſur l'eau, il s'en ſaiſit, & comme s'il eût été content de cette précieuſe dépouille, il ceſſa de pourſuivre la belle Princeſſe, & diſparut auſſi ſubitement qu'on l'avoit vû paroître.

La riviére, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans ſon lit; cela fit juger, qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La Princeſſe, qui ſe trouvoit nuë, ne laiſſoit voir que ſa tête au-deſſus de l'eau ; tout ce qui lui reſtoit de ſa ſuite n'étoit compoſé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres Dames que le Crocodile avoit dévorées : elle leur fit ſigne de dreſſer un de ces ſuperbes pavillons à quelque diſtance du fleuve ; dès que cela fut fait, elle leur fit encore ſigne de ſe retirer, pour lui laiſſer la liberté de ſortir de l'eau ; elle eut bien-tôt gagné le pavillon, & s'étant couverte de tous ſes habits, à la réſerve de ſa chemiſe, elle prit ſes armes, & ayant joint ſa ſuite, qui s'étoit re-

retirée par ſes ordres, elle monta à cheval, & tandis qu'elle ſe rendoit au magnifique Palais d'où elle étoit partie le matin, pluſieurs Couriers furent dépêchés à la Cour pour informer le Roi de ſon avanture. Il n'attendit pas le lendemain pour partir; toute ſa Cour le ſuivit, & dès la pointe du jour il ſe rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que ſa vie, & que le danger où elle s'étoit trouvée ſembloit lui rendre plus chére que jamais. Il pleuroit de joie en l'embraſſant, enſuite il s'évanouïſſoit de frayeur au récit qu'on lui faiſoit du Crocodile; il ramena la Princeſſe le jour même, de peur qu'il ne s'aviſat de faire une ſeconde viſite, & qu'il ne trouvat moyen de ſortir de l'eau, pour faire le même ravage ſur la terre. Les réjouïſſances que l'on fit dans la Ville pour ſa délivrance, ne furent pas univerſelles; ceux que l'intérêt du ſang, ou celui de la tendreſſe, animoit pour les beautés que le Monſtre avoit dévorées, étoient inconſolables de leur perte; & ſur-tout les Amans, qui ne ceſſoient de demander au Roi la permiſſion de parcourir les bords & les environs du fleuve juſqu'à ſon embouchure, pour venger la mort de leurs Divinités, par celle de ce maudit Crocodi-

le : il y conſentit enfin, dès qu'il eut réſolu d'envoyer des Ingénieurs à l'embouchure de la riviére pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du Monſtre, avec ordre pourtant de ſuivre toujours les rives du fleuve en deſcendant vers la Mer, afin de ne l'y pas enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée ; les Avanturiers ſervant d'eſcorte aux Ingénieurs, s'étant ſéparés en deux troupes, marchérent ſur les deux bords de la riviére, depuis l'endroit où le Crocodile avoit paru la premiére fois, & maudiſſoient la fortune de ce qu'ils étoient déja parvenus à la moitié du cours de la riviére, ſans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorſque ceux qui ſuivoient la rive droite rencontrérent un marais, qui les obligeoit à prendre un aſſez grand détour : tandis qu'ils s'y diſpoſoient, ils virent ceux qui marchoient ſur le rivage oppoſé, ſe précipiter au milieu du fleuve ; ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs compagnons n'euſſent vû le Monſtre, ils ſe jettérent auſſi-tôt dans la riviére après eux ; & le perfide Crocodile, qui s'étoit mis en embuſcade dans les roſeaux du marais, ſe jetta ſur eux, & les traita tous, comme il avoit fait leurs Parentes, ou leurs Maîtreſſes.

Les

Les Ingénieurs avec leurs Ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de ſe ſignaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent ſur leurs pas, & ſans eux on n'auroit jamais rien appris de ſa deſtinée des pauvres Avanturiers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes Maîtreſſes, on apprit que ce maudit Crocodile ne gardoit plus aucune meſure dans les ravages qu'il faiſoit ; il avoit déſolé l'une & l'autre rive de la riviére, en dévorant le bétail & les paſteurs, qui n'ayant rien ſçû de l'Avanture, y conduiſoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bien-tôt après, on vit diminuer dans la Ville cette abondance de vivres, & cette profuſion des choſes les plus rares & les plus ſinguliéres qui ſervent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la riviére y conduiſoit de toutes les Régions du monde; le Monſtre, caché comme on a dit, dans l'épaiſſeur des roſeaux où il s'étoit poſté, d'un ſeul ſaut du marais dans la riviére, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandiſes, & les miſérables qui les conduiſoient, devenoient ſa proie ; on ne ſçait s'il avoit entendu dire que les femmes

ſont naturellement plus tendres que les hommes, mais il eſt conſtant qu'il avoit toute une autre avidité pour le beau ſexe qu'il n'avoit pour le notre.

Le Roi d'Aſtracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup ſur coup, qu'il ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit; cependant, il ne ſçavoit pas encore tous ſes malheurs.

La belle Princeſſe, qui, à ſon retour, de trois cens ſoixante-quatorze douzaines de chemiſes, que ſa feuë Dame d'atour avoit euës en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une ſeule qui lui convint. Après avoir épuiſé les magazins de la Ville & des environs, de mouſſeline, de toute ſorte de toile & de linge, elle fut réduite à ſe paſſer de chemiſe, qui étoit la choſe du monde qui lui faiſoit le plus de peine; toutes les chemiſes neuves qu'elle avoit eſſayées paroiſſoient comme enforcelées; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit miſes la nuit, toute envie de dormir.

Le Roi, plus touché du chagrin de ſa fille, que de tous ſes autres malheurs, crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de ri-

riches préſens par les grands Officiers de la Couronne, vers l'Oracle du Coq.

Ils furent bien reçûs de la Prêtreſſe du Temple, & leurs préſens encore mieux; mais elle leur dit, qu'il y avoit déja quelque tems que le Coq étoit allé rendre viſite au grand Caramouſſal; & que c'étoit aux environs du Mont-Atlas qu'ils auroient ſatisfaction ſur ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimene.

Quoique le Roi leur Maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le tems qu'il faloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes Ambaſſadeurs avec trois cens Eléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux Singes qui fuſſent dans tous ſes Etats; & pour rendre la choſe encore plus touchante aux yeux de l'Enchanteur Caramouſſal, il y joignit ſa muſique de campagne, quoique cette muſique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) ſoit beaucoup plus propre à faire devenir ſou, qu'à divertir ceux qui n'y ſont pas accoutumés.

Le Prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en ſçavoit quelque choſe, mais l'autre ne lui donna pas le tems, & pourſuivant ſon récit :

Les Satrapes d'Aſtracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte & leurs Guenons, après avoir côtoyé la Cherſoneſe Taurique, & traverſé l'une & l'autre Arménie, ſe rendirent enfin à une Forêt, où ils penſérent perdre une partie des préſens dont ils étoient chargés. Je vous ai dit que trois-cens Eléphans portoient chacun un vaſte balot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'Univers, & qu'au haut de chacun de ces balots on avoit mis un Singe; je ne ſçai ce que le Roi leur maître prétendoit que le ſage Caramouſſal fit de trois cens Singes; mais quoi qu'il en ſoit, il leur avoit recommandé ſur toutes choſes de n'en pas perdre un ſeul.

La Forêt qu'il faloit traverſer pour ſe rendre où ils vouloient aller, étoit ſi farcie de toutes ſortes de bêtes fauves, qu'il falut avoir recours à leur muſique pour s'y faire un paſſage; dès qu'elle ſe fit entendre, on les vit fuïr toutes éperdues, & diſparoître en un moment, plus effrayées que ſi toutes les meutes & tous les piqueurs du monde euſſent été à leurs trouſſes; cependant cet heureux ſuccès penſa leur être funeſte quelque tems après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers,

noyers, & d'amandiers, que tous leurs Singes, qui du haut de leurs Eléphans n'avoient qu'un ſaut à faire pour ſe percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réſerve d'un ſeul.

Ce Singe étoit le plus beau, le plus noble en ſes maniéres, & le mieux fait de tous les Singes; mais ſi triſte, que les Satrapes pleurérent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui ſembloit l'accabler; car bien loin de gambader, & de faire toutes les bouffonneries que faiſoient ſes compagnons, il paſſoit la plus grande partie du tems à lire; & quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée ſur une des mains, s'enſevelir dans une profonde rêverie, & tantôt les bras croiſés, lever les yeux au Ciel, pouſſer de longs ſoupirs, & répandre des larmes en ſi grande abondance, qu'il étoit impoſſible à ceux qui l'obſervoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire ſur ſon Eléphant, tandis que les autres déchaînés par la Forêt faiſoient un tintamarre & un vacarme à déſeſpérer tous les environs: la caravane des Ambaſſadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les

raſſembler; car ils ne quittérent les arbres; pour rejoindre la compagnie, que lorſqu'ils furent excédés de toutes ſortes de fruits, encore n'en revinrent-ils pas tous; car à quelques jours de-là, il en mourut trois d'une indigeſtion d'amandes, & trois autres d'un dévoyement, cauſé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les Envoyés du Roi, fut de les écorcher, & d'en emplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquat rien au nombre lorſqu'ils auroient l'honneur de les préſenter au célébre Caramouſſal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyérent donner avis de leur arrivée par un Courier, & ſçavoir en même tems de l'Enchanteur, ſi ſon plaiſir étoit qu'ils ſe miſſent en chemin avec tout leur équipage, pour ſe rendre à ſa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fiſſent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnat de quelle maniére il vouloit qu'ils lui fiſſent voir les préſens dont ils étoient chargés.

Le Courier revint au bout de trois jours, & leur dit que Caramouſſal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au ſommet du

du Mont-Atlas, il n'y avoit que leurs *Singes* qui puſſent grimper juſques-là, qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'*ils* priſſent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laiſſer leurs préſens & leur ſuite ſous ſûre garde au pied de la montagne, & de gagner du mieux qu'ils pourroient l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchérent quinze jours durant, toujours en montant, par la route la plus pénible qui fût jamais, ſans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin après avoir maudit plus d'une fois le Crocodile qui leur donnoit tant de peine, & la préférence dont on les avoit honorés pour cet illuſtre emploi, les objets qui s'offrirent à leurs yeux, & la route même leur parurent moins effroyables; quoiqu'ils montaſſent toujours, ils trouvérent de petits valons arroſés de ruiſſeaux agréables, dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiſeaux d'une eſpéce toute nouvelle, à meſure qu'ils montoient, & de petits pavillons répandus par-ci par-là; ce fut à ſix-cens ſtades plus haut, qu'ils n'eurent plus à monter, & qu'*ils* ne virent que le Ciel au-deſſus d'eux, qu'*ils* rencontré-

rent le fameux Caramouſſal.

Il ſortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vûs en montant, qui d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre environné de pluſieurs machines qui ſoutenoient des aſtrolabes, des téleſcopes, & tous les inſtrumens dont on ſe ſert pour obſerver le cours des Aſtres. Lorſqu'il ſortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe; comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les Satrapes du grand Roi d'Aſtracan ſouhaitoient de Caramouſſal. A ces mots, ils ſe proſternérent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque Divinité, car ſa préſence leur inſpira tout un autre reſpect, que cette vénération, que ſa renommée par-tout répandue ſembloit exiger: ils s'étoient attendus à voir la figure hideuſe d'un Enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par ſon extrême décrépitude; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique ſur le retour de ſon âge, avoit l'air auguſte, le port majeſtueux, & qui étoit vétu le plus noblement du monde.

Il

Il les releva d'abord; ils expoſérent leur commiſſion, les circonſtances des malheurs ſur leſquels ils venoient le conſulter, & lui firent le dénombrement des préſens qu'ils lui portoient.

Après les avoir paiſiblement écoutés, il les conduiſit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pû découvrir toute la terre, ſi la vûë des hommes en étoit capable; ils furent épouvantés de la prodigieuſe élévation où ils ſe virent; les Iſles qui s'élevoient dans la mer, leur parurent comme de petites taches noires, & les plus gros Vaiſſeaux comme des atomes flottans. Ce fut alors, que prenant la parole, il leur tint ce diſcours: Je ne ſuis rien moins que ce que croyent la plûpart de ceux qui ne me connoiſſent que par une réputation que je ne mérite pas; il eſt bien vrai, qu'une connoiſſance acquiſe par de longues méditations, une ſpéculation continuelle, & peut-être la proximité des corps céleſtes, m'ont donné de grandes lumiéres dans tout ce que l'Aſtrologie a de plus infaillible; je dirai même que la plûpart des Oracles ont moins de certitude dans leurs réponſes, qu'il n'y en a dans mes conjectures & mes prédictions. Pour celui du

Coq,

Coq, d'où l'on vous a renvoyé vers moi, ou plutôt qu'on vous a conſeillé de chercher en ces lieux, il n'eſt plus queſtion deſormais de ſa divinité ; d'autres ſoins & d'autres emplois l'occupent.

Conſiderez, pourſuivit-il, la diſtance qu'il y a de l'endroit où nous ſommes, juſques aux flots qui ſe briſent contre le pied de la montagne : ſi le Roi votre maître pouvoit raſſembler trois Rouëts qui ſont diſperſés par le monde, il ne lui ſeroit pas impoſſible, par le moyen de ces trois Rouëts, de faire une corde, qui du ſommet du Mont-Atlas où nous ſommes, pût atteindre juſques à la ſurface de la mer; cet ouvrage achevé, tous ſes ſouhaits ſeroient accomplis, le monſtre diſparoitroit pour jamais, la Princeſſe ſa fille riroit, parleroit, & les mêmes Rouëts lui fileroient une chemiſe plus fine que celle qu'elle a perduë, ſans qu'elle lui ôtât l'appetit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit; mais comme il eſt impoſſible, que le Roi d'Aſtracan ſoit jamais en poſſeſſion de ces Rouëts enchantés tous trois enſemble, voici ce que je lui conſeillerois de faire, pour ſauver ſes Etats d'une entiére déſolation, & pour donner à la plus belle Princeſſe de l'Univers ce qui lui manque pour être la plus heureuſe & la plus accom-

accomplie: qu'il faſſe publier par toutes les Régions de la Terre que quiconque fera rire la Princeſſe, ou vaincra le Crocodile en combat ſingulier, n'aura qu'à choiſir pour ſa récompenſe, ou l'adorable Mouſſeline avec tous les Etats du Roi ſon pére, ou bien toutes les forces & toute la puiſſance du même Roi, pour l'aſſiſter dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il ſoit permis aux Avanturiers de combattre le Monſtre quand ils n'auroient pas réuſſi dans l'autre entrepriſe; car il eſt indifférent qu'on commence par le Monſtre, ou par la Princeſſe; qu'elle ſoit acceſſible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure, & de quelque condition qu'ils puiſſent être; & enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour expoſer ſes appas divins dans les différentes Provinces qui joignent les Etats du Roi ſon pére. Allez, illuſtres Satrapes, pourſuivit-il, rendez au Prince qui vous envoye les magnifiques préſens dont il a voulu m'honorer. Caramouſſal ne veut pour récompenſe des ſervices qu'il rend, que le plaiſir de les avoir rendus. Et ſi l'arc & les fléches, dit celui qui portoit le bras en écharpe, ſe trouvoient parmi leurs préſens, ou leur équipage? Les Ambaſſadeurs,

deurs, qui ne s'étoient pas aviſés de le regarder avec attention avant ce diſcours, tournérent les yeux ſur lui, & penſérent tomber de leur haut, de lui voir une bouche ſi prodigieuſement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du Roi Fortimbras. Caramouſſal, ſans être ſurpris de leur étonnément, prévint les proteſtations que les Ambaſſadeurs alloient faire, qu'ils n'avoient ni arc ni fléches; & s'adreſſant à celui qui portoit le bras en écharpe, Ce n'eſt pas, lui dit-il, ſi près de ces lieux, qu'il faut eſpérer de retrouver les armes dont vous parlez: enſuite, ayant congédié Meſſieurs de l'Ambaſſade, ils rejoignirent leur caravane en moins de tems & avec moins de peine qu'ils n'avoient eu à ſe rendre auprès du grand Caramouſſal.

Comme ils avoient été long-tems abſens, ils firent la revûë des Eléphans, de leurs balots de toile peinte, & de leurs Singes; le compte ſe trouva juſte, à la réſerve du Singe affligé, qui depuis huit jours avoit diſparu, ſans que ceux qu'on avoit laiſſés à la garde de l'équipage, puſſent dire de quelle maniére, & ſans qu'on en eût pû ſçavoir de nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les

Les Satrapes, affligés de ſa perte, & de n'avoir pû du moins trouver ſon corps, pour le bourer de paille, comme ils avoient fait ceux des ſix autres, ſe mirent en chemin, pour ſe rendre auprès du Roi leur Maître.

A la ſixiéme journée de chemin, après avoir fait un long détour, pour éviter le bois ſi funeſte à leurs Singes, il leur arriva une avanture, qui les embarraſſa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie; ils apperçurent de loin des Chameaux, eſcortés d'une troupe de gens armés; comme les Chefs de cette troupe paroiſſoient être de quelque conſéquence, & que les Chameaux ſi ſoigneuſement gardés, leur parurent chargés de quelque choſe de rare ou de précieux; ils ordonnérent à leur muſique de jouer auſſi-tôt qu'ils furent en état de ſe faire entendre. A ce Concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de réſiſter; mais, ſur-tout, les Chameaux faiſoient rage de regimber, de ſe cabrer, & de mettre le deſordre par-tout; dans la frayeur épouvantable dont ils étoient ſaiſis, ils jettérent à terre les charges qu'ils portoient, & ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où ſorti-

ſortirent certains Tigres & certains Lions, qui ne plurent pas aux Muſiciens de la Serenade, car ils vinrent droit ſur eux, & il en couta la vie à quelques-uns des moins diligens à ſe ſauver.

Cependant, les Eléphans faiſoient bonne contenance, & les Singes fort mauvaiſe ; car tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnaciéres en reſpect avec leurs trompes, les Singes rempliſſoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte ſur laquelle ils étoient perchés : ce fut dans ce moment, que la gloire de tous les Singes de l'Univers, ſortant de derriére une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut, au grand étonnement des Satrapes ; il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de fléches, il en choiſit une pour chaque Tigre & une pour chacun des Lions, & d'une atteinte infaillible, leur en perça le cœur l'un après l'autre : quand il les vit par terre, il fut de ſang-froid retirer ſes fléches de leurs corps, ſalua les Satrapes ſes conducteurs, & diſparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, auſſi ſubitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne ſçai de quelle maniére les Ambaſſadeurs & l'eſcorte des Lions & des Ti-

Tigres ſe ſéparérent après cette avanture; mais on ſçait que les premiers, de retour à la Cour d'Aſtracan, ayant informé le Roi leur maître de la réponſe & des conſeils du grand Caramouſſal, qu'ils avoient apportés par écrit, le Roi, de l'avis de ſon Conſeil, & du conſentement de la Princeſſe ſa fille, avoit envoyé publier, par tout l'Univers, les conditions auxquelles il étoit permis à tous Avanturiers, d'entrer en lice, & d'aſpirer à la poſſeſſion de la plus belle Princeſſe qui fût ſous le Ciel, & de l'un des plus puiſſans Empires de la Terre.

Comme depuis cette publication, la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la Princeſſe, encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la ſingularité des deux Avantures qu'on devoit éprouver; la Princeſſe n'a pas manqué de ſe promener par toutes les Provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année; tous ceux qui l'ont vûe, ſoit dans ſes voyages, ſoit à la Cour du Roi ſon pére, ont trouvé ſa beauté infiniment au-deſſus de ce qu'on en publioit; & la plûpart, ſéduits par tant d'éclat & par des eſpérances ſi brillantes, ont ſuccombé dans l'épreuve des Avantures.

Voi-

Voilà, Seigneur, me dit le Chevalier de l'Alêne, ce qui nous raſſemble ici, & voilà l'Avanture que votre parole vous engage de tenter. En finiſſant ce récit, nous nous trouvames au bord du fleuve, où mes yeux furent ſurpris du plus rare & du plus magnifique ſpectacle qu'on puiſſe voir.

Mais je crois qu'il eſt bon de remettre le reſte du récit que faiſoit le Prince de Trébizonde, à la ſeconde Partie de ces Mémoires.

# LE
# BELIER,
# CONTE;
## PAR
## *ANTOINE HAMILTON.*

# AVIS DU LIBRAIRE.

*LA profonde Erudition du Comte Antoine Hamilton, la délicateſſe de ſon gênie, & la douceur de ſes mœurs, l'ont rendu également cher aux ſçavans & aux gens du monde. Un grand Seigneur François, ayant pris alliance dans ſa Maiſon, occaſionna ſes prémiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre ſous Jaques II. y fixérent preſque ſon ſéjour. Les traductions des Contes Perſans, Arabes, & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville : il railloit les premiéres ſur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture ſi peu inſtructive, mais avec les ménagemens convenables pour ne pas bleſſer leur amour propre. Un jour on le défia de faire quelque choſe dans le goût de ces Ouvrages ; le Comte d'Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit fit voir en peu de jours, qu'il ſçavoit badiner avec les Muſes.*

*Madame la Comteſſe de G... ſa ſœur, avoit acquis depuis quelque tems une mazure avec un aſſez petit terrain, dans le parc de cette Maiſon Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers: cette mazure, qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant, par les ſoins vigilans, la magnificence, & le goût de la Com-*

*teſſe*

*teſſe de G... On changea le nom de Moulineau en celui de de Pontalie. C'eſt à l'occaſion de l'étimologie de Pontalie, que le Comte Antoine a fait le Belier ; il y a mille petits faits déguiſés dans cet ouvrage, qu'il faut laiſſer démaſquer à qui le pourra : quand on ne dévineroit rien, le Conte n'en ſera pas moins bon ; l'Auteur ſçait badiner légérement, louer avec délicateſſe, & critiquer finement.*

*Ce Manuſcrit m'étant tombé dans les mains, j'ai cru que le Public me ſçauroit bon gré de lui donner un Ouvrage, qui dans ſon genre n'en a point de ſupérieur, ſelon le ſentiment des gens de goût que j'ai conſultés; & s'il a le même ſuccès que les* Mémoires du Comte de Grammont, *qui ſont du même Auteur, & le ſeul Ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé, je ne ſerai point trompé dans mes eſpérances.*

LE

# LE BELIER, CONTE.

*A Mademoiſelle* ******

*Moi, qui n'appris rien de ma vie,*
*Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,*
*Qui ne ſuis point de l'Helicon,*
*Ni de la docte Académie,*
*Pourrois je vous rendre raiſon,*
*Du nouveau nom de Pontalie,*
*Et ſatisfaire votre envie,*
*Sur le ſort de ſon autre nom?*
*De l'antique étimologie*
*Je ne connois point le jargon.*
*Cependant, vous ſerez ſervie;*
*Et voici ce que Mabillon*
*En a recueilli d'un Mémoire,*

*Que Scaliger & Caſaubon*
*Auroient traité de fauſſe Hiſtoire.*
*Mais, qu'importe de ces Sçavans,*
*Qui, ſans choix & ſans indulgence,*
*Jugent les morts & les vivans;*
*Et qui, critiquant l'ignorance,*
*Par d'ennuyeux raiſonnemens,*
*Donnent aux lecteurs de bon ſens*
*Un grand mépris pour leur ſcience.*
*Après tout, pour ne point mentir,*
*Si ce Mémoire eſt véritable,*
*Il porte tout l'air d'une Fable,*
*Que j'aurois, pour vous divertir,*
*Eſſayé de rendre agréable.*
*Le tout n'en eſt point emprunté*
*Des récits des Scheherazades;*
*Et s'il ne paroît pas conté*
*Avec cette vivacité,*
*Dont la Sultane fait parade,*
*Au moins, dans ſa naïveté,*
*La reſpectable vérité*
*N'y ſera point en maſcarade,*
*Sous l'Arabeſque antiquité.*
*Avant cette Hiſtoire finie,*
*Vous verrez de l'enchantement,*
*D'une Maîtreſſe & d'un Amant,*
*Vous verrez la peine infinie.*
*Une Sirene, un Renard blanc,*
*Parens d'un Roi de Lombardie,*
*Y paroîtront par accident.*

*Vous*

*Vous y verrez même un Géant.*
*Mais, voilà tout ; car ſûrement,*
*Vous n'y verrez aucun génie.*

*Déeſſes, qui des tourbillons,*
*Quand leur ſecours eſt néceſſaire,*
*Sçavez faire vos poſtillons,*
*Qui régnez ſur les Cupidons,*
*Et qui brillez plus que leur mére :*
*Vous, qui d'une courſe légére,*
*Plus prompte que les Aquilons,*
*Voyez en un inſtant l'un & l'autre hémiſphére ;*
*Qui danſez la nuit aux chanſons,*
*Sans fouler la tendre fougére,*
*Dans la retraite ſolitaire*
*De vos Bois & de vos Valons,*
*Pour célébrer quelque myſtére ;*
*Qui, pour tirer de leurs priſons*
*Un pauvre Amant & ſa Bergére,*
*Ou pour diſſiper les ſoupçons*
*Nés d'une jalouſe colére,*
*Dépêchez quelque Meſſagére ;*
*Sur les aîles des Papillons :*
*Vous, qui préſidez aux trophées,*
*Que dans les terres enchantées,*
*La chimére érige aux amours :*
*Vous, que le beau ſexe a chantées,*
*Douces & gracieuſes Fées,*
*Accordez-nous votre ſecours,*

*Et favoriſez un diſcours,*
*Où vous êtes intéreſſées.*

*Au tems jadis certain Héros;*
*Tout des plus fiers & des plus hauts,*
*Géant plus craint que le tonnerre,*
*Parmi ſes malheureux Vaſſaux,*
*Dans ces lieux avoit une terre,*
*Quelques Moulins, quelques ruiſſeaux,*
*Dont avoient pris le nom de guerre*
*Ses devanciers les Moulineaux.*
*Il vouloit de cet héritage,*
*(Vieux patrimoine des Géants,)*
*Faire part à ſes deſcendans;*
*Se flatant par un mariage,*
*Qu'il méditoit, en peu de tems*
*De laiſſer la vivante image*
*De ſa taille & de ſon viſage,*
*Dans un nombreux recueil d'enfans.*
*De ce projet épouvantable,*
*On vit pâlir mainte beauté:*
*Le parti n'étoit pas ſortable:*
*Et comment l'auroit-il été?*
*Son viſage étoit effroyable:*
*Il aimoit à coucher botté,*
*Soit en Hyver, ſoit en Eté;*
*Et ſa grandeur inſoutenable*
*Cédoit à ſa brutalité.*
*La voix des Taureaux en furie*
*Etoit plus tendre que ſa voix,*
*Avoit plus d'agrément cent fois,* Et

*Et cent fois plus de mélodie.*
*Il avoit pris dans ſon haras,*
*Une machine faite en roſſe,*
*Ou pour mieux dire, un vrai coloſſe,*
*Qui le ſervoit en tout état,*
*Pour la charette ou pour le bât,*
*Pour la ſelle ou pour le caroſſe.*
*Il avoit de plus un Belier,*
*Dont l'eſprit étoit ſi capable,*
*Que cet animal ſingulier*
*Etoit ſon premier Conſeiller,*
*Réglait ſes moulins & ſa table,*
*Lui ſervoit ſouvent d'Ecuyer,*
*Et lui contoit toûjours quelque petite Fable,*
*Dont il ſçavoit un millier.*

*Dans leur voiſinage, un Druïde*
*Avoit un Palais de Roman,*
*Et des Jardins où l'œil avide,*
*Sans rechercher l'éloignement,*
*Trouvoit par-tout contentement,*
*Soit à voir le criſtal liquide*
*S'élever juſqu'au firmament,*
*Soit à le voir comme un torrent*
*Précipiter ſon cours rapide,*
*Ou bien ſe perdre en murmurant.*
*Deux Cerbéres à poil d'argent,*
*Chacun aux pieds d'une Euménide,*
*Sembloient écumer en grondant.*

*On voyoit là du grand Alcide,*
*La figure en jaſpe luiſant ;*
*Et Cléopatre en expirant*
*Dans la ſuperbe Pyramide,*
*Qui lui ſervoit de monument,*
*Regarder d'un œil intrépide*
*La morſure de ſon Serpent.*
*La ſource enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,*
*Formoit dans une grotte humide*
*Les ondes du fleuve naiſſant.*
*Mais, de ces lieux tout l'ornement*
*Etoit certaine jeune Armide,*
*Faite par tel enchantement,*
*Que ſes regards portoient, ſans guide,*
*Au fônd des cœurs l'embraſement,*
*L'aimer pourtant étoit folie ;*
*Car l'inſenſible Nymphe Alie,*
*Bien loin de vouloir ſecourir,*
*Ne cherchoit qu'à faire mourir.*
*Tout l'art du Druïde ſon pére,*
*Et ſes enchantemens divers,*
*S'étoient épuiſés pour en faire*
*La merveille de l'Univers.*
*Depuis ce tems-là, chaque belle*
*A ſuivi ce brillant modéle ;*
*Mais, nos modernes Déités,*
*Héritiéres de ſes beautés,*
*Et de ſa fraicheur immortelle,*
*Par malheur ont emprunté d'elle*

*Les*

*Les rigueurs & les cruautés.*

*Mille Amans (ciel ! quelle foibleſſe !)*
*Sûrs de mourir, vouloient la voir.*
*La ſage & prudente vieilleſſe*
*Y venoit languir ſans eſpoir ;*
*Et la floriſſante jeuneſſe*
*N'en avoit pas pour juſqu'au ſoir.*
*Rien n'échapoit à la tigreſſe.*
*Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir ;*
*Et l'on voyoit périr ſans ceſſe*
*Quelqu'Amant ſec, que la tendreſſe*
*Avoit réduit au deſeſpoir.*

*Le Moulineau, fier de ſa taille,*
*Traitoit de chetive canaille*
*Ceux qui, par cette illuſtre fin,*
*Avoient terminé leur deſtin ;*
*Et, mettant ſa cotte de maille,*
*Offroit à cet objet divin*
*Son cœur, ſes moulins, & ſa main,*
*Et ſon grand Cheval de bataille,*
*Pour prendre l'air ſoir & matin.*
*En cas de refus, l'inhumain*
*Montroit un grand amas de paille,*
*Dont brûlant Palais & Jardin.*
*Il juroit de faire ripaille*
*Des lys, des roſes, du jaſmin,*
*Qui formoient l'éclat de ſon tein,*

*Malgré ſes remparts de rocaille,*
*Et ſon Château de parchemin.*
*Mais la belle, d'un air ſerein,*
*S'appuyant deſſus ſa muraille,*
*Pour l'irriter, l'appella Nain.*
*Les flots d'une Mer émûe,*
*La foudre pendant la nuit,*
*Qui, d'une chûte imprévûë,*
*Fracaſſe, abat, & détruit,*
*Quelque tour mal ſoutenuë;*
*L'Ours au déſeſpoir réduit;*
*Cent Chiens feſſés dans la ruë;*
*Et cent Cochons que l'on tuë,*
*Ne ſont rien auprès du bruit,*
*Dont ſa voix frapa la nuë.*

*Vous l'entendites tout à plein;*
*Meudon, Ruel, & Saint Germain,*
*Ce cri qui troubla l'air & l'onde,*
*Quand le Dieu du fleuve prochain*
*Se retrancha dans ſa grotte profonde:*
*Et vous, magnanime Pépin,*
*Qui de la France alors gouverniez le deſtin;*
*Cette allarme fût la ſeconde,*
*Qui d'angoiſſe brouilla le tein*
*De votre mére à treſſe blonde.*
*Vous en ſonnâtes le tocſin:*
*Le Sceptre de frayeur vous tomba de la main;*

*Et*

*Et mille Devins à la ronde*
*Soutinrent que ce bruit ſoudain*
*Pronoſtiquoit la fin du monde.*

*Pour vous, ſéjour affreux du ténébreux*
*Marli,*
*Que le Seigneur de la nature,*
*Malgré votre gloire future,*
*Tenoit encore enſeveli*
*Dans l'horreur d'une nuit obſcure:*
*Frappé du terrible hurlement,*
*Vous crutes que le changement,*
*Dont le fameux Merlin vous tenoit dans*
*l'attente,*
*S'alloit faire dans le moment;*
*Et que cette main triomphante,*
*Qui par vos agrémens aujourd'hui nous*
*enchante,*
*Alloit dès lors chez vous loger ſuperbe-*
*ment*
*Une Cour auguſte & brillante,*
*Dont ſa préſence eſt l'ornement.*
*Mais, combien fûtes-vous ſurpriſe,*
*Nymphe, qui l'écoutiez de près?*
*Plus pâle que votre chemiſe,*
*Que devinrent vos fiers attraits?*
*Oui, malgré ſon prémier courage,*
*Malgré ſon extrême fierté,*
*La belle en changea de viſage,*
*Quand, de colére tranſporté,*

*Le Géant lui tint ce langage.*

*Serpent formé par le dépit,*
*De qui la langue envenimée*
*Va, de ſon aiguillon maudit,*
*Obſcurciſſant ma renommée.*
*Je vous parois donc trop petit,*
*Pour avoir part à votre lit ?*
*Mais, c'eſt trop épargner l'ingrate :*
*C'eſt trop, au mépris de mes vœux,*
*Encenſer l'orgueil qui la flate.*
*Que mon reſſentiment éclate,*
*Et me venge par d'autres feux.*
*Il dit, & la paille allumée*
*Couvroit le Château de fumée.*
*D'un côté, fagots & cotrets,*
*Ramaſſés des lieux les plus proches,*
*Faiſoient devers le toit un funeſte progrès,*
*Tandis que du glacis on faiſoit les approches,*
*A la faveur des mantelets.*
*Les aſſiégés deſſus leurs parapets,*
*Armés de fourches & de broches,*
*Bravoient les flammes & les traits;*
*Et de frayeur tous les petits valets,*
*Se mirent à ſonner les cloches.*
*Le palais attaqué de front,*
*Etoit inveſti par derriére,*
*Et la Nymphe à genoux s'étoit miſe en priére.*

*Mais,*

*Mais, ſon pére, en charmes fécond,*
*Entoura le Château d'une vaſte riviére;*
*Gouffre impétueux & profond,*
*Plus large que le Négrepont.*
*Juſqu'aux confins de la Baviére,*
*Le Géant, d'un ſaut en arriére,*
*Se ſauva ſur le haut d'un Mont,*
*Jurant d'une horrible maniére,*
*Contre les flots de cette onde ſorciére.*
*Mais, ſon Belier fit un grand Pont,*
*Qui la traverſoit toute entiére.*

*Dès qu'il l'eut fait, il y ſauta.*
*Son maître ſe mit à le ſuivre:*
*Et le Druide ouvrit un Livre,*
*Que vainement il feuilleta.*
*Il en feuilleta plus de mille,*
*Qu'il parcourut du haut en bas.*
*Le Livre ſeul pour lors utile*
*Par malheur ne ſe trouva pas.*
*Son étonnement fut extrême:*
*Il en parut tout éperdu;*
*Et, d'effroi le viſage blême,*
*Il s'écria tout eſt perdu.*
*L'ennemi cependant, triomphant par avance,*
*Marchoit en toute diligence.*
*Le Géant allongeoit le cou;*
*Et, menaçant déja de corde & de potence,*

*Crioit au Druïde, vieux fou*
*Qui vous mêlez de Négromance;*
*Nous vous prendrons dans votre trou;*
*Et cette fille d'importance,*
*Dans le cœur eſt ſi loup-garou,*
*Sera bien-tôt en ma puiſſance..*
*Bien-tôt, ou je me trompe fort,*
*Nous verrons ſa beauté divine,*
*Qui par un orgueilleux tranſport,*
*Mépriſoit ma taille & ma mine,*
*Avec plaiſir ſoumiſe au ſort,*
*Qu'un reſte d'amour lui deſtine.*
*Pour toi, diſoit-il, au Belier,*
*Je te donnerai ſon colier;*
*Et pour la choquer davantage,*
*(Car il faut bien l'humilier,)*
*Le Druïde ſera ton Page.*

*Mais, laiſſons-là, pour un moment,*
*Les vains projets que le Géant*
*Se mettoit dans la fantaiſie,*
*Au profit de ſon Confident.*
*Nous ferions même ſagement,*
*Si nous quittions la Poëſie.*
*Mais le moyen d'abandonner Alie,*
*Au fort de ſon accablement?*
*De noirs chagrins environnée,*
*Tantôt du tems paſſé l'aimable ſouvenir,*
*Et tantôt l'affreux avenir*
*Qui menaçoit ſa deſtinée,*

*Pour l'accabler ſembloient s'unir.*
*De tous les maux la plus cruelle eſpéce*
*Eſt celle que reſſent un cœur*
*Éloigné par quelque malheur*
*Du ſeul objet de ſa tendreſſe,*
*Pour ſe voir obſedé ſans ceſſe*
*Du ſeul objet de ſon horreur.*

*La Nymphe étoit dans cette peine;*
*Car ſon cœur, qui, de jour en jour,*
*Sembloit ne reſpirer que haine,*
*En ſecret ſoupiroit d'amour.*
*De-là, ſes fiertés implacables,*
*De-là, tant de cris pitoyables*
*Des victimes de ſa rigueur,*
*Tandis que l'unique vainqueur,*
*Qui faiſoit tant de miſérables,*
*Triomphoit au fond de ſon cœur.*
*Mais cette ardeur jadis ſi chére*
*Cauſoit alors tout ſon tourment:*
*Car, tandis que l'art de ſon pére*
*Sembloit vaincu par le Géant,*
*Le ſort lui cachoit un Amant,*
*Qui, dans un tems ſi néceſſaire,*
*Loin de marquer l'empreſſement*
*D'une flamme vive & ſincère,*
*Ne ſe montroit pas ſeulement;*
*Et ce lâche abandonnement*
*Mettoit le comble à ſa miſére.*
*Elle n'avoit aucun repos.*

*Du triſte récit de ſes peines*
*Elle entretenoit les Echos,*
*Elle fatiguoit les Fontaines,*
*Déſeſpéroit tous les ruiſſeaux*
*Dont les rives étoient prochaines;*
*Et demandoit ſans ceſſe aux plaines*
*Des nouvelles de ſon Héros.*

*Laſſe de parcourir les Sales;*
*Et chaque Salon du Palais,*
*Elle fut ſous un vieux Cyprès,*
*Dans le Cabinet des Veſtales,*
*S'abandonner à ſes regrets.*
*Comme on ſçavoit au Temple antique*
*Soupirer au bruit des Tambours,*
*Et ſe tourmenter en Muſique,*
*Comme on fait encor de nos jours,*
*Quand on a beſoin de ſecours;*
*La Belle ne put s'en défendre,*
*Et du fond du cœur ſoupira*
*Ce tendre Rondeau d'Opéra,*
*Sans croire qu'on la dût entendre.*
*Volage Prince de Noiſy!*
*Vous, que mon cœur a mal choiſi,*
*Pour une conſtance éternelle,*
*Eſt-ce le tems d'être infidéle,*
*Quand un Géant affreux, de ſang tout cramoiſi,*
*Me fait une guerre cruelle?*
*Volage Prince de Noiſy!*

*In-*

*Ingrat, que vainement j'appelle,*
*Que mon cœur vous a mal choiſi!*

*A ces mots, d'un torrent de larmes,*
*(Reſſource des vœux opprimés,)*
*La douleur inonda ſes charmes,*
*Et ſes yeux furent abîmés.*
*Trois fois l'éclat de ſon viſage*
*En parut réduit aux abois,*
*Et ſon pouls s'arrêta trois fois,*
*Quand du fond d'un autre bocage,*
*Tout-à-coup ſortit une voix.*

*Son ame entiére revenue*
*De ſes premiers ſaiſiſſemens,*
*Fut attentive aux chers accens*
*De cette voix jadis connue.*

*Cette voix diſoit, Belle Alie;*
*Dont mon cœur aſſervi porte en tous lieux les traits,*
*Ceſſez, par d'injuſtes regrets,*
*De m'accuſer de perfidie.*
*Pouvez-vous croire que j'oublie,*
*Tant de tendreſſe & tant d'attraits?*
*Adorable & conſtante Alie,*
*Que mon cœur a ſi bien choiſie,*
*Faites pour moi d'autres regrets:*
*Du deſtin malgré les Arrêts,*
*Ce cœur par-tout vous a ſuivie.*

Je

*Je vous aime plus que ma vie,*
*Et mille fois plus que jamais.*

*A ces mots, ſurpriſe, allarmée,*
*Mais d'un nouvel eſpoir charmée,*
*Elle parcourut à grands pas,*
*Le lieu d'où cette voix aimée*
*Venoit de lui marquer d'une ardeur animée*
*Des mouvemens ſi pleins d'appas.*
*Que fais-tu ? Montre-toi, cher objet de ma flame,*
*Dit-elle : montre-toi, vien conſoler mon ame.*
*Quoi ! d'un Amant ſi cher & ſi tendre autrefois,*
*Ne reſteroit-il que la voix?*
*Pourquoi, d'une recherche vaine,*
*Me fatiguer dans ce boſquet ?*
*Pourquoi te refuſer au panchant qui m'entraîne ?*
*Pourquoi me fuïr ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?*
*Nes-tu donc plus qu'un Perroquet ?*

*Alors, d'une inutile quête*
*Le deſeſpoir & le chagrin*
*Menérent ſa raiſon bon train;*
*Et l'amour lui tourna la tête.*
*Pleine de vapeurs & d'ennuis,*

*Elle*

*Elle ſe crut, avec ſon avanture,*
*Au beau milieu des mille Nuits;*
*Car, c'étoit alors ſa lecture.*
*Elle ſe crut ſoumiſe aux cruautés*
*D'un époux bizarre & ſauvage,*
*Qui, par un déteſtable uſage,*
*Epouſoit chaque jour de nouvelles beautés,*
*Pour les immoler à ſa rage:*
*Et, ſe couchant ſous un épais feuillage,*
*Elle ſe crut à ſes côtés.*

*Comme elle avoit dans la mémoire*
*Tout le récit de ces fatras,*
*Elle crut, malgré ſes appas,*
*Qu'il falloit conter quelque Hiſtoire,*
*Pour ſe garantir du trépas.*
*Elle prit donc en fantaiſie*
*De faire un détail des malheurs,*
*Qui lui faiſoient verſer des pleurs,*
*En commençant ainſi l'Hiſtoire de ſa Vie.*

*Je ſuis fille de Pharabert,*
*Iſſu d'un petit-fils de France,*
*De qui le pére Dagobert,*
*En art magique très-expert,*
*Et politique à toute outrance,*
*Ordonna que, dès mon enfance,*
*On me mît dans un berceau vert;*
*Car il prévit, que dans ce beau déſert,*
*Heureux ſéjour de l'innocence,*

*Un*

*Un certain Comte Philibert*
*Feroit un jour ſa réſidence,*
*D'un enchanteur digne Héros,*
*De qui l'ame en projets féconde*
*Viendroit, après de longs travaux;*
*Fixer dans ces heureux hameaux*
*Sa courſe errante & vagabonde,*
*Renonceroit à tous ſes maux :*
*Qu'une machine moins profonde,*
*Que n'étoient les anciens tombeaux,*
*Mettroit ſon eſprit en repos,*
*Par ſa figure ſans ſeconde,*
*Sur tout les dangers des cachots;*
*Et que l'Eté, lorſque ſur l'onde*
*Chacun prend le frais en bateaux,*
*De ſes Jardins, de ſes canaux,*
*Il feroit doucement la ronde,*
*Dans un petit char ſans chevaux,*
*Qui fut jadis à Roſemonde.*
*Ce fut pour lui que Dagobert,*
*Monſieur mon honoré grand-pére,*
*D'un impénétrable myſtére,*
*Dans ces beaux lieux mit à couvert*
*Un charme heureux & ſalutaire,*
*Et cuidoit par lui ſeul être un jour découvert.*
*De mon enfance enfin le tems fuit & s'écoule,*
*Et le bruit de quelques appas,*
*Que je n'avois peut-être pas,*

*M'at-*

*M'attira des Amans en foule,*
*Et mille chagrins ſur leurs pas.*

*A tous leurs vœux inacceſſible,*
*Mon cœur, dans un repos paiſible,*
*Mépriſoit tous ces vains efforts,*
*Tandis qu'ils m'appelloient, dans leurs mourans tranſports,*
*Ingrate, inhumaine, inflexible.*
*Mais ce cœur ſi farouche alors*
*N'eſt devenu que trop ſenſible.*
*Sur mes attraits, & ſur mes cruautés,*
*On ne pouvoit alors ſe taire:*
*On offroit à mes yeux par-tout des libertés,*
*Dont mes yeux ne ſavoient que faire.*
*Mais hélas! le cruel Amour,*
*Choqué de tant d'indifférence,*
*Voulut ſignaler ſa puiſſance,*
*Et de ma liberté triompher à ſon tour.*
*Dans un endroit obſcur de la Forêt prochaine,*
*Coule un agréable ruiſſeau,*
*Qui, dans un beau Valon, va former de ſon eau*
*Cette merveilleuſe Fontaine,*
*Où mon pére, flaté d'une eſpérance vaine,*
*Avoit enfoncé mon Berceau.*

*Jamais dans ce lieu ſolitaire,*
*A notre ſexe conſacré,*

*Au-*

*Aucun mortel n'étoit entré,*
*Et je m'y baignois d'ordinaire.*
*Or, dans cette Fontaine un jour*
*Comme j'entrois à demi nuë,*
*Un homme s'offrit à ma vûe,*
*Mille fois plus beau que le jour.*
*Mais je vois ouvrir la barriére,*
*D'où le Soleil vers l'Orient,*
*Sort pour commencer ſa carriére,*
*Et ſa brillante Avant-courriére,*
*Annonce ſon éclat naiſſant.*
*Adieu, ma chére Dinarzade.*
*Bien-tôt le Sultan Monſeigneur,*
*Va ſauter du lit ſur l'eſtrade,*
*Pour commencer ſa promenade.*
*Dès qu'il eſt jour, je lui fais peur.*
*Ce qui me reſte eſt pourtant le meilleur*
*D'une Hiſtoire qui n'eſt pas fade.*
*Mais victime de ſa rigueur,*
*Demain, ſur un lit de parade,*
*Pour la derniére fois, vous verrez votre ſœur.*

*A cette derniére parole,*
*Un doux ſommeil, par ſes pavots,*
*Interrompant les vains propos*
*D'une illuſion ſi frivole,*
*La mit dans les bras du repos;*
*Quand ſon pére, accablé de maux,*
*Cherchant en tous lieux ſon idole,*

*Ar-*

*Arriva là tout à propos,*
*Pour entendre ces derniers mots,*
*Et pour juger qu'elle étoit folle.*

*Eſprit, qui des liriques ſons,*
*Par une habitude facile,*
*Exercez les accords féconds :*
*Vous, pour qui la rime docile*
*S'accorde avecque tous les tons*
*Du plus bizarre Vaudeville ;*
*Qui ſur l'air le plus difficile,*
*Sans gêner vos expreſſions,*
*D'une veine heureuſe & fertile,*
*Célébrez la Cour & la Ville,*
*Et ſçavez tout mettre en chanſons ;*
*Venez ſauver la belle Alie,*
*Venez décrire ſa folie,*
*Venez au défaut de Phébus*
*Soutenir mon foible génie,*
*Car il languit & n'en peut plus.*
*Entrez tout frais dans la carriére,*
*Qui me reſte encore à fournir,*
*Et diſpoſez de la matiére,*
*Que je vous offre pour finir.*
*Elle a beſoin de votre lime :*
*Vous m'impoſez la dure loi*
*D'un trop long Conte que je rime ;*
*N'aurez-vous point pitié de moi ?*
*Non ; je connois votre injuſtice :*
*Votre cœur eſt un vrai rocher,*

*Qui*

*Qui ne ſe laiſſe point toucher,*
*Ni du plus aſſidu ſervice,*
*Ni du plus violent ſupplice;*
*Il ne faut rien pour vous fâcher,*
*Et vous voulez que je finiſſe.*
*Mais changeons de ſtile, il eſt tems,*
*Que votre oreille ſe repoſe,*
*Et que les vulgaires accens,*
*Qui chantoient les évenemens,*
*Faſſent place à la ſimple proſe.*
*Le Cheval aîlé court les champs,*
*Se cabre, & prend le frein aux dents,*
*Lors d'une main trop incertaine,*
*Un Auteur, par de vains élans,*
*Au milieu des airs ſe proméne.*
*Mais quand, ſous quelque eſpace vaine,*
*Réduit au trot il bat des flancs,*
*Et bronche au milieu de la plaine,*
*Il eſt tout des plus fatiguans.*
*Un Lecteur, qui le ſouffre à peine,*
*S'endort ſur ſes pas chancelans;*
*Et, quels que ſoient leurs ornemens,*
*Dans un récit de longue haleine,*
*Les Vers ſont toujours ennuyans.*
*Chez l'importune Poëſie,*
*D'un Conte on ne voit point la fin:*
*Car, quoiqu'elle marche à grand train,*
*A chaque moment elle oublie,*
*Ou ſes lecteurs, ou ſon deſſein;*
*Et, ſans ſe douter qu'elle ennuye,*

*Elle*

*Elle va, l'hiperbole en main,*
*Orner un Palais, un Jardin,*
*Ou relever en broderie*
*Tout ce qu'elle trouve en chemin.*

CEla étant comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vai, Mademoiſelle, en langage de véritable Conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous ſouviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du Druïde, lorſqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti ſur la riviére; mais avant que de paſſer outre, il eſt bon de vous avertir, qu'à l'égard de la largeur de cette riviére & de la longueur du pont, l'on vous a menti de ſept ou huit cens lieues, tant pour la rareté du fait, que pour la commodité des rimes; & que le Seigneur Moulineau, loin d'être auſſi Géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'étoit tout au plus qu'une fois auſſi grand, & une fois auſſi ſot, que notre ami B...

Le Druïde, qui, pour mettre ſon château & ſa fille hors d'inſulte, les avoit environnés d'un large foſſé plein d'eau, ne fut que ſurpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au ſien; car il croyoit avoir de quoi ſe moquer de tous les Géants du monde: il étoit ſeulement em-

embarraſſé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'eſtimant pas aſſez ſon voiſin Moulineau pour le croire enchanteur, il court à la hâte feuilleter ſes livres pour s'éclaircir du fait, & pour renverſer le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé: mais lorſque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; embarras qui ſe convertit en une affliction étrange, quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les ſecrets de ſon art. Il en avoit défendu la lecture à ſa fille, à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela; & quelque ſoumiſe qu'elle eût toujours été à ſes volontés, il eut peur que la curioſité pour une choſe expreſſément défendue ne l'eût emporté ſur ſon obéiſſance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laiſſée. Il l'éveilla promtement, pour lui demander des nouvelles de ce livre ſi néceſſaire à ſes deſſeins; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres, qu'Alie prit la parole. De la maniére dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à ſon réveil, elle alloit s'adreſſer au Druïde, en lui diſant: Grand Commandeur des Croyans.... mais ſon égarement changeant d'objet, & ſe jettant

tant à ſes pieds : Mon pére, dit-elle, je l'ai perdu, & ſi vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de déſeſpoir, car il n'eſt plus tems de cacher ma foibleſſe, ni de diſſimuler mon crime. Oui je l'ai perdu.... Quoi ! s'écria le Druïde, non ſeulement, Alie, vous m'avez déſobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous ? De quelle maniére, ajoûta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos deſtinées ? Alie ſurpriſe, après avoir gardé un moment le ſilence : Mon cher pére, lui dit-elle, puiſque vous ſçavez cette perte, vous ſçavez auſſi de quelle maniére elle eſt arrivée. Hélas ! il eſt vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre tréſor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En diſant ces mots, elle quitta ſon pére, & courut s'enfermer dans ſon apartement.

Le Druïde n'étoit pas en état de ſuivre ſa fille : il étoit ſi ſurpris & ſi confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire, qu'il ne ſçavoit où il en étoit. Tout lui faiſoit croire que ſa fille avoit eu plus d'une curioſité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit, il réſolut de conſulter ſon Favori Poinçon. Or, ce Poinçon étoit un

petit Gnome, fils d'une Fée, ou ſi vous voulez, d'une Silphide ; car le Druïde étoit le plus grand, le plus habile, ou plutôt le maître de tous les Cabaliſtes. Il fut donc droit à la ſtatue de Cléopatre, & l'ayant touchée d'un Taliſman qu'il portoit en bague, elle s'entr'ouvrit, & le favori Poinçon en ſortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde; il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs ; il portoit un chapeau pointu, retrouſſé d'un gros diamant, & un eſclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille ſi fine ni ſi noble, & ſon viſage étoit du moins auſſi beau & auſſi aimable que celui de la belle Alie ; mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de ſon cœur. Il fut effrayé de voir pour la premiére fois l'air ſévére dont le reçut le Druïde. Il ſe douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cauſe. Il l'aborda en tremblant & verſant des larmes. Vien, lui dit le Druïde, vien me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du ſoin de veiller à la conſervation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices, qui l'ont perdue, & qui me deshonorent ? Le pauvre Poinçon fut

ſi

ſi pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne ſe fendit à voir l'extrémité de ſon affliction. Il ſe proſterna la face contre terre, & de ſes petites mains embraſſant autant qu'il le put les jambes de ſon maître vers la cheville du pied, il fut long-tems à les arroſer de ſes larmes, avant que de pouvoir parler. Il ſe releva enfin par ordre du Druïde; & ayant tiré de ſa poche un petit mouchoir brodé que ſa mére lui avoit fait, il en eſſuya ſes yeux, & ſe mit à dire: Mon Seigneur & mon Maître, je vai vous faire un aveu ſincére de ma faute, dont j'ai un repentir auſſi ſenſible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, ſi vous ne me trouvez pas digne de grace, tuez-moi tout d'un coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai: vous m'avez diſpenſé de vivre ſous la terre, vous m'avez revétu d'une figure qui plait, & me laiſſant toutes les connoiſſances qui ſont données aux eſprits de mon eſpéce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-deſſus de mes camarades; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin deſ-

ſous la ſtatue dont je viens de ſortir ; mais vous ſçavez, mon ſouverain Seigneur, que tous les bienfaits ne ſont point exemts de leurs mortifications. Car je ne ſuis viſible que quand vous le voulez. L'uſage de la parole m'eſt interdit ſans votre permiſſion, & dans ces beaux apartemens que j'habite, je ſuis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un tréſor qu'il ne m'eſt pas permis de voir : de plus, je ne puis ſortir de la ſtatue, que lorſqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante il eſt vrai, mais qui m'eſt inſuportable ; puiſqu'elle me ſert de priſon. Vous m'avez ordonné de ſuivre par-tout la belle Alie dans le tems de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, & pour la garantir de tous les accidens imprévûs qui pourroient troubler ſon repos : vous ſçavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorſque, ſuivant ce ruiſſeau, qui ſortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien long-tems dans les prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau. J'y jettai avec empreſſement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baigneroit, c'étoit

toit pour augmenter ſes attraits ; quoique cela me parût impoſſible ; mais je vis bien-tôt que vous aviez eu tout un autre deſſein. La fête du Guy ſacré, où tous les habitans de la campagne ont accoûtumé d'aſſiſter, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de Bergére ; & dès qu'elle y parut, tous les Bergers diſtingués en devinrent amoureux, la ſuivirent ici, la virent ſouvent, & après avoir déclaré leur paſſion, éprouvé ſes rigueurs par mille marques de ſes mépris & de ſon averſion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chanſons, ſe mirent au lit & moururent.

Peu de tems après, il ſe fit un tournois magnifique aux barriéres de Saint-Denis, où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi Pepin devoit ſoutenir contre tous venans, que la Princeſſe Hermenegeſilde, ſa niéce, étoit la plus belle Princeſſe de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée, & qui lui ſervoient de Dames d'honneur ; quand le Roi vit Alie, il fut ébloui de ſa beauté, mais la Princeſſe ſa niéce, qui étoit aſſiſe à ſes pieds, rougit de dépit & de honte, en voyant Alie : ce n'étoit pas ſans raiſon, car il n'y eut qu'un petit

nombre d'anciens Courtiſans qui ſoutinrent pour ſa beauté ; les Héros ſe déclarérent pour Alie, le Baron d'Argenteuil, le Vidame de Goneſſe, le Châtelain de Vaugirard, & le Sénéchal de Poiſſi, ſe mirent ſur les rangs en ſa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnérent juſques ici ; vous les traitates auſſi-bien qu'elle les traita mal ; pour moi qui les aimois, à cauſe qu'ils étoient jeunes, vaillans, & bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne ſe déclarat en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne viſſions bien-tôt un de ces Seigneurs poſſeſſeur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'Alie, & qu'ils ſe conſumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à ſon de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raiſon de l'inſulte qu'ils avoient faite à la premiére Princeſſe du ſang ; & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus ; mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, & les fit mourir de déſeſpoir. J'en pleurai de douleur, ſurtout pour le Vicomte de Goneſſe, qui étoit un Seigneur de grande eſpérance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repen-

pentis d'avoir jetté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fût ce qui cauſoit cette haine univerſelle qu'Alie avoit pour tous ſes amans. Cependant, je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ſes effets; quoiqu'elle eût produit tant de morts ſi tragiques, & qu'il vous manquoit encore quelqu'autre victime, qui ne ſe préſentoit point; je n'en doutai plus quand vous m'ordonnates un jour de prendre la forme d'un chevreuil, & de roder autour de la forêt de Noiſi; j'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens; c'étoit un loup qu'on couroit; il me parut fort gros & fort inſolent, car quoiqu'on le preſſat de près, dès qu'il me vit, il voulut me ſaiſir en chemin faiſant, mais je fis un petit ſaut en l'air, & il paſſa par deſſous moi: dès que les premiers chiens m'apperçurent, ils quittérent la piſte du loup pour ſuivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un chevreuil, & j'allois comme le vent; je laiſſai approcher les chiens, comme j'avois fait le loup, & lorſqu'ils me croyoient tenir, je fis trois bonds,

& je les perdis de vûe. Ils me ſuivirent à grand bruit : je les attendis encore ; le maître étoit à leur queuë, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté ; je le laiſſai approcher ; je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal ; je marchois ſeulement à petit pas pour l'éloigner de ſa troupe ; je crois qu'il connut mon deſſein, car il renvoya tout ſon équipage. Quand je le vis ſeul, je me couchai ſur l'herbe ; alors il ſe mit à me conſidérer avec une grande attention, & à ce qui me parut avec quelque ſorte de plaiſir ; pour moi, charmé de ſa beauté, de ſa taille, & de ſon air plein de grace, j'aurois paſſé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir long-tems regardé, il s'écria : Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ? Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il, tu y ſerois en repos, & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois, ſi je n'avois peur de t'effaroucher, je mettrois pied à terre pour... Il n'avoit pas achevé, que nous entendimes le bruit d'une autre meute ; à meſure qu'elle approchoit, on eût dit que c'étoit quelque taureau qui l'animoit ; il ne s'en falloit guéres, puiſque c'étoit le Géant Moulineau, qui, monté ſur ſon grand cheval, fai-

faiſoit trembler la terre ſous lui, & rempliſſoit l'air de mugiſſemens. Dès qu'il m'eut apperçu, il anima tous ſes vilains chiens contre moi, il me lança même un dard qui penſa fendre un arbre en deux derriére moi : le beau chaſſeur en fut indigné, & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare, le cruel Moulineau en fut ſi tranſporté de colére, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jetta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui paſſa par deſſus la tête, car par bonheur le Géant eſt auſſi mal-adroit qu'il eſt fort & brutal. Le beau chaſſeur mit l'épée à la main, & ſe lançant vers lui, pendant qu'il étoit panché ſur le col de ſon énorme cheval ; par l'effort qu'il venoit de faire, il lui donna un ſi furieux revers ſur le haut de la tête, qu'on entendit reſonner le coup, comme s'il fût tombé ſur une enclume. Ce coup le renverſa par terre & ſans connoiſſance, quoiqu'il ne fût pas bleſſé, & mit fin à un combat qui m'avoit ſaiſi de frayeur. Pour mon généreux défenſeur, touché d'amitié & de reconnoiſſance, j'avoue que je ne pus me réſoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainſi, voyant qu'il me ſuivoit, je me mis à courir ;

mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine; cependant après avoir bien couru, je m'apperçûs tout d'un coup que nous étions déja ſous les premiers de ces grands arbres, dont l'épais feuillage défend des rayons du ſoleil. La belle Alie ſe baignoit dans ce moment; ce fut alors que me ſouvenant de la mort de tant d'Amans qui n'avoient vû que ſon viſage, je crus que mon cher défenſeur n'en avoit que pour un moment, & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme ſi près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller, ſe ſauvérent dans l'épaiſſeur du bois: pour moi, déſeſpéré de ma triſte avanture, j'allai me cacher derriére un buiſſon, pour voir la tragique fin, où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas long-tems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque tems, je le vis approcher de la fontaine. Alie avoit toujours eu les yeux attachés ſur lui, depuis qu'elle étoit revenue de ſa premiére ſurpriſe; mais ce n'étoit plus de ces regards mêlés d'averſion & de mépris, dont elle avoit tué tous ſes autres Amans. Cependant il étoit

aiſé

aiſé de juger que le beau chaſſeur la trouvoit du moins auſſi charmante, & je ne me ſentois pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il eſt vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant Moulineau, qui en étoit auſſi amoureux qu'un brutal peut l'être; mais je m'étois toujours bien douté, qu'il n'avoit pas l'eſprit de mourir d'amour. Enfin le beau chaſſeur parla reſpectueuſement à Alie, & lui dit des choſes très-paſſionnées pour une premiére fois. Les réponſes qu'elle lui fit n'avoient rien de ſauvage; & jamais je n'ai été ſi aiſe de voir deux perſonnes ſi charmantes, faire ſi-tôt connoiſſance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la mére des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, qui eſt la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majeſté, pour n'adorer plus qu'elle ſur la terre. Et vous, lui repliqua Alie, ſi vous n'êtes point un de ces Amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous ſoyez, non-ſeulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvû que vous ne ſoyez pas le Prince de Noiſi.

Malheureux! s'écria le Druïde, en interrompant Poinçon, quel nom viens-

tu de me faire entendre? Le Prince de Noiſi ! Cet homme que je déteſte à l'égal du Belier ! Mais pourſui , & m'appren tout ce qui a ſuivi cette fatale converſation. Elle fut ſuivie , reprit le fidéle Poinçon , de l'aveu que fit mon beau chaſſeur à Alie , qu'il étoit le Prince de Noiſi. Cet aveu embarraſſa Alie, & la fit rêver quelque momens , mais il ne la fit point changer de volonté. Eh ! le moyen qu'elle en eût changé , quand le Prince de Noiſi lui juroit qu'il l'adoroit , & qu'il ne pouvoit plus vivre ſans la voir. Elle lui dit , qu'il vint la troiſiéme nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine, qu'il cueillit une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit , & que ſuivant le bord du ruiſſeau , il ſe rendit aux eaux du Nil , où elle l'attendroit , & lui ordonna enſuite de ſe retirer. Il obéit , après lui avoir juré de l'adorer juſqu'au tombeau. Et toi, que faiſois-tu , lui dit le Druïde, pendant que tout cela ſe paſſoit ? Je m'applaudiſſois , repliqua Poinçon , d'avoir ſi heureuſement exécuté vos volontés , en attirant auprès de votre fille celui que vous ſembliez ſouhaiter. Non , mon bon Maître , je n'étois point coupable alors; mais je vous ai offenſé depuis , je vai vous dire comment.

Après,

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empreſſement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorſque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colére, en l'expoſant à la vûë d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que ſi vous ſçaviez comment les choſes s'étoient paſſées, vous nous tueriez tous trois; & ce fut cette crainte mortelle, qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant Moulineau, qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous aſſurai que je n'aurois point de repos que je ne vous euſſe amené celui que vous vouliez ſi mal traiter. Vous pouvez vous ſouvenir avec quel empreſſement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je ſçavois bien qu'il viendroit aſſez, ſans que je l'allaſſe chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le Prince de Noiſi, qui ne ſongeoit à rien moins qu'à la chaſſe, je fus me préſenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec ſon équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus ſuperbe de toute la forêt; il me pourſuivit à toute outrance,

je

je réſolus de le mener bon train; ma prémiére ſtation fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; & dès-qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de ſon éléphant de cheval, il prit haleine; j'étois arrêté; ſes chiens me crurent aux abois; il les pouſſa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai enſuite au bas de la montagne; il me ſuivit avec ardeur; je ſautai par deſſus une carriére à moitié couverte de ronces; il s'y précipita avec ſa bête, qui penſa ſe rompre le col; il en fut tiré à grand' peine, & voyant que je ne faiſois que trotter devant lui, il voulut avoir ſa revanche. Je le ramenai à Poiſſi, où je paſſai la riviére; il s'y jetta du bord le plus eſcarpé, que j'avois exprès choiſi, de ſorte que s'il y avoit une riviére au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au deſeſpoir; je me perdis dans la forêt, & revins vous dire que je m'étois fait chaſſer par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature, mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eutes pas de peine à me croire, & s'il vous en ſouvient, vous me

me dites qu'il ne falloit plus y ſonger, & que vous voyiez bien que l'Enchanteur Merlin le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commites la garde des jardins & du château pendant la nuit, ayant quelqu'autre commiſſion à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commiſſion, par la curioſité que j'avois d'être témoin d'une entrevûë qui devoit être bien agréable & bien tendre. Auſſi-tôt que la nuit fut entiérement fermée, la belle Alie traverſa le parterre, trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore long-tems, & le ramena dans le jardin. Je les ſuivis pas à pas dans les lieux où ils ſe promenérent, & mon inviſibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donnoit ma préſence, j'entendis dire au Prince de Noiſi tout ce que l'amour le plus reſpectueux & le plus tendre inſpire dans ces occaſions, & à la belle Alie tout ce que l'innocence dans un cœur extrémement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement ſur la tendreſſe, Alie ſoupira; le Prince ſe ſentit troublé à ce ſoupir, il en demanda le ſujet : Alie lui dit, qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en ſa faveur

les

les obſtacles & les difficultés qui traverſeroient infailliblement ſes deſſeins. Elle lui parla des pourſuites du Géant & de ſes menaces; mais elle lui dit, qu'elle n'en faiſoit aucun compte, que c'étoit un monſtre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris, ſans lui faire ſeulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta, que quoique vous l'aimaſſiez plus que votre vie, vous ne conſentiriez jamais à ſon mariage, parce que vous aviez découvert par ſon horoſcope, qu'il lui ſeroit funeſte, tant que le Prince de Noiſi reſteroit parmi les hommes; que c'étoit pour cette raiſon que vous aviez armé ſon cœur d'une averſion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour ſervir d'exemple aux autres, & pour ſe délivrer de l'importunité des prétendans; qu'il étoit le ſeul objet de vos craintes & de vos perſécutions, & qu'elle ſçavoit que vous mettriez tout en uſage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes; le Prince de Noiſi ſe jetta à ſes pieds, & lui dit, qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ſes larmes, qu'il ſe tiendroit plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ses tendres propos ne firent

que

que redoubler ſes pleurs & ſon affliction. Ils ſe ſéparérent enfin, après s'être juré de s'aimer toûjours. Quoiqu'ils ſe ſoient ſouvent revûs depuis, je vous proteſte par votre tête ſacrée, que tous leurs rendez-vous ſe ſont paſſés avec autant d'innocence que ſi vous aviez été préſent vous-même. Pour moi qui ſçai qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous plaît, je vous croyois informé de tout ce qui ſe paſſoit, & je penſois que vous le ſouffriez pour quelque raiſon. Enfin, le dernier jour qu'ils ſe virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à ſon ordinaire, parce qu'elle avoit la joie dans le cœur; ce fut dans les tranſports de cette joie qu'elle dit au Prince de Noiſi, qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux, mais qu'il falloit, quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre, qu'il la ſuivit dans le Château, pour être inſtruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra, & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle; mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de Noiſi, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empreſſement vers la porte qui paroiſſoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer, tantôt elle ſe hauſſoit, tantôt elle ſe baiſ-

ſoit,

ſoit, tantôt elle ſe mettoit à ſa droite, & tantôt à ſa gauche; ſi bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit preſcrite s'étoit paſſée dans cette vaine pourſuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, & voyant le Prince, lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle eut appris l'obſtacle qu'il trouvoit, elle voulut aller lui aider à le vaincre, mais la même choſe lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre, & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop preſſé, elle lui ordonna de ſe tenir exactement ſous la fenêtre juſqu'à ſon retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de Noiſi, de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié, & ſur-tout de prendre garde qu'il ne toûchât rien avant que de tomber entre ſes mains; alors elle le laiſſa doucement tomber, tandis qu'il hauſſoit les mains pour le recevoir, mais une bouffée de vent s'éleva ſoudainement qui l'emporta à côté, & le fit tomber ſur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eût touché, on entendit un long mugiſſement, & la terre trembla; le Prince ne laiſſa pas de ramaſſer ſon livre, & de ſe ſauver; mais depuis ce jour il n'a plus paru, ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a penſé

s'en

s'en deſeſpérer, & vous auriez été touché vous-même comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'eſt promenée ſeule dans les endroits où ils s'étoient vûs; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accuſoit de perfidie, d'inconſtance, & de trahiſon, ou ſe mettoit à pleurer ſa mort d'une maniére à percer l'ame de douleur à tous ceux qui auroient pû l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du Géant, dont on vous a appris des choſes ſi extraordinaires, & dont le miniſtére vous a donné tant de peines, & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déja appris, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aye priſes, & quelqu'induſtrie que j'y aye employé, jamais je n'ai pû pénétrer juſques à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier ſi ſingulier; une Puiſſance ſecrette me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine diſtance, & il ne m'étoit plus permis que de revenir ſur mes pas. Voilà, mon cher Maître & ſouverain Seigneur, l'aveu ſincére des fautes que j'ai commiſes contre vous; je

je me ſoumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire ſouffrir pour les expier, pourvû que ce ne ſoit pas celle de votre diſgrace. Cependant, comme je vous ai offenſé en vous cachant des choſes que j'aurois dû vous dire, je vai vous en apprendre une, qui vous ſera peut-être de quelque utilité. Sçachez donc que le Prince de Noiſi doit être quelque part ici autour; car quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie; quand je ne l'aurois pas reconnu à ſa voix, les choſes qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'eſt ce qui l'a miſe dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon ſe tut après ſon récit; il ſe jetta encore tout plat à terre pour attendrir ſon Maître, & pour en obtenir le pardon de ſa faute. Le Druïde qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande ſévére, mais d'un ton aſſez doux, lui pardonna. Il lui dit enſuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre, qu'il ne connoiſſoit que trop qu'on en vouloit au tréſor ſoûterrain, & le renferma dans la Statue pour y veiller avec plus d'application & de ſoin que jamais.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient au de-

dedans du Château, il faut un peu voir ce que les aſſiégeans faiſoient au dehors. On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur attaque, & des allarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'aſſaut ; mais il ne faut pas, s'l vous plaît, vous arrêter à tout cela, ce ſont des voiſins de la Poëſie qui ne ſçavent point parler autrement. Il eſt bien vrai que l'amoureux Moulineau avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où ſa Maîtreſſe l'avoit tant offenſé, & cela dans l'eſpoir de s'en venger en l'étouffant ; mais il eſt plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut apperçu cette eſpéce d'inondation ſubite que le Druide répandit autour de ſon Château; il eſt vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vûë du pont que ſon Belier jetta ſur ce petit torrent, & ſi je ne me trompe nous les avons laiſſés l'un & l'autre ſur ce ce pont, dans le tems que le Géant faiſoit tant de menaces. Il crut la place à lui, lorſqu'il vit que le Druïde avoit abandonné ſon poſte pour aller à ſa Bibliothéque ; mais ſon Belier l'arrêta ſur le pont, comme il demandoit des échelles pour mon monter à l'aſſaut ; il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte, qu'il falloit qu'il y eût quelque ruſe de guerre cachée ſous cette re-

retraite ; que quand même il ſeroit au milieu de la Place, il n'en ſeroit pas plus avancé; que tout y étoit plein de Statues guerriéres qu'il animoit à ſon gré, & qu'il y avoit ſur-tout deux chiens d'argent à ſa porte, dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit. Que ſon avis étoit donc de ſe retirer, & que dès qu'ils ſeroient dans leurs quartiers il faudroit tenir un conſeil ſur ce qu'on devoit faire.

Le Géant, qui ſe laiſſoit volontiers gouverner quand il étoit queſtion de quelque péril, ſe rendit à ſa demeure le plus promptement qu'il lui fut poſſible. On ſoupa avant de tenir conſeil, & après le ſouper Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires, car il avoit mangé comme trois Loups, & bû comme trois forts yvrognes ; il ſe jetta donc dans un grand fauteuil en s'adreſſant au Bélier.

A propos, lui dit-il, apren-moi un peu comment toi, qui n'ès qu'une bête, tu peux parler auſſi-bien & mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Belier. Vous ſçavez que les ames de tous les hommes paſſent après leur mort dans le corps de quelque animal, & retournent après un certain tems dans le corps de quelqu'autre

tre homme. Vraiment, dit le Géant, je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Belier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le Géant, qui ne haïſſoit rien tant que d'être comparé aux petites choſes, ſe leva, & mettant la main ſur la garde de ſon cimeterre : Miſérable roquet, s'écria-t-il, je ne ſçai qui me tient que je ne te faſſe voler la tête à dix lieuës de moi. Le Belier, qui ne le craignoit pas, ne laiſſa pas de faire ſemblant d'avoir peur ; & ſe mettant à deux genoux, baiſa trois fois la terre en ſigne d'humiliation : puis, voyant le Géant un peu radouci par cette action, il ſe releva en continuant ainſi.

Si votre Grandeur ſçavoit lire, elle verroit bien-tôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais ſi le ſort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une ſi belle ame & un eſprit ſi vaſte dans une ſi petite créature, il reparera quelque jour cette injure, en vous faiſant, auſſi-tôt que vous ſerez mort, Dromadaire, enſuite Eléphant, & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ſes deſtinées futures, donna ſa main à baiſer à ſon

ſon confident, ſe remit dans ſon fauteuil; & pour éloigner tous les inconvéniens de métempſicoſe, lui ordonna de lui remettre l'eſprit par le récit de quelque Conte agréable. Le Belier, après avoir un peu rêvé, commença de cette maniére.

*Depuis les bleſſures du Renard blanc, la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre viſite.* Belier, mon ami, lui dit le Géant en l'interrompant, je ne comprens rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement, tu me ferois plaiſir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Belier, je conſens contre la coûtume à mettre chaque choſe à leur place: ainſi le commencement de mon hiſtoire ſera à la tête de mon récit.

# HISTOIRE
# DE PERTHARITE
# ET
# DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de ſon Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers; mais en récompenſe, c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle, la plus méchante de toutes les femmes: bien loin de ſouffrir qu'il approchat d'elle, il n'oſoit ſeulement la regarder; cependant, elle le grondoit ſans ceſſe de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mére: quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit ſi jalouſe de ſa beauté, que ſi par hazard elle entendoit parler de quelque jeune perſonne qui eût des appas, & qui oſât les montrer avec applau-

diſſement, auſſi-tôt elle la faiſoit enlever; auſſi étoit-ce une choſe à voir que ſes Dames du Palais, pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, toût au contraire, qui étoit le plus diſgracié par ſa figure que la nature eut jamais formé, ne ſe plaiſoit qu'à voir dans ſa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui compoſoient celle de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit ſi éperduement amoureux, qu'il lui laiſſoit faire tout ce qu'elle vouloit; elle étoit maîtreſſe abſolue de ſon Royaume & de ſes Sujets; & ce pouvoir injuſte s'étendoit même juſques ſur ſes enfans. La Princeſſe portoit cruellement la peine d'être auſſi belle que ſa jalouſe marâtre: elle étoit releguée dans une Manſarde au haut du Palais, où perſonne n'oſoit lui aller faire ſa cour. La Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante; c'étoit une vieille boſſue, qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveilloit la nuit pour lui dire des injures; elle mettoit toute ſon in-

du-

duſtrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même, que cette adorable Princeſſe; ainſi ſes larmes étoient ſa ſeule reſſource au milieu de tant de ſouffrances. Le Prince étoit preſque auſſi maltraité par les Officiers deſtinés à le ſervir, étant tous choiſis par la Reine, à qui ils étoient dévoués entiérement; mais il s'en falloit bien qu'il fût auſſi endurant que la Princeſſe ſa ſœur, comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un couſin qui étoit Archiduc de Plaiſance : ce Prince étoit devenu fou, pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chaſſant. Dans ce Château revenoient des eſprits ; il prétendoit en avoir vû de ſi extraordinaires, que la frayeur qu'il en avoit eu lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit paſſionnément, c'étoit avec raiſon ; jamais il n'a été deux créatures ſi parfaites. Le Prince s'appelloit Pertharite, & la Princeſſe Ferandine ; ils ſe déſeſpéroient de l'état où ils voyoient le meilleur pére qui fût jamais. Ils envoyérent conſulter une fameuſe Magicienne, qu'on prenoit pour une des Sibylles: elle demeuroit auprès du lac d'Averne, &

s'appelloit la mére aux Guaines, parce que l'entrée où elle demeuroit étoit toute tapiſſée de guaines, où tous ceux qui venoient la conſulter étoient obligés de porter un couteau, qu'elle fourroit dans une de ces guaines avant que de rendre ſa réponſe. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avoient conſultée ſur la maladie de leur Prince, fut que ſes enfans n'avoient qu'à aller chercher l'eſprit de leur pére au même endroit où il l'avoit perdu. Les Miniſtres avec tout le Conſeil s'y oppoſérent; ils dirent que c'étoit bien aſſez que leur Prince fût fou, ſans que le reſte de ſa famille ſe mit en état de le devenir; mais ils n'en furent pas les maîtres, & Pertharite s'obſtina dans la réſolution d'y aller ſeul pour tous les deux; ſa ſœur n'y voulut jamais conſentir, & après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite & la charmante Ferandine partirent. Toute la Cour les accompagna juſques au Château enchanté; ils y entrérent ſeuls, mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le déſeſpoir que cauſa leur perte fut univerſel dans tous les Etats de Plaiſance. On dit d'abord, qu'il falloit aller brûler la mére aux Guaines toute vive; la ten-

ta-

tative eût été inutile, les Sorciéres de ce tems-là ne ſe laiſſoient pas brûler comme en ce tems ci. Le Préſident du Conſeil, homme ſage & fort aviſé, dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les perſonnes conſidérables avec chacun un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer ſon aſſiſtance. La beauté du préſent parut la rendre favorable ; les couteaux furent mis dans leurs guaines, car elle en auroit eu encore de vuides, quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Belier, mon ami, dit alors le Géant, qu'eſt-ce que tous ces couteaux & ces guaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt? Si votre Grandeur veut ſe donner un moment de patience, reprit le Belier, elle va le ſçavoir. La Magicienne, après avoir ſerré ſon préſent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luiſant étoit fermé d'un petit cadenat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choſes par toutes les Cours du monde, juſques à ce que vous trouviez une Dame aſſez belle pour ouvrir ce Carcan, & un homme aſſez parfait pour tirer ce Peigne de ſon étui ;

lorſque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajoûta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le ſalut de vos Maîtres.

Toutes les perſonnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins juſques à ce qu'ils euſſent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déja parcouru toute l'Italie, lorſqu'ils envoyérent annoncer leur arrivée & le ſujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors ſa Cour dans la Mirandole, capitale de ſes Etats. Il étoit déja inſtruit du malheur du Prince de Plaiſance & de la perte de Pertharite & de la belle Ferandine. Il ne douta point que ſa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir le Carcan, & que parmi cette floriſſante jeuneſſe qu'il avoit raſſemblée dans ſa Cour, il ne ſe trouvat quelqu'un qui eût aſſez de mérite pour tirer le Peigne de ſon étui; mais il ne comprenoit pas quel reméde cela pourroit apporter aux calamités de ſon parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces Ambaſſadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à ſe baigner, ſe friſer, & peut-être à ſe farder; car les femmes occupées ſeulement de leur beauté, croyent qu'elles ne ſçauroient

roient trop faire pour la relever. La confiance, qu'elle avoit en la ſienne, ne l'empêchoit pas de ſentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princeſſe, quoiqu'on eût mis tout en uſage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Miniſtre des mauvais deſſeins de la jalouſe Reine) courut toute la Ville, pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite verole. Ne trouvant pas ce ſecours, elle fut tentée de lui crever un œil, & de ſoutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince, ayant réſolu d'aller au-devant des Ambaſſadeurs à quelque diſtance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de ſe tenir prêts; il en étoit adoré, mais ils n'oſoient lui faire leur cour, parce que la Reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ſes charmes & à la foibleſſe que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince, dont l'eſprit étoit déja aſſez formé pour être politique, diſſimuloit ſon reſſentiment, par reſpect pour un pére qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant

les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui préſentoit, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux ; que ſon pére, qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choiſi exprès pour qu'il lui arrivat quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire ſemblant de rien, & monta fiérement ſur le cheval ; mais il en penſa coûter cher au donneur d'avis, qu'il ſalua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes choſes qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite, & bien lui en prit ; car le maudit animal ſe mit en fureur dès qu'il ſentit l'air de la campagne ; c'étoit des henniſſemens, des haut le corps, des écarts & des ruades continuelles ; le Prince, qui l'avoit mit tout en ſang, étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter : il croyoit en être venu à bout, lorſque revenant aſſez tranquillement au milieu des Ambaſſadeurs, & paſſant ſur un pont de la Ville, le cheval ſe cabra, & franchiſſant tout d'un coup le parapet, ſe précipita dans la riviére où il ſe noya ; mais le Prince eut bien-tôt regagné le rivage, &, ſans témoi-

moigner le moindre reſſentiment ; ſe retira dans ſon apartement pour y changer d'habit.

Le Roi, la Reine, & toute la Cour étoient dans une grande Place ſur des échaffauds où ils attendoient les Ambaſſadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit queſtion. Le Prince qui s'étoit remis de ſon accident, y parut plus beau que le jour, & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambaſſadeurs arrivérent un moment après le Prince ; la Reine, dès qu'ils approchérent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il ſe moquoit de prendre ſi mal ſon tems pour ſe baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne ? Toutes les Guenons de ſa Cour, applaudiſſant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaiſe plaiſanterie de la Reine continuoit, lorſqu'on vit arriver la Princeſſe ; dès qu'elle parut, tout le monde ſe mit à murmurer & à verſer des larmes ; les Courtiſans frémirent d'indignation, ſans oſer le marquer ; & les Ambaſſadeurs ne ſçavoient que penſer en voyant cette Princeſſe qu'ils avoient entendu ſouvent comparer à l'admirable Ferandine. Elle

étoit mal vétue, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté des cheveux, & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barbouillé le viſage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte; mais ſa Gouvernante, pour la faire avancer, la pouſſoit très-rudement par derriére, & la força de ſe placer auprès de la Reine, qui étoit dans le ſuprême éclat de ſa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit aſſez du triomphe dont elle jouïſſoit; mais ſes Dames du Palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triſte Princeſſe fut obligée de ſe placer auprès d'elle.

Le Roi, qui tenoit ſes yeux baiſſés, mouroit de honte & de compaſſion; & n'ayant ni la force de marquer à la Reine ſon juſte reſſentiment, ni celle de reſter, dit en s'adreſſant aux Ambaſſadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une avanture qui étoit deſtinée au plus charmant; & ayant ordonné au Prince ſon fils de tenir ſa place, il ſe retira.

Le Prince, ſans perdre de tems, fit commencer les épreuves: on préſenta par

par ſon ordre le Peigne à l'Ecuyer de la Reine ; & ne l'ayant pû tirer de ſon étui, il lui fit donner la queſtion, dans laquelle il avoua les mauvais deſſeins qu'il avoit eu de faire périr le Prince. Le peuple frapé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le déſir que le Prince avoit de le ſauver en faveur de ſon fils, & malgré la préſence de la Reine. Le Carcan fut enſuite préſenté à la Gouvernante de la Princeſſe, qui ſe mit en vain à genoux pour demander miſéricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir, étant encore plus laide, qu'elle n'étoit méchante. Le Prince, ſans écouter ſa belle-mére, qui s'humilia devant lui pour obtenir ſa grace, ordonna qu'on la brûlât toute vive à l'autre bout de Ville, pour ne pas empuantir l'Aſſemblée. Cette promte juſtice fut ſuivie des acclamations de tout le peuple, excepté des Dames de la Reine, qui tenoient une miſérable & chétive contenance.

Le Prince, ayant impoſé ſilence, dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajoûta, que perſonne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réuſſir, qu'il les avoit fait ſeulement commencer par ces deux miſérables, pour avoir une occaſion de leur faire avouer leurs cri-

mes, & les en punir après.

Les Ambaſſadeurs trouvérent ce diſcours plein de ſageſſe & de prudence. La Reine, qui n'avoit jamais entendu parler ſur ce ton en ſa préſence, étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ſes Dames d'atour d'aller parer & habiller ſa ſœur, comme il convenoit à ſon âge & à ſon rang, & d'y employer tous leurs ſoins au péril de leur vie. On lui obéit; la Princeſſe revint ſi belle & ſi brillante, qu'il ne paroiſſoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes eſſayérent inutilement de tirer le Peigne de ſon étui; & c'étoit un plaiſir de voir les huées continuelles du peuple quand on préſentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts; mais il ſe referma dans l'inſtant avec un bruit ſi épouvantable, qu'elle tomba à la renverſe, & fut emportée comme morte.

Il ne reſtoit plus que le Prince & ſa charmante ſœur, & déja les triſtes Ambaſſadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan; mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en ſortit de lui même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princeſſe, ſans ſe refermer.

mer. Mille cris de joie s'élevérent en même tems, qui auroient continué longtems, ſans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel ſuccéda un tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs, qui diſperſa toute l'Aſſemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princeſſe; ils avoient diſparu au moment de cette Avanture. Ce fut une déſolation univerſelle par tout le Royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en conſoler, & les Courtiſans, après s'être mis en grand deuil, ſe diſperſérent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui ſurprendra bien plus votre Grandeur, eſt que le déſeſpoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eu pour le Prince & pour la Princeſſe, s'étoit changée en tendreſſe, & en tendreſſe ſi violente, qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir, pour lui demander pardon; car au lieu du mépris & de l'averſion qu'elle avoit toujours eu pour lui, ſon cœur l'adoroit, & ſon imagination le lui repréſentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi, qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait pé-

rir

rir ſes enfans par quelque trahiſon, quoiqu'il eût la foibleſſe de l'aimer toujours, bien loin de la punir, vouloit ſe punir lui-même de cette foibleſſe, & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela ſe paſſoit à la Cour, voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princeſſe. C'eſt bien fait, dit le Géant, car tu commençois à me lanterner l'eſprit par toutes ces tracaſſeries & ces changemens d'humeur; & puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmouſets; car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent, comme ce freluquet de Noiſy. Oh! que j'aurois de plaiſir à lui fendre l'eſtomac & à lui arracher le cœur ſi je le trouvois! Mais le crapaud, ſans doute, eſt allé ſi loin depuis l'affront qu'il me fit, & ſa trahiſon, qu'on ne ſçait ce qu'il eſt devenu. Ce qui me conſole eſt, que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Belier, qui reprit ainſi ſon Hiſtoire.

Cet orage, qui avoit diſperſé tout le monde le jour des épreuves, s'étant ſéparé en deux différens tourbillons, avoit enlevé le Prince & ſa ſœur pour les aller mettre bien loin de chez eux; car ces for-

ſortes de voitures vont fort vîte. La Princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une forêt fort ſauvage ; dès qu'elle eût repris ſes eſprits, elle s'aperçut du triſte état où elle étoit ; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce déſert s'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés, elle ne vit que des rochers, & les ſeuls échos lui répondoient quand elle appelloit ſon frére à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'avanture par des ſentiers difficiles, quand deux gros Loups, qui cherchoient fortune, l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte : elle ſe crut dévorée, & après un grand cri, mettant la main devant ſes yeux, pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le Carcan ſans y ſonger ; dès que les Loups le virent, ils firent un ſaut en arriére, & ſe mirent à fuïr comme s'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains Ours qui la crurent tenir à quelques pas de-là, & plus loin de nouveaux Loups qui ſe ſauvérent encore plus promtement que les premiers, à l'aſpect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui traverſoit la forêt. Au milieu de cette route étoient une douzaine de Bergers qui gardoient

doient leurs troupéaux de moutons. Quand elle ſe vit dans des lieux moins affreux, elle doubla le pas, pour joindre les Bergers, & pour implorer leur ſecours; mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons voyant le Carcan, ſe mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut ſeulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de ſon Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle ſe ſentit extrêmement raſſurée à cette connoiſſance. Elle ſe remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers; mais elle avoit beau courir & les appeller, ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette pourſuite, & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les rochers, elle ſuivit doucement une route moins ouverte que la premiére, & qui lui laiſſa voir de loin un vieux Château; cette vûe la ſoutint, & lui donna de nouvelles forces, dans le tems même qu'elle ſuccomboit de laſſitude. Elle étoit aſſez près de ce Château, lorſqu'un Renard plus blanc que la neige traverſa la route où elle étoit, & revint ſur ſes pas ſe mettre ſur ſon paſſage. Il s'arrêta à ſept ou huit pas d'elle, & ſe mit à la regarder avec

avec une attention extrême ; elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit impoſſible de le voir ſans en être charmé.

Oh ! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé ce Renard blanc ; j'en ſuis vraiment bien aiſe, car je le croyois perdu depuis le tems que tu m'embarraſſes l'eſprit de tout autre choſe, peut-être aſſez inutile. Eh bien ! que firent-ils, après s'être bien regardés ? La Princeſſe, répondit le Belier, cacha vîte ſon Carcan, de peur d'effrayer le Renard ; elle n'auroit pas voulu pour toute autre choſe le perdre de vûe ; car avec cet air fin & ſpirituel que les Renards ont dans la phiſionomie, il avoit une grace ſinguliére, & je ne ſçai quoi de noble dans les regards. Elle s'aprocha de lui pour voir s'il ſe laiſſeroit prendre, ou du moins s'il voudroit la ſuivre à ce Château ; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & ſe mit à courir tout d'un autre côté ; cependant il n'alloit pas aſſez vîte pour qu'elle le perdit de vûe : enfin, après avoir paſſé le reſte du jour à le ſuivre d'une conſtance bien au-deſſus de ſes forces, la pauvre Princeſſe alloit tomber de laſſitude, lorſqu'elle découvrit une eſpéce de petit Palais, ſitué ſur le bord d'un ruiſſeau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré ; la crain-

crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princeſſe, mais l'envie de ſuivre ſon aimable Renard l'emporta ſur tous les autres égards. Elle entra donc ; & le Renard blanc, qui étoit la politeſſe même, l'ayant reçûe à la porte, prit le bas de ſa jupe entre ſes dents, & malgré tout ce quelle pût faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traverſoit la Cour pour ſe rendre au premier apartement du Palais. Elle ſe jetta d'abord ſur un canapé, car rien n'y manquoit, & voyant ſon cher Renard à ſes pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non ſeulement ſes dangers & ſes fatigues paſſées, mais elle ſe ſeroit paſſée du reſte de l'Univers pour ne bouger de-là. Nous l'y laiſſerons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince ſon frére. Si cela eſt, dit le Seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni ſon Renard blanc, car tu ne fais que tarabuſter mon attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde, avant que d'aller courir après un autre ? Cela ne ſe peut, répondit le Belier ; mais il n'y a rien de ſi aiſé que de finir ici le Conte, pour peu qu'il vous ennuye. Le Géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, &

le

le Belier continua en ces termes.

Votre Excellence aura la bonté de ſe ſouvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princeſſe de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince ſon frére ſur le bord de la Mer: il s'y promenoit à grands pas, l'eſprit tout rempli de la nouveauté de ſon avanture, & du ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé le même jour à la Cour du Roi ſon pére. Comme il n'y avoit vû que des objets dignes de ſa haine & de ſon oubli, il ne ſe ſouvint que d'une ſœur abandonnée par la foibleſſe d'un pére à toutes les cruautés d'une belle-mére, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ces triſtes penſées menérent ſon imagination aſſez loin, & conduiſirent ſes pas au pied d'un rocher, qui, s'élevant inſenſiblement du rivage, s'avançoit juſques dans la Mer. Il monta juſques au haut ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit; comme il étoit aſſez élevé, la vûe s'étendoit fort loin de tous côtés: derriére lui s'offroit un païſage qui paroiſſoit inculte & déſert; mais du côté de la Mer il vit en éloignement une Iſle qui lui parut le plus délicieux ſéjour de l'Univers. Il ne ſe laſſoit point de regarder; il lui vint d'abord dans l'eſ-

l'eſprit que la Princeſſe ſa ſœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette penſée de pure viſion; cependant elle lui revenoit toujours. Le ſommet du rocher étoit couvert de mouſſe, & d'une herbe épaiſſe & toufue; il ſe coucha ſur l'herbe, appuya ſa tête ſur la mouſſe, & ſe la ſoutenant d'une de ſes mains, il tournoit ſes regards languiſſans du côté de l'Iſle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que ſon viſage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la poſture où l'amoureux Prince de Noiſy ſe mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druïde depuis la premiére rencontre qu'il fit de ſa fille. Le Géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit, Quoi! s'écria-t-il, cette maudite marionette, après avoir eu l'inſolence de m'offenſer, aime encore Alie? Tien, Belier mon ami, ſi jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir ſa peau de paille, & l'envoyer à ſa maîtreſſe. Ce ſera bientôt, repliqua le Belier; car je vous avertis qu'il n'a point d'averſion pour vous. Mais laiſſons là ce ſujet, que nous reprendrons une autre fois, & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Iſle,

Iſle, dont le terrain lui paroiſſoit tapiſſé d'une charmante verdure, & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorſque les ténébres de la nuit commencérent à lui en dérober la vûe. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un Bois où il fit mauvaiſe chére, & paſſa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſſein fut de chercher quelque chemin qui le ramenat à la Cour de ſon pére, ne doutant point que la Princeſſe ſa ſœur n'eût beſoin de ſa préſence; mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fût dans cette Iſle. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la premiére fois qu'elle s'étoit préſentée à lui; cependant, il revint au bord de la Mer, s'y promena quelque tems; & comme il vouloit remonter ſur ſon rocher pour mieux voir cette Iſle agréable, il ne trouva plus le ſentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme; il paſſa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter

(car

( car ce rocher s'avançoit dans la Mer. ) Enfin, après en avoir fait preſque le tour, il deſcendit dans un terrain plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la perſonne qui chantoit ; cependant il ne la voyoit point, il lui parut qu'elle étoit cachée derriére un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec beaucoup d'empreſſement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit poſſible, lorſqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon fraîchement étendue ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en ſe retournant pour éviter cette vûe déſagréable ; & dans le moment il entendit ſauter quelque choſe dans la Mer ; cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter ; il n'y trouva perſonne, & ſa ſurpriſe redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde. Ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature ſeule n'avoit pas fait ; car elle étoit par-tout revétue de marbre, & les cuves où l'on ſe baignoit étoient d'ébéne, doublées d'or. Il ne ſçavoit que penſer de toutes ces choſes, quoiqu'il y rêvat juſques à la nuit. Il la paſſa comme la précédente,

ainſi

ainſi que deux ou trois encore au milieu d'un bois, couchant à l'air, & ſe nourriſſant de fruits ſauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuſe pour un jeune Prince, mais c'étoit le moindre de ſes chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la Mer ſans y rien voir & ſans y rien entendre. Le ſentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher, parut à la fin; il y monta avec ardeur, & revit avec plaiſir la belle Iſle. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avoit charmé; auſſi-tôt il deſcendit; & comme il étoit à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau ſanglante; il en eut encore plus de peur que la premiére fois; il fit le même bruit, & auſſi-tôt il vit ſauter un poiſſon monſtrueux dans la Mer, & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la premiére fois, hors que la cuve étoit encore pleine d'eau; il y mit la main, & l'ayant trouvée tiéde, il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner: mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poiſſon qui vint ſe faire écorcher pour ſe mettre au bain, & qui chantoit ſi mélodieuſement. Il revint à l'endroit d'où ce poiſſon avoit ſauté dans la Mer, & remarqua que la ſurface de l'eau

l'eau en étoit encore marquée par un grand ſillon qui s'étendoit devers l'Iſle. Le lendemain il ſe mit en embuſcade derriére quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte, pour tacher à découvrir ce que c'étoit que ce poiſſon. Il avoit les yeux attachés ſur l'Iſle, s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir, lorſqu'il en vit ſortir quelque choſe de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec un voile ; à meſure que cela s'avançoit vers le rivage, ſa curioſité augmentoit, & l'objet ſembloit diminuer ; cela le fit ſortir de ſon embuſcade pour ne le pas perdre de vûe. Quand cet objet flottant fut aſſez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte, il ſe détourna pour aborder plus loin. Il ſe mit tout au bord de la Mer, & vit, qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut aſſez près du Prince pour démêler ce que c'étoit, il vit la plus belle créature de l'Univers, dans une conque marine, qui tenant d'une main le bout d'un grand voile blanc qui étoit attaché par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faiſoit aller à ſon gré par le ſecours des zéphirs. Le Prince ſe mit à genoux, ne dou-

doutant pas que ce ne fût la Déeſſe Thétis qui ſe promenoit ſur l'eau : rien ne reſſembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de ſon équipage; excepté que cette Thétis qu'il voyoit, n'étoit ni ſi blonde, ni ſi nuë, qu'on repréſente d'ordinaire la Déeſſe.

*Le vent, tout à coup ralenti,*
*Lui fit voir dans cette figure*
*L'éclat dont brillera dans la race future,*
*Une Princeſſe de Conti.*
*De la Princeſſe toute entiére*
*Chaque attrait s'offrit à ſes yeux ;*
*Son air, ſa grace ſinguliére,*
*La majeſté de ſes Ayeux ;*
*D'agrémens immortels la foule vagabonde,*
*Qui ſe répand ſur tous ſes traits,*
*La plus belle taille du monde,*
*Et le reſte fait à peu près*
*Comme on peint au ſortir de l'onde,*
*Venus dans les plus beaux portraits.*

Le Prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette Divinité, l'auroit regardée de cent mille yeux, s'il les avoit eus ; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui, on ne ſçait pas bien pourquoi, ſi ce n'eſt que l'attention du Prince & ſa figure ne lui déplaiſoient pas. A ſon égard, il ſentit bien-

tôt que c'étoit fait de ſa liberté; car l'admiration & l'amour l'avoient ſaiſi en même tems, & cela d'une ſi grande force, qu'il en étoit tout éperdu,& qu'il en ſuoit à groſſes goutes. Il tira ſon mouchoir pour s'eſſuyer le viſage, & en le tirant il fit tomber le Peigne & ſon étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt apperçû, qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre : mais le Prince tout confus qu'une choſe ſi peu convenable aux Héros, fût ſortie de ſa poche, ſe jetta promtement deſſus, & le ſerra tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus ſenſible que le premier, & lui tournant bruſquement le dos, vogua vers ſon Iſle, & diſparut à ſes yeux. Il en fut ſenſiblement touché; tous ſes déſirs ſe tournérent vers cette Iſle ; & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire, il réſolut de tenter l'Avanture de Léandre : trop heureux d'en éprouver la fin, pourvû que les commencemens lui en puſſent être auſſi agréables. Il commençoit donc à ſe deshabiller pour cette épreuve, lorſqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémiſſemens, tels que font les chiens quand ils ſont en affliction : il leva les yeux, & vit le Renard blanc, qui s'étant

tant dreſſé ſur les pates de derriére, continuoit ſes cris, & faiſoit pluſieurs geſtes de ſes pates de devant vers l'Iſle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un petit bateau qui s'étoit détaché de l'Iſle aux cris & aux ſignes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage : le Renard deſcendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois ſauts de joie, & ſe mit en devoir de lui baiſer les mains, & de lui lecher les pieds ; mais le Prince, qui dès cette premiére vûe l'aimoit & l'eſtimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé ; le Renard blanc fit ſigne au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ſes habits, & d'entrer avec lui dans le bateau, ( c'eſt ce qu'il ſouhaitoit ardemment ); mais avant que de paſſer dans un lieu où il eſpéroit de revoir ſa Divinité, il ſe ſouvint de l'affront que ſon peigne lui avoit fait ; il le tira de ſa poche de colére, & alloit le jetter dans la Mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & ſautant à ſa manche, lui retint le bras de toute ſa force, & ne voulut point lâcher priſe que le Prince n'eût remis le peigne & l'étui dans ſa poche. Le bateau ſe mit à voguer dès qu'ils y furent,

le bord de la mer ſans autre compagnie que celle de la douleur & du deſeſpoir.

A cet endroit du récit que faiſoit le Belier, le Géant Moulineau ſe mit à bâiller, & ſe ſentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reſte de cette hiſtoire, il ſe deshabilla, il ſe fit donner ſes bottes, & ſe mit au lit.

Le Belier ne manqua pas de ſe trouver au lever de ſon Maître, & après lui avoir fait ſa cour par quelques loüanges ſur ſa bonne mine & ſes agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place ennemie pendant la nuit, que l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténébres, elle lui paroiſſoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde, qui commandoit aux Elémens, trouveroit bien le moyen de ſubſiſter malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il ſe moquoit de tout ce qu'ils avoient fait juſques-là; que ſon avis étoit donc de tâcher de le ſurprendre avec ſa fille. Par quel ſtratagême? dit le Géant. Le voici, répondit le Belier; que votre Grandeur lui faſſe ſçavoir que vous êtes faché de tout ce que le reſſentiment vous a fait faire juſques à préſent; que vous avez trop de tendreſſe pour ſa fille, & trop

de reſpect pour lui, pour vous obſtiner à les vouloir vaincre par la voie des armes ; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos ſervices une paix que vous deſirez, vous allez retirer vos troupes, & le laiſſer en pleine liberté, à condition toutefois que pour les fraix de la guerre, & pour récompenſer mes ſervices, la belle Alie, de ſes mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds, du même or que le Druïde ſon pére garde ſous la Statuë de Cléopatre. Eh ! qu'eſt-ce que cela me fera, dit le Géant, que tu ſois doré ? Votre Grandeur, qui a tant d'eſprit, reprit le Belier, ne voit-elle pas, que dès qu'on m'aura envoyé un paſſeport, je me rendrai auprès du Druïde, & que comme la force de ſes enchantemens dépend de ſa vie, je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre ; & que l'ayant tué, rien ne me ſera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de ſa fille & de tous ſes tréſors. Le généreux Moulineau n'eut garde de s'oppoſer à un projet ſi plein de noirceur & d'infamie ; il y voulut ſeulement faire quelque petit changement, pour que le Belier n'en eût pas ſeul l'honneur. Il imagina

gina donc, que pour mieux tromper le Druïde, il falloit envoyer un Héraut d'armes au lieu d'un Trompette. Le Belier parut en extaſe d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La choſe étant réſoluë ſuivant ce dernier avis, tandis que le Héraut ſe préparoit, & qu'on lui faiſoit ſes dépêches, le Géant pria ſon Favori de reprendre l'Hiſtoire du Renard blanc, ce qu'il fit de cette maniére.

Le Prince reſté ſeul au bord de la Mer, comme je vous l'ai dit, n'avoit jamais eu la tête ſi remplie de différentes agitations, ni le cœur ſi penétré de tendreſſe & d'affliction. Il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter un rivage ſur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires; le Renard, la Nymphe, & le Poiſſon occupoient ſes penſées tour à tour, ſans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient devenus. Il ſçavoit ſeulement qu'on n'avoit jamais ſenti tant d'amour qu'il en ſentoit pour cette Nymphe, tant d'horreur qu'il en avoit du Poiſſon, ni tant d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage, interrompirent ſes

rêveries, & l'obligérent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoiſſoit point de plus commode que la grotte des bains; elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumiéres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déja entenduë deux fois; il ſe coula le plus doucement qu'il put juſques à l'entrée de la grotte; il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eut jamais entendue; il étoit ſi près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de ſon chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici:

*Prince, pour qui je ſens les traits d'un feu nouveau,*
*Si vous ne voulez pas qu'un mauvais ſort l'éteigne,*
*Donnez moi quelques coups de Peigne,*
*Quand vous me trouverez dans l'eau.*
*Et quoique rien ne ſoit plus beau*
*Que mon éclat, quand je me baigne,*
*Si vous m'aimez, brulez ma peau.*

Des paroles ſi flateuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſtérieuſes, augmentérent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la grotte, bien réſolu

ſolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuſe, de n'exécuter que la moitié de ſes volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuſe.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumiéres placées dans des gaines d'ébéne garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaine. Cette ſorte d'illumination le ſurprit; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de ſatin blanc tout chamaré de gaines en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec attention & étonnement, lorſqu'il entendit ſoupirer quelqu'un ſous ce pavillon; un moment après il entendit ces mots:

» Prince, je ſuis celle que vous aimez, » & qui vous aime: faites tout ce que je » vous dirai, quelque difficiles que les » choſes vous paroiſſent, & ne vous ef- » frayez pas dans une avanture où vous » me perdrez pour jamais, ſi lorſque ce-

» pavillon s'ouvrira, vous témoignez la » moindre peur... Moi, peur ? s'écria-t-il... Dans le moment le pavillon s'ouvrit ; & ce qui ſe préſenta à ſes regards penſa le faire évanouir ; une tête de crocodile, la gueule ouverte, paroiſſoit hors du bain, & ſembloit s'avancer vers lui. Il ne recula point, mais il ſuoit à groſſes goutes, & le cœur lui battoit. Cependant, il regarda fixement cette affreuſe hure, qui s'étant fermée, ſe retrouſſa pour faire voir ſous elle le plus beau viſage qui fut jamais, & qu'il reconnut pour être celui de la Nymphe qu'il adoroit. Cette tête pourtant, qui s'élevoit au-deſſus de celle de la Nymphe comme une eſpéce de rayon, compoſoit une aſſez vilaine coeffure, & lui ſerroit le front & les joues avec tant de juſteſſe, qu'on ne voyoit pas un ſeul de ſes cheveux. Il n'importe ; toute l'horreur du Prince ſe diſſipa dès que ces beaux yeux ſe tournérent vers lui, & ſe mettant à genoux pour l'adorer plus reſpectueuſement, il alloit parler, lorſque la Nymphe lui dit : Que faites-vous, Prince ? les momens ſont précieux, que ne me peignez-vous ? La peigner ? diſoit-il en lui-même ; Et comment ! La Nymphe lui parut irritée de ce retardement ; il prit donc ſon peigne, & croyant le tirer d'abord de ſon étui, il ſen-

ſentit avec ſurpriſe qu'il n'en ſortoit que petit à petit, & non ſans beaucoup d'effort. Mais à meſure qu'il ſortoit, la tête du crocodile ſe renverſoit en arrière, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le peigne fut à moitié ſorti, la tête diſparut, & le Prince vit alors la Nymphe dans tous ſes charmes; les tranſports de joie qu'il ſentoit lui donnérent un nouvel empreſſement pour tirer ſon peigne, croyant bien qu'elle avoit beſoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à meſure que le peigne ſortoit de l'étui, le reſte de la Nymphe ſortoit de l'eau. Les lys, la neige, & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce qui s'offroit à ſes yeux; mais cette blancheur eblouiſſante n'étoit rien encore en comparaiſon des graces qui accompagnoient toutes ces beautés: elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau; & c'étoit une choſe à voir que les efforts que le Prince faiſoit contre ſon peigne en faveur du reſte. Mais la Nymphe prenant la parole, C'eſt aſſez, dit-elle, laiſſez-là votre peigne & ſon étui, pour bruler vîte ma peau. Moi! s'écria-t-il, moi! brûler votre peau? Que la miénne avec tout mon corps & tout l'Univers ſoient réduits en cendres, plutôt que cette divine peau ſoit

ſeulement égratignée par celui qui vous adore. Je ne doute point de vôtre amour, répondit la Nymphe ; mais ce n'eſt pas ici le tems d'en étaler la délicateſſe, il n'eſt queſtion que de m'obéïr ; ſi on vous prévient, vous me perdrez pour jamais ; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brulé ma peau. Le Prince ne pouvoit ſe réſoudre à cette exécution ; & tandis que la pitié, l'amour, & l'obéïſſance diſputoient dans ſon cœur, la Nymphe lui dit adieu ; le pavillon ſe referma ſur elle, & toutes les lumiéres s'éteignirent.

Ce fut alors, que le Prince ſe repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau à laquelle il auroit fait un peu de mal, il eſt vrai, mais dont il auroit retiré un ſi grand bien. Il étoit réſolu de reparer ſa faute à la premiére occaſion, & pour empêcher qu'on ne le prévint, il fut ſe camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumiére le frapa ; il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau ; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé ſous les derniers arbres de la Forêt qui s'étendoit vers le rivage : il couroit pour en prendre quelque tiſon, quand au premier pas qu'il fit il vit la peau du poiſſon : la même horreur le ſaiſit à cette vûë,

&

& indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit transporté de colére, en s'écriant : Pour toi, déteſtable peau, qui reſſembles ſi peu à celle de la Nymphe que j'adore, tu ſeras brûlée ; & courant de toutes ſes forces vers l'endroit où il voyoit le feu, il vit une femme aſſiſe, qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, & ſe ſauva toute éperduë dans le plus épais de la Forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu : dès qu'elle y fut, il crut avoir fait ſauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il ſe ſaiſit d'un tiſon, & revint en toute diligence vers ſon poſte; ſon tiſon fut inutile, il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau, mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphe ; il penſa s'en déſeſpérer ; ne doutant pas que quelque amant moins tendre, après l'avoir bien peignée & bien brûlée, ne l'eût emmenée pour ſa récompenſe.

Il ſortit comme un fou pour courir après, ſans ſçavoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la Forêt ſans que nul objet s'offrit à ſa vûe. Le jour commençoit à paroître lorſqu'il ſe trouva à l'endroit.

droit où le feu avoit été allumé ; il voulut voir s'il ne reſtoit rien de cette affreuſe peau qui avoit fait tant de bruit, il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut ſa ſurpriſe de retrouver le Carcan à deux pas de-là. Cette vûe lui donna de la joie, ne doutant point que la Princeſſe ſa ſœur ne fût cette perſonne qui s'étoit ſauvée dans le bois ; il courut avec empreſſement du côté où il l'avoit vû fuïr, ſans ſe mettre en peine du Carcan ; & il la rencontra qui revenoit ſur ſes pas avec vivacité. Ce récit ſeroit trop long ſi je vous diſois la joie qu'ils eurent en ſe voyant, les careſſes qu'ils ſe firent, & les tendres expreſſions qui marquoient leur amitié ; ils ne ſe laſſoient point de ſe raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eu l'un pour l'autre. Ils s'aſſirent au pied d'un grand arbre pour ſe conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ſes avantures au ſujet de la Nymphe & de la grotte, oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc, & fit bien, car la Princeſſe ayant conté ſes infortunes juſques à l'endroit où nous l'avons laiſſée, pourſuivit ainſi.

O ! mon cher frére, ſi vous aviez connu les charmes de ce Renard, il eût été impoſſible que vous ne l'euſſiez aimé ; ſes ſoins & ſes aſſiduités auprès de moi avoient

quelque choſe de ſurnaturel ; il ſembloit deviner mes penſées, tant il alloit à propos au devant de tous mes ſouhaits ; je n'en faiſois point à la vérité que celui de n'en être jamais ſéparée ; j'en avois ſi peur, que mon premier ſoin avoit été de lui cacher mon carcan qui faiſoit fuir toutes les bêtes. Le petit Palais où nous étions étoit embelli de jardins, de grottes, & de fontaines ; le Renard m'y conduiſoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendoit tout ce que je lui diſois, & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit tranſporté de la bonne volonté que j'avois pour lui ; cependant il ſembloit me demander quelque choſe par ſes regards & par des geſtes ſuplians ; j'étois au deſeſpoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire, car je lui aurois donné ma vie ; à la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buiſſon à l'extrêmité du jardin ; le Renard blanc l'apperçut dans une de nos promenades ; & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour ſauter à corps perdu deſſus ; mais dès qu'il l'eut touché, le carcan ſe referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains

de

de la Reine : à ce bruit, le pauvre Renard fit un ſaut en arriére, & d'un autre franchit la muraille du jardin, ſans que je l'aye jamais revû depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je déteſtois, & que j'aurois abandonné ſi je ne m'étois ſouvenuë qu'il m'étoit néceſſaire dans le Bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal, quoique j'aye erré ſans ceſſe par les bois, les rochers & les précipices avec des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidéle & bien-aimé Renard. La nuit me ſurprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vintes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remiſe de l'étonnement que me cauſa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je ſuis revenuë ſur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finiſſant ce récit, la Princeſſe pria ſon frére de la ramener à cet endroit, mais ils eurent beau l'y chercher, il ne ſe trouva plus ; elle n'en fut pas ſi affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de ſon frére ; ſa préſence la raſſuroit contre les périls dont la vertu du Carcan l'avoit garantie.

tie juſques alors, & comptant ſur la complaiſance & l'amitié du Prince pour elle, Mon cher frére, lui dit-elle en lui ſerrant les mains & en pleurant, je vous avouë l'excès de ma folie, je ne puis plus vivre ſans le Renard blanc; & ſi vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en ſongeant au deſeſpoir où tomberoit ſa ſœur quand elle ſçauroit la triſte deſtinée de ce pauvre Renard, & ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il ſçavoit, & lui promit tout, pourvû qu'elle voulût lui accorder le reſte de ce jour pour parcourir le rivage de la Mer. La Princeſſe y conſentit à peine, tant elle étoit preſſée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils ſe marquérent pour ſe retrouver après qu'ils auroient viſité tous les environs. En y entrant, la Princeſſe fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique ſon frére l'en eût prévenuë; & pendant qu'elle étoit occupée à les conſidérer, le Prince grimpoit juſques au ſommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ſes regards le plus loin que ſa vûë put s'é-

ni

tendre ſur la terre & ſur la mer, la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchoit. Cet endroit ſembloit fait exprès pour la rêverie ; ce fut dont là que la tête du crocodile lui revenant dans l'eſprit, & l'idée de la Nymphe y ſuccédant, il ne put s'empêcher de parler ſeul.

Qu'eſt-elle devenuë, diſoit-il, cette adorable figure que j'ai vûë ſous des formes ſi différentes? & que ſont devenus ſes ſentimens ſi favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu bruler, elle diſparoit? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne ſeroit-ce point cette horrible peau que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire ? Cette penſée le fit revenir comme d'un ſonge ; & convaincu de ſa premiére erreur, Oui, continua-t-il, c'eſt cette peau dont elle vouloit ſe défaire. Ma foi, dit le Géant, je m'y ſerois mépris tout comme lui; d'où vient auſſi que cette ſotte grenouille ne lui diſoit pas que c'étoit ſon autre peau ? Mais achéve ton Conte; car franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Belier, perſuadé entiérement par de nouvelles réfléxions, qu'il avoit, ſans y ſonger, fait une partie de ce que la

la Nymphe lui avoit ordonné, ne pouvoit comprendre par quelle raiſon elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reſte. Par exemple, diſoit-il en prenant ſon Peigne, & le tirant auſſi facilement que le jour des épreuves, ſi cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ſes jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris, il vit une femme qui couroit de toute ſa force à travers les arbres, pour ſe ſauver d'un homme à cheval qui la pourſuivoit : malgré la diſtance des lieux, il remarqua que cet homme avoit un arc à la main, & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il pourſuivoit n'eût beſoin d'un prompt ſecours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vûë en deſcendant du rocher ; le déſir de la ſecourir, & de venger le Renard blanc, ſembloit lui donner des ailes, mais ſans aller ſi vîte il les auroit bien-tôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ſes bras : il alloit la mettre ſur ſon cheval, quand le Prince arriva. La beauté de cette Perſonne l'éblouït d'abord ; mais

ſa ſurpriſe fut extrême, lorſqu'il la reconnut pour être la Reine ſa belle-mére ; il ne ſçavoit point ſon heureux changement ; & le ſouvenir de ſes cruautés & de ſa haine pour ſa ſœur & pour lui, penſérent le faire repentir d'être ſi-tôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de ſon raviſſeur, & mettant l'épée à la main, il alloit venger ſon injure & la mort de ſon ami le Renard blanc, lorſque la Reine le retint, en lui diſant que c'étoit l'Archiduc de Plaiſance : il n'en douta pas après l'avoir examiné, car c'étoit l'Archiduc le plus ſauvage qui fut au monde. Il avoit la barbe épaiſſe, les cheveux hériſſés, les regards farouches, & ſes habits tout en lambeaux. La Reine ſe mit à genoux, embraſſa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ſes injuſtices, & le conjura de venir avec elle au ſecours du Roi ſon mari, que ce maudit Archiduc venoit de bleſſer d'une fléche qu'il lui avoit tirée. Le Prince, tranſporté de colére à cette fâcheuſe nouvelle, ſe retourna pour le tuer malgré ſa folie, mais il avoit repris ſon cheval pendant le diſcours de la Reine, & vraiſemblablement étoit allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient

loient à grands pas vers l'endroit où le Roi étoit, elle contoit au Prince comment ſon cœur avoit été ſoudainement changé pour toute la famille Royale ; que le Roi ſon époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté ſa Cour pour chercher ſes enfans ; que déſeſpérée du départ de ſon mari, elle l'avoit ſuivi ſans équipage & ſans train ; mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit conſulté la Mére aux Gaines, qui l'avoit fait conduire à l'Iſle des Gaines, où elle avoit vû la plus belle Princeſſe de l'Univers, & la plus malheureuſe, puiſqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monſtre marin ; que quand ce jour arrivoit, il ſe préſentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impoſſible de réſiſter ; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en enveloper, ou de ſe jetter dans la Mer.

Le Prince, tranſporté d'admiration & de joie, ne put s'empêcher d'embraſſer la Reine à cet endroit de ſon récit, & de l'aſſurer que celle dont elle parloit ne ſeroit plus importunée de cette affreuſe peau ; & ſe mettant à genoux à ſon tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Iſle où

où étoit cette adorable Princeſſe. C'eſt pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle ; mais vous ayant ſi heureuſement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, ſi nous ne trouvons la Princeſſe votre ſœur ; car de ſa préſence, auſſi-bien que de la votre, dépend le ſalut de la plus précieuſe vie qui ſoit au monde. Et de quelle vie ? dit le Prince allarmé; De celle du Renard blanc, reprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc, la belle Reine ne put retenir ſes larmes. Hélas ! pourſuivit-elle, ce pauvre Renard nous venoit voir de tems en tems, & nous charmoit par ſes maniéres. Hier il fit ſigne qu'on lui envoyat la chaloupe de l'Iſle; j'étois au rivage pour l'attendre; la belle enchantée s'y promenoit avec moi ; mais elle ne put reſter juſques à ſon arrivée ; car s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri ; & ſur le champ s'élança dans la Mer, ſous la figure la plus hideuſe qu'on puiſſe voir. Je la plaignis ; mais j'eus bien d'autres ſujets de m'affliger, quand la chaloupe aborda, & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans ſon ſang, & aux derniers abois. A cette vûe je fis mille cris douloureux ; & l'ayant

l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au Palais des Gaines, où il eſt ſervi comme dans celui du Roi votre pére. Les Chirurgiens jugérent ſa bleſſure mortelle ; mais la Gouvernante de l'Iſle, qui s'intéreſſe pour lui, ſe mit à genoux devant la Reine des Oracles ; j'y prêtai l'oreille, & j'entendis que ſi je pouvois amener le Prince & la Princeſſe de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Iſle, le Renard blanc étoit ſauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la Forêt pour vous trouver ; mais quelle fut ma ſurpriſe d'y trouver le Roi. J'en fus tranſportée de joie ; il voulut d'abord me fuïr. Voyant ſon deſſein je me jettai à ſes pieds, & lui dis tant de choſes pour l'aſſurer de mon repentir & de mon changement, qu'il céda à la tendreſſe qu'il a toujours euë pour moi ; cependant il me dit qu'il ne pouvoit reſter où j'étois qu'il n'eût trouvé ſes enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois ; il me crut : enſuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à ſon tour que l'Archiduc ſon parent s'étant

écha-

échapé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de fléche tout ce qu'il rencontroit. Ce matin comme nous commencions à parcourir la Forêt pour vous chercher, l'Archiduc, qui par malheur nous ſuivoit, perça le Roi d'un coup de fléche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mis en ſon arc m'alloit donner la mort; mais il ſe retint après m'avoir quelque tems conſidérée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me ſaiſir & me mettre ſur ſon cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légéreté, qu'il me perdit bien-tôt de vûe. Comme il avoit mis pied à terre, le tems qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance ſur lui; cependant ſans votre ſecours j'étois en ſa puiſſance.

Ce récit finit juſtement à l'endroit où le Roi avoit été bleſſé; mais ils ne l'y trouvérent plus; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part, & le devoir de l'autre, vouloient que laiſſant là toute autre inquiétude, ils ſe remiſſent à le chercher; mais l'amour beaucoup plus preſſant que tous les autres égards, s'y oppoſa. Ils ſouhaitérent donc toutes ſortes de proſpérités au Roi en quelque lieu qu'il

qu'il fût, & s'acheminérent en toute diligence vers la grotte des bains pour y prendre la Princeſſe, & voguer enſuite vers l'Iſle des Gaines. En entrant dans la grotte, ils trouvérent la Princeſſe aſſiſe qui ſe déſeſpéroit; elle tenoit la tête du Roi ſon pére ſur ſes genoux, & l'arroſoit de ſes larmes; elle le croyoit mort, mais il n'étoit qu'évanouï. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le bleſſer, & qui vouloit encore lui ravir ſa femme, & de plus la perte de ſon ſang, l'avoit tellement affoibli, que tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de ſe traîner juſques à cette grotte pour y chercher du ſecours; ſa foibleſſe & ſa ſurpriſe lui firent perdre le ſentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris, & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le Roi en cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la maniére qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Héros & les Divinités interdites, c'eſt-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta ſon ſang avec des compreſſes de gaze, & enſuite le ſoulevant de tout côté, on le mena juſques à la chaloupe de l'Iſle, qui eut la bonté de ſe venir ranger à l'en-

droit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la Princeſſe apprit de la bouche de ſa belle-mére, la triſte avanture de ſon cher Renard. En apprenant ce malheur, ſon deſeſpoir éclata de mille maniéres différentes; elle vouloit ſe jetter dans la Mer; ou du moins s'évanouïr d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliſer un peu ſon eſprit, en lui diſant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il ſe porteroit à merveille. Il n'y a rien de ſi doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de ſa tendreſſe. Quoique le bateau allat comme un trait, il lui ſembloit immobile; ſon impatience fut enfin ſatisfaite; ils abordérent, mirent pied à terre, & bientôt ſe rendirent au Palais. Nous les y laiſſerons, s'il vous plaît, pour nous tranſporter où l'Archiduc.... Oh! va te promener avec ton Archiduc, dit le Géant: je te défens abſolument de quitter ton Iſle, que tout ceci ne ſoit fini. Comme il vous plaira, reprit le Belier, & il pourſuivit ainſi.

Le Renard blanc, couché ſur un petit lit auprès d'un bon feu, tendoit à ſa fin; ſes yeux étoient fermés, & tout ſon corps

corps ſans mouvement ; mais au premier cri que fit la Princeſſe, il ouvrit les yeux, & rappellant, dès qu'il la vit, le peu qui lui reſtoit de force, il la regarda d'une maniére aſſez tendre pour un Renard à l'agonie, & remua foiblement la queuë. Elle ſe jetta toute plate à terre auprès de lui ; mais la Gouvernante de l'Iſle, qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour ſe lamenter, la prit par les bras, & l'ayant relevée, Que faites-vous ? lui dit-elle, il eſt queſtion de guérir le Renard, & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie, tout languiſſant qu'il étoit, avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la premiére vûe de cette aimable bête ; & pendant le diſcours de la Gouvernante, il ne ceſſoit de pleurer, & de tâter le pouls au malade. La Gouvernante le fit emmener dans un apartement, & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens, s'adreſſant encore à la Princeſſe, Que tardez-vous, lui dit-elle, à ſecourir votre cher Renard ? Sa vie eſt entre vos mains ; & dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez, il ſe portera mieux que jamais ; mais je vous avertis qu'il ne reſte plus que quelques momens pour le ſauver. Ce fut le comble du deſeſpoir pour la Princeſſe de ſçavoir

voir que le ſalut de ſon cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu : dès qu'on le ſçut, ce fut une lamentation univerſelle ; tous les aſſiſtans ſe mirent à crier, Le Carcan eſt perdu ! & mille voix ſortant à la fois de mille gaines dont la Chambre étoit ornée, ſe joignirent à ce concert, & ſur des tons différens, criérent, Le Carcan eſt perdu !

Le Roi de Lombardie, que les Chirurgiens ſondoient alors, leur demanda ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit : celui, qui avoit panſé le Renard de ſes bleſſures en revenoit, & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit, lui dit le Roi, pour un Carcan. Tenez, ajoûta-t-il bruſquement, en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt : je ſouhaite qu'il ſoit celui qu'on regrette ; car, ſans doute, il fera ceſſer ce bruit inſuportable que je ne puis ſouffrir. On peut juger du mal que la ſonde faiſoit au Roi par la maniére chagrine dont il envoyoit le Carcan au ſecours de ce même Renard qu'il avoit trouvé ſi aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan, le pauvre malade avoit le hoquet de la mort, & la Princeſſe qui vouloit ſe tuer, enrageoit de voir tant de gaines, ſans trouver un ſeul couteau.

Elle

Elle prit le Carcan avec une vivacité qui reſſembloit aſſez à la folie,& le mit promtement au col de ſon cher Renard. Auſſitôt il s'étendit, & s'étendit tellement, que ce ne fut plus un Renard, mais le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendreſſe de la Princeſſe ; auſſi n'y perdoit-elle pas; & ravie de joie & d'admiration, elle étoit embarraſſée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favoriſoit de ſes careſſes innocentes, ſans contrainte & ſans ſcrupule. Confuſe, & les yeux baiſſés, elle ſortit de la chambre dans le moment qu'on portoit des habits au beau Pertharite ; car ſans doute que votre Grandeur ſçait depuis long-tems, qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher ſa belle Princeſſe. Quels furent leurs tranſports en ſe parlant, & ſur-tout quels furent ceux de cette tendre Princeſſe, en apprenant qui il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après avoir reçu les complimens de ceux qui s'étoient intéreſſés à ſon malheur, il fut rendre ſes devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince, qui n'étoit pas reſté au Palais, n'y voyant point ſa belle Nymphe ;

en étoit ſorti d'abord, & ignoroit ce qui venoit de s'y paſſer : il y rentroit triſte & abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'Iſle, lorſque le beau Pertharite en ſortoit pour aller le chercher. Ils ſe virent, s'embraſſérent, & ſe dirent en peu de mots tout ce qui les regardoit l'un & l'autre. Pertharite ſe tournant vers la Gouvernante de l'Iſle, qui étoit préſente au moment de ſa rencontre avec le Prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince, & des ſouffrances de Ferandine. Hélas ! reprit le Prince, ſuſpendez pour un moment la pitié qui vous intéreſſe pour Ferandine ; c'eſt la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle ſouffre. Ils ſont encore plus grands que vous ne penſez, repartit la Gouvernante, cependant ſon ſoulagement dépend de vous, ſi vous êtes encore en poſſeſſion de votre Peigne. Sur le champ, il le tira de ſa poche ; & la Gouvernante l'ayant reconnu, lui dit, Eh bien ! il faut peigner la Nymphe dont vous déſirez ſi ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? Si je le jure ! reprit-il ; oui, je le jure ; qu'on me méne promtement à l'endroit où eſt cette malheureuſe Nymphe enchantée. Doucement,

ment, dit la Gouvernante; & ſi, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ſes attraits, & dans la douceur de ſon premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouſer la charmante Ferandine, ſœur de Pertharite, y conſentirez-vous? Non, s'écria le paſſionné Prince; & je mourrai plutôt. Mais, lui repliqua la Gouvernante, ſi ſon repos eſt à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ſes malheurs; qu'elle me doive ſa tranquillité; je la payerai ſans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la Gouvernante, venez la peigner, ſi vous oſez. A ces mots, elle le mena, ſuivi de tout le monde, juſques à la porte d'un Salon, qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, quand il vit au milieu de ce Salon cette malheureuſe Nymphe aſſiſe dans un fauteuil qui paroiſſoit tout embraſé. Sa gorge & ſes bras étoient à demi découverts; & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut; car ſa tête étoit envelopée de flammes épaiſſes, qui lui tenoient lieu de cheveux; ſon viſage étoit tout enflé; & ſes yeux étoient prêts à ſortir de la tête. Regardez, dit la Gouvernante au Prince, voilà l'état où vous avez mis cette Nymphe que vous adorez, en la dé-

barraſſant de la tête du crocodile & de ſa peau, allez la peigner. Il ne ſe le fit pas dire deux fois, quoique l'avanture fût difficile à tenter. Il tira ſon Peigne, & ſe jetta d'abord dans le Salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit ſon Peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, & que la Nymphe, plus fraîche que l'Aurore, & plus brillante que l'aſtre du jour, lui tendit la main; il ſe mit à genoux, pour la baiſer. Alors le beau Pertharite, entrant dans le Salon qui avoit repris ſa fraîcheur naturelle, ſe jetta au col de la Nymphe, qui de ſon côté l'embraſſoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalouſie qui vouloient naître dans ſon cœur, par les doux noms de frére & de ſœur, qui frapérent ſon oreille, & qui lui apprirent avec des tranſports de joie inconcevables, que ſa divine Nymphe étoit la charmante Ferandine dont il venoit de refuſer la main, & qu'il ſe flattoit dans ce moment de poſſéder bien-tôt. Il ne pouvoit ſe perſuader que ſon bonheur fût réel; ſon étonnement auſſi ne pouvoit ceſſer, quand il penſoit que cette beauté céleſte, qu'il avoit adorée ſous tant de formes différentes, étoit la célébre Ferandine, & que le beau Pertharite, ſous la figure d'un Re-

Renard, eût été ſi paſſionnement aimé de ſa ſœur.

Ces quatre Amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'apartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ſes empreſſemens & par ſes ſoins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendreſſe : comme ſa bleſſure étoit peu de choſe, il fut bien-tôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'Hiſtoire de ſa métamorphoſe, & de celle de Ferandine.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la Forêt, lui dit-il, pour y chercher l'eſprit de l'Archiduc mon pére, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de ſpectres & de fantômes effroyables ; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naiſſant, une femme d'une mine aſſez reſpectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre ; Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce Carcan ; & vous, Ferandine, ajoûta-t-elle en s'adreſſant à ma ſœur, peignez-vous de ce Peigne, ſi vous voulez que votre pére rentre dans ſon bon ſens ; & pour vous conſoler des malheurs qui pourront

vous arriver à l'un & à l'autre, ſçachez que quand on vous mettra ce Carcan, tous vos malheurs finiront, & que vous aurez ce que votre cœur ſouhaitera; & vous, belle Ferandine, la même choſe vous arrivera lorſqu'on aura brûlé votre peau, & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La mére aux Gaines diſparut à ces mots.

Cependant, pour ſortir de ce Château, & pour guérir l'Archiduc mon pére, je me preſſai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me ſentis transformé comme vous m'avez vû. Ma ſœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raiſon ne m'avoit point abandonné dans ce funeſte changement, je le ſentis dans toute ſon horreur. Malgré ma douleur, je ſongeai d'abord à garantir Ferandine du piége que la mére aux Gaines nous avoit tendu. L'uſage de la voix m'étant interdit, je lui fis ſigne de ne ſe pas peigner, en portant mes pates à ma tête; ce geſte la trompa, elle crut que je la priois de ſe peigner, & eſpérant que le Peigne ſeroit peut-être le contre-poiſon du Carcan, elle s'en voulut peigner; mais il n'eut pas touché ſes cheveux, que je les vis,

vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut auſſi-tôt vers la porte du Château, en jettant ſon Peigne comme j'avois fait mon Carcan, gagna enſuite la Forêt,& ne ceſſa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage oppoſé à cette Iſle; je la ſuivis par-tout, & je vis qu'étant arrivée dans la grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau, elle ſe deshabilloit pour s'y jetter; mais elle jetta par malheur ſa vûe ſur cette vilaine peau; & quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle ſe ſentit forcée par une Puiſſance invincible de s'en enveloper, & de ſe précipiter dans la Mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer, & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé ſur le rocher, où je faiſois des cris, & des lamentations vers le Château de cette Iſle, croyant bien que Ferandine s'y étoit réfugiée, lorſque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, & elle me débarqua dans l'Iſle; je vis ma ſœur dans un de ſes bons jours: elle me conta comme la Gouvernante l'avoit bien reçûe, & la traitoit le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes, quand elle me dit que les jours où la peau ſe préſentoit à ſes yeux, elle étoit forcée de ſubir ſa

deſtinée, de ſauter enſuite dans la Mer, & de venir à la grotte des bains, où la peau la quittoit pendant qu'elle ſe rafraîchiſſoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante, qui ſembla s'intéreſſer à notre malheur, me permit de venir de tems en tems voir Ferandine; nous convinmes des ſignes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la Forêt pour y chercher le reméde à nos maux, c'eſt-à-dire, le Peigne & le Carcan : la fortune, ou plutôt les enchantemens de la mére aux Gaines, me conduiſirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princeſſe de Lombardie vous a dit de quelle maniére j'eus le bonheur de la rencontrer, & comme je me ſentis forcé de la quitter lorſque le Carcan ſe referma; & elle vous a inſtruit de tout ce qui nous eſt arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'Iſle prenant la parole, C'eſt maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'eſt que la mére aux Gaines, par quelle raiſon elle a exercé cette cruelle vengeance ſur l'Archiduc & ſur ſa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &.... Non, s'écria le Géant, je n'en veux pas

pas entendre parler : je ſuis ſi ſoû de gaînes, que je n'en puis plus. Je n'ai donc rien à vous apprendre, lui dit le Belier, car vous ſçavez comme tous les Contes finiſſent. Eh ! que ſçai-je comme celui-ci finira, reprit le Géant. Acheve-le donc, & acheve-le promtement.

Le Roi de Lombardie guérit de ſon extrême laideur, continua le Belier, en guériſſant de ſa bleſſure. L'Archiduc obtint la paix de la mére aux Gaines, avec le retour de ſa raiſon : elle donna l'Iſle enchantée, la grotte aux Bains, & tous le païs à la ronde au beau Pertharite. Il y établit ſa réſidence avec la Princeſſe de Lombardie qu'il épouſa. Et tous les charmes de l'incomparable Ferandine furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Belier ayant heureuſement pour les Lecteurs, auſſi-bien que pour le Géant, mis fin à ſon récit, il fut queſtion de dépêcher le Héraut d'Armes vers le Druïde & ſa fille.

*Fin de la premiére Partie.*

## SECONDE PARTIE.

PEndant que le Belier amuſoit le Géant, ſon Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'eſprit de ſa fille, en calmant les mouvemens de ſon cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante enſemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'Alie.

L'aveu ſincére du petit Poinçon ne l'aſſuroit que trop que ſa fille avoit quitté toutes ſes rigueurs en faveur du Prince de Noiſy. Il aimoit donc Alie, comme un pére opulent & ſpéculatif aime d'ordinaire une fille unique: il y avoit bien une heure, qu'il perdoit ſon tems à vouloir lui prouver, par les raiſonnemens les plus ſubtils, & par les démonſtrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de Noiſy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la perſuadoit point, & ſon cœur auroit combattu dix ans contre ſa raiſon avant que de ſe rendre. Le Druïde, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre maniére; & prenant un air plus ſérieux, Alie, lui dit-

dit-il, je voulois aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup ſenſible que je vai lui porter : mais enfin vous me forcez à vous apprendre, que celui que vous aimez n'eſt plus. Et moi, dit-elle, je vous aſſure que vous vous trompez, car il n'y a pas deux jours que le Prince de Noiſy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le Druïde, ne vous arrêtez pas aux viſions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vai vous dire, & vous verrez que mon deſſein n'eſt pas de vous tromper.

Je vous ai déja dit de quelle maniére la race des Pepins eſt en poſſeſſion d'un Trône que mon grand-pére votre biſayeul croyoit lui apartenir ; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ſes droits, il trouva dans l'étude de la Philoſophie de quoi ſe conſoler de l'injuſtice de la fortune ; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoiſſances que j'ai acquiſes dans les ſecrets les plus impénétrables de la Nature ; une application continuelle, & des ſoins infatigables, m'ont rendu maître des eſprits dans les quatre Elémens ; & leurs intelligences jointes à mes lumiéres m'ont rendu ſçavant dans l'avenir, & ne me laiſſent rien

igno-

ignorer du paſſé. Cependant, comme il n'eſt point de Puiſſance mortelle qui puiſſe être au-deſſus des ſecours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire, que je ſuis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis ; d'être inutilement inſtruit de leur deſſein contre moi, ſans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis eſt l'Enchanteur Merlin, & la mortelle ennemie de l'Enchanteur eſt une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mére aux Gaines : elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin ; je vous conterai dans quelqu'autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer ſon ennemi Merlin, moins ſçavant qu'elle à la vérité, mais beaucoup plus ſubtil & plus artificieux ; ce fut par ſes artifices, qu'il ſçut ſe rendre maître du plus précieux de ſes tréſors : c'étoit un Couteau, dont les merveilleuſes vertus le faiſoient le principal appui de tous ſes enchantemens. Enfin ce Couteau étoit pour elle ce que mon Livre étoit pour moi : les regrets qu'elle en eut l'obligérent, contre la douceur de ſon naturel, de faire beaucoup de mal

à

à des innocens, pour retrouver le coupable. Elle établiſſoit par-tout des eſpéces de Bureaux tout farcis de gaines; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer ſon ſecours, une offrande de couteaux, dans l'eſpérance que celui qu'elle avoit perdu ſeroit à la fin remis dans quelqu'une de ces gaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuiſée de couteaux, vint s'établir en France, pour être plus près de Merlin, qu'elle ſoupçonnoit du vol, & qui triomphe depuis long-tems à la Cour de Pepin. Elle a choiſi Moulins pour ſa réſidence; c'eſt-là où les couteaux ſe rendent en foule de toutes parts; & ſi mon art ne me trompe, ce lieu dans les ſiécles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant, le perfide Merlin ne jouït pas long-tems de ſa proie; le fameux Dagobert, mon pére, trouva le moyen de s'en emparer; & cette merveille qu'il m'a laiſſée, eſt encore en ma puiſſance. Merlin le ſçait, & depuis qu'il en eſt certain, il n'y a ſortes d'enchantemens, de ſtratagêmes, & d'artifices, qu'il n'ait mis en uſage pour m'arracher ce précieux Couteau. Ma puiſſance beaucoup plus grande que la ſienne avant la perte de mon Livre, m'a garanti juſques

à

à préſent de toutes ſes entrepriſes ; & ces lieux que nous habitons étoient inacceſſibles à tous ſes attentats ; mais je tremble que mon Livre ne ſoit entre ſes mains, & ne le rende maître de nos deſtinées.

Je commence à croire que ce Belier implacable, dont la haine ſe déclare ſi hautement contre nous, eſt l'Enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes ſortes de voies. Le grand Dagobert mon pére, qui prévit votre naiſſance, & les dangers qui vous menaçoient, fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous ſeriez au monde : c'eſt ce Berceau qui vous a garanti de mille malheurs, & qui doit vous en garantir, tant qu'il ne tombera point en la puiſſance d'aucun homme ; c'eſt pour cette raiſon, qu'il eſt au fond de la fontaine appellée la Fontaine du Berceau, & dont on n'approche pas impunément ; car ſi celui qui l'aura conquis vous doit poſſéder, celui qui oſera l'entreprendre ſans y réuſſir, en ſera ſon tombeau. Le téméraire Prince de Noiſi, dont la deſtinée étoit de rendre la votre malheureuſe, étoit bien capable de tenter une pareille avanture, au riſque d'y ſuccomber ; mais il a péri d'une au-

autre maniére. Oui, ma fille, pourſuivit le Druïde, ce fantôme, qui vous avoit troublé la raiſon, doit s'effacer de votre cœur; & s'il eſt vrai que vous ayez entendu ſa voix depuis peu, ſoyez ſûre que ce n'eſt qu'une illuſion produite par l'Enchanteur Merlin, pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtoit au diſcours de ſon pére; elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux; & après tout ce qui accompagne un vrai déſeſpoir, elle s'évanouït entre les bras de ſon pére. Revenue de cet évanouïſſement, elle voulut ſçavoir de quelle mort ſon cher Amant avoit fini ſes jours, pour mourir de la même maniére. Le Druïde eut beau lui dire, qu'il n'étoit pas queſtion de mourir pour un homme dont la vie avoit été le ſeul obſtacle à ſon bonheur; que ſon projet étoit de reſtituer à la mére aux Gaines le larcin de leur ennemi, pour joindre enſuite toutes leurs forces contre lui; qu'après cette union le ſort lui préparoit un établiſſement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne ſervit de rien, & le Druïde fut contraint de céder aux empreſſemens d'une curioſité ſi bizarre. Il conduiſit donc ſa fille aux pieds

de

de la Statue de Cléopatre, fit ouvrir la Statue, & permit à l'aimable Poinçon d'en ſortir, & de ſe rendre viſible ; mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritat plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne le regarda ſeulement pas : il fut au déſeſpoir de ce mépris, car il aimoit la Nymphe de tout ſon cœur, & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque ſervice. Le Druïde confia à Poinçon le Taliſman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide, & des pierreries qu'il avoit ſi long-tems gardées ſans les voir ; il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un Couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouïſſant par l'éclat dont ſa lame brilloit ; il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroiſſoit fort aiguiſée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque ſorte de reſpect, & le mettant entre celles de ſa fille, Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous ſoyez convaincue par vous-même, qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce Couteau ſur l'endroit le plus uni du pied-d'eſtal

tal de la Statue, les caractéres qu'il y tracera, conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité. Dès que la pointe du Couteau toucha à la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis tout à coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon malheur, & pour s'affermir dans la réſolution de n'y pas ſurvivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau :

*La Seine vit près de Poiſſy,*
*Par une funeſte avanture,*
*La fin, ſans voir la ſépulture*
*Du pauvre Prince de Noiſy.*
*Mais vous, qui pleurez une perte*
*Que vous feriez bien d'oublier,*
*Puiſqu'elle eſt enfin découverte,*
*Ne vous en prenez qu'au Belier.*

Le premier mouvement de la belle Alie fut de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit; mais ſon pére la retint, & lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer ſon déſeſpoir, il obtint enfin qu'elle traîneroit ſa miſérable vie juſques à ce qu'elle pût attraper le maudit Belier Merlin, pour le faire périr dans

dans des tourmens auſſi longs que violens. Car je vous laiſſe à penſer combien on trouve horrible & déteſtable le meurtrier de ce qu'on aime, & ſi la grandeur des ſupplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juſte vengeance. Mais l'affaire étoit de ſe ſaiſir du coupable. Le Druïde dit à ſa fille, qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir ſéduire. Les difficultés qu'Alie voyoit à exécuter ſon deſſein redoubloient ſon impatience & ſon déſeſpoir. Elle embraſſoit les genoux de ſon pére, & le conjuroit par toute ſa tendreſſe, de mettre tous ſes ſecrets en uſage pour hâter l'heureux moment de ſa vengeance, lorſqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit Poinçon fut détaché pour allèr reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druïde le Héraut d'Armes du Géant. Il fut réſolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduiſit dans le Salon du Palais, où le Druïde le reçut, tandis que ſa fille, ſuivie du petit Poinçon, ſe mit en devoir d'attendrir les boſquets, les fontaines, tout le marbre du Jardin, par ſes plaintes douloureuſes; mais tout fut inſenſible à ſa douleur; il n'y eut que le tendre

dre petit Poinçon, qui lui tint compagnie, & qui mêlât ſes larmes à celles qu'elle donnoit au ſouvenir du Prince de Noiſy. Cette triſte occupation fut enfin interrompue par le retour du Druïde.

La joie, l'étonnement, & l'inquiétude étoient peintes à la fois ſur le viſage du Druïde, quoiqu'il ſoit aſſez difficile de les peindre tous enſemble ſur un même viſage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurois eſpéré de mon art ; l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurois pû lui préparer ; il vient enfin ſe livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur Merlin dans les propoſitions du Géant : il n'y a que lui ſeul qui puiſſe avoir la connoiſſance du tréſor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de Noiſy, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pû ſe prévaloir contre lui. Cet avantage ſuffiroit non-ſeulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ſes projets. Il ne vient ici ſous prétexte de ſe faire dorer les cornes & les pieds, que pour ſe rendre maître d'un tréſor dont dépendent

dent nos deſtinées, & qui depuis la perte du Livre qu'il poſſéde, eſt mon unique reſſource : il ſe croit ſi bien caché ſous cette figure de Belier, qu'il s'imagine nous ſurprendre dans une vaine confiance. Il doit ſe rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai conſenti ſur le champ à toutes ſes propoſitions, & demain vous ſerez inſtruite de la maniére dont je prétens qu'il ſoit reçû.

Cette nouvelle ſuſpendit la douleur d'Alie, pour faire place au flateur eſpoir d'une vengeance prochaine ; & quoique le nom ſeul du Belier la fit frémir d'horreur, elle ne ſouhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver ſon pére, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut néceſſaires contre les deſſeins de l'Enchanteur, mena ſa fille à la Statue de Cléopatre. Le déſeſpoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue ; pas un ſeul ornement ne ſoutenoit ſes attraits : & cependant, pour vous montrer ce que c'étoit que ſa beauté,

*Ni la Reine de Lombardie,*
*Ni l'Amante du Renard blanc ;*
*Qui toutes deux de l'Italie*

*Fu-*

*Furent autrefois l'ornement,*
*N'eurent jamais rien d'approchant,*
*Ni d'égal aux charmes d'Alie.*
*Malgré tout ſon abattement*
*Elle eut même de Ferandine*
*Effacé la beauté divine;*
*Non, quand ſoumiſe à tant de maux*
*Elle habitoit ſa peau marine;*
*Mais, quand brillante ſur les eaux*
*Dans cette ſuperbe machine*
*On la prit pour Venus ſortant du ſein des flots.*
*Tout cela n'eſt que bagatelle;*
*Mais pour moi, qui de tous les goûts*
*Ai, comme vous ſçavez, le goût le plus fidéle,*
*Je me ſerois mis à genoux,*
*Pour rendre hommage à cette Belle,*
*Car je l'aurois priſe pour vous.*

Cette Belle donc ſe rendit avec ſon pére au pied de la Statuë: tout y étoit préparé pour la ſcéne qu'on avoit méditée. Un Vaſe, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuſe, puiſque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les derniéres inſtructions à ſa fille; mais ce ne fut qu'après lui

avoir mis ſa bague à la main gauche, & dans la droite ce Couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne ſuis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Taliſman que je vous laiſſe : vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il faſſe pour vous nuire ; ſouvenez-vous ſeulement de ce que je vai vous dire. Dès que le Belier paroîtra, cachez le couteau, & ne lui montrez que le Vaſe que vous tiendrez ; il ne l'aura pas plutôt vû, qu'il s'en approchera ſans aucune défiance ; mais comme il ſçait qu'il n'en peut être poſſeſſeur avant que d'en être touché ; faites ſemblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes ; faites le coucher à vos pieds comme pour y travailler ; & quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez lui vîte ce que vous pourrez de la laine qu'il a ſur la tête : s'il quitte alors ſa forme de Belier pour paroître ſous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire ſi c'eſt lui, tuez l'Enchanteur avant qu'il puiſſe vous échaper ; & s'il ne quitte point ſa forme de Belier, tuez-le de même, & vengez les maux qu'il vous a faits : cette exécution faite, venez me trou-

trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous ſera poſſible. Poinçon, que je rens inviſible, reſtera auprès de vous. Le Druïde embraſſa ſa fille, & ſe retira dans le ſalon après ſes inſtructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes; & quelques momens après, le Belier, ayant montré ſon paſſeport, parut au milieu du jardin. Tout le ſang d'Alie s'émut dans ſes veines à l'aſpect du meurtrier de ſon amant: l'impatience qu'elle ſentoit de l'avoir à ſa diſcrétion étoit ſi violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit, pour ne pas découvrir ſes intentions.

Dès qu'il fût auprès d'Alie, il baiſſa la tête pour la ſaluer; elle crut qu'il lui préſentoit les cornes pour être dorées de ſes belles mains: cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit, Couche-toi là, ſcélerat, ſi tu veux que je te touche. Le Belier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette reception, ne laiſſa pas d'obéir, & ſe mit tout de ſon long à ſes pieds. Ce fut alors, qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ſes inſtructions, elle voulut commencer par le plus ſûr, & lui ayant enfoncé le couteau juſ-

tement à l'endroit du cœur, elle coupa enſuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au Palais pour apprendre à ſon pére la mort du Belier, & lui porter ſa glorieuſe dépouille. Mais, quelles furent ſes allarmes, quand elle vit la ſurpriſe & l'horreur du Druïde! Malheureuſe! s'écria-t-il en reculant, quel ſang viens-tu de répandre, puiſque ce n'eſt, ni celui du Belier, ni celui de l'Enchanteur? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors, elle jetta les yeux ſur la main dont elle croyoit tenir la laine du Belier Merlin, & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vûs. En les regardant, une horreur ſecrette s'empara de ſon ame; & laiſſant tomber les cheveux & le couteau, elle courut toute éperduë pour s'éclaircir de ce que cette avanture avoit de funeſte. Son pére eut beau l'appeller & courir après elle, jamais elle ne ſe fût arrêtée ſans le concert nouveau qui frappa tout à coup ſes oreilles. Les ſtatuës du jardin, animées par quelque enchantement, ſembloient unir leurs voix lugubres pour chanter.

*Ah!*

*Ah! c'eſt Alie elle-même,*
*Qui fait périr ce qu'elle aime!*

Tous les oiſeaux des boſquets les plus éloignes, ſe raſſemblérent autour des ſtatues pour leur répondre, & les échos des environs répétoient l'un après l'autre,

*Ah c'eſt Alie elle-même,*
*Qui fait périr ce qu'elle aime!*

Et, par malheur, les ſtatuës, les oiſeaux, & les échos, qui diſoient tous la même choſe, ne diſoient rien qui ne fût vrai.

La miſérable Alie, ſe débarraſſant des bras de ſon pére, qui l'avoit joint, tandis qu'elle donnoit toute ſon attention à ce qu'elle entendoit, courut toute éperdue à la ſtatuë de Cléopatre. Quel ſpectacle pour un cœur rempli de la tendreſſe la plus vive & la plus ſincére qui fut jamais! Il n'étoit plus queſtion de ce Belier, objet de ſa vengeance & de toute ſon horreur. Le beau Prince de Noiſy, tel & plus charmant encore que lorſqu'elle le vit à la fontaine du berceau, verſoit ſon ſang à gros bouillons par

l'affreuſe playe qu'elle venoit de lui faire: elle ſe précipita ſur lui, & l'embraſſa pour la premiére & derniére fois de ſa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languiſſamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne ſçai, Mademoiſelle, comment vous vous ſentirez en liſant cet endroit; mais je ſçai bien que le ſçavant M.... n'a jamais pû s'empêcher de pleurer en traduiſant ces Mémoires: la ſcéne étoit attendriſſante; car la belle Alie, appuyée contre le pied-d'eſtal de la Statuë, tenoit entre ſes bras le corps ſanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidéle de tous les amans; & verſoit ſur ſon viſage & ſur la bleſſure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druïde, le petit Poinçon, les Silphides, & tous les oiſeaux des environs, aſſiſtoient en pleurant à ce triſte & funeſte ſpectacle.

*C'eſt ainſi que l'on peint la Reine de Cythére,*
*Arroſant de ſes pleurs le mourant Adonis;*
*Lors qu'une chaſſe téméraire*
*Les eut pour jamais deſunis.*
*C'eſt ainſi que l'on peint une troupe légére*

*D'A-*

*D'Amours autour d'eux réunis ;*
*Briſans leurs armes de colére ,*
*Pouſſans des regrets infinis ,*
*Et pleurans autour de leur mére.*

Si l'Illuſtre & ſçavant traducteur de ces antiquités avoit bien fait , il en ſeroit demeuré là ; car le Héros de la piéce, égorgé ſous la figure du Bélier , & reconnu ſous la ſienne , le reſte ne doit pas mériter une grande attention; cependant , pour ſatisfaire votre curioſité ſur l'établiſſemen: du nom de Pontalie, il faut aller juſques à la fin de l'Hiſtoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur , & confondu par l'étonnement que lui cauſoient tant d'événemens imprévûs , il n'étoit pas homme à reſter dan: l'état où nous l'avons laiſſé. Son prenier ſoin fut de retourner au Palais : il y avoit laiſſé l'unique reſſource qui lui reſtoit pour courir après ſa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Frince de Noiſy, & de le porter auprès de la Fontaine du Berceau , où il vienlroit les retrouver ; enſuite il emmena Alie dans le Cabinet des Veſtales , & orlonna au petit Poinçon de ne pas la qùtter, de crainte que le deſeſpoir ne la portât à quelque violence. Les

ordres du Druïde furent mal exécutés ; car les Silphides, timides & effrayées de ſe trouver ſeules avec ce corps pâle & défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, & le priérent, tandis qu'elles reſteroient avec elle, de porter le Prince de Noiſy à la Fontaine du Berceau. Il ſemble que le changement dans l'exécution des ordres du Druïde ne dut être d'aucune conſéquence ; cependant il penſa tout gâter, comme on verra dans la ſuite.

L'empreſſement du Druïde n'étoit pas frivole, il avoit pour objet le Couteau enchanté que ſa fille avoit laiſſé tomber dans le Salon du Palais : il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce tréſor, & plus rien à eſpérer ſans le ſecours qu'il en attendoit. Alie l'avoit par hazard laiſſé tomber ſur la pointe, & dès que cette pointe étoit appuyée ſur quelque choſe de ſolide, elle écrivoit ; il trouva donc une infinité de caractéres tracés ſur les carreaux du Salon. Le couteau teint du ſang de l'infortuné Prince de Noiſy, marquoit diſtinctement tous les traits de l'écriture ſur le marbre, & continuoit toujours à les marquer. Le Druïde le ſaiſit, & l'arrêta ; mais quoique toutes les langues de l'Univers lui fuſſent connues,

nues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours repétés : CASIA, TUXIL, GRIMORINN, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau ſur les carreaux de marbre ſans en pouvoir tirer autre choſe que ce maudit CASIA, TUXIL &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le ſang, dont il étoit ſouillé, pouvoit bien être cauſe de cette langue diabolique contre laquelle toute ſa ſcience venoit d'échoüer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine; mais l'eau ne faiſoit que rendre ce ſang plus vif, & ſembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il ſe rendit à la Statuë de Cléopâtre, pour le remettre à ſa place ordinaire; mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit tout ſon éclat, & tout le ſang diſparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la Statuë où il avoit écrit la premiére fois, il y repéta encore les mêmes caractéres que dans le Salon. Le Druïde en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briſer con-

tre la Statuë, ou de s'en fraper pour ſe punir de ſon ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philoſophe, il prit un parti plus raiſonnable : après l'avoir renfermé dans la Statuë, il fut confronter du Grec, de l'Hébreu, du Syriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura juſques bien avant dans la nuit, & lui fit entiérement oublier nos Amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laiſſer où il eſt, pour nous rendre auprès de ſa malheureuſe fille.

Le Cabinet des Veſtales, où les Silphides la gardoient, repréſentoit tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'Antiquité. On voyoit de leurs Statuës qui réveroient le feu ſacré dont elles étoient dépoſitaires; d'autres, qui par une mort glorieuſe ſe délivroient des pourſuites & de la violence des mauvais Empereurs; & d'autres enfin, qui ayant ſuccombé à des tentations de moindre éclat, étoient ſur le point d'en ſubir le châtiment rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté ſa fille dans le Cabinet des Veſtales, que cette tendre & deſeſpérée amante s'étoit

toit évanouie. En reprenant ſes eſprits, elle reprit auſſi toute ſa douleur : ce furent des cris & un redoublement de deſeſpoir, qu'il n'eſt pas poſſible d'exprimer : elle demandoit au ciel, à la terre, & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle, lorſqu'en jettant les yeux ſur ſes mains & ſur ſes habits, elle les vit enſanglantés du martire de l'infortuné Belier. A cette vûë, ſon deſeſpoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à ſon ſecours, comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle ſe mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux, & ſe mettant dans l'eſprit qu'elle étoit une Veſtale fauſſement accuſée, qu'on alloit brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le teſtament de ſon cœur, dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à ſon cher Amant. Les Silphides furent effrayées de ſon égarement ; elles reculérent quelques pas. Alors Alie s'écria, Non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refuſez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en ſe levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il

n'en fallut pas davantage pour ſe trouver en pleine liberté; ce qui me feroit croire que c'étoit plutôt des Villageoiſes traveſties en Nymphes qui gardoient Alie, que de vrayes Silphides; car elles ſe ſauvérent dès que leur Maîtreſſe eut dit qu'elle voyoit l'ombre de ſon Amant; & la belle Alie, toujours remplie de cette idée, couroit comme une inſenſée, croyant pourſuivre le Prince de Noiſy qu'elle appelloit à haute voix. Elle étoit parvenuë juſques à la porte du jardin; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que ſon Amant venoit de lui échaper par-là. Cet obſtacle auroit terminé ſa courſe, puiſque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, ſans la Bague qu'Alie avoit au doigt, & que ſon pére lui avoit miſe pour la garantir des ſupercheries de l'Enchanteur Merlin. Elle porta par hazard la main ſur la porte du jardin, & dès que le Taliſman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante Alie ſe mit à courir les champs.

Elle traverſa ce Pont, qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de tems auparavant, & le traverſa ſans ſçavoir que ce fût un Pont, & qu'il fût de la façon

du

du pauvre Belier : ſi elle l'avoit ſçu, je ne ſçai ce qu'elle ſeroit devenuë ; car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation ; & ſi par hazard elle l'eût touché de ſon Taliſman, adieu le Pont & la Nymphe ; tout enchantement ſe détruiſant dès qu'on y portoit la Bague ; mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant Moulineau n'avoit pas manqué de ſe rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druïde, ſuivant ce qu'ils avoient concerté, ſon premier Miniſtre & lui ; & tandis que la triſte ſcéne dont nous venons de parler ſe paſſoit au dedans du jardin, il n'avoit ceſſé de roder au-dehors ; il ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en poſſeſſion de ſa Maîtreſſe, & des tréſors du Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes ; tantôt il s'imaginoit que le Belier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue, pendant qu'il étoit agité de ſon impatience & de ſes refléxions, il venoit de paſſer le Pont pour regagner ſon quartier, lorſque la malheureuſe Alie, l'ayant apperçu parmi les ténébres, le prit d'a-

bord pour cette chére ombre qu'elle pourſuivoit : & cette idée lui faiſant redoubler ſa courſe, Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçoi les derniers ſoupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtriére. L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappoit ſon oreille ; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appellé Nain, il ſe détourna vîte vers ce viſage dont l'éclat diſſipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ſes penſées en voyant la belle Alie qui venoit les bras ouverts ſe précipiter dans les ſiens ! Il s'imagina que le fidéle Belier avoit égorgé le Druïde, & que ſa fille, libre déſormais, s'abandonnoit dès cette premiére occaſion au panchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette avanture juſtement où nous en ſommes pour rentrer chez le Druïde ; l'heure étoit indûe, les illuſions ménent loin, & les Géans ſont avantageux. Tandis que celui-ci ſe ſentoit tout tranſporté d'une fortune ſi peu eſpérée, le Druïde ayant inutilement feuilleté ſes antiques manuſcrits, ſe ſouvint enfin de ſa fille ; mais comme il la croyoit en ſûreté ſous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançoit vers la

Fon-

Fontaine du Berceau, pour diſpoſer du corps de l'infortuné Prince de Noiſy, ſelon qu'il avoit réſolu; mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les Silphides, dont les unes ſe cachoient dans les paliſſades, & les autres fuyoient à ſon approche: il les appelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de Noiſy; mais cette queſtion n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il ſe rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il fut bien ſurpris de trouver le petit Poinçon qui ſe déſeſpéroit.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le Druïde, & qu'eſt devenue ma fille? Votre fille, répondit le déſolé Poinçon, eſt en toute ſureté entre les mains des Silphides; mais pour le corps du Prince de Noiſy dont je m'étois chargé, il eſt perdu malgré tous mes ſoins; je pleurois auprès de lui, je déplorois ſa cruelle deſtinée, & je compatiſſois au déſeſpoir de la belle Alie, lorſque j'ai vû tout à coup auprès de moi l'homme de l'aſpect le plus grand, & le plus reſpectable, après vous, qui ſoit dans tout l'Univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'avanture dont je lui ai fait le récit

cit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois, il falloit lui rendre le ſeul devoir qui lui convenoit, qui étoit de plonger ſon corps dans la Fontaine pour le purger du ſang dont il étoit ſouillé, avant que vous vinſſiez le brûler: je l'ai cru; mais le corps du Prince de Noiſy n'a pas eu plutôt touché l'eau, qu'il s'eſt abîmé malgré tous mes efforts; & dans le même inſtant le Berceau s'étant élevé juſques au-deſſus de l'eau, cet homme l'a ſaiſi, & a diſparu à mes yeux. C'en eſt donc fait, cruel Merlin, s'écria le Druïde, tu as vaincu! mais pour toi, ſcélerat, dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le miſérable Poinçon étoit plus mort que vif; cependant le Druïde ne ſçavoit pas encore tous ſes malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la Statuë de Cléopatre pour l'y renfermer; mais cette Statuë, qui s'étoit ouverte ſans le ſecours du Taliſman pour y enfermer le Couteau, refuſa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon. Ce fut dans ce moment que le Druïde s'aperçut qu'il avoit laiſſé ſa Bague au doigt de ſa fille; il courut la chercher au Cabinet des Veſtales (&

vous jugez bien que ce fut inutilement.) Nouvelles allarmes ! nouveaux reproches, & nouvelles menaces, à l'infortuné Poinçon ! Le Druïde regagna ſon Palais pour y chercher Alie : après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorſque levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les déſaſtres imprévûs, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Aſtronome qui ne ſuſpende la plus vive inquiétude, pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bien-tôt, que c'étoit une Cométe, ou quelqu'autre Phénoméne ; & bien-tôt après, il n'y connut plus rien. C'étoit une choſe lumineuſe, qui ſembloit ſuſpendue en l'air, & qui groſſiſſoit à meſure que cela s'aprochoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumiére, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorſqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des paliſſades, il lui parut attellé de deux Licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui cauſoit un étonnement merveilleux, vint enfin ſe poſer au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un eſprit à s'effrayer pour des prodi-

diges, il s'approcha de ce chariot : tous ces flambeaux, qu'il avoit vû en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaines autour du chariot ; & les cornes des animaux, qui l'avoient traîné, n'étoient autre choſe que deux grandes gaines, portant chacune un flambeau allumé. Pendant que le Druïde donnoit toute ſon attention à ce nouveau ſpectacle, le chariot s'ouvrit ; & la Mére aux Gaines en ſortit, en lui préſentant la main. C'étoit une femme de bonne mine, & qui portoit ſi bien ſon âge, qu'elle ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens ; elle avoit une andrienne de velours cramoiſi, ſemée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le ſoin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde : elle pourroit vous être de quelque ſecours dans l'embarras où je ſçai que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui ; & j'ai vû en examinant mes Livres, que ce que je cherche n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minutes que je ſuis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeſte accident qui vous eſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-tems ; mais allons nous repoſer

ſer dans votre Palais. Le Druïde ayant appellé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſévère de conduire le chariot au Cabinet des Veſtales, & de le garder. En entrant dans le Salon du Palais, la Mére aux Gaines fut frapée des caractéres que le Couteau avoit tracés; elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court, Que vois-je? dit-elle, & par quelle avanture mon précieux Couteau s'eſt-il échapé des mains du perfide Merlin, pour venir vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels? Le Druïde émerveillé, ſans pourtant lui revéler l'avanture de ſon Couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la Mére aux Gaines, leur explication:

*Ne craignez rien pour votre Alie,*
*Tant que vous aurez ſon Berceau.*
*Gardez votre Belier de l'eau,*
*Et je vous répons de ſa vie.*

Le docte M.... nous aſſure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraize de la Mére aux Gaines; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce

ce qui en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druïde, lui dit ; Paſſons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous inſtruire de certaines choſes qui ſont ſans doute échapées à cette connoiſſance univerſelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots le Druïde la conduiſit dans la Salle des Peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la repréſentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives; & tout cela ſi bien imité, qu'il n'y avoit perſonne qui ne l'eût priſe pour une véritable tapiſſerie : des figures groteſques, des muſiques barbares, des oiſeaux de la Chine, & mille fleurs Indiennes, en faiſoient les ſujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne repréſentoient, ni le paſſé, ni le préſent ; cela n'étoit pas digne de l'art, ni de la ſcience du Druïde. Le plus bel ouvrage, dont cette ſuperbe Salle paroiſſoit enrichie, étoit un jeune Auguſte majeſtueux, qui dans les ſiécles futurs devoit réunir le vaſte Empire des Gaules ſous ſa domination ; & dont la gloire devoit s'étendre juſques à de nouveaux climats. La Mére aux Gaines le reconnut, quoiqu'il ne

dût

eût naître que deux cens ans après ; & dès qu'elle eût donné quelques momens d'attention aux autres ornemens, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druïde auprès d'elle, & lui parla de cette maniére.

# HISTOIRE DE LA MERE AUX GAINES.

QUoique je sçache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles, & les plus particuliéres, vous sont inconnues ; c'est de quoi je vai vous entretenir le plus succinctement qu'il me serà possible.

Le Druïde n'étoit guére en état de donner son attention aux discours de la Mére aux Gaines; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractéres du Salon, & le desir de retrouver Alie, lui causoient une agitation intérieure, que toute sa raison pouvoit à peine dissimuler ; cependant, il écouta la Magicienne avec une tranquillité apparente.

Je

Je ſuis fille du premier Souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle : en naiſſant on m'appella Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un ſiécle. Je nâquis auſſi belle qu'on peut l'être en naiſſant; mais cette beauté devint ſi merveilleuſe dans la ſuite, que j'ai paſſé pour un miracle de beauté ; & mon étoile, qui m'avoit favoriſée de cet avantage, voulut encore me donner un eſprit qui ſurpaſſoit l'éclat de tant de graces; ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouïe. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'eſprit & la ſcience les diſtinguoient. Je fus long-tems ſans en voir qui fuſſent dignes de mon choix ; tout mon plaiſir étoit la ſolitude, & tous mes amuſemens la lecture. Mon pére, le Prince le plus magnifique de ſon ſiécle, étoit auſſi le plus ignorant; cependant, il avoit raſſemblé à grands fraix les Livres les plus rares, & les plus curieux de l'Univers; mais il n'en avoit jamais lû un ſeul. Cette Bibliothéque étoit mon ſéjour ordinaire : de ma lecture, & du choix que j'en faiſois, je tirai les premiers élémens de ces connoiſſances qui m'ont rendue ſi fameuſe. Une application continuelle, join-

jointe à la pénétration de mon génie, m'eurent bien-tôt rendue maîtreſſe des caractéres les plus inconnus, & du ſens le plus obſcur des Livres dont cette Bibliothéque étoit remplie. Cependant, le plus précieux de tous ces Volumes me parut long-tems impénétrable; il contenoit un nombre infini de plantes, & de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées ſéparément, & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les plantes & les conſtellations, ſous les différentes figures dont les Aſtronomes nous les repréſentent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant d'hieroglifiques employés au lieu des différens caractéres dont les autres Livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage ſi difficile & inconnu à tout autre, malgré le myſtére & les énigmes qui l'envelopoient. Je ne fus que trop récompenſée de mon travail & de mes veilles, par les ſecrets que ce Livre me revéla.

Mon pére, qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avoit ſouvent menacée de faire brûler tous ces Livres. Un jour il vint m'arracher de ſa Bibliothéque pour me mener à une chaſſe. Je montai à cheval, & dans cet état au milieu d'une

ne ſuite brillante de l'un & de l'autre ſéxe, j'éfaçois toutes les femmes, & je charmois tous les hommes ſans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaſte plaine qui bordoit une riviére aſſez profonde ; dès que la chaſſe commença, mille cris s'élevérent, & mon cheval effrayé m'emporta d'une courſe rapide droit à cette riviére. Il s'y précipita, & l'ayant paſſée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un Bois. Je mis pied à terre, j'attachai mon cheval au premier arbre, & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque tems ; & trouvant un lieu propre à me repoſer, je m'aſſis ſur un gazon naiſſant au pied d'un vieux chêne. Là, je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena ſi loin, que le jour commençoit à baiſſer lorſque j'en fus tirée par un aſſez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée ; un gros Hibou cauſoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarraſſé ſur la derniére par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit ſervi pour la chaſſe. Les oiſeaux de cette eſpéce ſont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oi-

oiſeaux. Comme j'en faiſois tout un autre cas, je le mis en liberté ; mais au lieu de s'envoler lorſque je l'eus débarraſſé, il ſe mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obſcurité naiſſante commençoit à lui rendre l'uſage de la vûe que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgné, il fit un petit cri, batit des aîles, & s'envola; ſon vol ne fut pas rapide, il ſe poſa ſur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un ſecond cri; je m'en approchai ; mais le Hibou diſparut, & de l'endroit où je l'avois vû il ſortit un rayon de lumiére. Pluſieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs, m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon pére bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour, la Bibliothéque me fut interdite; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un ſeul livre. Ce fut celui des Hiéroglifiques ; & comme mon pére crut que ce n'étoit que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades ſolitaires

que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vû cet Hibou ; je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laiſſé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du Soleil, dans l'eſpérance de voir mon Hibou ; j'examinois avec ſoin tous les arbres, ſans avoir pû reconnoître celui d'où j'avois vû ſortir ce rayon de lumiére, & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai ſur l'herbe, & m'endormis d'un profond ſommeil : il ne dura guéres ; & ce qui cauſa mon réveil, fut de me ſentir preſque dans les bras d'un homme, ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines ſous leſquelles on peint les ſatyres ; il en avoit le viſage, & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, ſon corps étoit hériſſé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir, ſi le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puiſſe être, n'eût allarmé ce monſtre ; il s'éloigna de quelques pas, & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri ; il vit comme moi quelque choſe de lumineux entre les griffes

fes du Hibou, qui, deſcendant à plomb ſur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frapé de la foudre ; la terre étoit arroſée de ſon ſang, & quoi que j'en euſſe horreur, je ne laiſſai pas de m'en approcher ; je ne pus réſiſter à la curioſité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel ; il étoit tombé à la renverſe, & je vis le manche d'un couteau, dont toute la lame paroiſſoit enfoncée dans ſon cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame, qui n'étoient point ſouillés de ſang, m'éblouïrent par leur éclat. Dès que ce couteau fut à ma poſſeſſion, je crus avoir le plus précieux de tous les tréſors, & je ne me trompois pas ; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui ſortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois ; mais ce fut inutilement, l'eau ne faiſoit que rendre la couleur du ſang plus vive ; ce prodige m'étonna, & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige ; j'en appuyai la pointe ſur le rocher pour eſſayer ſi le ſang ne s'effaceroit point ; mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau ſembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai ; & ſuivant

le mouvement de la main dont je le tenois, il forma des caractéres communs ; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui eſt écrit dans votre Salon, & c'eſt ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit ſur le rocher :

*Jeune beauté, qui n'aimez rien*
*De tout ce qu'à votre âge on aime ;*
*Jeune beauté, gardez-moi bien,*
*Et je vous garderai de même.*

Je me ſuis un peu étendue ſur ces premiéres circonſtances de ma vie, parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vai à préſent vous parler plus ſuccinctement du reſte.

J'avois deux tréſors ineſtimables, qui, m'élevant au-deſſus des connoiſſances ordinaires, ne me laiſſoient de goût que pour les ſpéculations ſublimes. Tout ce que j'avois eſſayé pour ôter le ſang qui ſouilloit mon couteau, n'avoit pû le faire diſparoitre : je m'aviſai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or ; l'or ſe fondit, & le ſang s'effaçant juſques à la moindre tache, le couteau devint

vint plus brillant que les aſtres du ciel. Je le conſultois dans toutes mes difficultés, & je ſortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à préſent, que ce n'eſt que dans le tems qu'il eſt ſanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai ſouvent cru que c'étoit le couteau dont Apollon s'étoit ſervi pour écorcher Marſias, puiſqu'il rendoit des Oracles, & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finiſſons.

Je reſtai auprès de mon pére ſans jamais vouloir conſentir aux engagemens pour leſquels on ne ceſſoit de me tourmenter, & j'y reſtois dans tout l'éclat de ma premiére fraicheur, tandis que toutes les perſonnes de mon âge voyoient diſparoître leurs charmes par le nombre des années : je m'apperçus qu'on s'ennuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis ſi long-tems, & m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal, pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangéres. Je viſitai l'Egypte, l'Afrique, la Perſe, & les Indes. Pluſieurs ſiécles s'étant écoulés pendant ces différens voyages & les longs ſéjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin

à revenir en Europe, pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux Merlin par-tout répandue; le déſir de ſçavoir, ſi les merveilles qu'on publioit de ſa ſcience étoient dignes de cette réputation, me fit paſſer en Angleterre : je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage; & j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publioit à ſon avantage. Son extraction eſt illuſtre, puiſqu'il deſcend comme moi, d'un des premiers Souverains de l'Armorique, dont la poſtérité s'eſt établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à Merlin ; je fus charmée de ſon eſprit, mais je ne fus pas ſi contente de ſon caractére, quoiqu'il le cachat autant qu'il lui étoit poſſible par une grande apparence de ſincérité, qui couvroit un artifice qui alloit juſques à la ſupercherie. Je connus bien-tôt, que les ſoins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'inſinuer auprès de moi, avoient pour but ſon intérêt. Il me parloit ſouvent de cette merveilleuſe Philoclée, dont quelque chro-

chronique de Bretagne faiſoit mention; & qu'on croyoit encore, diſoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté, qui avoit rendu cette beauté fameuſe immortelle; en me diſant toutes ces choſes, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en falut pas davantage pour m'allarmer; j'eus recours à mon Couteau, & mon Couteau m'avertit que Merlin en vouloit au plus précieux de mes tréſors. Toute ma ſcience ne pouvant me raſſurer contre les artifices d'un homme qui ſembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me refugier au pied du Mont-Apennin, & pour me cacher à ſa pourſuite & à tous ſes projets; j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'a vûe; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon Couteau.

Vous ſçavez une partie de ce qui m'eſt arrivé depuis; vous ſçavez le ſujet de ces Gaines univerſelles, qui m'ont fait donner le nom de la Mére aux Gaines; vous ſçavez auſſi ce qui m'attira en France. Je ſuis inſtruite de ce qui vous eſt arrivé depuis deux jours, & c'eſt pour vous offrir tout le ſecours de mon art,

joint au votre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chaſſé de l'Angleterre, a non-ſeulement trouvé azile à la Cour de Pepin; mais ſa nouvelle faveur l'a mis en poſſeſſion de la Principauté de Noiſy; c'eſt là qu'il a élevé ſon fils dans la même crainte de votre voiſinage, que vous avez toujours eu du ſien. Vous voyez que les aſtres ſe ſont moqués de toutes les précautions que vous avez priſes l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs, dont la tendreſſe devoit être ſi fatale à leur union : le Livre, dont je vous ai parlé, m'a inſtruite de toutes ces choſes, & me promet la poſſeſſion du tréſor que Merlin m'a volé. Je ſçai le moyen de rappeller ſon fils des portes du trépas à la vie, & ce n'eſt qu'en lui rendant ce fils, que cet enchanteur ſe réſoudra à me rendre mon Couteau. C'eſt maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pû échaper de ſes mains pour égorger ſon fils, & pour effacer enſuite les caractéres que j'ai lû ſur le marbre de votre ſalon.

Le Druïde, pénétré de ſon affliction, ne pouvant plus ſe contraindre, & ſentant de plus le beſoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne, ſe jetta alors à ſes genoux,

noux, & en les arroſant de ſes larmes, il lui conta naturellement l'état préſent des choſes.

Quoi ! s'écria la Mére aux Gaines, le Prince de Noiſy a diſparu dans la fontaine ? Le Berceau d'Alie en paroiſſant au-deſſus de l'eau a été enlevé par Merlin ? Car, n'en doutez point, c'eſt lui-même qui vous a fait le vol, & de plus votre fille eſt perdue. Que de malheurs ! ajouta-t-elle. La perte d'Alie, qui vous eſt le plus ſenſible de tous, me fait trembler pour vous, puiſque vous ne la trouverez qu'en retrouvant ſon Berceau; & comment l'eſpérer, votre plus cruel ennemi en étant poſſeſſeur ? & cet ennemi eſt Merlin, qui, malgré mes ſoins & mes précautions, m'enleva mon Couteau. En diſant ces mots, quelques larmes échapérent à la Magicienne, & d'un ton pénétré de douleur, elle répéta ces vers que le Couteau lui avoit tracés dans la forêt.

*Jeune beauté, gardez-moi bien,*
*Et je vous garderai de même.*

C'eſt ce que tu me recommandois, continua-t-elle, précieux tréſor que j'ai

tant appréhendé de perdre ; & dont j'ai regretté la perte avec des remords ſi cuiſans, & qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvois-je faire de plus pour te conſerver ? Que ne me gardois-tu de même ſelon ta promeſſe, quand le Chariot enchanté vint ſe préſenter à mes yeux, dans les déſerts de l'Apennin ?

Le Druïde, à ce redoublement de douleur que témoigna la Mére aux Gaines, crut ne pouvoir mieux prendre ſon tems, pour lui apprendre que ce Couteau ſi précieux & ſi regretté, étoit en ſa puiſſance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut ſi tranſportée de raviſſement à cette nouvelle, qu'elle penſa s'en évanouïr. Le Druïde la conduiſit à la Statuë de Cléopatre, oubliant qu'il n'avoit plus cette Bague qui pouvoit ſeule la faire ouvrir. Il reſta donc tout court vis-à-vis de la Statuë & de la Magicienne, à qui il avoua, qu'en perdant ſa fille, il avoit auſſi perdu ſon Taliſman qu'elle avoit au doigt ; il lui apprit que cette Bague étoit la ſeule clef qui pouvoit ouvrir la Statuë qui renfermoit ſon Couteau. La Magicienne déſeſpérée réſolut de mettre toute ſa ſcience en uſage, pour triompher des obſtacles qui

qui s'oppoſoient à ſon bonheur. Elle dit au Druïde d'ordonner à Poinçon d'aller ſous toutes ſortes de formes chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperoit du ſoin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laiſſée ſe jettant à corps perdu entre les bras du Géant; cette ſituation m'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie; mais grande étoit la vertu des Taliſmans antiques, & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante Alie, qui penſoit courir après l'ombre de ſon cher Amant, s'étoit attendue à n'embraſſer que l'air; mais quelle fut ſa ſurpriſe de ſe trouver entre les bras d'un corps ſolide & raiſonnablement épais! ſa frayeur lui rendit d'abord toute ſa raiſon. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de ſe jetter elle-même, elle fit mille cris & mille efforts pour ſe débarraſſer du Géant, qui, loin de lâcher ſa proie, la porta dans ſon quartier, ſans qu'elle eût ſeulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de ſon ame, quand elle ſe vit renfermée, & qu'elle vint à ſonger que dans un même jour, elle avoit poignardé l'objet de toute ſa ten-

tendreſſe, & qu'elle ſe trouvoit au pouvoir d'un monſtre qu'elle déteſtoit ? Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de Noiſy ; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de ſa propre main : le Géant voulut l'embraſſer pour la remercier ; mais s'étant défendue de cette marque de ſa reconnoiſſance, il lui demanda ce qu'étoit devenu ſon Belier. Il eſt mort, lui repliqua-t-elle, c'eſt moi qui l'ai aſſaſſiné. Malheureux Prince de Noiſy ! s'écria-t-elle. C'eſt moi, qui ſous la.... Le Moulineau tranſporté de fureur, ſans donner à Alie le tems d'achever, & ſans conſulter ſon amour pour elle, lui donna un ſoufflet qui la renverſa à ſes pieds, & fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuſe ! lui dit le Géant, en la relevant rudement, voi ce que te coûte ta perfidie : Sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurois dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit : mais ne crois pas échaper à ma vengeance, s'il eſt vrai que tu ayes tué mon Belier ; je vai t'enfermer dans ſa chambre, & enſui-

ſuite je m'informerai de la vérité. Tremble ſi mon favori n'eſt plus ; ton pére ſera ma premiére victime ; & quand je ſerai las de t'avoir fait ſervir à mes amuſemens, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable ſentence, le Géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Belier, où il lui donna le tems de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla juſques au jour. Dès qu'il parut, le cruel Moulineau ſe mit en campagne ; & la malheureuſe Alie, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'Arrêt prononcé contr'elle, ſongeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé par-tout ſur les murailles ; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidéle & délicat Belier, & ce fut pour elle un nouvel accroiſſement à ſa douleur, qui fut interrompue à la vûe de ce Livre, qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druïde au Prince de Noiſy ; pour le ramaſſer, elle s'apuya de la main contre la porte de la cabane, & dès que la Bague l'eût touchée, cette porte s'ouvrit ; vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'em-

l'empreſſement qu'elle eut de ſaiſir une ſi heureuſe occaſion de ſe ſauver tenant ſon Livre; mais elle ſe garda bien de tourner ſes pas vers le jardin de ſon pére, où elle ſçavoit que le Géant étoit allé: ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſſez grand détour; & après avoir marché aſſez long-tems, elle apperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de Noiſy. Dès qu'elle y fut aſſez avancée pour s'y croire en ſureté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante, & de laſſitude: elle ſe ſeroit donnée moins de tourment, ſi elle avoit pû s'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit Poinçon ayant pris exactement la forme du Belier, étoit ſorti de chez le Druïde environ en même tems que le Géant ſortoit de ſa demeure; ils ne manquérent pas de ſe rencontrer, & d'auſſi loin que le Seigneur Moulineau apperçut ſon cher Favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle Alie, il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vint chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte

des

des tréſors de ſon ennemi ; mais il fut fort ſurpris de voir que ſon Favori le Belier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un autre côté ; il eut beau l'appeller & le menacer en courant après, le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette pourſuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvoit trouver, dura ſi long-tems, que le Géant ſe rendit ; & après un vaſte détour, ſe voyant aſſez près de ſon quartier, il réſolut d'aller prendre ſon grand cheval, pour avoir raiſon du déſerteur qu'il avoit ſi long tems & ſi inutilement pourſuivi.

Dès que le Géant eût lâché priſe, le Belier partit à toutes jambes, & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde ſans rien trouver, il parvint, avant le coucher du Soleil, à cet endroit de la forêt de Noiſy, que la pauvre Alie avoit pris pour ſa retraite : il la trouve dans le moment que défaiſant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretiére de l'Univers, elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus déſolée qui fut jamais. La préſence du Belier prévint le funeſte effet de ſon déſeſpoir. Rien ne

peut

peut exprimer ſon étonnement & ſa joie à cette vûe. Eſt-ce toi? s'écria-t-elle, en l'embraſſant, eſt-ce toi, mon cher Prince? Eſt-ce toi que je revois ſous cette figure odieuſe qui m'a ſi cruellement abuſée? Le petit Poinçon pleuroit, tandis qu'elle lui tâtoit le côté, pour chercher la bleſſure qu'elle lui avoit faite; il balançoit à ſe découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui cauſoit cette illuſion; mais il falut pourtant reprendre ſa véritable forme; & voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de ſe calmer, en lui diſant, qu'elle devoit beaucoup eſpérer du ſecours que lui promettoit la Mére aux Gaines, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, ſe laiſſant aller aux diſcours flateurs de Poinçon, prit le parti de le ſuivre pour ſe rendre chez ſon pére.

Pendant qu'ils marchoient, l'aimable Poinçon, qui s'étoit chargé du Livre, pour en débarraſſer Alie, lui dit, Ma belle maîtreſſe, ſi vous ſçaviez la joie que vous allez cauſer au Druïde mon Seigneur, en lui rapportant ce Livre, vous en ſentiriez moins de douleur; il eſt rempli des plus beaux ſecrets de la Nature, & des plus jolies hiſtoires du mon-

de:

de : je vai, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, & pour diſtraire votre affliction, vous en conter une ; car mon Maître me le laiſſoit lire quelquefois ; pour lui, il ne s'eſt jamais amuſé à lire les contes dont il eſt rempli.

Il y avoit autrefois un Druide en Baſſe-Bretagne, qui s'appelloit Gaſpard le Sçavant : il l'étoit à tel point, qu'il avoit fait un gros Livre, où toute la ſcience du monde étoit renfermée : il avoit auſſi inventé un langage nouveau, compoſé de fleurs, de plantes, de planettes, & je ne ſçai de combien d'autres choſes. Or, ce Gaſpard le Sçavant avoit un fils ſi beau, qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaiſir que celui de paſſer les journées entiéres à ſe mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que ſon pére l'appella Narciſſe ; cependant, il étoit ſi affligé de la folie de ſon fils, qu'il le fit venir un jour dans ſon laboratoire, & après l'avoir bien grondé de ſon impertinente coquetterie, Mon fils, lui dit-il, tu ne ſerois jamais bon à rien, ſi je te gardois auprès de moi ; c'eſt pourquoi je vai te donner une commiſſion qui te fera voir le monde ; mais c'eſt à condition

que

que tu ne te verras jamais toi-même ; car ſi jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras ſi effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; & ſi ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui eſt écrit dans mon Livre, qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, & que tu mépriſeras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta premiére beauté, toute ma ſcience te ſera communiquée, ainſi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre, ſi elle peut comprendre un langage inventé par moi ſeul. Ecoute ce que je vai te dire. Il y a dans le monde une forêt, & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, & dans cet arbre il y a une gaine d'or, & d'un or qui ne ſe fondra point, comme fera tout autre or, en touchant le Couteau que je vai te donner : c'eſt cette Gaine qu'il faut que tu cherches, que tu trouves, & que tu me rapportes ; à ces mots, il lui donna le Couteau, l'embraſſa tendrement, & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vûe, qu'il ſe repentit de l'avoir éloigné de lui ; & agité des craintes que lui donnoient les périls qui menaçoient un

fils

fils chéri, il mourut peu de tems après le départ de Narciſſe.

Narciſſe, pour obéir aux ordres de ſon pére, parcouroit tous les bois, & viſitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une Gaine à ſon Couteau. L'hiſtoire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amuſoit à parcourir toutes les forêts qui ſe trouvoient ſur ſon chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince Koralioſmadée, qui régnoit pour lors en Bretagne; mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette Gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour viſiter les bois qui en étoient les plus proches; il en vit un fort agréable, preſque entouré d'une riviére, dont l'onde étoit plus claire que le criſtal; il falloit la paſſer pour aller dans la forêt; mais en la traverſant, la curioſité de voir ſi les fatigues de ſes voyages n'avoient rien diminué de ſa beauté, l'emporta ſur toutes les menaces de ſon pére, & il ſe pancha vers la ſurface de l'eau. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'au lieu d'y voir le viſage du beau Narciſſe, il y vit celui d'un gros

Hi-

Hibou ! le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puiſque ce fut celui d'un vrai Hibou, & avant qu'il en put faire un ſecond, il le devint depuis les pieds juſqu'à la tête. Son jugement lui reſta cependant ; mais il en avoit ſi peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vûe dans ce moment, & penſa s'en déſeſpérer ; il la recouvra dès que la nuit fut venue, & ſe réfugia dans le bois. Le malheureux Narciſſe y menoit une triſte vie, ſe cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & paſſant les nuits à ſe nourrir de quelques ſouris, & à chercher la Gaine du Couteau qu'il avoit toujours ſoigneuſement gardé ; il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténébres cette merveilleuſe Gaine ; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre ſon Couteau : il paſſoit une partie des nuits à ſe tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher ſon Couteau dans le même arbre tout auprès de la Gaine. Enfin je ne me ſouviens plus par quel hazard une certaine Princeſſe le tira d'un grand embarras : cette Princeſſe étoit ſi belle, qu'il en

en devint amoureux; elle ſe promenoit ſouvent dans ce bois; mais il avoit le malheur de ne la voir que lors qu'elle y reſtoit juſques à la nuit; ce fut pendant une de ſes nuits, que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou, qui contemploit ſa beauté, un ſauvage la réveilla par quelque inſulte : l'amoureux Hibou eut recours à ſon Couteau, & la ſauva je ne ſçai plus comment; mais en la ſauvant il perdit ſon Couteau, & cette beauté l'emporta. La perte de ce tréſor auroit déſeſpéré le Hibou, s'il n'étoit reſté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princeſſe en eut bien-tôt connu toutes les vertus; étant un jour reſtée juſques à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de ſon Couteau ſur une pierre unie; le fidéle Hibou s'étoit mis auprès d'elle ſans qu'elle s'en fût apperçue; le Couteau écrivit tout ſeul, comme il avoit coutume de faire; & voici ce qu'il écrivit.

*Belle Princeſſe au beau Couteau,*
*Plumez, plumez-en l'Oiſeau.*

A peine cette charmante Princeſſe avoit-elle été en poſſeſſion du Couteau, qu'elle

qu'elle avoit juré de ſuivre en tout ce qu'il traceroit de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou ; ſa joie fut extrême de le voir à ſes côtés ; elle le ſaiſit d'abord, & ſe mit à le plumer avec ſon Couteau, non ſans quelque remord de lui faire un ſi mauvais traitement, après le ſervice qu'elle en avoit reçu. A meſure qu'elle le plumoit, le beau Narciſſe reprenoit ſa premiére figure. La Princeſſe ne fut point effrayée de ce prodige ; & l'hiſtoire dit, que quoiqu'il reſtat nud en lui ôtant ſes plumes, elle ne lui en laiſſa pas une ſeule : il ſe ſentit tout d'un coup rempli de toute la ſcience de feu Gaſpard le Sçavant ſon pére ; c'eſt pourquoi, demandant permiſſion à la Princeſſe de ſe rendre inviſible, il lui promit de ſe rendre le lendemain ſous un berceau, dans un des jardins du Prince ſon pére. Ce fut là, qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faiſoit plus de cas ; ce fut ſous ce berceau heureux, ſecret témoin de leur bonheur, qu'ils ſe mariérent & qu'ils ſe communiquérent leurs ſciences & tous leurs ſecrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mou-

mourir ; il la fit jurer enſuite de ne ſe jamais défaire de ſon Couteau, à la poſſeſſion duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler, ni de ſon avanture, ni de leur union. Ils menérent long-tems la vie la plus heureuſe du monde, ſans qu'on s'en apperçût ; par le ſecret que l'heureux Narciſſe avoit de ſe rendre inviſible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de ſe tourmenter pour tirer la Gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puiſque ce miracle étoit réſervé à un autre, que cependant la poſſeſſion de ce Couteau ne pouvoit être aſſurée que par celle de la Gaine. Je ne ſçai plus pour quelle raiſon ils quittérent leur païs ; mais après avoir voyagé par tout le monde, Narciſſe toujours inviſible, & la Princeſſe toujours auſſi belle qu'il lui plaiſoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princeſſe vit deſcendre du haut de cette montagne, un chariot lumineux ; de ce chariot ſortit un Enchanteur, qui lui fit voir la Gaine de ſon Couteau, & qui ſe mettant à genoux devant elle, lui dit, qu'il l'avoit longtems cherchée pour lui donner ce tréſor, inutile dans toutes autres mains que dans

dans les ſiennes. Il ajouta, qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le Couteau : la Princeſſe fut ſi charmée en recevant la Gaine d'or, que ſans ſonger au riſque qu'elle pouvoit courir, elle donna ſon cher Couteau pour l'y placer ; mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il diſparut.

Je vous ennuyerois, ma belle Maîtreſſe, ſi je vous diſois le déſeſpoir où tomba l'étonnée Princeſſe, de ſe voir dans les mains l'inutile Gaine du Couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut ſa douleur, lorſque revenant pour conter ſon avanture à ſon cher Narciſſe, elle ne le trouva plus ; elle paſſa des tems infinis à le chercher par toute la terre, ſans en avoir des nouvelles, non plus que de ſon Couteau ; car ce n'eſt qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir ſon cher époux : elle revint au même païs où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux ; c'eſt dans ces lieux que le déſeſpoir ayant aigri la bonté de ſon naturel, elle ſe mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans, dont je vous conterai l'Hiſtoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'eſprit plus diſpoſé à l'écouter.

Le

Le petit Poinçon, en finiſſant ſon récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout, il falut céder à la puiſſance inviſible, qui le conduiſit avec la belle Alie juſques au milieu du Palais de Noiſy.

Ils y arrivérent dans le tems que l'Enchanteur Merlin ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien-aimé; tout y étoit rempli de gémiſſemens; le corps du beau Prince, par une communication ſouterraine, étoit paſſé de la fontaine du Berceau, dans celle qui faiſoit le principal ornement des jardins du Palais de Noiſy; ce beau corps étoit étendu ſur un amas de fleurs, auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, étoit à ſes pieds. Ce ſpectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même; elle cacha pourtant ſon déſeſpoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchat pas de ſe jetter, comme elle le méditoit, au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de ſon amant. Poinçon, qui s'étoit vû entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il

cherchoit, s'étoit caché derriére une paliſſade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuïr ce triſte & cruel ſpectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconſolable Merlin fit placer le corps du Prince au haut du bucher, environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie: il fit mettre le Berceau verd à ſes pieds, & hauſſant un flambeau qu'il tenoit, il leva les yeux au Ciel, en diſant, Inhumaine Alie, beauté funeſte à mon repos, & encore plus funeſte au plus fidéle des amans, viens aſſouvir ta cruauté, par le plaiſir de voir conſumer la victime que tu as immolée à ta rage! Mais tremble, frémi des horreurs qui t'environneront par-tout lorſque ton Berceau ſera réduit en cendres. En achevant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la malheureuſe Alie partoit déja pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, & quelques momens après, il vit deſcendre la Mére aux Gaines dans ſon char avec le Druïde. Ah! ma belle Maîtreſſe, s'écria Poinçon, courons au-devant de la Mére aux Gaines: la voilà qui vient ſans doute à votre ſecours avec le Druïde

de votre pére. Dès que la Magicienne fut deſcendue de ſon char, elle ôta le flambeau des mains de Merlin, & le Druïde ôta la Bague du doigt de ſa fille, pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le Couteau enchanté, ſans oublier cet or précieux qui lui ſervoit de Gaine. Merlin, en voyant la Mére aux Gaines, ſentit de la joie & de la crainte; il ſçavoit les juſtes reproches qu'il méritoit d'elle; & il ſçavoit ce qu'elle pouvoit en ſa faveur. Tandis que la Magicienne faiſoit quelques plaintes à Merlin, & que Merlin lui faiſoit beaucoup d'excuſes, en la ſuppliant de faire céder la vengeance à la généroſité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumiére par l'éclat de l'or & du Couteau qu'il portoit. La Mére aux Gaines treſſaillit, & penſa s'évanouïr de joie à cette vûe. Elle le reçut des mains du Druïde; alors élevant ſa voix, Que l'on deſcende le Prince du bucher, dit-elle, il n'a point encore vû les ſombres bords de l'Acheron; ce Couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux ſcélerats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonſtances ennuyeuſes au dénouement

de

de l'Hiſtoire? Toutes les perſonnes intéreſſées à cette Avanture avoient leur compte; la Mére aux Gaines ſon Couteau, le Druïde ſon Livre, & Alie ſon Berceau. Notre Héros, qui n'étoit que dangereuſement bleſſé, ſe trouvoit entre les mains de trois perſonnes, dont l'art étoit capable de reſſuſciter tous les Héros morts depuis le grand Cyrus; & ces trois perſonnes uniſſant leur pouvoir en faveur du beau Prince de Noiſy, il eſt aiſé de penſer qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agrémens, & plus de tendreſſe que jamais. La naiſſante Aurore éclaira cette eſpéce de réſurrection, & le Soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente ſur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à ſon retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie, que le Géant Moulineau, monté ſur ſon cheval énorme, ſonna trois fois du cor à la porte du Château, pour demander ſa priſonniére & ſon Belier, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refuſât. L'amant d'Alie, qui vouloit ſe ſignaler à ſes yeux, accepta le défi, & lui fit dire, que le Prince de Noiſy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous

vous à trois jours de-là, ſur le pont élevé par ſon Belier, pour y vuider leur querelle, & s'y diſputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les tranſports que lui cauſoit ce changement inopiné dans ſa fortune, ſentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de Noiſy, ſous ſa figure naturelle, qu'elle n'avoit ſenti de haine pour lui ſous celle du Belier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus ſpirituel & le plus galant de ſon tems, à trouver des expreſſions dignes de lui en marquer ſa reconnoiſſance, & capables de lui faire oublier ſes malheurs paſſés. Alie, auſſi curieuſe que tendre, voulut ſçavoir de ſon Amant, comment il étoit devenu Belier: le Prince lui dit, que s'étant laiſſé aller à ſes rêveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre, elles l'avoient inſenſiblement conduit juſques au bord de la Seine; que le jour commençant à paroître, il avoit eu la curioſité de l'ouvrir, qu'il n'y avoit trouvé que les ſignes du Zodiaque; que s'étant appliqué à conſidérer celui du Belier, il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit deſſous; qu'à la troiſiéme lecture de ces paroles myſtérieuſes, il s'étoit

toit vû tout d'un coup transformé en Belier. Il eſt inutile, pourſuivit-il, de vous parler de mon étonnement & de mon deſeſpoir : j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre, quand le Géant arriva, dont la meute m'auroit étranglé, s'il n'eût par hazard trouvé quelque choſe à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté ſon ſervice depuis ma métamorphoſe. Cependant ce Livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque choſe malgré ſon obſcurité, me faiſoit eſpérer que je pourrois, par ſon ſecours, reprendre ma premiére figure ; c'eſt par ſon moyen que j'ai ſçû en un inſtant élever le Pont ; par ſon ſecours j'avois repris l'uſage de la parole ; par ſon ſecours encore je me rendis inviſible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie ; & c'eſt enfin par lui que j'avois ſçu que l'or liquide, dont le Druïde étoit en poſſeſſion, me délivreroit de mon enchantement auſſi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle Alie, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druïde votre pére, où je ne comptois pas vous préſenter une victime : auſſi fus-je ſi conſterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me fra-

per

per du Couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvella les regrets & les douleurs d'Alie; mais la présence de son cher Prince l'eut bien-tôt consolée, sur-tout quand elle entendit Merlin & le Druïde convenir ensemble, qu'elle seroit unie au Prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux étoit aussi celui qu'on avoit marqué pour le combat : & malgré les allarmes de la belle Alie, qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir se battre le jour même qu'il devoit posséder ce qu'il aimoit ; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau Prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, Mademoiselle, que ce combat ne finit, comme finissent toujours les combats des Géants avec les Héros. Le Seigneur Moulineau fut renversé à la premiére course, & culbutant de l'endroit le plus haut du Pont jusques au fond du fossé, il se cassa le col sans être regretté des spectateurs. Jamais nôces ne furent célébrées avec tant de magnificence ; & jamais mariés ne furent si contens.

Voi-

Voilà ce que le ſçavant M..... a pû découvrir de ces Avantures, & voici ce qu'il ajoûte ſur le jugement du nom dont vous avez ſouhaité d'être informée.

*Ce lieu, qui s'appelloit autrefois Pont d'Alie,*
*Dans l'antique tradition,*
*De Moulineau prenant le nom,*
*Voyoit ſa gloire enſevelie*
*Avec le Géant, ſon Patron.*
*Et quoiqu'elle ſoit rétablie*
*Dans l'agrément du premier ſon,*
*Un reſte de corruption*
*Le fait appeller Pontalie.*

Fin du Tome ſeptiéme.

TA-

# TABLE DES PIECES

Contenues dans ce

SEPTIEME VOLUME.

*Histoire de Fleur d'Epine.*

*Les quatre Facardins, Conte.*

*Le Belier, Conte.*